Costumes Civils actuels de tous les Peuples connus. / [planches dessinées par Desrais] ; [et par Jacques Grasset de [...]

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.

COSTUMES CIVILS ACTUELS DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DESSINÉS D'APRÈS NATURE,

GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice Historique sur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. *SYLVAIN MARÉCHAL.*

TOME TROISIEME.

A PARIS,

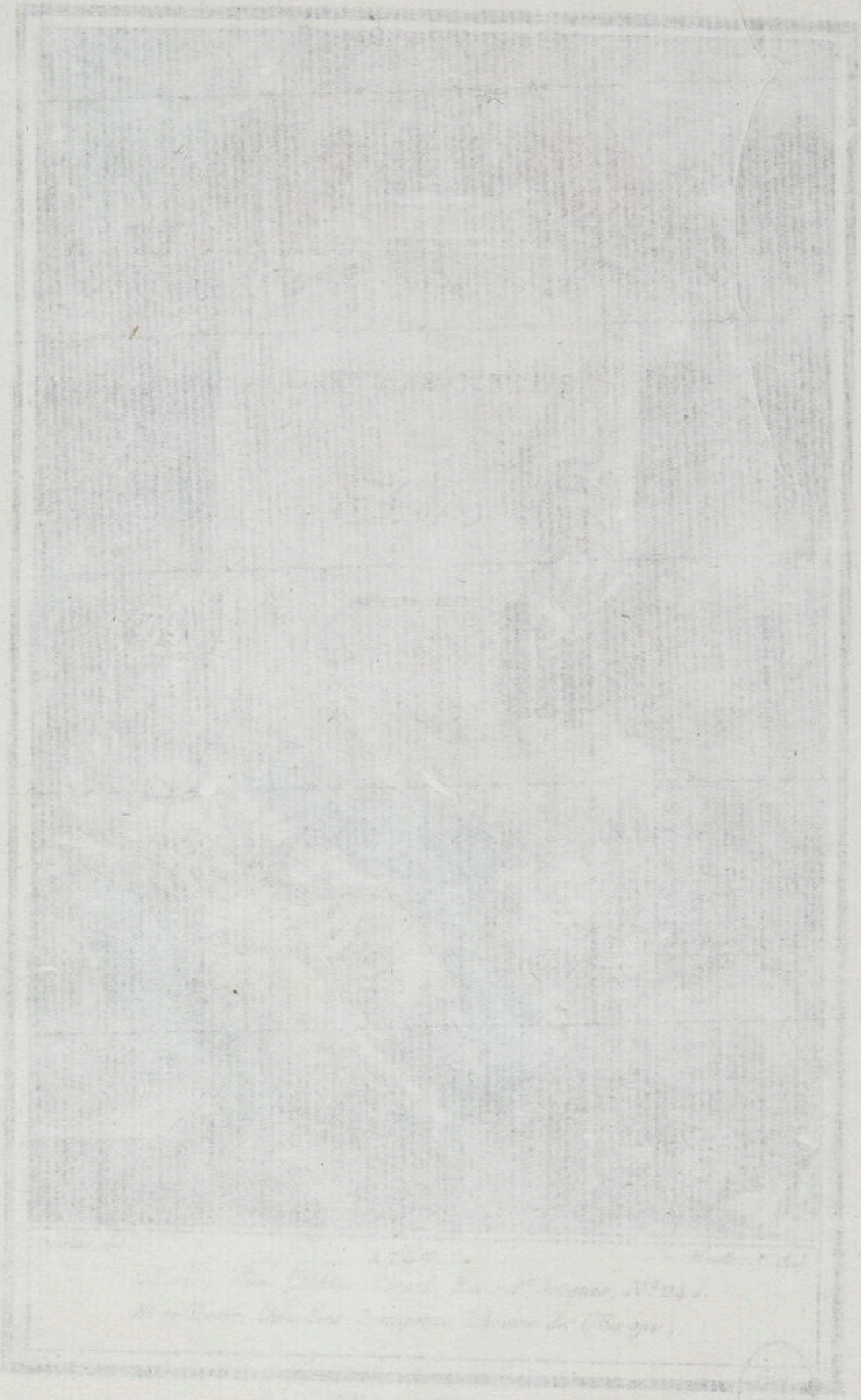
Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, No. 240.

Et se trouve

Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- ET chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





Dairais, del. | Mixelle, J. Sculp.

1787.

Paris, Chez l'Editeur Pavard, Rue St. Jacques, N.° 240.

Et ce Trouve Chez Les Principeaux Libraire de l'Europe,

François, Scrip.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Baschkirienne.



Desraie del. | Mixelle sculp.

Homme Baschkir.

MŒURS
ET COUTUMES
DES BASCHKOURTS,
OU
BASCHKIRS.

IL s'en faut de beaucoup que les Baſchkourts marquent leur existence ſur la terre par des travaux auſſi utiles & auſſi conſtans que les abeilles (1) dont ils portent le nom, mais dont ils n'ont pas l'induſtrie. On appelloit jadis paskatirie le terrein qu'ils occupent, & qui faiſoit partie de l'ancienne Bolgarie. Après avoir long-temps erré dans la Sibirie méridionale, ils ſe ſont fixés ſur les rives du Wolga & de l'Oural, répandus ſur les Provinces d'Oufa & d'Iſet, dans le Gouvernement d'Orenbourg. Les montagnes de la Baſchkirie ſont riches en métaux;

(1) Dans le dialecte Tatare que parlent les Baſchkourts, *kourt* veut dire *abeille*. Les Baſchkourts ou Baſchkirs s'appellent entr'eux *gens à abeilles*. Baſchkourt, dans l'idiôme des Nogais, avec leſquels les Baſchkirs ont beaucoup d'affinité, ſignifie un *chef de loups*, ou bien, un *maître-loup*. Et cette dénomination convient beaucoup mieux au caractère du Peuple qui fait le ſujet de cet article.

maïs ce qui vaut mieux encore, ſes plaines ſont fertiles, ſes lacs poiſſonneux, & ſes forêts remplies de gibier. Lors de la conquête du Royaume de Kaſan par un Tzar de Ruſſie, ils ſe ſoumirent lâchement au vainqueur qui leur fit bâtir la Ville d'Oufa, pour les garantir des fréquentes incurſions des Kirguiſes. Mais ce Peuple qui ploya ſi facilement ſous le joug, ne le ſupporta point avec la même docilité. Il ſe révolta ſouvent, notamment en 1676, 1708 & 1735. En 1741 rebelles & vaincus de nouveau, la Couronne dont ils relèvent prit des meſures plus efficaces en établiſſant ſur les frontières de la Baſchirie des forts propres à les arrêter dans leurs expéditions militaires qu'ils font toujours à cheval. On fit plus encore, on leur interdit la liberté de s'établir hors de chez eux. Les troubles arrivés en 1774 ſeront probablement les derniers de la part d'une Nation ſans diſcipline, & affoiblie par ſes pertes.

En 1770, cette peuplade comptoit encore vingt-ſept mille familles réparties en trente-quatre Woloſts ou branches particulières ſéparées les unes des autres, & ayant chacune ſon canton diſtingué du reſte. Chaque Woloſt eſt préſidée par un ou pluſieurs Starſchini, *Anciens*, pris dans les familles notables, & ſurveillé par un Adjoint, eſpèce de Greffier qui repréſente la Chancellerie d'Orenbourg. Depuis long-temps privés du droit d'être gouvernés par un Kan qui ne relevoit que de ceux qui l'éliſoient, les Baſchkirs n'ont plus même parmi eux de nobleſſe.

Le tribut qu'ils payèrent d'abord en argent, puis en

cire, en miel & en pelleteries, eſt remplacé aujourd'hui par le ſervice militaire auquel ils ſont aſſujettis, & à l'entretien des ſoldats qu'ils fourniſſent. En outre, ils ſe ſont obligés à acheter à la Ferme de la Couronne le ſel qu'ils tiroient auparavant de leurs lacs.

Nomades ou vagabonds juſqu'à l'époque de leur réduction en Province Ruſſe, depuis ils ont combiné la vie errante & paſtorale, avec les occupations ſédentaires de l'agriculture. Ils ont des demeures fixes en hyver, & portatives en été. Un village, *aoul*, renferme depuis dix juſqu'à cinquante cabanes aſſez mal conſtruites avec des poutres informes. Ces barraques n'offrent qu'une chambre baſſe & petite à toît plat, & qui n'a pour fenêtres que des trous fermés avec des veſſies d'animaux, ou des haillons huilés. La cheminée eſt un cylindre, ou perches revêtues de terre-glaiſe. Une marmite de fer y eſt toujours ſuſpendue. Les ſièges ne ſont autre choſe que des bancs larges où la volaille & le menu bétail ſéjournent pêle-mêle avec les maîtres.

Les villages ambulans d'été contiennent entre cinq & vingt *Tirmas*, ou chaumières rondes qui ont la forme d'un cône tronqué. Toute la vaiſſelle eſt d'écorce de bouleau. Ils ont des mortiers de bois pour y écraſer le chanvre ou le lin. Leurs vaſes ſont des ſacs de cuir. Ils ont imaginé des moulins à eau & à bras aſſez ingénieux. Le labour, la chaſſe & l'éducation des troupeaux, ſont les ſeuls objets de leurs occupations. Ils ont des bœufs, des vaches, des chèvres, des brebis, quelques chameaux, de beaux chevaux; mais point de cochons, animaux

impurs ſelon Mahomet, dont ils ſuivent le Koran. Ils donnent auſſi tous leurs ſoins aux abeilles; pluſieurs d'entr'eux poſſèdent juſqu'à cinq cents ruches. Ces ruches ſont placées au haut des arbres. Sans cette précaution, les ours friands y feroient le plus grand ravage. Pour en retirer le miel, ils paſſent une corde autour de l'arbre & autour du corps, & montent ainſi juſqu'au ſommet. La fertilité des terres labourables ſupplée à la négligence qu'ils apportent à leur culture.

Ils ne connoiſſent point l'uſage du fleau, & ne battent point en grange; à l'exemple des Boughares leurs premiers ancêtres, ils ſe mettent à cheval ou ſur un bœuf, & courent pardeſſus les épis. Les riches d'entre eux ne vont à la chaſſe que pour leur plaiſir; mais ils n'interdiſent point cette reſſource aux pauvres. Un Baſchkir, & généralement un Tatar, croiroit déroger s'il exploitoit lui-même ſes mines. Il conſent plutôt à les laiſſer en non-valeur, quand il ne trouve pas à les louer pour un certain temps. D'ailleurs ces Peuples ſont trop foiblement conſtitués & trop ennemis d'une occupation ſuivie, pour ſe faire à ce rude travail. Pareſſeux & indolens, ils paſſent les hyvers conſtamment accroupis devant leurs foyers, jaſant, fumant & buvant du lait aigre. Les femmes, chargées de tous les détails du ménage, n'ont pas un moment à perdre.

Ce qui les occupe le plus, c'eſt la préparation des fourrures, des pièces de feutre, & ſur-tout des outres de toute grandeur; leſquelles leur ſervent de vaſes propres à contenir leur koumiſſ, liqueur factice à la mode,

composée de lait aigri. Elles fabriquent aussi beaucoup de grosse toile avec les fibres de l'ortie. Elles apprêtent les alimens, qui consistent en lait de jumens, de vaches ou de brebis, quelque peu de gibier ou de poisson, rarement de la chair de quadrupèdes; quelquefois on fait cuire sur la braise des flans azimes de gruau & de farine. Le tout dégoûte par la mal-propreté, & c'est dommage. Car les Baschkirs, quoique les plus grossiers parmi les Tatars, n'en sont pas les moins hospitaliers. L'outre au koumiss est toujours à la discrétion du premier voyageur qui s'offre à eux. Ils ont des repas réglés, & mangent assis sur leurs talons autour des mets servis à terre. Ils ne manquent jamais de réciter une prière; voici celle qu'ils font quand ils entament une outre, ou flacon de lait aigri :

Prière des Baschkirs, en buvant.

« Dieu du monde, Soleil! nous te rendons graces » de tes bienfaits, l'outre au *koumiss* à la main : fais » qu'elle soit aussi-tôt remplie que vuidée; afin que » jamais les lèvres desséchées du voyageur ne la trou- » vent tarie. »

Mais il faut être pressé par la faim ou la soif, pour partager leur table sans la plus forte répugnance. Quand ils pressent leur lait, c'est dans le tissu de crin ou calotte dont ils se couvrent la tête. Les petits pieds de moutons, jettés au feu revêtus de leur laine, sont distribués quand ils sont bien noircis à la flamme. Ils ont un plat de régal dans lequel chaque convive plonge les cinq

doigts à la fois. On ne ſoutiendroit pas la lecture d'une deſcription plus circonſtanciée. Irraſatiables mangeurs, on en a vu ſe repaître de quinze livres de viande arroſées de ſeize pintes de lait aigre. Le pain ſert de pâtiſſerie & de friandiſe. A la porte de la cabane eſt toujours un cheval tout ſellé à l'uſage des convives que l'on traite. Mais les *vieillards ſans reproches*, & les *barbes blanches* (pour me ſervir de leurs expreſſions), ſont l'objet de toutes leurs complaiſances. Pour déterminer un ami indécis à quelque partie de plaiſir, on lui promet de le placer parmi les vieillards de la famille. Le vieillard eſt comme l'idole de la maiſon, & le Dieu de la fête qu'on y donne. Il eſt toujours placé au rang d'honneur. On s'occupe de lui plus que de tout le reſte; il devient le centre des amuſemens. Femmes & enfans s'empreſſent à ſes côtés. La vieilleſſe ſemble être l'âge deſtiné à recevoir la récompenſe de tout ce qu'on a fait de bien pendant ſa vie juſqu'à cette époque. Comment ſe fait-il que le reſpect pour la vieilleſſe ſe rallentît en proportion qu'un Peuple ſe civiliſe? Seroit-ce parce que la vie ſociale offrant plus de ſujets de diſſipation que les mœurs ſauvages, les vieillards ont plus de reſſources contre l'ennui dans une Ville, qu'au ſein d'une peuplade étrangère aux Arts? Mais quand il ſeroit vrai que la plupart des plaiſirs d'un Peuple poli ſoient autant à la portée des vieillards que des jeunes gens, devroit-il être ſur la terre quelque choſe plus digne de nos hommages & de tous nos égards, qu'une tête blanchie par les années & mûrie par l'expérience? Et faut-il qu'une Horde

groſſière

groſſière nous donne à cet égard un exemple infructueux ?

Les Baſchkirs ne prennent guère que deux femmes. Une fille à marier coûte depuis quinze juſqu'à deux cents pièces de bétail, tant chevaux que vaches & brebis. C'eſt un Moula, Prêtre Mahométan, qui reçoit le serment des deux conjoints; il dit à l'époux en lui donnant une flèche : Sois brave! nourris & défends ta femme, pendant que tu es jeune; elle te donnera des enfans qui prendront ta défenſe, & auront ſoin de toi, quand tu ſeras vieux. Les mariages ne ſe célèbrent & ne ſe conſomment qu'en été. En hyver la Nation eſt trop affoiblie pour s'acquitter dignement des devoirs qu'impoſent l'hymen & l'amour. Deux hommes & deux femmes couchent, dit-on, la première nuit avec les nouveaux mariés, qui ſe paſſeroient bien de la préſence de quatre témoins. Avant d'être livrée à ſon époux, l'épouſée eſt long-temps diſputée par les filles & les femmes du canton qui ſe l'arrachent, chacunes de leur côté. Mais ce combat n'eſt que ſimulé. Les femmes l'emportent toujours ſur les filles, qui ſoutiennent mollement une cauſe que toutes voudroient déjà avoir perdue. Les femmes victorieuſes emmènent la future à l'écart, & lui font ſecrètement la bizarre cérémonie d'uſage en pareil cas dans ce pays, & qu'on appelle *Tagui algan*. Elle conſiſte à paſſer le raſoir ſur cette partie du corps que Vénus Anady-Omène, ou ſortant de la mer, cachoit, dit-on, de l'une de ſes mains. Les femmes de la Grèce entendoient mieux leur intérêt que les Baſchkiriennes. Le

lendemain de la première nuit des noces, la nouvelle mariée fait à ſon mari un préſent de pluſieurs paires de bêtes à cornes choiſies dans celles qu'on a données pour ſa dot. Qu'on ne prenne point cette dernière particularité pour un jeu de l'imagination : en ce pays, la foi conjugale eſt rarement violée ; & les maris trompés ne donnent pas matière à plaiſanterie. Les divertiſſemens d'une noce ſont très-bruyans & aſſez variés. On mange beaucoup. On boit à l'avenant. On ſe livre à différens exercices de corps. On exécute des danſes, & on répète des chanſons nationales, au ſon de la flûte, qui n'eſt autre choſe qu'un tronc de choux percé. D'autres en même-temps bourdonnent entre leurs dents l'accompagnement de la baſſe. Depuis peu il s'eſt établi parmi nous une mode qui a lieu chez les Baſchkirs depuis un temps immémorial : les femmes portent des eſpèces de grands éventails, ſur les plis deſquels ſont tracées leurs plus jolies chanſons.

La fête nuptiale terminée, quand le jeune homme eſt ſur le point d'emmener ſa jeune femme dans un autre village que celui où elle eſt née, on la voit ordinairement verſer des larmes, en prenant congé de ſes compagnes qu'elle va embraſſer de cabane en cabane. Elle n'oublie pas l'outre au *koumiſſ*, qu'elle careſſe tendrement, en la remerciant de l'avoir nourrie, & en lui attachant un petit préſent.

Les autres uſages des Baſchkirs rentrent dans ceux des Tatars Ruſſes dont ils ſont partie. Leurs cérémonies funèbres en diffèrent. Un convoi mortuaire reſſemble

beaucoup à une cavalcade à la tête de laquelle eſt le Moula & les foſſoyeurs. Le cadavre eſt attaché ſur une planche ſuſpendue entre deux chevaux. La ſuite du dueil eſt toute à cheval. Quelque temps après l'inhumation, on célèbre une fête commémorative autour de la barraque conſtruite ſur le tombeau ; on y prie, on s'y régale, & l'on y danſe.

Leur Religion eſt un Mahométiſme mêlangé avec quantité de pratiques païennes. Ils ne feroient pas auſſi repréhenſibles, s'ils ſe bornoient au culte du Soleil. Dévots envers cet Aſtre, ils ne tuent point une pièce de bétail, qu'ils ne lui en faſſent l'hommage en ſe proſternant devant lui : ils ont à cet effet un échaffaudage, eſpèce d'autel, ſur lequel ils expoſent à ſes rayons la chair cuite de l'animal avant de s'en repaître. Ils croient au Démon, & ont des exorciſtes pour le conjurer. Leurs Moulas, dans l'occaſion, leur ſervent de Magiciens pour leur prédire l'avenir.

Mais une coutume religieuſe qui fait honneur à ce Peuple, & dont il devroit réſulter quelqu'heureux effet pour l'agriculture trop négligée en ce pays comme ailleurs, c'eſt la fête de la charrue. Elle a lieu au printemps, avant de commencer les premiers labours. Chaque village ſe raſſemble ſur ſes terres; tout le monde prend part à cette auguſte cérémonie, les nourriſſons même à la mamelle. Les bœufs ſont attelés. Le père de famille, à la tête de ſes enfans, attend pour tracer le premier ſillon que le Prêtre, placé au centre, une main levée vers le Soleil, l'autre peſant ſur le manche d'une charrue

ornée de fleurs, ait prononcé une prière conçue à-peu-près en ces termes :

PRIÈRE AU SOLEIL,

Pour la fête de la charrue.

« Soleil ! seul bienfaiteur de ces rudes contrées ! » nous ne te demandons pas d'introduire tes rayons » au fond de nos mines, pour y mûrir les métaux » qu'elles cachent. Que d'autres plus avides déchirent » les entrailles de la terre pour en arracher de pénibles » trésors. Qu'ils se condamnent aux travaux des escla- » ves, pour être placés au rang des riches. Soleil ! les » vœux que nous t'adressons sont plus dignes d'être » exaucés. Nous te demandons d'abondans pâturages » pour nos troupeaux nourrissiers, & quelques moissons » de bled pour nous. Benis nos graines, & supplée par » ta chaleur au peu de culture de nos laboureurs ambu- » lans. Benis la charrue dirigée par des mains grossières » & inhabiles, mais en tout temps ouvertes aux mal- » heureux. Benis les sillons que nous allons tracer en ta » présence. Tu le sais. La récolte qu'ils nous donneront ne » sera pas toute pour nous ; l'étranger pauvre n'aura qu'à » se montrer pour en prendre sa part. Nous t'invoquons » d'une voix unanime ! Jamais nous ne pourrons, sans » doute, égaler la reconnoissance au bienfait. Mais du » moins, nous ne portons rien à notre bouche qu'il » n'ait été exposé en oblation à tes purs rayons. L'ou- » tre au koumiss a-t-elle jamais coulé sur nos lèvres,

» avant que nos lèvres n'aient fait monter jusqu'à toi » nos actions de graces. Père de la Nature, luis toujours » sur tes enfans, qui n'ont que toi pour exister. »

Passons au signalement & au costume des Baschkirs. Les traits de leur visage indiquent bien qu'ils sont de race Tatare, quoiqu'ils aient la physionomie un peu plus plate. Leurs oreilles sont grandes & leurs yeux petits ; ils sont plus charnus & d'une complexion moins robuste que leurs frères de Kasan. La barbe du plus grand nombre est d'un châtain foncé. L'un & l'autre sexe portent des *kasdaks*, chemises de grosse toile d'ortie, des hauts-de-chausses longs & amples, des *itaiks* (bottines), & des *sanks* (pantoufles). Les pauvres s'entortillent les pieds avec des haillons, & mettent des souliers d'écorce d'arbre. Les habits de dessus des hommes, garnis d'un bord de pelleteries, sont très-amples & fort longs. Le drap rouge a toujours la préférence. Le belga ou la ceinture passe pardessus, ainsi que le ceinturon auquel est suspendu le sabre. Ce qui fait que le vêtement de dessous ne se voit pas. Leurs pelisses d'hyver sont faites de peaux de brebis. Ils en ont aussi fréquemment de peaux de cheval. Ces dernières sont arrangées de manière que la crinière de l'animal dépouillé flotte sur le dos. Un Baschkir ainsi vêtu, présente une figure grotesque, sur-tout lorsqu'il fait du vent. Ils portent la barbe au menton, se rasent la tête & la couvrent d'une calotte souvent brodée en or ou en argent. Le bonnet cependant fait reconnoître d'abord un habitant de la Baschkirie. C'est un cône arrondi haut de près de six pouces, fait de drap ayant

un rebord de fourrure, peu large, diſtant du bonnet, & ſemblable aux chapeaux des Matelots Hollandois. Quand ils voyagent, ils portent des *ſalbar*, c'eſt-à-dire, des hauts-de-chauſſes ſi amples, qu'ils peuvent y faire entrer les pans de tous leurs habits. Lorſqu'ils partent pour une expédition militaire, les uns ſe muniſſent d'un arc & de cinquante flèches, & d'une lance; ils ſe couvrent d'un caſque & d'une cotte de mailles d'anneaux d'acier, fort lourde, & qui coûte très-cher. Auſſi en font-ils peu d'uſage. Les autres ſe fourniſſent d'un ſabre, d'un fuſil & de pluſieurs piſtolets. D'autres ſe chargent de toutes ces différentes armes à la fois. En outre, ils paſſent une peau d'ours ou quelqu'autre fourrure. Ils ſont courageux, adroits, bons cavaliers, & jaloux d'avoir de beaux chevaux. Une armée Baſchkirienne en marche offre pluſieurs particularités remarquables. Chaque cavalier s'habille à ſa fantaiſie. Tous portent des habits longs; & chacun, outre le cheval qu'il monte, en a un ſecond de réſerve qu'il ménage en cas de beſoin, & qui d'ailleurs porte leurs vivres, dont la plus grande partie conſiſte en bleds fortement ſéchés. Ce qui néceſſite l'uſage de pluſieurs moulins à bras, que d'autres chevaux de la ſuite portent avec le reſte du bagage. Chaque compagnie de cent hommes a ſon étendard bigarré différemment de celui d'une autre légion. Les chevaux ont des houſſes & des couvertures faites avec des pièces de feutre.

La robe de deſſus des femmes, qui ſe nomme *ſapren*, eſt de drap fin ou d'étoffe de ſoie, a des boutons, &

s'applique au corps par le moyen d'une ceinture. Leur *dülbega* eſt une *modeſte*, eſpèce de mouchoir de col garni avec des médailles diſpoſées par couches comme des écailles. Les plus coquettes ſe couvrent le ſein d'une eſpèce de grillage ou filet, composé de perles de verre ou de petites coquilles.

Les filles mettent leurs cheveux en pluſieurs treſſes; elles y attachent des rubans & quantité de colifichets qui leur pendent juſqu'au gras des jambes. Le bonnet eſt chargé de médailles & de perles de verre; à la partie poſtérieure eſt attachée une pièce qui couvre la nuque, & garnie comme le bonnet.

Les femmes, outre leur bonnet, portent ſur le front un bandeau orné de même; elles mettent leurs cheveux en deux treſſes ſeulement; quelquefois elles n'en ont pas du tout.

Lorſqu'il fait mauvais temps, les femmes & les filles portent le *taſtar*, ou voile à la Tatare. On les nomme auſſi *yertyaik*. Il n'eſt en uſage que parmi les Baſchkires opulentes; il leur ſert de négligé.

Les Baſchkires aiment beaucoup auſſi à monter à cheval. Elles ſe font des treſſes diſtinguées de celles des hommes par leur grandeur & leur élégance. Leurs éventails, dont nous avons parlé, ſont groſſiérement faits. Mais on n'en doit pas être moins ſurpris, en voyant ce petit meuble de goût à la mode chez une Nation encore brute, bien avant qu'il ait été imaginé chez les Peuples les plus policés de l'Europe.

Les Baſchkiriennes ne prennent pas aſſez ſoin de leurs enfans ; leſquels ſont tous mal-propres & preſque toujours mal vêtus. L'éducation y eſt preſqu'auſſi négligée que parmi le Peuple des grandes Villes d'Europe.

Fin des Mœurs & Coutumes des Baſchkourts.



J. G. de S. Sauveur inv.

Bouchar de Siberie.

6

MŒURS

ET COUTUMES

DES BOUGHARES (1).

LA Bougharie a pour frontières la mer Caſpienne & le Lac Aral, la Perſe & l'Inde ſeptentrionale, & pluſieurs Provinces Tatares. Boughara, ſa ville Capitale, eſt à 30 journées d'Orenbourg. Les Boughares ſe diſent deſcendans des Turkomans : d'abord Paſteurs & Nomades, ils devinrent dans la ſuite Agriculteurs & ſédentaires. Ils obéiſſent à un Kan ; mais ils l'éliſent eux-mêmes, & ſe ſont conſervé le droit de défaire leur ouvrage, quand ils n'en ſont pas contens. Ils en viennent rarement à cette extrêmité, parce que leur Chef ſe conduit en conſéquence & n'a garde d'affecter une puiſſance abſolue ou arbitraire. Ils ne s'en ſont pas tenus au Coran ; ils ont leurs Loix écrites, peu ſévères, mais très-expéditives ; le châtiment y ſuit le crime comme à la piſte, & le coupable n'a pas

---

(1) Il ne faut point confondre nos Boughares avec les Bulgares hérétiques qui ſont probablement originaires de la Nation dont nous allons donner une eſquiſſe rapide.

le temps de ſe ménager l'impunité. Leur caractère pacifique & l'eſprit de tolérance qui en fait la baze, attirent chez eux leurs voiſins & l'étranger ; on ſe fixe volontiers au milieu d'un peuple qui n'a point la manie d'une indiſcrette curioſité. Le Boughare ne s'informe pas de la croyance de ceux qui ſéjournent ſur ſon territoire ; il lui ſuffit qu'on obſerve les devoirs de l'homme dont il reſpecte les droits ; un Juif ou un Idolâtre, s'il a des mœurs, eſt auſſi-tôt naturaliſé Boughare.

Leurs écoles jouiſſent d'une telle célébrité que toutes les nations Tatares y envoient leurs enfans, pour y apprendre les fineſſes de leur langue, ainſi que l'Arabe, la Géographie & l'Hiſtoire ; les Marchands même ſont inſtruits, & les Prêtres y ſont eſtimés plus que partout ailleurs. Excepté la Capitale, les autres villes ſont plutôt de grands villages percés de pluſieurs canaux d'eau vive, & offrant le mélange heureux des travaux ruſtiques & de l'induſtrie méchanique. Les plantations & les manufactures ſont l'objet des ſoins de cette nation eſtimable. Le Boughare n'a pas reçu de la nature une organiſation robuſte ; mais il en a été dédommagé par ſon amour & ſon ardeur pour le travail ; d'ailleurs, il ſe fait aider par des eſclaves qu'il achete chez les Tatars. Un homme grand & nerveux, lui coûte 50 à 100 ducats (1) boughares, un peu plus qu'un cheval-pie de

(1) Un ducat Boughare a une valeur à peu près égale à celle des ducats de Hollande qui équivalent à une piſtole, monnoie de France. Ainſi un homme Tatar ſe vend de cinq cens à mille frans.

Boughare,

Boughare, qui vaut de 30 à 80 ducats. Il vaut mieux encore se procurer des hommes à prix d'argent que de les enlever à force ouverte, comme font les voisins du Boughare. Celui-ci, bien loin de les imiter, pourroit encore servir de modèle à d'autres qu'à des Tatares; l'homme qu'il s'est procuré est traité par lui comme son compagnon, son frère; à l'exemple des planteurs de l'Amérique, il ne le regarde pas comme une bête de somme, sur qui il ait droit de vie & de mort. Il ne le force pas à se faire circoncire, ni à croire les mêmes choses que lui. Le Boughare a des goûts analogues à sa façon de penser : il est grand amateur du jardinage, & ses jardins sont entretenus avec le plus grand soin; il donne la forme circulaire à ses plantations qu'il entoure ordinairement d'un rang de mûriers. Les maisons sont petites, mais assez commodes; les riches, pour bâtir, se servent du bois & de la brique; les pauvres, de brossailles & de terre glaise; on ne rencontre quelque trace de luxe que dans les mosquées & dans le Palais du Kan.

Le Commerce est assez étendu : il se fait avec les Nations limitrophes & pénètre jusques chez les Chinois & les Russes; mais le quartier est à Orenbourg, où les Boughares se rendent par caravanes. En 1773, on en rencontra une de 900 chameaux; le négoce consiste en échange; les ducats ne servent, pour ainsi dire, que d'apoints. Le Kan des Boughares frappe monnoie, mais il fabrique plus d'espèces d'or que d'argent, à cause de la rareté de ce dernier métal dans le pays.

l'empreinte eſt mauvaiſe & n'offre qu'une ſimple inſcription.

Fidèles à leurs mœurs juſques dans le comeſtible, les Boughares préfèrent ſur leurs tables les productions du règne végétal aux alimens du règne animal : ſobres & ſatisfaits de peu, du pain, du laitage & des fruits ſont toute leur nourriture en été comme en hiver ; ils n'en varient que la préparation ; ils s'énivrent, ou plutôt ils ſe rendent plus gais en mangeant des gâteaux de pavot, ou en buvant de l'eau dans laquelle cette plante a diſtillé ſa ſève. Pour ne point contrevenir aux préceptes du Coran, ils ſe contentent d'exprimer le jus des raiſins qu'ils prennent en boiſſon, avant de lui permettre de fermenter ; ils aiment auſſi beaucoup le thé, avec lequel ils font infuſer des graines d'anis. La racine de *Salab* ou *Salep*, brunie au feu & réduite en poudre, leur ſert de café & les deux ſexes en font un uſage fréquent. Cette plante, plus connue en Europe ſous le nom d'*Orchis* ou *Satyrion*, exhale, dit-on, une odeur ſpermatique : mais les Occidentaux éclairés lui refuſent la propriété d'exciter aux doux plaiſirs de Venus. Les Boughares, d'après une heureuſe expérience, ne lui conteſtent pas cette faculté, qui en effet eſt moins équivoque parmi eux. Peut-être que le Salep, qui n'eſt dans nos climats tempérés qu'un reſtaurant pour nos Phtyſiques, devient un ſtimulant ſous le beau ciel de la Bougharie ; auſſi les naturels du pays, déjà très-portés à l'amour par eux-mêmes, excités encore par l'uſage de cette poudre, épouſent communément deux femmes, & aſſez ſouvent trois, même quatre ;

les mœurs souffrent de ces usages : la nature ne se prête pas toujours à cette multiplicité de caprices ; ces épouses attachées à un seul mari, n'ont pas toutes à s'en louer également, & les besoins renaissans sans être satisfaits nécessitent les infidélités ; n'étant pas toujours à même de choisir, on s'expose à de cruels inconvéniens, pires encore que l'infidélité ; la sœur aînée de la petite vérole accompagne souvent la Vénus populaire, & charie son venin dans le plus beau sang de la terre. D'ailleurs les maris, outre la manie de vouloir l'être de plusieurs objets à la fois, ont encore celle de voyager, & de faire des absences longues & réitérées ; & souvent au retour, un échange des plaisirs les plus vifs dégénére en un échange de peines les plus cuisantes.

A ce fléau presque universel sur la terre, les Boughares joignent encore une maladie qui leur est particulière & qui a retenu le nom de ce Peuple ; elle est causée par un ver capillaire aquatique, qui a la longueur d'une aulne, qui ronge l'intérieur du corps, & mène au tombeau lentement & avec beaucoup de souffrances.

Les Boughares sur-tout, ceux soumis à la Russie, ressemblent beaucoup aux Tatars de Kasan ; leur costume est à peu près le même ; ils portent des moustaches, & laissent croître une petite barbe à la lèvre inférieure ; ils se rasent la tête & la couvrent d'une calotte pointue, communément piquée ou brodée ; par dessus, ils mettent un bonnet applati, bordé d'une fourrure ; quelquefois ce bonnet, très-élevé, se termine en pointe, & ressemble à une ruche ; Leurs habits de dessus, traînent jusqu'à terre : ils sont de drap, &

garnis, pour l'ordinaire, d'un bord ou d'une frange.

L'habillement des femmes ne diffère en rien de celui des Kaſaniennes ; celles qui veulent ſe diſtinguer du commun, ſe teignent les ongles en jaune. Ce n'eſt pas à nos femmes de Cour, qui ſe couvrent les joues d'une couche de céruſe & de carmin, à ſourire de la petite vanité des femmes Boughares ; toutes les nations peuvent ſe donner la main en fait de ridicules, comme pour tout le reſte.

Fin des Mœurs & Coutumes des Boughares.



Desrais del
Mixelle sculp.

femme Tatar Tobolsk.



Desrais del.

Mixelle sculp.

Homme Tatar de Tobolsk.

NOTICE
SUR LES TATARS
DE TOBOLSK
ET DE TOMSK.

L'AN 1582, Yermk, Chef de Kosaks, pénetra jusqu'au fleuve Irtisch, ruina Sibir, Capitale de Sibirie, bâtie sur la rive droite, & en dispersa les habitans Tatars. En 1587, le Gouvernement Russe se trouvant maître des conquêtes du barbare Yermak, fonda à l'embouchure du fleuve Tobol une autre Capitale (Tobolsk) qui remplaça Sibir.

Les Tatars actuels de Tobolsk représentent les anciens possesseurs de cette contrée. Ils ne fréquentent pas la Ville; mais ils occupent les deux côtés du fleuve Tobol. Les Villages qu'ils ont formés contiennent de dix à cinquante fermes, & peuvent être évalués à plus de quatre mille mâles. Leur constitution physique & morale a tant de ressemblance avec celle des Touralinzes, que ces deux Peuples doivent être issus de la même souche. Ils ne diffèrent que par le culte. Les Tatars de Tobolsk ont tenu bon; on n'a pas encore pu leur faire bien comprendre l'avantage du baptême sur la circoncision;

& dans la balance de leur grossier jugement, l'Evangile n'a pas eu plus de poids que le Coran.

Ils sont tous agriculteurs par nécessité : ils eussent préféré d'élever des bestiaux ; mais le mauvais air qu'exhalent les eaux mal dirigées de l'Irtisch & du Tobol, feroit périr leurs troupeaux. Plus laborieux, ils seroient plus à leur aise. Chacun d'eux ne laboure que ses trois *disettines* (1) de terrein ; la chasse ne sauroit les dédommager ; ils ne trouveroient pas de gibier ; & les tentatives qu'ils ont faites sur les abeilles n'ont point eu de succès. Les femmes sont presque toutes Tisseranes ; mais leurs métiers, d'une méchanique trop simple, n'avancent pas la besogne en proportion du temps. Leur pauvreté habituelle les met dans l'heureuse impuissance de satisfaire au luxe & à la débauche. Le prix d'une fille à marier est de vingt à cinquante roubles. Peu d'hommes ont plus d'une femme.

Les Tatars de Tomsk proprement dits, frères des précédens, n'habitent pas les fauxbourgs de la Ville qui porte leur nom. Ils sont répandus depuis les montagnes de Kousnezk sur les deux rives du Ton, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans l'Oby. Divisés en quatre wolosts, chacun de ces wolosts contient trente Villages. Depuis le dénombrement fait en 1760, chaque quartier de trente Villages ne paie la taxe qu'à raison de quatre cents trente mâles. Les abeilles & les bestiaux les occu-

(1) *Disettine* est une étendue de soixante brasses de long sur quarante de large.

pent tout entiers au détriment de l'agriculture; ils ont d'épaiſſes forêts très-favorables à la chaſſe. Ce Peuple enterre ſes morts toujours près d'un bois, & conſtruit ſur la foſſe une cabane en poutre qui reſſemble beaucoup à une maiſon; enſorte que de loin un cimetière a la forme d'un Village. La loi de Mahomet autoriſe la polygamie, mais ils ne ſont pas aſſez riches pour faire uſage de ce droit. On peut ſe procurer une jolie fille de vingt ans & d'une bonne complexion, pour un cheval qu'on donne au père, & un habit de gala à la mère. Le principal ornement d'une fiancée le jour de ſes noces, eſt ſon taſtar; c'eſt un grand linge qui ſert de voile. Pendant la cérémonie, on le fait retomber ſur le viſage avec beaucoup de grace. Pour ſe parer, on met un petit bonnet de quelque riche étoffe, & pardeſſus un autre bonnet applati & garni d'un bord de fourrure. Le col des chemiſes eſt toujours brodé en diverſes couleurs. Aux oreilles, les femmes de Tobolsk & de Tomsk mettent des cordons, des perles de verre, au lieu de boucles d'oreille. Le reſte du coſtume diffère peu de celui des Kaſanniennes. L'habillement des hommes eſt comme à Kaſan.

Fin de la Notice ſur les Tatars de Tobolsk ou Tomsk.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Touralinze.



Desrais del. Mixelle sculp.

homme Touralinze.

MŒURS
ET COUTUMES
DES
TOURALINZES.

LES Tatars du XIIIe ſiècle, lors de leurs conquêtes en Sibirie, y laiſſèrent pluſieurs Colonies. Celle qu'ils établirent ſur la pointe orientale du mont Oural, donna naiſſance à la petite peuplade appellée aujourd'hui *villageois de Toura*, Ville bâtie près d'une rivière qui en a retenu le nom. *Tourali* ou *Touralinzi* ſignifie hommes ſédentaires dans des Villes. Un Chef de parti Koſak venu des rives du Don, les ſubjugua en 1580, & les céda par foibleſſe au Tkar de Ruſſie, qui rebâtit en 1600 le lieu de réſidence du Souverain de la Nation vaincue. Les Touralinzes d'à-préſent ne ſont plus propriétaires que d'une *ſlobode* conſidérable (fauxbourg) des Villes Tourinsk & Tioumen, dont ils étoient jadis les maîtres. Le reſte de cette peuplade occupe quelques Villages diſperſés dans les bois, ſur les montagnes couvertes de neige, & le long des petits ruiſſeaux qui groſſiſſent la Toura.

Dans tous leurs uſages, ainſi que dans la langue qu'ils parlent, on reconnoît bien les deſcendans des Tatars ; mais ils ont conſervé une ſorte de phyſionomie morale & phyſique, qui empêche de les confondre entiérement avec ceux dont ils ſortent. Le voiſinage des Villes leur a fait perdre l'énergie de leur caractère primordial. Moins civiliſés que leurs frères de Kaſan & d'Orembourg, ils ſont plus laborieux ; mais ils montrent une docilité qui tient beaucoup d'une ame timide. On voudroit auſſi les voir plus amis de la propreté. Ils ſont d'ailleurs robuſtes, & ont beaucoup d'embonpoint.

Peu de leurs Villages (aouls) contiennent plus de dix fermes. Leurs maiſons conſtruites en bois de poutre, & compoſées de deux pièces, ſont petites & tenues ſans beaucoup de ſoins. Ils préfèrent l'éducation des abeilles & des troupeaux, aux travaux de l'agriculture. Ils donnent quelques momens à la pêche. Mais l'hyver eſt conſacré à l'exercice de la chaſſe. C'eſt alors qu'ils mettent à leurs pieds des chauſſures qui méritent d'être décrites. Ces ſouliers, très-propres à marcher leſtement ſur la neige, ſont de petites planches très-minces recourbées aux extrêmités, & recouvertes de la peau des pieds de rennes ou d'élans. On donne à ces eſpèces de patins une longueur de huit pieds, ſur ſix à ſept pouces de large.

Ils apprêtent leurs mets à la manière Tatare ; mais ils ont beaucoup de goût pour les boiſſons Ruſſes, & mâchent du tabac preſque toute la journée.

Leur coſtume eſt un compoſé de modes Tatares & Ruſſes, avec beaucoup de variations; mais tout cela annonce la miſère & la mal-propreté. La parure des femmes tient davantage au goût de leurs ancêtres.

Depuis leurs converſions, les Touralinzes n'oſent plus ſe marier à pluſieurs épouſes à la fois; & la mort ſeule de l'un des conjoints peut en briſer le joug. Ces deux clauſes, aſſez dures pour des Tatars jadis Mahométans, ont fait tomber de beaucoup le prix des filles, en plus grand nombre que les garçons. On a une femme pour un cheval.

L'idiôme national eſt la langue Tatare, mais tellement corrompue & défigurée, qu'elle eſt devenue un dialecte qui leur eſt propre. Ils parleroient plus purement ſi, en ſupprimant les écoles Mahométanes, on leur en eût ſubſtitués d'autres. Depuis 1720, époque de leur baptême qui leur fut adminiſtré par les ſoins de Philophée, Archevêque de Tobolsk, il ſeroit difficile de trouver quelqu'un d'entr'eux qui ſût lire & écrire. Le Clergé Grec n'a pas trouvé les mêmes moyens de les inſtruire que les Moulas. On a apparemment penſé que les lumières de la raiſon étoient ſuperflues à ceux que la foi venoit d'éclairer. Cependant un peu moins d'ignorance auroit pu les attacher au nouveau culte, comme ils le ſont encore à l'ancien. La circonciſion leur eſt interdite. Mais, devenus doublement ſuperſtitieux, pour n'avoir rien à ſe reprocher dans tous les cas, ils obſervent à la fois le Ramazan & le Carême, Peut-être

eût-il été plus convenable de les mettre à même de changer de Religion avec connoiſſance de cauſe. On riſque de compromettre la Vérité, en l'expoſant aux yeux de ceux qui, accoutumés aux ténèbres, n'ont point été préalablement diſpoſés à voir la lumière.

Fin des Mœurs & Coutumes des Touralinzes.



Desrais del.

Mixelle sculp.

fille de Barabinze.



Desrais del.

Mixelle sculp.

femme de Barabinze.

MŒURS

ET COUTUMES

DES BARABINZES.

L'AMOUR de la liberté & la connoiſſance des droits de l'homme, donnent de l'énergie à une Nation, font reſſortir ſes autres qualités, & peuvent ſeuls lui conſerver ſon équilibre dans le ſyſtême politique. Un Peuple peu jaloux de ſon indépendance, deviendra le jouet de ſes voiſins, n'aura qu'une exiſtence précaire, & ſera toujours miſérable.

Les Barabinzes ſont dans ce dernier cas, quoique de race Tatare. En poſſeſſion depuis un temps immémorial des déſerts ſitués entre les fleuves Ob & Irtiſch, depuis les monts *Alta* juſqu'aux frontières de Narim, cette peuplade a toujours eu des maîtres. Il eſt vrai que le vaſte pays qu'elle occupe, & qu'elle appelle la *Baraba*, eſt couvert d'eaux ſtagnantes qui exhalent des vapeurs froides & mal-ſaines. L'air groſſier qu'on y reſpire épaiſſit le ſang, obſtrue toutes les facultés intellectuelles, & plonge dans un engourdiſſement peu propre à l'héroïſme.

Cependant la baſſe Béotie, qui n'étoit pas plus favoriſée de la nature, produiſit Cadmus & Epaminondas, Pindare & Plutarque; les Thébains jouèrent un rôle

parmi les Grecs. Les Barabinzes, ſoumis au joug du Kan de la Sibirie à l'époque de la conquête de cette Province par la Ruſſie, paſſèrent en 1595 ſous la domination des Koſacs de Tara. En 1606, devenus tributaires à la fois des Kirguiſes & des Soongariens, un Chef des Kalmouks s'en empara en 1641. Déclarés ſujets des Ruſſes au commencement de ce ſiècle, leurs nouveaux Souverains les voulurent armer, mais ſans beaucoup de ſuccès. Ce Peuple, incapable de ſe défendre lui-même, ne jouit d'une ſorte de tranquillité que depuis qu'on s'eſt occupé, en 1730, de le mettre à l'abri des incurſions de ſes voiſins, dans des retranchemens fortifiés. Les Barabinzes végètent du moins en repos, à l'ombre même de leur ſervitude. Ils ſe rappellent encore d'avoir été gouvernés jadis par un Kan élu parmi eux, & ils conſervent une légère trace de leur ancien régime politique. Ils ſont diviſés en ſept différentes races, bien unies entr'elles, & appellées Woloſts; leſquelles priſes enſemble, ſont compoſées de villages au nombre de ſoixante-huit. D'après le cadaſtre de 1760, ils paient tribut en raiſon de 2216 arcs, ou mâles ſeulement, propres à porter les armes. Leur population n'étant rien moins que proportionnée au vaſte terrein qu'ils occupent, la couronne Ruſſe a pris le ſage parti, ſur-tout depuis 1767, d'y envoyer d'aſſez nombreuſes colonies qui commencent à y fleurir. Chaque village Barabinze eſt préſidé par l'*Ancien*, & chaque Woloſt gouverné par trois eſpèces de Magiſtrats d'autant plus reſpectés, qu'ils exercent leurs fonctions hono-

rables, *ad honores*. D'ailleurs, rien de moins pénible que de rendre la justice à un Peuple trop stupide pour avoir des passions, trop pauvre pour être intéressé, trop ignorant pour être curieux & inquiet. Le flegme de l'imbécillité ne laisse rien à faire aux loix. Indifférent ou plutôt insensible à tout ce qui émeut, aussi étranger à l'ivresse de l'amour qu'à celle des liqueurs fortes, se bornant au peu qu'il a, parce que son imagination bornée ne lui fait point soupçonner autre chose, le Barabinze n'a pas le courage d'offenser personne, & n'oseroit être à charge à qui que ce soit. Son signalement extérieur annonce parfaitement son caractère abâtardi. Un visage plat, de petits yeux, de grandes oreilles, un tein blême, une contenance mal assurée, laissent à peine deviner un frère des Tatares dont il n'a retenu que le dialecte, sans avoir encore le secret de le lire & de le peindre. Les circonstances locales n'ont que trop influé sur les mœurs de cette peuplade. Le pays qu'elle habite, presque tout découvert, ne lui permettant pas l'exercice de la chasse, ne lui laisse que la pêche, occupation paisible, mais peu propre à développer les facultés physiques & morales. Le principal objet des Barabinzes est l'éducation de grands troupeaux; car le petit bétail ne réussit pas dans leurs pâturages trop humides. En 1771, un d'entr'eux passoit pour le plus riche, parce qu'il étoit propriétaire de soixante-dix chevaux. On se croit dans une honnête aisance, quand on peut compter depuis cinq jusqu'à vingt vaches, & autant de chevaux. Ils auroient pu s'adonner en même

temps aux travaux du labour. La terre, fertile d'elle-même, n'attend que des bras pour la déterminer à produire au dehors les richeſſes dont le germe reſte caché dans ſon ſein; mais on ne lui conſacre que des momens perdus. Les Barabinzes ont deux ſortes d'habitations: des baraques d'hyver, qui compoſent leurs villages; & des cabanes d'été, éparſes dans les champs. Elles diffèrent peu des logemens que ſe conſtruiſent leurs voiſins, dont nous avons déjà parlé. Leurs meubles & uſtenſiles ſont à-peu-près auſſi les mêmes pour la forme; mais ils ſont plus mal exécutés, & ont encore un air plus miſérable. Ils ne ſont pas plus adroits à ſe ſervir de l'arc; & le peu de gibier qu'ils goûtent, ils en ſont redevables à leurs levriers. Aux alimens permis dans l'Alcoran, devenu leur code, ils ne ſe font pas ſcrupule d'ajouter toutes les autres viandes dont ils ſe repaiſſoient lors de leur paganiſme. Au pain qu'ils connoiſſent à peine, ils ſuppléent par des racines, du fromage mal formé, & du poiſſon ſéché. La ſauce de leur ragoût leur ſert de boiſſon. Ils ont à-peu-près les mêmes uſages que leurs voiſins, mais l'apathie où ils ſont plongés les préſerve des excès en tout genre; & ils n'en ſont que plus heureux. L'abſence des peines eſt préférable, ſans doute, à l'abus des plaiſirs. Ils n'ont ordinairement qu'une épouſe à la fois; & ils vivent en bonne intelligence dans l'intérieur de leur ménage. Ils achètent leurs femmes, parce qu'elles ne ſont pas chères. On peut s'en procurer pour deux ou trois roubles la pièce. Le prix courant eſt de cinq roubles; & la fille la plus recherchée monte rare-

ment à cinquante. On en prend quelquefois à crédit; & dans ce cas, les deux époux s'engagent, pour s'acquitter, à labourer le champ du créancier.

En 1748 la nation Barabinze étoit encore presque toute païenne. Depuis, des Missionnaires Mahométans les ont secrètement convertis. Présentement, il en est peu qui ne se fassent circoncire; & c'est-là peut-être la seule marque de leur changement de religion: car ils n'en sont pas devenus plus éclairés ni moins superstitieux. Leurs Prêtres même savent à peine lire; mais cette ignorance grossière & paisible vaut peut-être mieux encore que le zèle intolérant. . . . .
. . . .

Un Barabinze ne se rase point la tête, & porte une petite barbe. Il se coëffe d'une calotte & d'un bonnet creux, garni d'un bord fourré, séparé en deux moitiés qui se rencontrent sur le front & derrière la tête. Tout le reste de l'habillement est à la Tatare (Voy. cet art.), à l'exception cependant que l'habit de dessus est garni de petites ganses ou boutonnières, quoique les habits soient sans boutons. On place ordinairement dans la ceinture une pipe & du tabac.

Les plus riches d'entre les femmes Barabinzes emploient leurs loisirs à tanner les ventres des plongeons & d'autres oiseaux aquatiques, & savent préparer ces peaux de canards, de façon que les plumes y restent; elles les cousent l'une à l'autre, & s'en font des pelisses & des bonnets qui tiennent fort chaud, ne prennent jamais d'humidité, & durent long-temps. Dans les mé-

nages pauvres, les maris vont vendre ces ouvrages aux Ruſſes

Les femmes mariées mettent leur chevelure en deux treſſes; les filles en portent pluſieurs; les unes & les autres les ornent de rubans. La coëffure des femmes eſt un bonnet applati, & garni d'un bord de fourrure. Les bonnets des filles ſont pour l'ordinaire pointus, garnis d'un bord, & plus petits que ceux des femmes mariées. Quelquefois on les enrichit de perles de verre. Le voile eſt la coëffure journalière des femmes. En été, elles vont pour la plupart en chemiſes, leſquelles ſont faites d'une groſſe toile fabriquée de fibres d'ortie, & garnies d'une broderie de diverſes couleurs. Pardevant, ces chemiſes ferment avec une garniture de boutonnières & de petits boutons. Pour ſe parer, elles mettent des robes longues en forme de chemiſe, faites de coton ou de quelqu'autre étoffe; & une robe de deſſus plus courte que la première, afin que l'on puiſſe voir celle qui eſt deſſous. Elle eſt garnie d'un bord de fourrure & d'un rang de boutons, mais tout cela eſt meſquin & miſérable. Le pays eſt trop pauvre pour pouvoir ſatisfaire à tous les caprices du luxe. Une particularité du long vêtement des filles, c'eſt qu'outre les boutons & les boutonnières qui ſe ferment, elles portent une eſpèce de cadenas au bas de l'ouverture.

Tous les Barabinzes, hommes & femmes, fument du tabac; & il eſt du bon ton parmi les femmes mariées, d'avoir preſque toujours une pipe à la bouche. On appelle kangſa ces petites pipes de métal d'une compoſition chinoiſe.

Il eſt auſſi du bel air parmi les filles à marier, d'avoir dans la main, en été, un gros paquet de crins attachés à un manche, & ſemblable aux queues qui ſervent d'enſeigne dans les armées Turques; on agite ces eſpèces d'éventails, pour ſe garantir de la prodigieuſe quantité de mouches.

Fin des Mœurs & Coutumes des Barabinzes.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Ostiak à la riviere d'Obie.



Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Ostjak à la chasse d'Hermine.

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'OSTYAKIE.

VOLTAIRE penche à croire que les Lapons & leurs voisins forment une espèce particulière d'hommes, faits pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment & qu'eux seuls peuvent aimer. On ne quitte pas, dit-il, une terre moins sauvage pour en aller chercher une autre qui le seroit davantage. Mais les Lapons ont peut-être imité les Ostyaks. Ces peuples, demi-sauvages (comme le désigne leur nom) habitoient jadis les bords de la Konda & du Tom supérieur. Ce n'est pas volontairement qu'ils se sont retirés vers le Nord. Le zèle apostolique de l'Evêque Etienne, qui avoit à cœur, en 1372, de les soumettre à l'Évangile malgré eux, les chassa de leur Patrie dont le sol étoit assez tempéré, pour aller chercher la liberté de Religion sur les rives glacées de l'Oby. Ce ne fut qu'en 1774 qu'un millier d'individus d'entr'eux consentit enfin d'embrasser le Christianisme.

Les Ostyaks sont une des Peuplades les plus nombreuses de la Sibérie. La civilisation n'a point encore fait de grands progrès parmi eux. Ils ont à peine franchi les bornes de l'instinst. Leur climat est si rude! la vie qu'ils mènent est si

dure ! Il semble qu'ils n'existent sur la terre que pour y faire nombre. Les besoins physiques les occupent tout entiers & ne leur laissent pas le temps de se soigner. Ils vont d'abord au plus pressé ; c'est-à-dire, au nécessaire, qu'ils ne sont pas toujours certains de se procurer. Cependant on rencontre par fois de jeunes filles assez jolies. Mais la première couche enlève aux femmes le peu d'agrémens qu'elles avoient reçu de la nature avare. Des rides précoces en font bientôt des objets repoussans. Que ne peut l'intérêt, ou plutôt la nécessité ! dans ce pays on voit des mères partager leur sein entre leurs enfans & des renards tout petits, qu'elles élèvent pour en vendre un jour la peau. Comme cette dépouille acquerre une qualité supérieure, quand l'animal est maigre, on lui casse une jambe quelque-tems avant de l'écorcher. La douleur de cette opération (1) lui fait perdre l'appétit & l'embonpoint.

Les Ostyaks sont tous chasseurs ou pêcheurs. La charrue n'a pas encore tracé de sillons dans leurs pays. De gros chiens, pour suppléer aux Rennes moins communs chez eux que chez les Lapons, tirent leurs traîneaux & portent leur gibier. Les arts se bornent à la construction de leurs canots, à la

---

(1) Dans les Provinces de France, où l'on élève de la volaille, on se sert à-peu-près du même moyen pour produire un effet tout contraire. On enfonce une longue épingle dans le crâne du volatile qu'on veut engraisser, & on lui prodigue la nourriture la plus substencielle. L'oiseau végète ainsi, dans le coin du foyer ; & sa chair se couvre en effet d'une couche épaisse de graisse. Les Despotes d'Asie semblent avoir connoissance de cette pratique, dont ils font l'application sur leurs sujets ; ils les entretiennent dans un état habituel de stupidité, qui les met à la merci du premier qui veut les égorger.

fabrique de leurs souliers, de leurs paniers, de leurs nasses, & de leurs arcs, dont ils se servent plus que d'armes à feu. Leurs femmes laborieuses tannent les fourrures & cousent des peaux de poissons en forme d'habits. Leur science dans le calcul ne s'élève pas au-dessus du nombre dix, autant qu'ils ont de doigts; ils n'ont pas encore imaginé de caractères pour compter, ni de lettres pour écrire, & ils n'en ont pas besoin; la plupart s'appercevant à peine s'ils sont doués de la faculté de penser.

Chacun des villages qui composent cette peuplade consiste en une vingtaine de cabanes, & renferme une seule & même famille. Chaque individu mâle est imposé à deux peaux de Martres Zibelines; mais souvent la peau d'un seul Renard noir acquitte tout un village.

L'intérieur des huttes n'est pas le séjour de la propreté & de l'aisance. La fumée de tabac, & l'huile de poisson y causent une vapeur infecte que respirent pêle-même, hommes & femmes, filles & garçons, enfans & chiens. Les lits ne sont que des nattes. Les Ostyaks les plus efféminés y répandent quelquefois de la poussière de bois pourri, comme pour tenir lieu de lits de plume. Mais cette recherche est ordinairement réservée pour les berceaux des nouveaux-nés.

Des marmites, des vases de bois, quelques ustensiles de cuisine forment tout leur avoir. Le ménage le mieux fourni de ces sortes de meubles, précieux, en raison de leur nécessité, reste pendant tout un hyver sans être fermé; & les propriétaires n'ont jamais eu lieu de se repentir de cette confiance. Il n'y a que les malheureux, a-t-on dit, qui sçachent aimer; on pourroit dire aussi qu'il n'y a que les pauvres qui ont de la bonne-foi. Heureux du moins en cela, qu'ils n'éprouvent pas le sentiment pénible de la défiance.

La boiſſon des Oſtyags eſt l'eau, le bouillon de poiſſon, le lait & l'eau-de-vie; les femmes, comme les hommes, font beaucoup d'uſage auſſi de tabac en poudre & de tabac à fumer; ils s'enivrent avec ce dernier.

Cette exiſtence miſérable les rend heureux, au moins juſqu'au tems de la vieilleſſe. La ſanté eſt le tréſor du pauvre; on eſt toujours aſſez riche, quand on la poſſède. Mais quand le fardeau des ans les rend caſaniers, c'eſt alors qu'ils achèvent dans la langueur une vie qu'ils ne trouvent longue, que quand ils ſont privés d'exercice. Renfermés dans leurs huttes, le ſcorbut & les autres maladies, filles de la miſère, leur font regretter d'être échappés, dans leur bon tems, à la petite vérole & à ſa ſœur aînée, qui n'eſt que trop commune en ce pays.

Parmi les Oſtyaks Payens, la polygamie eſt de droit coutumier. Ceux qui, dans les premiers tems, embraſſèrent le Chriſtianiſme, ne gardèrent qu'une ſeule compagne. Les autres femmes furent mariées à d'autres hommes. Mais la nature, qui ſe joue de nos inſtitutions les plus graves, remit les choſes ſur l'ancien pied. Les nouveaux maris furent quittés; on retourna aux premiers, du conſentement & à la grande ſatisfaction des deux ſexes.

Mais une pratique que la nature n'a certainement pas conſeillée aux Oſtyaks, c'eſt l'uſage où ils ſont d'acheter leurs femmes. Le prix d'une fille, qu'on donne pour vierge, va depuis dix juſqu'à cent Rennes. Le payement ſe fait en différens termes; dès le premier à-compte, le futur conjoint en prend un avec ſa Belle, & donne un Renne en ſus à la mère de ſa maîtreſſe, s'il trouve qu'on ne l'a point trompé. Si la preuve de la virginité, qui ſe fait à la *Moſaïque*, n'a point lieu, c'eſt à la belle-mère à dédommager ſon gendre en lui

rendant un Renne. La seconde échéance tombe ordinairement à l'époque de la nôce, qui se célèbre avec toute la pompe dont le pays est susceptible. C'est dans ces sortes de fêtes que les Ostyaks, enivrés par la vapeur de leurs champignons, improvisent, à la manière des Italiens, des Poëmes amoureux, ou des histoires héroïques. La Poésie est de tous les pays, comme l'amour. Ils s'accompagnent d'instrumens à cordes, d'une construction particulière fort simple, mais très-sonore. Si leurs chants sont monotones, ils ont du moins le mérite de la nouveauté. On ne répète pas deux fois le même air, aussi-tôt oublié que composé; la danse se mêle toujours aussi à la musique, & paroît plus avancée dans ce canton; la pantomime y est portée à un dégré qu'on est étonné de rencontrer chez une horde si peu civilisée. Les danseurs se masquent ordinairement, & contrefont avec succès les animaux du pays. Les gestes sont d'une expression qui tient beaucoup du cynisme. On exécute ordinairement un quadrille, qui consiste à sautiller l'un devant l'autre, en se frappant des mains & des pieds, & en préludant sans contrainte aucune à tout ce que l'attrait du plaisir peut provoquer au milieu d'une Orgie. Il en résulte assez souvent le vol de quelques filles. Mais c'est le moyen d'obtenir sa maîtresse pour femme à meilleur marché. La jalousie est dans la nature; car les Ostyaks connoissent ce poison de l'amour. Du reste ils sont bons maris, & ne battent point leurs femmes. Si le cas arrivoit, l'épouse maltraitée peut déserter la maison, & le contrat est rompu par le fait. C'est plus court & moins dispendieux que de plaider en séparation.

Les funérailles, chez ce peuple, se font le jour même du décès. Le cortége n'est composé que d'hommes, si le défunt est un homme; ou de femmes, si c'est une femme. Le cadavre,

revêtu des habits de fête du mort, eſt traîné au Ghalas, (c'eſt le nom du cimetière) par un Renne, qu'on tue ſur la foſſe pour ſervir de repas aux aſſiſtans. Les familles riches ſe diſtinguent dans ces derniers momens, en immolant trois Rennes pour le ſervice de l'autre monde.

Les Oſtyaks idolâtres ont pour Prêtres des Magiciens, pour Temples des Collines conſacrées, & pour Idoles des ſimulachres ſymboliques, des pierres d'une configuration bizarre; ou des arbres en pleine végétation, & ſur la cime deſquels les aigles ont leur nid. Quand ils paſſent devant ces objets révérés, ils y décochent une flèche. On ne ſera pas ſurpris d'apprendre qu'ils donnent à leurs idoles le nom générique de *Lous* ou *Satan*. Les habitans de ces triſtes contrées doivent en effet plutôt croire aux Génies malfaiſans qu'à toute autre Divinité. Cependant, à la tête de leurs Dieux, ils placent *Innen-Nom*, qui veut dire, *le Dieu qui eſt là-haut*, *le Dieu du Ciel*. Ils ne ſe contentent pas de ces grandes Idoles & du Culte qu'ils leur rendent, à la manière des Lapons. Chaque ménage entretient, dans ſa cabane, une petite figure, qui reſſemble beaucoup aux poupées des enfans. On ſe la rend propice en la barbouillant de ſang & de graiſſe. Les offrandes & les ſacrifices publics ſe font dans les forêts. On perce la victime d'une fleche; c'eſt le ſignal; les aſſiſtans achèvent de l'immoler; & le ſang qui ſe trouve dans le cœur ſert à arroſer la bouche de l'Idole. Si l'Idole n'exauce pas les vœux qu'on lui adreſſe, on l'accable d'injures & de coups. Les ours jouiſſent, dans ce pays, d'une telle conſidération, qu'un Oſtyak leur fait des excuſes, quand il en a tué quelques-uns, & les conjure de ne pas lui rendre la pareille dans l'autre vie. Que ces détails ne nous faſſent pas trop mépriſer ce peuple crédule. Tous les hommes ont

paſſé par ce dégré de ſtupidité ; & telle Nation moderne qui ſe dit tant éclairée, conſerve peut-être encore de nos jours plus d'une trace de ces commencemens groſſiers & ſi peu honorables dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Les Oſtyaks payens reconnoiſſent auſſi des demi-Dieux ; & c'eſt en quoi ils ſe montrent le plus raiſonnables. Ceux d'entr'eux qui ſe ſont diſtingués à la chaſſe, ou autrement, paſſent pour des Saints ; on en fait de petites images qu'on place à côté des grandes Idoles. Ils partagent avec les Dieux les honneurs du culte ; on leur préſente à manger comme à eux ; on leur donne à boire le ſang des victimes. Les veuves qui ont bien vécu avec leurs maris ſe font une poupée qui leur rappelle celui qu'elles ont tant aimé ; elles habillent, elles ornent cette poupée ; elles la font aſſeoir à leur table & coucher à leur côté toutes les nuits. Cette pratique ſuperſtitieuſe, mais touchante, n'a pu être entièrement abolie parmi les Oſtyaks baptiſés. Un bon fils, un bon ami, qui part pour la chaſſe, a ſoin de mettre, dans l'une de ſes bottes, l'image du père ou de l'ami qu'il a perdu. Et pourquoi détruiroit-on ce reſte de leur ancien culte ? S'il eſt quelques préjugés reſpectables, celui-ci, qui part du cœur, a une ſource trop pure pour en craindre des effets funeſtes ou honteux. La ſenſibilité juſtifie tout. Les Oſtyaks plus éclairés n'en deviendront peut-être pas meilleurs.

Donnons le coſtume des Oſtyaks.

Les habits des hommes ſont, pour l'ordinaire, de peaux d'animaux ou de fourrures. Ils portent des hauts-de-chauſſes courts & des bas de peau qui tiennent lieu de bottes, la ſemelle étant double à cet effet. Sur le corps nud, ils paſſent un pourpoint ; eſpèce de chemiſe fermée tout autour ſans fente ni col, & deſcendant juſqu'aux genoux. Quand il fait

froid, ils passent par-dessus ce vêtement un autre pourpoint plus large, & différent du premier, en ce qu'il a un capuchon, qui ne laisse à découvert que le visage. Les manches sont étroites & terminées par des poches, qui servent de gants. Une courroie serre les habits contre le corps. Dans les grands froids un troisième vêtement très-ample, & sans ceinture, recouvre les deux autres. Les habits d'été sont des vestes longues, faites de peaux de poissons.

Le Costume des femmes n'est pas galant, car il ressemble beaucoup à celui des hommes. Mais elles ajoûtent des garnitures ou franges de Martres Zibellines; elles se couvrent la tête d'un capuchon, qui retombe sur les épaules, quand elles le retroussent pour travailler. C'est une espèce de bonnet de drap, de cuir tanné ou de pelleteries, orné de bandes; elles divisent leurs cheveux en deux tresses. A chaque épaule est attachée une lisière large de trois pouces, & qui descend jusqu'aux cuisses. Ces lanières de drap ou de cuir, qui tiennent l'une à l'autre par des cordons, sont chargées de coquilles, de perles de verre, de lames de cuivre jaune. Et voilà tout le luxe de la parure. S'il a fait si peu de progrès, ce n'est, sans doute, que faute de moyens.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Ostiakie.

MŒURS

ET COUTUMES

DES KIRGUISES.

CE n'eſt pas dans les Traités volumineux de nos Publiciſtes ſyſtématiques qu'il faut étudier l'origine & les progrès de la Société civile. L'état préſent des choſes dans les contrées policées ne peut ſervir d'induction pour juger du paſſé. Ceux qui ſe deſtinent à la ſcience diplomatique, devroient préalablement faire un cours pratique chez les Nations demi-ſauvages éparſes encore ſur plus de la moitié du globe connu. Le Philoſophe, dont Genève s'honorera à jamais, transporté parmi les *Kirguiſes*, y eût peut-être corrigé pluſieurs chapitres de ſon immortel Contrat Social.

Quarante *Nogaïs*, (1) mécontens, déſertent leur patrie & ſe retirent dans le grand déſert de la Sibérie. Commandés par la néceſſité, le vol des troupeaux & l'enlèvement des femmes les font bientôt connoître & craindre ſous le nom des *quarante Garçons* : & dans peu, cette poignée de brigands devient une peuplade redoutable & importante. Rome n'eut point une ſource plus pure : mais la même cauſe produiſit des effets tout

(1) Voyez l'article de ce Peuple.

opposés. Tant il est vrai que l'influence locale n'est point une chimère.

Le nom de *Kirguis* a été différemment interprêté. C'étoit ainsi, dit-on, que s'appelloit le chef de cette bande de fugitifs dont nous donnons ici l'abregé historique. Mais leurs voisins, qui avoient & ont encore tous les jours à se plaindre d'eux, prétendent que *Kirguis* est un mot Tatar qui signifie un homme de rien. C'est le synonyme de notre expression injurieuse *Manant*.

C'est abusivement que la Russie compte les Kirguises au nombre des Nations soumises à son Sceptre Impérial. Leur vie vagabonde les conserve indépendans; on les a toujours pour ennemis, quand ils sont vainqueurs; tant qu'ils sont vaincus, on les a pour alliés. Ils ne reconnoissent d'Empire que celui de la force. En 1606, les Russes s'en crurent les maîtres. En 1632, ils passerent du côté des *Turkostans*. Quatre ans après, ils se prévalurent de la protection des Soongariens. Mais en 1643, la Horde d'Or, qui les rendoit si fiers, ne put les empêcher d'être défaits par les Kalmouks.

Répandu le long du fleuve *Ob*, ce peuple s'est divisé en trois Hordes; la grande, la moyenne & la petite.

La première, dispersée sur les montagnes d'Alataou, & sur les rives supérieures du Syrt, peut mettre sur pied 30000 Cavaliers, tout-disposés au pillage des caravanes.

Chacune de ces Hordes, gouvernée par un Kan, & renfermée dans ses limites respectives, se subdivise en *Oulouffes* ou Sociétés de plusieurs familles d'une souche

commune; & chaque Horde peut bien être évaluée à 30000 cabanes ou familles.

Les *Steppes*, ou les déserts qu'habitent les Kirguises de la moyenne & de la petite Horde sont immenses, & s'étendent de l'occident en orient, depuis le fleuve Oural jusqu'au Sarasou; & du nord au midi, depuis le fleuve Ouï jusqu'à la mer Caspienne. On ne trouve dans cette vaste solitude que des sables & du sel. Le Voyageur n'y rencontre point de forêts pour se reposer, ni d'eau fraiche pour ses besoins.

C'est à Orenbourg que se passent les Traités entre l'Impératrice de Russie & les Kans des trois Hordes Kirguises. Mais ces négociations ont rarement leur plein & entier effet, malgré les *Amanati* ou Otages donnés d'un côté, & les présens prodigués de l'autre part.

Les Kirguises ressemblent, pour l'air du visage, aux Tatars de Kasan. Leur regard est aussi vif, sans être farouche. Si leurs yeux sont plus petits, il faut l'attribuer à la contraction des paupières, occasionnée par la neige éblouissante qui couvre le sol pendant une bonne partie de l'année. Quoique leur manière d'être soit des plus rudes, leur naturel les porteroit aux plaisirs & à toutes les aisances tant recherchées par les Orientaux, s'ils habitoient un pays moins âpre. Ils ne sont point féroces, pour le plaisir seul de l'être. Leur existence précaire, & les préjugés nationaux pervertissent en eux les inclinations les plus louables, & même les plus douces.

Les femmes Kirguises sçavent parfaitement tenir un ménage. Les Esclaves que font leurs maris ont beaucoup

à se louer d'elles. Sensibles & compatissantes, elles adoucissent, autant qu'il est en elles, les ennuis de la captivité, & souvent elles fournissent des moyens d'évasion, quoiqu'il puisse leur en arriver. Le plaisir de faire une bonne action les rend aveugles sur les dangers & les mauvais traitemens auxquels elles s'exposent. Nous aimons à croire que leur caractère obligeant est tout-à-fait dénué de motifs étrangers. Réservons nos soupçons pour les peuples d'une civilisation plus avancée.

On ne trouve point d'école ouverte chez les Kirguises. Peu d'entr'eux sçavent écrire leur langue qu'on croit être un dialecte Tatar.

Ils souffrent parmi eux une nombreuse Noblesse, & se montrent fort jaloux de leur généalogie, dans laquelle il n'est point du tout question des femmes; sans doute parce qu'elles sont regardées comme une denrée adjugée au plus offrant. Le Prince régnant s'appelle *Saltan*. C'est ordinairement le plus riche qui occupe le rang suprême, parce qu'il peut l'acheter le plus cher. Du reste cet inconvénient n'a aucune suite. Car l'autorité du Kan ou Chef n'est rien moins qu'absolue ou lucrative. Les revenus de la Couronne ne sont point fixes; & les Ordonnances qui en émanent ne sont point sans appel. Le peuple ne paie que quand il lui plaît. C'est au Saltan à se faire aimer, s'il veut être obéi. Ce régime politique doit nous paroître bien extraordinaire.

Quand le Prince & les Chefs de la Nation ont opiné pour la guerre, tout n'est pas fait; il faut encore y faire consentir chaque individu du peuple : dans une expédition, il est permis à chaque Soldat de quitter l'Armée

quand il eſt las de combattre, & de s'en retourner au ſein de ſa famille conſommer le butin qu'il a fait pour ſa part ſur l'ennemi. Il arrive de-là que les guerres ne ſont pas ſi longues, & qu'elles ne dépendent pas du caprice ou de l'opiniâtreté des chefs. Leur tactique eſt encore loin de la perfection ; ils manient gauchement nos armes; avec leurs égaux, ils ſont braves ; & prudens avec les autres.

A la peine du talion, leur Juſtice diſtributive a ſubſtitué des amendes. Pour un pouce coupé, on paie cent brebis. Le petit doigt n'eſt évalué que vingt brebis. La perte des oreilles eſt ſans prix ; il faut ſe ſoumettre à l'arbitrage du Juge, ſi l'on n'eſt point condamné à la diſcrétion du plaignant. La mutilation n'eſt comptée que pour un demi homicide. Prendre quelqu'un par la barbe, ou lui toucher les Parties nobles, eſt un délit très-grave. On s'acquitte d'un vol, en donnant ſept fois ſa valeur. Si ce code n'annonce point de génie dans le Légiſlateur, il fait au moins l'éloge de ſa droiture & de ſon humanité. Nos Juriſconſultes hauſſeront les épaules de pitié; mais que diroient d'eux les Kirguiſes, ſi on leur apprenoit qu'en Europe on punit de la corde le larcin d'un lacet.

Le terrein qu'ils habitent ſe refuſant aux travaux de l'agriculture, ils s'adonnent tout entiers à la vie paſtorale & nomade. Le ſoin des beſtiaux fait leur unique occupation. La chaſſe & la pêche leur ſervent d'amuſemens. Ils changent de contrées ſelon la ſaiſon, emportant avec eux leurs barraques; leurs chameaux ſe chargent de tout le ménage. Ce quadrupède eſt leur

principale reſſource. Ils boivent leur lait, ſe nourriſſent de leur chair, ſe couvrent de leur laine fabriquée en camelot ; & leur peau ſert à faire de grandes outres à lait : mais la chair de brebis eſt le mets favori des Kirguiſes, grands mangeurs.

Paſteurs déſœuvrés & riches, la plupart des Kirguiſes ont perdu tout-à-fait l'habitude du travail. Deux coups de faulx dans une pièce de foin leur coutent des ſueurs ; ils ſont obligés de ſe procurer par échanges tous les uſtenſiles qui ſortent de la forge.

Les paiſibles occupations de la bergerie, & l'antipathie pour toute main d'œuvre qui exige de la force, annonceroient un peuple pacifique & doux. Du moins nos ſpéculateurs politiques l'augureroient ainſi. Mais l'expérience renverſeroit toutes leurs idées. Cette peuplade de Paſteurs réunit en elle tous les contraires. Ces Bergers, ſi mous au travail, ſont les plus déterminés des brigands. Les coups de main où il y a le plus à riſquer ſont ceux qu'ils choiſiſſent de préférence ; & la gloire d'un Kirguiſe conſiſte à ramener dans ſes foyers le plus grand nombre de priſonniers. Son triomphe eſt au comble, quand parmi ſon butin, il peut montrer une belle captive. L'amour du pillage eſt pour eux la plus noble des paſſions ; & ils font conſiſter l'honneur à déconcerter toutes les meſures que prennent la Ruſſie & les autres Nations voiſines pour arrêter leurs incurſions.

De telles mœurs ſembleront bien étranges : cependant c'étoient en partie celles de Sparte ; le génie de Lycurgue reſpire tout entier parmi les Kirguiſes. D'ailleurs, il faut avouer qu'un peuple qui ſe procure à main

armée, & en plein jour, les aiſances de la vie dont le ſèvre le climat qu'il habite, eſt peut-être moins coupable que ceux-là qui, parmi nous, commettent lâchement dans l'ombre, des larcins dont ils peuvent ſe paſſer. L'uſure dont le pauvre ſeul porte le poids, eſt ſans doute un crime plus grand que le brigandage exercé courageuſement ſur pluſieurs Marchands réunis en caravanes.

Ce caractère entreprenant eſt une ſuite de la nobleſſe de leurs ſentimens : l'eſprit de ſervitude leur eſt tout-à-fait étranger. Indépendans au dehors, les Kirguiſes veulent encore l'être entr'eux.

Le beſoin qui commande ailleurs tant d'actions viles, la néceſſité qui, dit-on, juſtifie tout, ne peut faire réſoudre un Kirguiſe à ſervir ſon ſemblable. Un Kirguiſe ne ſauroit comprendre comment on peut être le valet de ſon égal. Le pauvre ſe croit riche, tant qu'il eſt libre. Et le riche ne commande qu'aux eſclaves qu'il a faits par le droit du plus fort. Les premiers de la Nation ont une Cour, comme nos Grands Seigneurs ; mais les Courtiſans du Saltan lui-même ſont tous de la claſſe des eſclaves. Un Kirguiſe ne s'abaiſſeroit jamais à jouer ce rôle chez celui qu'il a bien voulu nommer ſon chef, mais dans lequel il ne prétend pas trouver un maître. La Nation Kirguiſe eſt comme une famille de frères, dont le Kan eſt l'aîné. Auſſi chacun d'eux ſe met-il dans le cas de n'avoir jamais beſoin des ſecours de ſon compatriote. Les ſervices qu'ils ſe rendent ſont toujours réciproques. Un Kirguiſe indigent accepte ſans rougir le ſuperflu du riche, parce qu'il donne en échange des ſoins à ſes

troupeaux nombreux. Mais jamais la reconnoiſſance ne dégénère en ſervitude, ni la bienfaiſance en deſpotiſme ; l'on ne conſent à recevoir aujourd'hui, que dans l'eſpoir de rendre demain. Tout eſt réciproque : ils recueillent au temps de l'indigence ce qu'ils ont ſemé dans la ſaiſon de l'abondance. L'eſclavage n'eſt rude que chez un peuple eſclave : chez les Kirguiſes, ce ne ſont pas les mauvais traitemens qui font déſerter leurs priſonniers ; ils ſont regardés comme de la famille du Maître qu'ils aident plutôt qu'ils ne ſervent. Mais un captif qui s'évade doit s'attendre à toute la rigueur du patron auquel il appartient, ſi celui-ci vient à bout de le reprendre. Autant ils ſont bons maîtres, autant ſont-ils ennemis implacables.

Ces détails, qu'on ſeroit tenté peut-être de regarder comme un jeu de l'imagination, nous ſont atteſtés par de ſages obſervateurs envoyés par le Gouvernement Ruſſe pour faire la deſcription fidelle des Peuples ſoumis à la Couronne.

Cependant le germe du luxe commence à poindre chez les Kirguiſes, ſur-tout depuis les rapports qu'ils ont avec la Ruſſie. Leurs tentes portatives ſont plus ou moins riches, plus ou moins ornées ; mais toutes ſont propres & commodes. Les Grands ont des *Yourtes* deſtinées ſeulement à l'habitation des femmes & de leurs enfans. Autour du foyer, qui occupe toujours le centre, & où l'on ne brûle que de la fiente ſéchée des beſtiaux, il n'eſt pas rare de voir étendus des tapis de Perſe. Les parois de l'intérieur ſont aſſez ſouvent garnis d'étoffes de ſoie. Les menus meubles ſont rangés tout autour avec

beaucoup



Kirguisienne.





Kirgise à cheval.

beaucoup d'ordre ; les armes & les harnois ſont ſuſpendus aux côtés. A toutes nos vaiſſelles plattes dont ils ont connoiſſance, ils préfèrent, par goût, de grandes jattes de racine de bouleau. Quand elles ſont d'une capacité peu commune, ils ne croient pas l'avoir achetée trop cher, au prix d'un cheval.

Leurs campemens occupent beaucoup de terrein, parce qu'ils aiment à multiplier leurs baraques. Le Kan, à lui ſeul, dreſſe plus de mille tentes.

La propreté la plus ſcrupuleuſe fait le principal aſſaiſonnement de leurs mets ſimples & peu recherchés. Ils obſervent dans leur comeſtible les préceptes du Coran. La chair de brebis eſt leur nourriture d'Hyver. Ils réſervent les jeunes agneaux pour la Cour de Saint Péterſbourg. En été, ils ne mangent guère autre choſe que du *Koumiſſ;* c'eſt du lait caillé de jument. Aux jours de fête, ils mettent quelques plats de plus, tels que des racines ſauvages, des farines & divers laitages. Ils font auſſi uſage de bouillons, réſultat de la grande quantité de viande qu'ils conſomment. Ils ſont fort frians de graiſſe, de ſuif & de beurre. Ils compoſent de l'eau-de-vie très-forte avec le lait de leurs différens beſtiaux. Du reſte, l'appétit ne leur manque jamais, & n'a pas beſoin d'être excité. Une brebis toute entière ſuffit à peine au repas de quatre Kirguiſes.

Le koumiſſ, l'arrak ou l'eſprit de lait, & le tabac, voilà leur récréation favorite. Ils fument dans des pipes chinoiſes, ou à leur défaut, dans le tibia du pied d'une brebis ; & ils ſe paſſent de main en main la même pipe, comme autrefois les Grecs & les Romains ſe paſſoient à

table le même vase à boire. Mais leur grande jouissance est de fumer en nombreuse compagnie, tout autour d'un foyer commun. Une bonne provision de tabac est ramassée dans une petite fosse ; alors chaque fumeur, couché par terre, & la bouche munie d'un tronçon de chou percé à jour en forme de tuyau, s'enivre à loisir de la fumée qu'il aspire, & perd délicieusement la tête au milieu d'un tourbillon épais de tabac évaporé.

Ils exercent l'hospitalité avec plaisir ; ils ont un usage pour faire honneur aux convives assis à leur table, qui ne seroit pas du goût de tout le monde ; mais le Kan lui-même fait cette galanterie aux Grands de sa Cour : c'est de bourrer la bouche avec leurs doigts du mets par excellence qu'ils appellent le plat aux cinq doigts ; espèce de hachis de chair de brebis.

Les voyageurs qui veulent éprouver leur générosité, doivent leur marquer de la confiance. Qui se remet entre les mains de l'un d'eux n'a pas besoin d'autre escorte pour traverser la Horde en sûreté.

Ce n'est pas par de grands airs que les premiers de cette Nation se distinguent du reste. Un ton impérieux, une démarche altière seroient hués par le peuple. Les Grands n'ont point le pas sur les petits. Tous marchent de front & sur la même ligne. Les plus riches ont nécessairement une suite plus nombreuse en esclaves & en troupeaux; mais ils se donnent bien de garde de se prévaloir d'un avantage que les mêmes circonstances qui le leur ont procuré peuvent leur faire perdre. A table, l'indigent se place où il se trouve, & prend le haut bout indifféremment ; tout le monde met à la

fois la main au même plat. Les Anciens & le Kan ſont les ſeuls objets de la déférence publique. Un Kirguiſe à cheval met pied à terre quand il rencontre ſon Saltan, le ſalue en s'inclinant, mais ne fléchit jamais le genouil devant lui.

Leur commerce ne ſe fait que par échange; ils ne poſsèdent que des troupeaux; mais cette propriété leur ſuffit pour ſe procurer tout ce qui leur manque. C'eſt à Orenbourg qu'ils vont trafiquer; ils en rapportent des draps, ſur-tout des rouges, des étoffes & des mouchoirs de ſoie, des bottes toutes prêtes à leur uſage, des rubans, des galons d'or, des parures de femmes diſpoſées d'avance, des perles de verre, des bagues & autres bijoux.

Ils achetent auſſi des femmes, quand ils ne peuvent les enlever à leurs voiſins : & ils ont la liberté d'en poſſéder quatre, ſans compter les concubines. Mahomet, dont ils ſuivent le code religieux, l'a permis ainſi. Mais les femmes Kalmoukes ont le pas à leurs yeux ſur toutes les autres beautés. Les Kirguiſes ſenſuels leur trouvent des talens particuliers dans l'art de donner du plaiſir & d'en prendre. Elles poſsèdent, dit on auſſi, le ſecret de ſe conſerver au-delà du terme (hélas! ſi court) la fraîcheur de la première jeuneſſe. Les femmes de Perſe ont peut-être plus d'éclat; mais ce ſont des fleurs qui paſſent vîte, & qui n'ont qu'une ſaiſon. Auſſi abandonne-t-on celles-ci aux Eſclaves.

Le prix moyen d'une fille à marier eſt de cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, cent brebis, quelques chameaux ou un eſclave & une cuiraſſe. Il y a des femmes à beaucoup meilleur marché pour les pauvres,

& d'une valeur bien au-dessus pour les riches. Les cérémonies du mariage ont lieu à peu près comme chez les Tatars de Kasan. (Voyez leur article.)

La gloire d'un mari est d'être souvent père. Une épouse stérile perd tout son crédit, & les concubines sont plus considérées qu'elles. Les enfans portent des noms qui montrent le cas qu'on fait d'eux & les grandes choses qu'on en attend. On les appelle : le *Hèros;* le *Puissant Ami*, *Dost Hali ; Témir Ir*, l'*Homme de Fer ; Erali*, l'*Homme élevé*, *&c.*

Si les déserts qu'habitent les Kirguises sont rebelles à toute culture, ils ont du moins l'avantage de laisser respirer un air pur & dégagé de toute vapeur malfaisante. Cette circonstance, jointe à la simplicité de la vie qu'on y mène, & au caractère insouciant de ceux qui les parcourent, éloigne le cortége des maladies. Celle de Vénus y a pourtant pénetré. On la désigne sous le nom de *Kourousaslan*; & ils la croient un présent du diable. Ils enterrent les morts à la manière des Mahométans; & sur la fosse, creusée peu avant, ils élèvent un amas de pierre ou dressent une lance.

Assez souvent les mères en pleurs y viennent déposer le berceau de l'enfant que la mort arrache de leur sein. Un petit drapeau noir, arboré sur le haut de la cabane, indique le deuil qui y règne. Le meilleur habit du défunt est mis en pièces, & les morceaux en sont distribués à ses amis pour les garder en sa mémoire. Les Riches & les Grands recommandent qu'on les inhume près du tombeau de quelque personnage sanctifié. Ce qui s'appelle *reposer avec des ossemens blancs*. Quand on passe devant

la tombe d'un parent ou d'un ami, il eſt d'uſage de le ſaluer, de lui adreſſer la parole, de converſer avec lui, & de dépoſer ſur la pierre ſépulchrale une poignée de crins arrachés à la crinière du cheval que l'on monte. Chaque Ouliſſ ou Tribut de familles conſacre un jour dans l'année pour fêter les morts en commun. C'eſt alors, ainſi que pendant les trois fêtes commémoratives qui ont lieu dans le courant de la première année du décès, c'eſt alors qu'il faut entendre les lamentations des parens, des veuves, & ſur-tout des veuves Kalmoukes. « Hélas! (s'écrient celles-ci), » c'étoit bien le mari le plus tendre » & en même temps le plus fidèle de la Horde. Il étoit » ſage, & ſa ſageſſe ne nuiſoit point à ſa généroſité. Qu'il » avoit bonne grace ſous la cuiraſſe du guerrier! A cheval » il avoit le port d'un Héros. Mais il n'en étoit pas plus » fier. Comme il prenoit ſoin de nos troupeaux! Il s'enor- » gueilliſſoit du nombre de ſes eſclaves; mais ſes eſclaves » vantoient par-tout les bontés de leur Maître. Les plus » vives careſſes, c'eſt à moi qu'il les réſervoit toutes. » De vils beſtiaux ne furent pas le prix qu'il mit à ma poſ- » ſeſſion. Il expoſa ſa vie, pour mériter mon cœur & » pour obtenir ma main, &c. »

Les Kirguiſes ont des Prêtres & des Magiciens, & ſçavent à peine en faire la différence. On leur parle ſouvent du Koran; mais beaucoup d'entr'eux meurent avant d'en avoir vu ſeulement un exemplaire. Ils prononcent le nom de *Alla;* mais ce n'eſt qu'un mot pour eux qui peut ſervir par fois à les contenir, mais dont plus ſouvent encore on abuſe pour les tromper. L'hiſtoire religieuſe des Kirguiſes peut convenir à bien d'autres Peuples.

Les Kirguiſes s'habillent à l'Orientale. Les hommes ſe raſent la téte & laiſſent croître la mouſtache & une barbe pointue au menton. Leurs hauts-de-chauſſes ſont fort amples. Les talons de leurs bottines ſont hauts & aigus, & les ſouliers de ces bottines ſe terminent en pointe auſſi. Les ſemelles ſont garnies de clous. Les coutures en ſont ſouvent brodées en or. Les chemiſes, d'un aſſez rare uſage chez les Kirguiſes, ſont remplacées par leurs *Yegda*, juſte-au-corps légers & longs qu'on porte ſur la peau, & ſur le patron deſquels eſt un autre vêtement de deſſous fait d'étoffe de ſoie, & qu'on nomme *Tſchapan*. Par-deſſus on paſſe un *Tſchepkow*, habit à manches larges, terminées en pointe. Pluſieurs, en place de ceinture, portent le ceinturon du ſabre, dans lequel on ſerre la bourſe à tabac, la pipe, le briquet, & un couteau. Ils appellent *Takia* une calotte piquée & pointue qu'ils portent ſous le bonnet qui repréſente un cône. Ce bonnet a des aîles qui couvrent les joues & qu'on peut replier en l'air en forme de nacelle; le ſommet eſt ordinairement garni d'une houpe. Ils font leurs habits d'une toile de coton de la chine, de drap rouge, d'étoffe de ſoie, & même d'or & d'argent. Les habits de deſſus ſont, pour la plupart, bordés de peau de loutre. Les Kirguiſes ont à cœur la parure de leurs chevaux, & leurs donnent des harnois décorés avec recherche. Quand ils vont à la chaſſe, ils portent des hauts-de-chauſſe ſi longs qu'ils montent juſqu'aux épaules, & ſi amples qu'ils y fourrent tous leurs habits; en ſorte que de loin, on prendroit un Kirguiſe, ainſi vêtu, pour une culotte ambulante.

L'habillement des femmes reſſemble tout-à-fait à celui des femmes Tatares de Kaſan. Mais leur manière de ſe coëffer leur eſt parriculière. Leur *Kouirouk* eſt un ornement que les Kirguiſienes mettent dans leurs cheveux; c'eſt une pièce large, garnie de houpes & de perles de verre. Le voile eſt leur coëffure journalière. Elles ornent leurs bonnets de petites médailles. Les femmes, au-deſſus du commun ſur-tout, ſe couvrent d'une eſpèce de turban fort élevé, d'une étoffe aſſez ample pour faire pluſieurs fois le tour de la tête. Les filles Kirguiſienes mettent leurs cheveux en pluſieurs treſſes. Les Saltanes, ou les Princeſſes & Filles notables de la Nation ſe diſtinguent par les *cous de héron* qu'elles placent dans leur chevelure. Ce plumage, qui eſt fort beau, s'élève pardeſſus la tête en forme de cône. Les femmes riches, ou de haut parage, font uſage d'habits de ſoie ou de drap fin. Le velours eſt fort commun dans la garde-robe des Dames Kirguiſienes. Elles le relèvent avec des garnitures de fourrures, des galons & des ganſes d'or.

Fin des Mœurs & Coutumes des Kirguiſiens.



Desrais del. Mixelle sculp.

homme Tschoukotske.

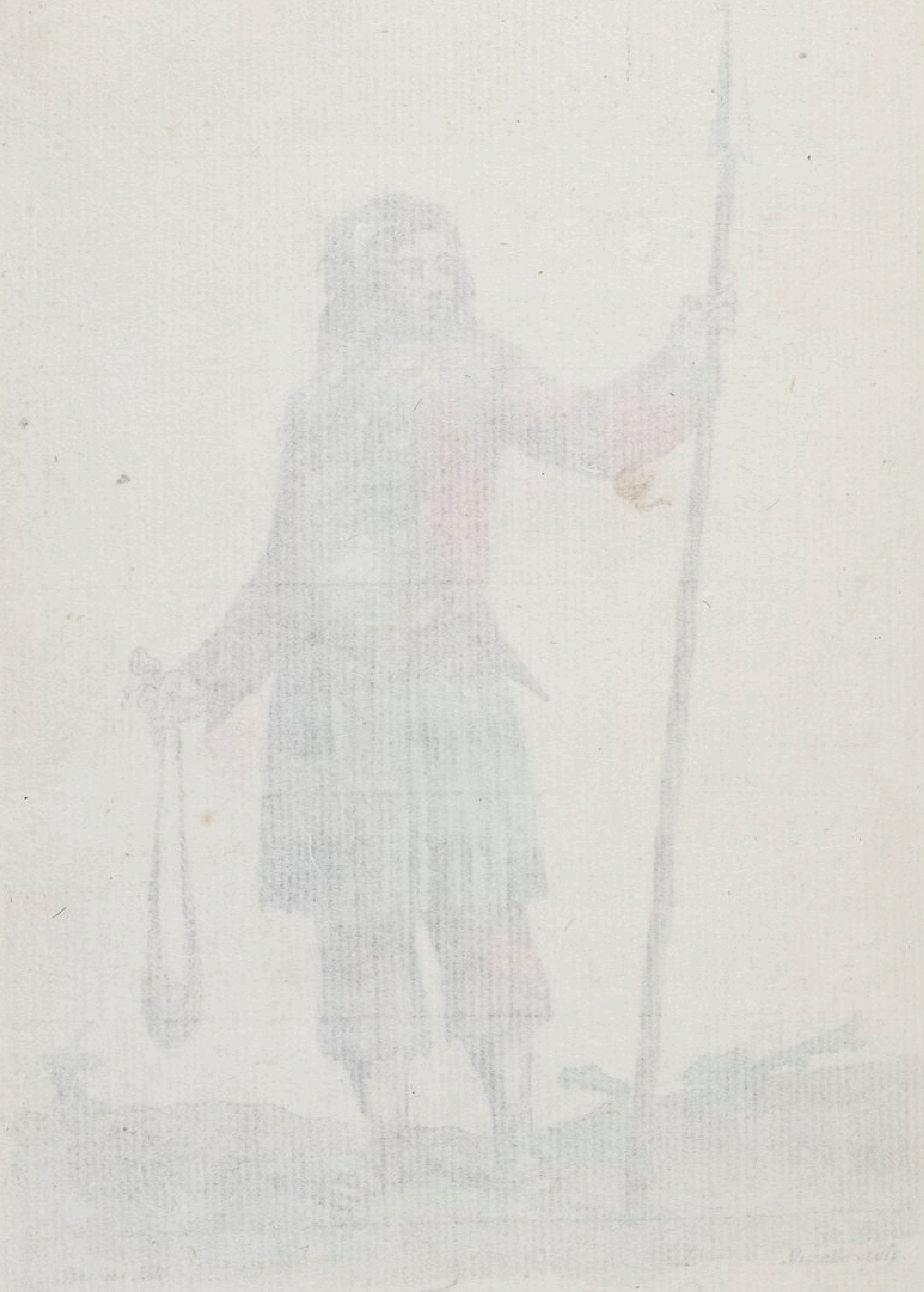
MŒURS

ET COUTUMES

DES

TCHOUKOTSKES.

N[illegible] entre la mer glaciale [illegible] les fleuves Anadir & [illegible] dont le sol maré[illegible] couvert de roches, [illegible] & qui loin de permettre [illegible], lui interdit même les [illegible]. Le jour s'y refuse pendant l'hyver, & l'hyver y occupe les trois quarts du cercle de l'année. Cette contrée inhabitable n'est cependant pas déserte, & renferme une Nation assez nombreuse, dont le caractere [illegible] conforme à la rudesse du climat. Les Tchoukotskes, d'une commune origine avec les Koriaks, [illegible] Peuple indomptable & le plus sauvage de tous ceux de la vaste Sibérie. Vaincu souvent, mais toujours libre, [illegible] grossi la liste des sujets de la [illegible] Russe : mais on ne doit pas encore se flatter de [illegible] dans leur dénombrement.



Homme Tschoukotske

MŒURS

ET COUTUMES

DES

TSCHOUKOTSKES.

VERS le nord-eſt de la Sibirie, entre la mer glaciale & l'océan ſeptentrional, depuis les fleuves Anadir & Kolyma, s'élève un long promontoire dont le ſol marécageux & ſtérile, dégarni de bois & couvert de roches, offre l'aſpect le plus triſte, & qui loin de permettre à l'Européen d'y ſéjourner, lui interdit même les facilités d'y voyager. Le jour s'y refuſe pendant l'hyver, & l'hyver y occupe les trois quarts du cercle de l'année. Cette contrée inhabitable n'eſt cependant pas déſerte, & renferme une Nation aſſez nombreuſe, dont le caractère eſt parfaitement conforme à la rudeſſe du climat. Les Tſchoukotskes, d'une commune origine avec les Koraiks, forment un Peuple indomptable & le plus ſauvage de tous ceux de la vaſte Sibirie. Vaincu ſouvent, mais toujours libre, ſon nom groſſit la liſte des ſujets de la Couronne Ruſſe; mais on ne doit pas encore ſe flater de pouvoir le faire entrer dans leur dénombrement.

On ne ſait preſque rien de cette Horde inabordable qui s'ignore elle-même. Elle a retenu quelque choſe des mœurs des Koraiks, mais en les pouſſant à un degré extrême. Elle eſt diviſée par familles, ſans aucune ſubordination. Seulement le plus riche ou le plus adroit a une ſorte de prépondérance ſur ſes voiſins, mais ſe garde bien de l'affecter. Pluſieurs d'entr'eux n'ont pas même de huttes, & choiſiſſent pour leurs demeures des antres à l'entrée deſquelles ils ſuſpendent des peaux de rennes en guiſe de porte. Privés de fer & de poterie, les uſtenciles de leur ménage ſont en cuir, en bois, & en pierre groſſièrement façonnée. Rien de plus groteſque que l'enſemble d'un Tſchoukotske armé de ſon arc, de ſa fronde, d'une pique garnie d'os pointus & d'un couteau ou éclat de rocher tranchant, paſſé dans ſa ceinture. Le reſte du coſtume n'eſt, pour ainſi dire, que la charge de celui des Koraiks. Cette caricature devient tout-à-fait complette, ſi on repréſente ce Sauvage hyperboréen aſſis dans ſon *baïdar*, nacelle faite de côtes de baleine, recouvertes de peaux de chien de mer, & ayant la forme d'une bourſe attachée autour du corps. Ce baïdar, étroit & applati, eſt ordinairement long d'environ deux braſſes.

La ſeule richeſſe de ce Peuple conſiſte en rennes. Les troupeaux de dix mille pièces ne ſont pas rares, & on en voit de cinquante mille. Ils ſe nourriſſent de toute ſortes de viandes plutôt boucannées que cuites. Ils aiment ſur-tout le boudin, qu'ils mangent ſeulement fumé. L'eau

eſt leur boiſſon journalière. Leur liqueur favorite eſt une décoction de champignons enivrans. Il fait ſi chaud dans leurs tanières d'hyver, que les femmes y ſéjournent toutes nues; & ſouvent cependant on n'y a pour feu que la flamme d'une lampe remplie d'huile de poiſſon. La mèche eſt faite de mouſſe. Il eſt vrai qu'ils ſont très-aguerris contre le froid. Le meurtre & le vol ne ſont des délits qu'entre les membres d'une même race. Hors de ſa famille, tout eſt permis & même autoriſé. On trouve un mariage bien aſſorti, quand un jeune-homme fameux par ſes brigandages épouſe une fille connue par ſes larcins. Mais s'ils n'ont point de généroſité & de retenue dans leur conduite envers leurs voiſins rivaux, ils n'en ſont pas moins hoſpitaliers, & l'étranger paiſible qui les viſite en eſt reçu comme un frère. Ils tuent pour faire faire bonne chère à leur hôte le renne qu'ils ſe feroient refuſé à eux-mêmes dans leurs plus preſſans beſoins. Ils pouſſent plus loin leur bienveillance. A la fin des repas, on offre aux convives, pour deſſert, les dernières faveurs de ſa femme ou de ſes filles. Les Eſpagnols devroient voyager chez les Tſchoukotskes.

Ces Barbares ſi complaiſans jurent par le Soleil; & dans leurs traités, donnent leurs Prêtres pour ôtages. Ce trait de politique & de ſageſſe n'eſt pas encore venu à l'eſprit des Nations éclairées de l'Europe. Leur Religion eſt toute matérielle. Peu inquiets de l'autre monde, peu attachés à celui-ci, le ſuicide leur offre un port

commode dans lequel ils ſe jettent au premier coup de la tempête. Il ſera difficile de rendre eſclave une Nation qui préfère la perte de la vie à celle de la liberté.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tſchoukotskes.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Samojede en habit d'Été.



Desrais del. Mixelle sculp.

homme Samojede.

MŒURS ET COUTUMES DES SAMOYEDS.

LES Samoyeds forment moins un peuple qu'un amas de familles isolées & se croisant difficilement. S'ils étoient moins errans, & s'ils avoient des mœurs plus douces, ils nous retraceroient parfaitement la vie Patriarchale de nos premiers ancêtres. Ne connoissant que les liens du sang, on n'a pas encore pu leur faire contracter de pactes socials. Ils sont trop jaloux des usages de leurs pères, pour espérer d'en faire des Citoyens soumis à une constitution politique. L'attachement à leurs familles n'est pas propre à allumer en eux l'amour pour une Patrie. Et pourquoi les tireroit-on de cet état mitoyen entre la nature & la civilisation ? Si quelque puissance voisine entreprend de les mettre au niveau du reste de leurs semblables, du moins que ce ne soit pas pour leur faire regretter leur état primitif. Ceux d'entr'eux qui se sont laissés un peu apprivoiser, n'y ont pas encore gagné ; du sein des villes on les a vu tourner les yeux vers leurs cabanes enfumées. Deux députés de cette Nation vers le Czar, Pierre I, s'en retournèrent fort ennuyés de leur séjour à Moscou ; & en s'en allant, ils plaignirent sincèrement leur Souverain d'habiter un autre pays que le leur. D'après cela, s'il est des hommes malheureux sur la terre, il faut les envoyer prendre une leçon de bonheur chez les Samoyeds.

Une existence errante & solitaire laisse peu de monumens ; & sans quelques chansons domestiques, cette peuplade seroit absolument nulle pour l'Histoire. Un Observateur Philosophe qui pénétreroit dans ces déserts froids & sauvages, & qui en suivroit pour ainsi dire les habitans à la piste, pourroit tirer parti des foibles traces qu'ils laissent après eux sur leur passage, & nous fournir quelques Mémoires importans & curieux. Mais l'intérêt calcule autrement. La connoissance & l'amélioration des hommes ne l'occupent guère ; il leur préfère une spéculation lucrative sur les productions du pays. On ne s'est pas encore informé de l'Histoire des Samoyeds, mais bien de la qualité des fourrures qu'on peut tirer d'eux. Les Couronnes limitrophes se bornant au tribut que ces hordes demi-sauvages veulent bien leur payer, n'ont pas porté leurs vûes plus loin. Doit-on en féliciter les Samoyeds ? Ils doivent peut-être leur tranquillité à leur indigence ; s'ils avoient eu l'or du Pérou, ils n'auroient que trop figuré dans les annales du monde ; & leur nom, comme celui des Mexicains, y auroit été inscrit plus d'une fois en caractères de sang.

Samoyèdzi est le nom Russe de ces peuples mal-connus, & c'est une injure ; il signifie des gens qui se mangent les uns les autres, des Crudiphages. Ils s'appellent autrement entr'eux, & se désignent sous la dénomination *Ninetz, hommes*, & *Ghosowo, mâles.* Les Samoyeds se distinguent en Européens & en Asiatiques ; ils habitent, ou plutôt ils fréquentent une étendue de pays, depuis le 65 jusqu'au 75 dégré de latitude septentrionale ; c'est-à-dire la partie la plus froide & la plus stérile de tout le globe terrestre.

Plus nombreux que les Ostyaks, leurs voisins, ils se partagent entr'eux en branches ou races ; & chaque race est

divisée par familles. Comme ces races communiquent peu, & se mêlent difficilement, il en est résulté une langue composée de plusieurs dialectes différens. Voltaire prétend qu'il n'y a aucun terme dans leur idiome pour exprimer le vice & la vertu. Il ajoûte que le sentiment seul les dirige. C'est plutôt l'instinct.

Ils sont d'une taille moyenne, rarement au-dessus de cinq pieds & au-dessous de quatre. Ce ne sont pas de beaux hommes; & si l'on nioit l'influence du climat sur l'existence morale d'un peuple, on seroit obligé de l'accorder du moins sur sa constitution physique. Le règne animal y est aussi contraint, aussi peu avancé que le règne végétal. Les arbres y sont plutôt de foibles brossailles; & les hommes n'y paroissent qu'ébauchés : ils ont à peine de la barbe; leurs cheveux noirs ressemblent à des soies; & ils s'épilent le reste du corps où ils apperçoivent des traces foibles & rares d'un tempérament robuste. Les femmes, plus petites que les hommes, ont la taille plus fine & les traits plus délicats. Mais la beauté est une fleur qui leur est interdite. Les roses sont trop tendres pour s'épanouir sous la neige. Une jolie Samoyede seroit un écart de la nature; & la nature en fait bien rarement. Elles ont peu de gorge & leur sein est applati. Des Voyageurs disent que leur mammelon est d'un noir d'ébène. Nous remarquerons, pour les Amateurs, qu'elles ont de très petits pieds. Nubiles de très-bonne heure, on voit des mères de onze ans. Mais pour être précoces, elles n'en sont pas fécondes davantage, & cessent de l'être à trente ans.

Moins voisins des Russes que les Ostyaks, les Samoyeds n'en ont conservé que plus de liberté. Quoiqu'ils montrent beaucoup d'indifférence, ou si l'on veut d'apathie, ils sont doués, ou plutôt affligés, sur-tout les femmes, d'une irritabilité de nerfs

ſurprenante. On remarque cette incommodité chez tous les peuples du Nord. Ce phénomène peut être attribué au climat & auſſi à l'éducation ſuperſtitieuſe qu'ils reçoivent. On berce l'imagination des enfans de fantômes qui frappent leur cerveau, dans un âge où tout s'y imprime facilement; & leurs fibres en conſervent la vibration que le moindre objet inattendu ſuffit pour mettre en jeu.

Pierre-le-Grand leur a abandonné la répartition du tribut qu'ils payent à l'Empire de Ruſſie d'aſſez bon gré & comme par habitude. Le peu d'importance de cette impoſition en fait la garantie. Elle ne conſiſte qu'en quelques pelleteries; & en effet, que demander à une peuplade qui n'a rien, & qui ne peut que gagner à changer de Patrie, ſi on leur faiſoit quelque violence. D'ailleurs, ils ne ſçavent ce que c'eſt qu'une couronne : ſi leur nom eſt enregiſtré dans les archives de la Chancellerie Ruſſe; ils ſeroient fort embarraſſés de dire à quelle puiſſance ils ſont ſoumis. Ils ne reconnoiſſent entr'eux ni Prince, ni Maître, ni Juge. Le plus ancien père de famille commande à ſa race, & exerce une ſorte d'autorité. Heureux, s'ils ne réſervoient pas une partie des hommages qu'ils leur rendent, pour des Prêtres-Magiciens en qui ils ont une confiance peu méritée.

Chez un peuple Nomade, ſans lettres, ſans inſtruction quelconque, les conventions ne peuvent ſe faire par écrit. Les Samoyeds, ainſi que les Oſtyaks, ont imaginé une forme de contrats qu'ils ne peuvent éluder, *ſans qu'il ne leur en cuiſe*, comme dit le peuple; ils ſe font aux mains des brûlures, qui leur ſervent de ſignatures. Les parens d'une même famille, ou d'une même race, conviennent auſſi de pluſieurs caractères, qu'ils tracent ſur leurs mains en même-temps que ſur la neige & dans le ſable pour ſe reconnoître, au

besoin, & pour se rallier dans leurs courses & dans leurs chasses.

Leurs barraques d'hyver sont à demi enfoncées dans la terre, & ne consistent qu'en plusieurs perches attachées par le bout & couvertes de la dépouille des Rennes. Les Rennes sauvages leur fournissent la nourriture la plus ordinaire & la matière de leurs habillemens, de leurs lits, &c. La chasse est leur principale occupation ; d'autant plus qu'elle est pour eux de première nécessité. Aussi ils y mettent en usage toutes leurs facultés intellectuelles. Rien de plus ingénieux que les pièges qu'ils dressent au gibier. Rien de plus adroit qu'un Samoyed qui chasse ou qui pêche. Les femmes laborieuses, comme chez les Ostyaks, s'adonnent aux mêmes travaux domestiques.

Leur comestible n'est rien moins que raffiné, & la propreté ne préside pas à leur cuisine. Ils ne connoissent, ni le pain, ni le sel ; & ils ne se nourrissent pas, à l'exemple de leurs voisins, du lait de leur Renne. Ils s'interdisent sans doute cette ressource, pour multiplier & faire profiter leurs Rennes, qu'ils n'ont pas en grande quantité. Ils se repaissent de la chair crue ou cuite à l'eau de presque tous les quadrupèdes. Les oiseaux & les poissons tombent aussi sous leurs dents, sans beaucoup de choix. Le cadavre d'une baleine, quand la mer en fait échouer sur leur côte, est pour eux un présent du Ciel ; c'est un mets délicat que les Dieux leur envoient pour les nourrir pendant long-tems & en grand nombre. Tous ces différents mets s'apprêtent & se mangent dans la même marmite, qu'on ne prend pas même le soin de laver après le repas.

Plus les Samoyeds sont riches, plus ils ont de

femmes. Ils les achetent depuis cinq jusqu'à vingt Rennes (1) la pièce. Mais les garçons pauvres sont condamnés au célibat ou au rebut de leurs camarades ; & il faut avoir le courage d'Hercule pour se charger du rebut d'un Samoyed. Quand le marché est convenu & acquitté , la fiancée , garottée sur un traîneau, est menée dans la barraque du Prétendu. Arrivée au lit nuptial , il est d'usage que l'Epousée fasse ou feigne la plus belle résistance. Si Vénus même a besoin de ces petites agaceries, une Samoyede ne sçauroit s'en passer. Les mêmes usages, dans cette circonstance, ont lieu chez les Samoyeds , comme chez les Ostyaks. La virginité est un fruit qu'on a la prétention de cueillir dans sa fleur. On y tient d'autant plus que rien n'en dédommage.

Les mères accouchent sans douleur ; une délivrance laborieuse donneroit des soupçons au mari. La pauvre malheureuse seroit abandonnée sans pitié sur le lit de douleur ; & sa famille seroit condamnée à une amende & à des réparations.

Les filles, assez souvent, restent sans nom. Cette négligence vient du mépris que les hommes , en ce pays, témoignent aux femmes , qu'ils regardent comme le sexe impur. Cette idée superstitieuse rend la destinée des femmes précaire & tout-à-fait digne de pitié. Il est vrai que ce préjugé n'est que trop justifié par le peu de soin qui règne dans leur toilette ; parmi leurs Divinités, que n'ont-elles placé Vénus sortant du bain. Une femme propre n'est jamais laide.

---

(1) Un Renne est estimé ordinairement 15 à 20 florins la pièce. Ensorte que le prix de la plus belle Samoyede ne monte pas à plus de 500 liv.

Le dégoût qu'elles inſpirent par ce défaut capital, a tellement repouſſé les hommes, que leur dédain eſt devenu un acte de Religion, qui influe ſur tous les détails du ménage. Un mari croiroit être ſouillé, s'il mangeoit avec ſa femme. La pauvre malheureuſe, retirée à l'écart, dans un coin de la barraque, ſe nourrit des reſtes de la table dont elle a apprêté les mets. Pendant ſes infirmités lunaires, c'eſt bien pis. Elle eſt traitée, comme la primitive Egliſe traitoit les excommuniés. Elle n'eſt admiſe au cercle qu'après s'être purifiée, en ſe parfumant avec une fumigation faite pardeſſus des poils brûlans de Renne. Mais la condition d'une Samoyede eſt tout-à-fait déplorable, quand le tems de la fécondité eſt paſſée. Elles n'ont plus de ménagemens à eſpérer. Heureuſes, quand une vieilleſſe précoce les rendant tout-à-fait inutiles engage les hommes à les noyer, par un ſentiment de pitié barbare. La répugnance des filles pour le mariage n'eſt que trop motivée par cette triſte perſpective qu'elles ont devant les yeux.

Les funérailles ne ſont pas recherchées dans ce pays. On habille le mort de ſes habits de fêtes, on le coëffe d'une marmite, & on le ſort de ſa cabane. Souvent la terre marâtre refuſe un tombeau au défunt. Le froid l'a tellement endurcie & reſſerrée, qu'il faut ſuſpendre l'enterrement juſqu'au retour de l'été. Le cadavre eſt dépoſé en attendant ſous un monceau de neige; & il arrive ſouvent qu'il eſt dévoré par les bêtes carnacières, & qu'il n'en reſte plus que les os. On jette auprès de lui dans la foſſe, un arc & des flèches, pour qu'il puiſſe chaſſer dans l'autre monde. Un Prêtre Magicien ſupplie les mânes du défunt de ne pas revenir pour effrayer les vivans; puis on immole un Renne

dont on mange les débris ſur le lieu même du ſacrifice ; mais on ſe garde bien de prononcer le nom du mort. Quand on parle de lui, on ſe ſert de périphraſes pour éviter cet inconvénient ; ce qui contribue à le faire oublier bien vîte. Du moins les Samoyeds ont-ils trouvé le moyen de ſe ſouſtraire à l'ennui des Oraiſons funèbres.

Les Samoyeds ſont *Payens Schamans* ; s'ils pouvoient ſe rendre raiſon de leur croyance & de leur culte, ils ſe reconnoîtroient Manichéens ; ils ont pour Idoles des poupées informes de bois ou de pierre, ſans doute pour ne pas oublier tout-à-fait leurs Diviuités, ſur le compte deſquelles ils ſont d'une parfaite indifférence. Ils s'en rapportent à leurs *Tadibs* ; c'eſt le nom de leurs Prêtres. Ils les chargent de quelques pratiques ſuperſtitieuſes ; & ſes devoirs une fois remplis, les inquiétudes, attachées à l'idée d'une vie à venir, ne troublent pas leur état préſent. La félicité ſtupide dont ils jouiſſent en ce monde les rend étrangers à leur ſort futur. Il n'y a que ceux qui ſont tourmentés en cette vie qui ſoupirent après le repos d'une ſeconde exiſtence. Le Samoyed, enſéveli ſous les neiges, dans ſa hutte, pendant huit ou neuf mois de l'année, contracte une heureuſe inſenſibilité, qui ſeule pouvoit lui faire ſupporter le fardeau de la vie. Cette apathie, voiſine d'un ſommeil léthargique, a fait croire aux anciens Géographes, que les hommes des contrées ſeptentrionales dormoient ſix mois de l'année ; de même qu'on a imaginé que l'air, dans cette région hyperborée, étoit rempli de plumes blanches, par alluſion aux floccons de neige qui tombent en ſi grande abondance & ſi long-tems.

Le Coſtume des Samoyeds ne diffère pas beaucoup de celui des Oſtyaks. Leurs habillemens ont à-peu-près la

même forme. Des peaux de renards, de rennes, de chien blancs à longs poils ou de ventre de loup, en font les matières en hyver. Leurs hauts-de-chausses sont courts & étroits. Les habits amples se croisent sur la poitrine, & sont assujettis sur le corps avec une ceinture de cuir. Ils sont garnis de fourrures ou de peaux de canards; les poils ou les plumes toujours tournés en dehors. La peau de poisson très-bien tannée par les femmes, sert d'habit d'été. On les brode; on les garnit de franges.

L'habillement des femmes les confond souvent avec les hommes, tant elles en diffèrent peu par le Costume. Cependant il est plus élégant & mieux travaillé; il est ordinairement chargé de broderies, de franges, de bandes de drap, ornées de clincaillerie. Elles portent aussi des hauts-de-chausse qui tiennent au bas, & souvent ne font qu'une seule pièce de vêtement. Les femmes mariées séparent leurs cheveux en deux tresses, qu'elles font passer par-dessus leurs épaules, pour les faire descendre sur le sein. Les filles à marier sont distinguées par trois tresses qu'elles laissent descendre le long de leur dos. Celles-ci sont ordinairement plus parées que les premières & se négligent un peu moins.

Des Missionnaires, touchés de l'aveuglement des nations demi-barbares, se sont courageusement transportés vers elles pour leur porter les lumières de la Foi. L'état d'abrutissement & de peine où sont réduites les femmes Samoyedes devroit aussi intéresser pour elles quelques Européennes bien intentionnées, & leur inspirer le projet généreux d'une mission qui auroit son mérite. Et pourquoi quelques Françoises, dans le cours de leurs voyages, dédaigneroient-elles de visiter les malheureuses Samoyedes, de séjourner même sous

leur cabane pour y enseigner les loix de la propreté, & les ressources d'une parure mieux entendue. On a tenté vaine-ment de policer ces peuples errans & grossiers. Cette révo-lution est peut-être réservée au géuie des femmes. Une Pa-risienne, avec son miroir, pourroit faire, chez les Sa-moyedes, ce qu'Orphée avec sa lyre, fit pour les habitans farouches de la Thrace.

Fin des Mœurs & Coutumes des Samoyeds.



Desrais del. Mixelle sculp.

femme Tongouse.



J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle sculp.

Homme Toungouse.

MŒURS
ET COUTUMES
DES TOUNGOUSES.

Les *Toungoufes* font ainfi appellés par mépris. Ce mot, dans la langue des fiers Tatars, fignifie un *porc*; & cette Horde, demi-fauvage, qui vit habituellement dans la fange, méritoit cette dénomination injurieufe. Mais les Toungoufes entr'eux fe défignent fous les noms de *Donki*, & *Boye*, un *Homme*, un *mâle*. On a remarqué que la plupart des peuples *Sibiriaks* fe plaifent à porter le titre d'Homme. Leur inftinct droit les confeille mieux que la raifon cultivée des nations civiles.

Les déferts marécageux & incultes habités par les Toungoufes, s'étendent de l'oueft à l'eft depuis le Yéniféi, au-delà de la Lena, jufqu'à l'Amur & l'Océan oriental; du fud au nord, ils comprennent une étendue de terrein, entre le 53 & le 65 degré de latitude feptentrionale.

Les Ruffes, avertis par les Oftyaks, fe firent connoître pour la première fois aux Toungoufes en 1607, en leur envoyant un détachement de Kofaks armés. Ils défendirent leur indépendance avec plus de courage

que leurs voisins. En 1640, ils arrachèrent la barbe aux Commissaires chargés de la levée d'un tribut sur eux. Ils n'ont donné quelque signe de soumission qu'en 1657 : mais ils ont sçu conserver leur culte idolâtre & leur Jurisprudence naturelle.

A la manière des Orientaux, ce peuple, le plus nombreux de la Sibirie, est divisé en Races anciennes. Chaque race est composée de différentes familles notables; & chaque *Tagoun* ou famille reconnoît un chef ou un fondateur illustre dont elle porte le nom. Les familles qui ne se sont pas mésalliées, & dont l'arbre généalogique peut remonter sans lacune & sans écart jusqu'à cette tige commune, forment la Noblesse Toungouse; parmi laquelle on choisit les *Darougas* & les *Tongon* ou *Toyon*, c'est-à-dire les préposés des familles anciennes, espèce de dignité souveraine équivalente à celle de *Kan*.

Ils sont d'une taille moyenne, mais bien prise. Ils ont très-peu de barbe; plusieurs d'entr'eux en sont même tout-à-fait privés. Leur voix est un peu rauque. Ils ont la vue & l'ouie d'une subtilité & d'une délicatesse peu communes, mais aux dépens du tact & de l'odorat. Les femmes, dans leur printemps, ont une figure très-agréable, & cependant sont fort modestes. Mais elles perdent leurs charmes de bonne heure, & deviennent repoussantes à proportion. Les hommes soutiennent mieux l'arrière-saison de la vie. Leurs cheveux blanchissent rarement, & la vieillesse la plus avancée n'est jamais accompagnée de la caducité. Peut-

être doivent-ils leur ſanté au caractère ſanguin de leur organiſation qu'ils n'altèrent par aucune boiſſon enivrante. Leur caractère moral eſt très-propre auſſi à les conſerver ſains de corps, comme ils le ſont d'eſprit. La franchiſe & la gaieté en ſont la baſe. Sobres de deſirs, il faudroit que leur misère fût extrême pour qu'ils s'en apperçuſſent. Quelqu'événement qu'il leur arrive, leur courage eſt encore au-deſſus. Le préſent ſeul exiſte pour eux, & l'Etranger qui les viſiteroit ſouvent les trouveroit toujours les mêmes. Ils ſont ce qu'ils étoient & ce qu'ils ſeront, ſi leur pays ne ſubit point de révolution; ils n'avancent ni ne reculent d'un pas; toujours au même point, peut-être perdroient-ils à changer; il n'eſt pas encore bien décidé lequel eſt plus avantageux à l'homme, de l'état demi-ſauvage, ou d'une civiliſation avancée. Leur inſouciance eſt telle qu'elle avoiſine l'apathie. La nouveauté, cet aiguillon ſi puiſſant ſur l'eſprit des hommes en ſociété, n'a point de priſe ſur eux. Ils ne ſortent de leur léthargie que quand on les accuſe de vol ou de menſonge; ils ſont chatouilleux ſur cet article; plus de ſang-froid; ils s'échauffent, & demandent raiſon dans un duel en règle; il faut que l'arc en décide. Cette irritabilité que met en jeu la plus légère injure, contraſte parfaitement avec leur inſenſibilité pour tout le reſte, même en fait d'amour. Ces mœurs ont pour cauſe peut-être la vie iſolée qu'ils menent. Ils ne vont point en troupe à la chaſſe ou à la pêche. Chacun vit dans ſon ménage, & ſe sèvre, par goût, des douceurs de la ſociabilité. Quand deux familles

ſe rencontrent ou ſe quittent, c'eſt ſans plaiſir ni regret. Mais leur flegme ne tient pas contre l'abondance. En devenant riches, ils deviennent ſoucieux & moins libérals. Ils ne doivent leurs qualités eſtimables qu'à l'étroite médiocrité de leur fortune; & les moins aiſés d'entr'eux ſont les premiers à s'acquitter du tribut volontaire que la Nation s'engage à payer aux vieillards infirmes qui ne peuvent plus ſortir de la cabane. Ils ne ſont pas moins exacts à ſe libérer de la taxe miſe ſur la tête de chaque mâle par la Ruſſie, & qui conſiſte en deux peaux de martes zibellines. Les jeunes gens heureux à la chaſſe répondent ſouvent pour ceux qui ſe trouvent hors d'état de fournir leur contingent. Quand on leur accorde quelque délai, l'échéance arrivée, le débiteur eſt d'une exactitude qui nous ſembleroit bien édifiante.

Leurs Darougas ne ſont Juges que des petites cauſes. Les affaires de quelqu'importance doivent ſe porter au Tribunal des Commiſſaires que la Ruſſie envoie pour percevoir la contribution impoſée ſur eux. Mais ils préfèrent d'être jugés par leurs compatriotes & ſelon leurs traditions nationales. C'eſt alors que le duel aux flèches a lieu, en préſence des anciens qui veillent à ce que tout ſe paſſe dans l'ordre. Le Gouvernement Ruſſe s'oppoſe en vain à cette coutume; ils ſçavent éluder les défenſes, comme cela ſe pratique ailleurs; peut-être même y tiendroient-ils moins, ſi on ne leur en faiſoit pas un crime.

La baſtonade eſt la punition du vol; le fouet celle de l'homicide; le meurtrier en outre eſt condamné à

nourrir la famille du mort. Tous les paragraphes de notre code criminel ne ſont pas auſſi raiſonnables. D'un couple amoureux pris ſur le fait, le galant ſeul eſt puni. On lui donne l'alternative de l'achapt de ſa belle, ou d'un certain nombre de coups de bâton. S'il y avoit trop grande inégalité de fortune, il pourroit en coûter du ſang ou même la vie. Les parens de la fille abuſée ſe rendroient eux-mêmes juſtice à coups de flèches. En ménage, le droit de battre n'appartient pas plus à l'un des conjoints qu'à l'autre. Tout eſt réciproque. Mais rarement les époux en viennent à ces extrémités. Le divorce leur offre une porte ouverte à la première méſintelligence. Si les femmes Toungouſes ne ſont pas d'une fidélité à toute épreuve, les maris ne ſont pas non plus trop exigeans; ils ſçavent paſſer quelque choſe à la fragilité de la chair. L'occaſion fait le coupable. Un Chaſſeur toujours hors de chez lui doit ſe faire une raiſon. Cependant ſi les aventures ſe réitéroient trop ſouvent, on prend ſon parti, & un troc fait ſouvent quatre heureux. Le divorce n'a pas toujours des motifs auſſi graves. Quelquefois il n'a pour cauſe que l'épaiſſeur de la toiſon ſecrette d'une femme, que les hommes regardent comme un défaut naturel du corps. On remarquera que la ſéparation n'a point lieu, à l'arbitraire du mari: les Anciens de la Nation doivent y donner leur conſentement, après l'examen de ce qui eſt en litige.

Les Toungouſes des forêts ſont Chaſſeurs ou pêcheurs. Ceux des déſerts ſont Paſteurs & pourroient

ſe ſubdiviſer en trois claſſes ; celle qui élève des chevaux, des rennes, ou des chiens. Les Toungouſes à Rennes doivent toute leur exiſtence au quadrupède, objet de tous leurs ſoins. Un petit troupeau de rennes ſuffit à lui ſeul pour toute une famille. Ils ſe nourriſſent de la chair de cet animal, & de ſon lait dont ils font du fromage. De ſa peau ils ſe taillent des habits, des lits, des couvertures pour leurs baraques; avec ſes cornes, ſes côtes & ſes os, ils ſe conſtruiſent des outils, des ſelles, & des uſtenſiles de ménage ; il n'eſt pas juſqu'aux nerfs de rennes dont ils tire parti, en guiſe de fil à coudre : qu'on ajoute à cela, que ce quadrupède ſert de monture à ſes Maîtres & tire en outre ſes traîneaux. Qu'on remarque auſſi qu'il eſt de la plus grande docilité ; on en fait ce qu'on veut, au geſte ou à la voix, quand il eſt bien apprivoiſé. Pêcheurs ou Chaſſeurs, les Toungouſes ſont très-actifs & très-adroits; & ils préfèrent ce genre de vie à la condition plus douce & plus paiſible des Paſteurs. Ceux-ci ſont les plus pauvres de la Nation. Tant qu'une Peuplade eſt étrangère à l'agriculture, elle ne peut devenir opulente.

Les Toungouſes des forêts exercent le métier de Forgeron ; ils ſe forgent eux-mêmes leurs armures & leurs Idoles, & on pourroit leur appliquer ce diſtique connu :

> L'Homme a dit : faiſons Dieu ; qu'il ſoit à notre image !
> Dieu fut ; & l'Ouvrier adora ſon ouvrage.

Les femmes ſe chargent de tous les détails du ménage.

Elles prennent ſoin des enfans, font la cuiſine, sèchent le poiſſon, tannent les peaux, teignent & couſent les habits, les brodent très-joliment avec du crin, des poils de chèvre & du fil de nerfs. Les *Arans* ou baraques ſont, à peu de différence près, comme toutes les cabanes de leurs voiſins. Le principal meuble eſt le berceau des enfans, conſtruit en forme de boîte d'écorce de bouleau. Au-deſſus de la tête de l'enfant, on ne manque pas de ſuſpendre de petites idoles de lames de fer, génies tutelaires de la naiſſante famille.

Leur comeſtible eſt moins repouſſant par lui-même, que par la manière dont ils l'apprêtent. Ils ne mangent point de chair crue. Le plus favori de leurs mets, celui dont ils ne font part qu'à leurs meilleurs amis, eſt l'arrière-faix des accouchées, qu'ils dévorent bouilli ou rôti, à la manière des Yakoutes. Ils ne boivent que de l'eau pure, des bouillons de poiſſon, & du lait aigri. Jamais ils n'ont connu les plaiſirs & les inconvéniens qui accompagnent l'ivreſſe. Ils n'en ſont pas moins bons convives. L'étiquette ne préſide point à leurs banquets. Ils endurent volontiers la faim, & ne la provoquent jamais. Ils mangent à terre, aſſis ſur les talons. Ils ne font précéder ni ſuivre leurs repas d'aucune action de grace. « Puiſque *Boa* (1) nous a mis au monde, il » doit nous nourrir, ſans que nous le lui demandions; » diſent-ils aux Miſſionnaires Ruſſes. Ils parlent peu; mais tout ce qu'ils diſent, ils le penſent. Ils n'ont point une

(1) Nom Toungouſe du Dieu univerſel.

amitié démonſtrative ; mais leur cœur reſſemble aux volcans couverts de neige. Leur ſenſibilité eſt toute entière concentrée en eux, & ne fait exploſion qu'à la longue. Deux vieillards qui ne ſe ſont pas vus depuis bon nombre d'années, changent de couleur en ſe précipitant dans les bras l'un de l'autre. Les femmes Toungouſes ſont plus ſenſibles que les hommes, du moins elles y mettent plus d'expreſſion. Souvent on a beaucoup de peine à diſſuader les veuves, même les plus jeunes, de ſe tuer dans leur déſeſpoir.

Une d'entr'elles répondit ainſi à quelqu'un qui lui conſeilloit de vivre : « Une femme doit ſuivre le mari » qu'elle aime par-tout où il va. Le mien eſt parti pour » l'autre monde, je ne puis reſter en celui-ci. Que » feroit-il là-bas ſans moi ? Que ferois-je ici ſans lui ? »

Les Toungouſes ont dans leur Langue pluſieurs noms mignards, tels que ceux-ci : *Aménikan*, mon petit papa ; *Onimikan*, ma petite maman ; *Niki*, mon ami ; *Outa*, mon enfant ; *Kattoun*, mon bon vieillard, mon noble. Leurs termes d'injures les plus uſités ſont ceux-ci : *Bouni*, voleur ; *Tſchilkour*, diable maudit.

Les vœux d'un Toungouſe, chaſſeur, méritent d'être exaucés ; il ne demande à ſes Dieux que trois choſes : de la ſanté, des enfans & de longs jours. Leurs mariages ſont peu féconds ; mais la piété filiale répond toujours à la tendreſſe paternelle.

Les Toungouſes ſe marient de bonne heure, & quelquefois à pluſieurs femmes. Une fille coûte depuis vingt juſqu'à deux cens pièces de bétail. Le prix le plus haut

auquel

auquel elles puissent monter, c'est vingt Rennes. Les conventions une fois arrêtées, les deux jeunes gens passent sans autre formalité dans la baraque qui leur est destinée. Une fête accompagne toujours l'emménagement des nouveaux mariés. Alors, selon que la chasse a été heureuse, on mange un loup ou un renard. Les plus riches se régalent d'un cheval, ou d'un renne. Les pauvres dépouillent un chien. Mais des danses, des chansons, & le récit de quelques aventures singulières sont l'assaisonnement principal des repas de noces. Voilà un échantillon de leur poësie; nous rapportons ce morceau, parce qu'il est court.

CHANSON TOUNGOUSE.

ENTREZ, jeunes Amans, entrez; l'*Arans* (1) est prêt pour vous recevoir. Que (2) *Tala* & *Helben* (3) se donnent long-temps la main à votre porte!

Vous ne serez pas toujours jeunes. Le Vieillard s'appuie sur l'arbre qu'il a planté.

Entrez, jeunes Amans, &c.

---

(1) *Arans*, nom de leur baraque.

(2) *Tala*, c'est le Dieu de la santé.

(3) *Helben*, c'est la Divinité qui préside à tout ce qui concerne les femmes.

Puiſſe le mois des fleurs être bien-tôt pour vous ſuivi du mois des fruits !

Entrez, jeunes Amans, &c.

Tendres Epoux ! puiſſiez-vous bientôt vous entendre appeller *Amenikan !* (4) *Onimikan !*

Entrez, jeunes Amans, &c.

Jeune Garçon, imite le Renne complaiſant. Jeune Fille, modèle-toi ſur le chien fidèle.

Entrez, jeunes Amans, &c.

Une femme laborieuſe n'eſt jamais trop payée. Un mari courageux eſt toujours au-deſſus de la plus forte dot.

Entrez, jeunes Amans, &c.

La plupart des Toungouſes n'aiment point à être enterrés. Ils ſe choiſiſſent ordinairement un arbre, à l'ombre duquel ils font placer le cadavre expoſé à l'air & tout habillé. On le couvre des armes & des principaux meubles du défunt, & les amis du mort vont lui porter à boire & à manger. Le dogme d'une vie à venir eſt un

(4) Mon petit papa, ma petite maman.

des principaux articles de foi de la religion Schamane dont ils sont profession.

Cette croyance payenne, commune encore aujourd'hui à plusieurs Nations septentrionales, est très ancienne en Asie. On la croit antérieure au culte de *Lama* & à la secte des Bramines. Sans doute qu'elle a subi bien des altérations, & qu'elle est à peine reconnoissable de ce qu'elle étoit jadis.

Un des préjugés les plus funestes auquel elle a donné lieu, est de regarder les femmes comme des êtres inférieurs à l'homme, & de les croire impures lors de leurs couches. Le mépris & l'inhumanité envers elles en furent la triste conséquence. Delà, chez ces Nations hyperborées, l'état précaire d'un sexe dont la foiblesse & les infirmités méritent au contraire les plus grands égards. Cependant, par une contradiction qui ne doit pas surprendre de la part des peuples ignorans & superstitieux, les femmes sont admises au Sacerdoce. Les Toungouses ont parmi eux des Prêtresses qui vengent bien leur sexe, en rendant l'autre souvent dupe de leur feint enthousiasme.

Les Schamans ou les Prêtres Toungouses chargent leurs habits d'idoles & de petites clochettes ou grelots pour annoncer leur passage : en sorte que les Prêtres en ce pays portent les livrées de la folie. On fait sur-tout usage du tambour magique pour évoquer les mânes, ou pour chasser les esprits. Cet instrument est parfaitement convenable, & devoit être commun aux Prêtres du Paganisme & aux Charlatans de nos carrefours. On a con-

jecturé peut-être à tort que les caisses militaires ont été ntroduites à l'imitation des tambours religieux. Il est plus probable que ces Prêtres se seront modelés sur les Soldats, & auront jugé utile de faire beaucoup de bruit pour attirer plus de monde autour d'eux.

Les Toungouses ont trouvé assez d'étoffe dans leur Dieu universel pour en faire plusieurs petits Dieux très-commodes dans les différens âges de la vie, & pour leurs divers besoins. Ils ont une divinité qui préside à la chasse, une autre aux voyages. *Moundi* a soin de leurs enfans; Sokyowo de leurs Rennes, &c. Ils reconnoissent aussi des Déités malfaisantes, ou des diables. Ils appellent Boun leur chef, ou le démon par excellence, rival de leur Dieu universel & souvent rival heureux.

Ils ont aussi des espèces de demi-Dieux; ils regardent du moins comme tels leurs Schamanes, hommes ou femmes, leurs Héros, leurs Bienfaiteurs & leurs Législateurs. Ils n'ont point de temples. Des lieux consacrés leur en tiennent lieu. Les Chasseurs ont beaucoup de vénération pour ce qu'ils appellent leurs *Doï;* c'est une Croix sur laquelle ils attachent un oiseau. Voici une de leurs prières : « Dieu universel, Tzar du Ciel ! » nous te sacrifions un renne, un oiseau, un poisson; » nous forgeons en ton honneur des Idoles & nous » t'érigeons des *Doï*. Donne-nous, en échange, de la » santé, des enfans & du gibier. Si tu nous refuses, » prends-y garde; nous ne t'offrirons plus rien. »

Les Toungouses ont aussi des Prophêtes qui prédisent l'avenir d'après le sifflement d'une flèche qu'on décoche, ou la vibration de la corde d'un arc tendu.

. . . .

. . . .

. . . .

Le coſtume des Toungouſes reſſemble bien davantage à l'habillement des Yakoutes qu'à celui des autres Orientaux. Leurs vêtemens ſont plus étroits & plus courts que ceux de leurs voiſins. Ils ſerrent leurs haut-de-chauſſes avec une ficelle qui traverſe la ceinture de la culotte à laquelle eſt attaché pardevant un tablier de peau tannée, long de ſept à huit pouces, & découpé de bas en haut en un grand nombre de bandes étroites. Pour ſuppléer au juſte-au-corps qui ne ferme pas tout-à-fait ſur la poitrine, ils y portent en hiver une pièce d'eſtomach brodée garnie de perles de verre, & ſuſpendue au col par un cordon. Les dévots y appliquent une idole de lames de fer. Ils aiment beaucoup un vêtement leſte & peu gênant. Ils mettent quelque prétention à montrer dans leur maintien un air ſauvage qui ne leur meſſied pas. En été, ils marchent nue tête. Leurs bonnets d'hiver ſont ſinguliers; c'eſt la peau d'une tête de biche écorchée, garnie des cornes & des oreilles. Pluſieurs ne ſe couvrent le chef que d'une calotte de pelliſſes. Les Chaſſeurs nouent leurs cheveux près de la nuque, & y placent une jolie cocarde. Quelques-uns ſe peignent la peau du viſage à la manière des Américains, de points bleuâtres repréſentans quelques figures informes. Pour chaſſer les mouches, ils portent ſur l'épaule un paquet de crins flottans au gré de l'air.

Les femmes, mariées ou non, s'habillent preſque

tout-à-fait comme les hommes. On y remarque un peu plus d'élégance & un peu moins de mal-propreté. Il y en a qui portent au col une eſpèce de filet de perles de verre qui couvre une bonne partie du ſein. D'autres attachent à leurs habits des dez & différentes quincailleries. En été on en voit pluſieurs dont toutes les pièces du vêtement ſont de peau de poiſſon. Les femmes Toungouſes ne craignent pas la peine & les ſoins en fait d'habillement. Elles couſent & brodent mieux qu'on ne ſeroit en droit de l'attendre d'une Peuplade ambulante. Les jeunes gens des deux ſexes ſont tout-à-fait bien, pourvu qu'ils veillent à leur toilette. Quand ils veulent s'en donner la peine, ils ſavent ſe bien mettre. Ils ſont plus avancés de ce côté que de tout autre. En général, les Peuples ont un coſtume réglé avant d'avoir un Code & un Culte.

Fin des Mœurs & Coutumes des Toungouſes.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

Karakasse.

MŒURS
ET COUTUMES
DES KARAKASSES.

Au retour du printemps, quand l'aurore brillante
Annonçoit du Soleil la pompe renaiſſante,
Tous les Peuples épars ſur le ſommet des monts
Adreſſoient un Cantique à ſes premiers rayons,
Et célébroient en chœur l'époux de la Nature.
Soleil! à ton flambeau tout s'anime & s'épure;
Ame de l'Univers, ſans doute les mortels
Te devoient honorer de leurs premiers Autels;
De tes propres bienfaits tu reçus les prémices.....

Extrait d'un Poëme moral ſur Dieu.

CETTE eſquiſſe de la Religion primitive des hommes peut encore trouver ſon application chez la petite peuplade dont nous allons dire un mot. Apparentés aux Samoyèds & ſoumis à la Ruſſie, les Karakaſſes mènent une vie nomade le long de la Taſſewa, rivière de Sibirie. Les plus pauvres de tous les habitans de la terre, en hyver, ils ne vivent que de chaſſe; des racines & quelques poiſſons font leur nourriture d'été. Ils reſtent à peine trois jours révolus à la même place; & ſans le ſervice de quelques rennes, dont pluſieurs d'entr'eux ſont poſſeſſeurs, ils ſeroient les plus miſérables de toutes les

créatures humaines. Ce qui les diſtingue des Peuples dont ils ſont voiſins, & de ceux d'où ils ſortent, c'eſt le culte aſſidu & excluſif qu'ils rendent au Soleil. Plus opiniâtres que les Sibiriakes, ils n'ont du Chrétien que le baptême, qu'ils n'oſèrent refuſer de la part du Souverain. Mais on ne put achever leur converſion. Cette tentative ne fut cependant pas tout-à-fait infructueuſe. Ils crurent pouvoir pallier toutes choſes, en renonçant à leurs idoles & en ſe paſſant de Prêtres. Mais rien ne les détacha de la grande Divinité, jadis objet principal, aujourd'hui unique, de leurs ferventes adorations. Et en effet, quel être dans l'immenſité des êtres plus capable de captiver l'admiration, & d'appeller les hommages d'un Peuple ſimple, que l'Aſtre qui préſide au jour & qui féconde la terre? On peut concevoir l'indifférence des citadins pour le plus brillant phénomène du Ciel: empriſonnés dans l'enceinte étroite de hautes murailles, & entraînés hors d'eux-mêmes dans un tourbillon d'affaires renaiſſantes, il eſt poſſible qu'ils perdent de vue le Soleil. Mais une peuplade, vivant toujours à découvert ſur un ſol vaſte & monotone, n'a point d'autre ſpectacle que celui des grandes révolutions de la Nature, qui ſont à-peu-près les mêmes chaque année, mais qui offrent pourtant des aſpects divers chaque jour de l'année. Il faut avouer que le culte religieux des Karakaſſes eſt auſſi ſublime que ce qui en fait l'objet. N'ayant de Dieu que le Soleil, ils croient que le Temple le plus digne de cette Divinité eſt l'Univers entier. Et en conſéquence, les plus hautes montagnes en deviennent les Autels. Ils

ne ſe raſſemblent point pour lui adreſſer en chœur des hymnes & des invocations. Chacun d'eux prie à part & pour ſoi, & n'exprime ſes vœux que par des ſoupirs ardens. Quand le matin un Karakaſſe part pour la chaſſe, il ſalue le Soleil & lui demande la rencontre d'un ours & la victoire, afin de lui faire un ſacrifice de la tête & du cœur du quadrupède; s'il a été exaucé, il poſe ſon offrande ſur une patère d'écorce d'arbre, la ſoulève & l'expoſe aux rayons du Soleil; alors, il prononce une oraiſon courte, mais fervente, & ſe nourrit de la chair conſacrée. Il ſeroit à deſirer que toutes les ſuperſtitions religieuſes fuſſent auſſi innocentes que celle des Karakaſſes. Guidés par le même ſentiment de reconnoiſſance, ils ont auſſi une ſingulière vénération pour les lieux élevés peuplés de gibier, & les fleuves profonds bien poiſſonneux. Ils ne s'en approchent jamais, ſans s'incliner reſpectueuſement devant eux, & ſans leur offrir du tabac, un lambeau de pelice, ou une branche d'arbre.

Il n'y a pas long-temps qu'ils enterrent leurs morts. Jadis ils abandonnoient les cadavres ſur des arbres, la tête tournée vers le lever du Soleil; on brûloit le corps des notables du canton.

Les habits des Karakaſſes ſont faits de différentes peaux ou pelleteries, à la façon des Samoyèds. Au lieu de mettre des bas, ils entortillent les pieds & les jambes avec des bandes d'écorce d'arbre. (*lonicera pyrenaica*, Linn.) En hyver ils portent des capuches fourrées; en été les hommes marchent tête nue.

Ce qui mérite quelqu'attention dans le coſtume des femmes, c'eſt leurs petits chapeaux, tiſſus de roſeaux & joliment travaillés; elles leur donnent différentes formes plus élégantes les unes que les autres.

Fin des Mœurs & Coutumes des Karakaſſes.



femme Jacout.



Jacout.

MŒURS

ET COUTUMES

DES YAKOUTES.

Sogha eſt le véritable & l'ancien nom des Yakoutes, jadis épars ſur les montagnes Sayanes. Aujourd'hui, depuis 1620, époque de leur réduction à la Couronne Ruſſe, ils fréquentent les vaſtes déſerts de la province de Yakoutzk, au Gouvernement d'Irkoutzk. Le territoire qu'ils occupent s'étend depuis le fleuve Witim juſqu'à l'embouchure de la Lena, dans la mer Glaciale; depuis la partie occidentale du fleuve Anabara, à l'orient, juſqu'au golphe Penſchinskoy; & vers le nord, juſqu'au Kolyma; eſpace, en ligne droite, de deux mille Werſtes, ou ſix cens lieues françoiſes. Des rochers arides, des marais mal ſains affligent ce vaſte pays, & le rendent nul pour l'agriculture & les douceurs de la vie. C'eſt ſur ce ſol ingrat que les Yakoutes végètent en paix & ſans deſirs, diviſés par familles réunies en petits pelotons.

Ils ſont d'un naturel ſi bénin, que le Gouvernement Ruſſe n'a pas cru devoir ſe mettre en garde contr'eux. Des paliſſades ſont dreſſées, plutôt pour marquer les limites de chaque diſtrict, que par méfiance & précau-

tion. La Nation Yakoute reſſemble à un troupeau de moutons qu'on fait *parquer* où l'on veut, & qui courbent la tête ſous la houlette du Paſteur. Cette exiſtence, aſſez douce, n'a pas nui à leur population, plus conſidérable qu'on ne l'eſpéreroit ſous un climat auſſi rude. Leurs Maîtres leur trouvent l'eſprit lent ; un obſervateur déſintéreſſé l'appelleroit ſtupide. On ne les croit que pareſſeux ; on pourroit dire qu'ils ſont mous & lâches. Leur taille eſt moyenne, leur viſage applati, le nez ſec, l'œil petit & la bouche peu épaiſſe. Ils n'ont point le courage d'être vindicatifs. Ils vivent aſſez bien entr'eux, craignant les Dieux, leurs ſupérieurs & leurs Prêtres. Les femmes ſont plus laborieuſes & plus éveillées que les hommes : quand un peuple dégénère, celles-là s'abâtardiſſent peut-être moins vîte que ceux-ci. Cette Nation eſt un mêlange des caractères affoiblis Tatare & Mongol. Les Yakoutes ne ſont nomades que l'été. L'hiver, ils ſont ſtationaires. Leurs *Yourtes* ou huttes ſont compoſées de poutres dont ils bouchent les jointures avec de la mouſſe. Un trou pratiqué au ſommet du toît laiſſe ſortir la fumée du foyer intérieur, & donne entrée au jour & à l'air extérieur. L'architecture Grecque & Romaine n'eut point d'autre origine ; les élémens groſſiers de ce bel art ne varient point chez les Sauvages de tous les temps & de toutes les contrées. En été les cabanes Yakoutes ſont d'une conſtruction plus légère. C'eſt tout ſimplement une carcaſſe de perches jointes par leur extrêmité en forme de cône & recouvertes d'écorces de bouleau.

Les meubles & uſtenſiles, peu nombreux, ſont dignes

d'une telle habitation. Le bois & le cuir en font toute la matière. Cependant ils forgent eux-mêmes des marmites de fer. Qu'on y joigne leurs mortiers faits avec de la fiente de vache séchée, & on aura l'inventaire de leur mobilier & de leur batterie de cuisine. Il ne faut pas oublier leurs traineaux étroits, & leurs petits canots, dont le bouleau, seule production végétative de ce triste pays, fait tous les frais. La pique, l'arc & la flèche composent leur artillerie. Leurs carquois sont des bourses de fourrures, travaillées avec quelques soins & une sorte d'élégance. Ils sont chasseurs, bergers ou pêcheurs selon la nature du terrein qu'ils habitent, & selon la saison où ils se trouvent. Et ce trait de leur histoire est la réponse à ceux qui révoquent encore en doute l'influence du climat sur l'homme.

Ils élèvent des rennes, des chevaux, des vaches: les brebis ne prospèrent point dans leurs déserts trop froids. En général leurs troupeaux ne sont pas abondans & ne sauroient les enrichir. Mais la culture de la terre leur est absolument inconnue, & ne sauroit exister dans des lieux frappés de stérilité. Ils exploitent quelques mines & forgent quelques outils.

La chair de toutes les créatures vivantes leur est propre, à l'exclusion cependant du porc, de la grenouille & des insectes. Tout leur est bon. Le paganisme, dont ils font profession, les met à l'aise de ce côté.

En été, du lait aigri & des racines sauvages composent tout leur comestible. Leur pain quotidien, en hiver, est le poisson seché. Leurs alimens seroient supportables, s'ils apportoient plus de propreté dans leurs apprêts.

Mais rien de plus sale, rien de plus dégoûtant que leur cuisine. Le koumiss, le tabac & les champignons enivrans au défaut de l'eau-de-vie Russe : voilà l'abregé de leurs plus douces récréations.

Quoiqu'ils n'aient pas besoin de contrats écrits pour tenir la parole donnée, cependant il est des cas où ils croient devoir prendre quelque précaution ; & alors ils signent leurs conventions, en laissant sur le papier l'empreinte d'une marque arbitraire qu'ils se sont faite sur la peau de la main dans leur jeunesse. Quand deux amis se séparent, ils coupent en deux une branche de bouleau, en gardent chacun la moitié, & dans l'occasion ils prennent à témoin ce gage muet de leur tendresse réciproque.

Les Yakoutes sont poligames, & achetent leurs femmes. Ils rejettent loin d'eux les enfans nés avec quelque difformité, quelques défauts naturels : ils les croient l'ouvrage du démon. On sçait que les Grecs & les Romains avoient la cruauté d'exposer leurs nouveaux-nés, quand ils ne s'en soucioient pas. Comme on voit, les extrêmités se touchent ; & les mêmes crimes se commettent à la fois par les peuples sauvages & les Nations civilisées. Ils ont un usage qui leur est particulier, & que certainement on ne leur enviera pas. Le père d'un nouveau né régale ses meilleurs amis avec l'arrière-faix de l'accouchée, qu'il a fait bouillir. On sçait que ce qu'on appelle le *délivre* sert quelquefois de médicament. Mais la médecine des Sauvages ne peut être que barbare, & doit donner lieu aux abus & aux pratiques les plus étranges. Ils jouissent d'une santé généralement soutenue ;

& leurs maladies, aſſez rares, ne deviendroient point graves & ſouvent mortelles, ſi leurs Médecins n'étoient pas en même temps leurs Prêtres. L'ignorance & la ſuperſtition ſont leurs guides dans les cures qu'ils entreprennent. Des taliſmans ſont leurs remèdes. L'aſpect de la mort eſt pour eux un ſupplice, & les fait fuir d'auprès les malades, qui périſſent, abandonnés de leurs proches. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils n'euſſent aucune idée de religion; puiſque le peu qu'ils en ont produit de tels effets & leur conſeille de tels excès. Les lumières du Chriſtianiſme éclairent quelques-uns d'entr'eux, mais d'une lueur foible & imparfaite. Les partiſans de la vie ſauvage n'ont pas plus beau jeu que les apologiſtes de la ſociété civile : les hommes ne ſeront heureux que quand ils auront appris à ſe fixer dans un état mitoyen, également éloigné de la nature brute & d'une civiliſation trop avancée.

Les Yakoutes ſont plus raiſonnables en ce qui concerne les funérailles. Ils ſe croiroient mal à l'aiſe après leur mort, s'ils ne ſe faiſoient point inhumer dans les forêts. Un Yakout, long-temps avant ſon trépas, choiſit lui-même l'arbre au pied duquel il veut repoſer, & viſite ſouvent le lieu de ſa ſépulture. Quand on écrit l'hiſtoire de l'homme, il faut s'attendre à des contradictions, & mettre ſur ſa palette des couleurs qui ſe repouſſent l'une l'autre. Ce peuple, qui ne peut regarder la mort en face, eſt le même que celui qui contemple d'un œil ſtoïque la tombe qu'il ſe creuſe, & qu'il place le plus agréablement qu'il peut.

Du lait aigri & préſenté au ſoleil lui tient lieu d'eau

bénite pour faire les aspersions qu'il croit nécessaires à la prospérité de ses baraques, & au bonheur des trépassés dans l'autre vie; une queue de cheval lui sert de goupillon. Ils ont dans leur Rit religieux deux fêtes principales : celle du printemps & celle de l'automne. On y sacrifie des chevaux ; le tout est accompagné de cérémonies plus absurdes les unes que les autres : nous regretterions le temps que nous metterions à les décrire.

Les Yakoutes ne sont pas plus propres sur eux que chez eux. Leur garderobe répond parfaitement aux détails que nous avons donnés de leur vie privée. Ils ne portent jamais de chemise, ni autre linge quelconque. Leurs habits se mettent immédiatement sur la peau nue. L'habit d'été consiste en une peau molle tannée, & d'une couleur de chamois. Les habillemens d'hiver sont composés de différentes espèces de fourrures, principalement de la dépouille du Renne. Les hommes coupent leurs cheveux assez près de la tête, & ne laissent pas venir la barbe épaisse, ni longue. Dans la belle saison, ils marchent nue tête. Ils portent des hauts-de-chausse tout courts. Les bas sont de peau & servent en même temps de bottes ; c'est pour cela qu'ils sont garnis de semelles ; ils prennent la forme du pied, & sont pour l'ordinairement piqués avec art, même brodés. Pour les maintenir bien tirés & sans faire de grimaces, on les attache aux hauts-de-chausses. L'habit est un juste-au-corps à manches étroites ; les pans, qui tombent jusqu'aux genoux, se ferment par la pointe en devant, à l'aide de plusieurs cordons. Les collets & les bordures des habits d'été sont garnis d'une élégante broderie,

large de deux pouces, & faite avec des nerfs d'animaux. On y ajoute quelquefois des franges de crins blancs ou teints. On voit de ces habits de peau dont les coutures sont garnies de perles de verre, ou marquées par des rayes peintes avec une terre bleue ou rouge. Les poils des habits de pelleteries sont tournés en dehors, & ce vêtement d'hiver est travaillé avec le même soin & les mêmes recherches. Les Yakoutes portent des bonnets de pelisse, faits, pour la plupart, de la tête de quelque quadrupède. Comme ils ne mettent pas de ceinture par-dessus leurs habits; ils suspendent la pipe, la bourse au tabac, le briquet, le couteau, &c., à la ceinture des hauts-de-chausse.

L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes, mais il est mieux travaillé & plus orné. Les hauts-de-chausses sont un peu plus longs. Pour être dans ses plus beaux atours, une Yakoute passe par-dessus l'habit ordinaire une veste sans manches, de cinq pouces plus courte; cette veste est de peau ou d'un drap fin & rouge de préférence à toute autre couleur. Elle est ornée de franges & d'ourlets rayés & chargés de perles de verre ou de corail. Les femmes mariées se distinguent par la coëffure. Ce sont des bonnêts qu'elles font de la peau prise de la tête de différens quadrupèdes; elles y laissent les oreilles qu'elles dressent en l'air comme des cornes. Les filles mettent leurs cheveux en tresses & portent des bandeaux larges, de peaux, & brodés avec plus ou moins de goût. A ce bandeau sont attachés, à droite & à gauche, de petits cordons de perles de verre garnis de pendeloques. Une pièce longue de huit

pouces, large de quatre, paſſe pardeſſus la tête, & redeſcend ſur le dos.

Les Yakoutes ſont ceux de ces contrées qui mettent le plus de goût dans leur parure; les femmes ſont elles-mêmes leurs habillemens, au lieu de les acheter tout faits, comme c'eſt l'uſage parmi quelques peuplades de Sibérie. Les filles Yakoutes ſur-tout ſont miſes très-proprement; & leur parure où l'on remarque beaucoup d'art & d'induſtrie, contraſte avec la rudeſſe de leurs mœurs, & la mal-propreté de leurs habitations & de leur table.

Fin des Mœurs des Yakoutes.



Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Koraik.

MŒURS ET COUTUMES *DES KORAIKS.*

Les Koraiks, qui doivent leur nom au quadrupède (1) utile, aux soins duquel ils bornent toute leur industrie, occupent la partie la plus septentrionale du Kamtschatka; pays marécageux, couvert de roches sauvages & dégarni de forêts. Le rapport des habitans de cette rude contrée, avec les Insulaires de l'océan oriental, & avec les Peuples septentrionaux de l'Amérique au-deçà du golfe Penschinskoi, peut faire raisonnablement conjecturer que l'ancien & le nouveau Monde se touchant en cette partie, ou bien n'ont été que séparés l'un de l'autre par quelque grande révolution du globe. C'est aux Savans de Russie, qui nous ont fait part de cette observation importante, à nous la confirmer par de nouvelles découvertes. C'est par eux que nous apprendrons, enfin, la véritable position de la terre que nous habitons. Les Naturels ne sauroient nous en instruire. Indifférens à toutes ces questions curieuses, occupés à disputer leur existence journalière sur un climat qui leur refuse tout,

(1) Koraiks ou Koryaki signifie un renne.

MŒURS

ET COUTUMES

DES KORAIKS.

LES Koraiks, qui doivent leur nom au quadrupède (1) utile, aux ſoins duquel ils bornent toute leur induſtrie, occupent la partie la plus ſeptentrionale du Kamtſchatka, pays marécageux, couvert de roches ſauvages & dégarni de forêts. Le rapport des habitans de cette rude contrée, avec les Inſulaires de l'océan oriental, & avec les Peuples ſeptentrionaux de l'Amérique au-deçà du golfe Penſchinskoï, peut faire raiſonnablement conjecturer que l'ancien & le nouveau Monde ſe touchent en cette partie, ou bien n'ont été que ſéparés l'un de l'autre par quelque grande révolution du globe. C'eſt aux Savans de Ruſſie, qui nous ont fait part de cette obſervation importante, à nous la confirmer par de nouvelles découvertes. C'eſt par eux que nous apprendrons, enfin, la véritable poſition de la terre que nous habitons. Les Naturels ne ſauroient nous en rien dire. Indifférens à toutes ces queſtions curieuſes, occupés à diſputer leur exiſtence journalière ſur un climat qui leur refuſe tout,

(1) Koraiks ou Koryaks ſignifie un renne.

il leur importe peu d'être Asiatiques ou Américains. L'éducation de leurs troupeaux leur semble préférable à la leur propre. Ne pouvant donc interroger leur tradition orale ou écrite, puisque ni l'une ni l'autre n'existent ; il faut étudier leur caractère, leurs habitudes, leur organisation. Ces preuves muettes n'en sont que plus authentiques. Leur dialecte tient beaucoup de celui en usage parmi leurs voisins les Insulaires orientaux.

Cette Nation, qui paroît n'être pas plus populeuse que celle des Kamtschadales, ne connoissoit point de maître, avant que les Russes soient parvenus jusqu'à elle. Le nombre plus ou moins grand des troupeaux mettoit seul quelque distinction parmi les propriétaires. Mais si le plus riche avoit le droit de tuer une plus grande quantité de rennes, il n'avoit pas celui d'écraser son voisin plus pauvre que lui. Cette peuplade se divise encore aujourd'hui en deux Etats opposés l'un à l'autre, d'après leur manière de vivre ; & la différence d'occupations a rendu étrangers & ennemis des frères issus de la même souche. Les Koraiks ambulans ne sympathisent pas du tout avec les Koraiks sédentaires. Ces derniers ont les mœurs beaucoup plus douces. Ils occupent la partie méridionale du pays, & fréquentent les Kamtschadales, dont ils ont pris les usages & même l'habillement national. Mais les femmes Koraikes n'ont pas encore renoncé à la coutume de se coudre au visage des lignes & de s'y peindre d'autres figures. Ils sont plus actifs & plus laborieux que leurs voisins, avec lesquels ils fraternisent tant en tout autre chose. Ils ne sont pas

d'une ſociété auſſi agréable ; mais on peut compter davantage ſur leur amitié. Ils accueillent les étrangers, & ne les forcent point à prendre plus de nourriture que le corps n'en peut contenir. Mais ils tiennent leurs cabanes à un degré de chaleur tel, que les femmes y reſtent toutes nues.

Les Koraiks ambulans ſont tous chaſſeurs & mènent une vie dure. Ils pourroient trouver pour leur nourriture un grand ſecours dans le lait de leurs rennes; mais ils n'en font point du tout uſage, & ils ne ſe réſolvent à tuer ce quadrupède, que dans des cas extraordinaires. Ils ne ſe repaiſſent de ſa chair, que quand cet animal meurt de maladie. Ils vivent ordinairement de tout gibier quelconque, & de racines ou fruits ſauvages que les femmes ramaſſent, quand ils ont faim. La décoction du champignon enivrant, les anime & ſoutient leur courage ou plutôt leur férocité. Ils ſont extrêmement redoutables, même pour leurs compatriotes ſédentaires. La maſſue, la lance & l'arc ſont leurs armes. Les plus déterminés ſe contentent d'un bâton durci. Toute leur tactique conſiſte à fondre ſur leur ennemi à l'improviſte; d'autant plus entreprenans & téméraires, qu'ils n'attachent à la fuite aucune idée de honte & de déshonneur. Le ſort des femmes parmi eux eſt bien triſte, & ils leur font payer cher dans la ſuite les petites galanteries qu'ils leur ont prodiguées avant de s'unir. Un Koraïk a ordinairement autant d'épouſes qu'il a de diviſions dans ſon troupeau. Chaque femme préſi e à un troupeau particulier, & répond ſur ſa tête de la moindre

pièce de bétail qui viendroit à s'égarer. Car le plus grand plaisir d'un Koraik nomade est de compter souvent ses troupeaux & de s'assurer si le nombre en est toujours complet. La vie errante de cette Horde sauvage donne lieu à la jalousie dont les maris font ressentir les effets à leurs malheureuses moitiés. Pour peu qu'elles soient appétissantes, elles n'ont qu'un parti à prendre, si elles veuleut avoir la paix dans le ménage; c'est de se négliger, de s'enlaidir au point qu'elles deviennent repoussantes. Le mari alors cesse d'être jaloux, mais il devient indifférent & se dégoûte. Les femmes ont plus gagné à la civilisation que les hommes.

Chez les Koraiks sédentaires, elles sont traitées tout différemment. Loin de s'arroger un droit exclusif sur leurs compagnes, ils ne sont pas fâchés qu'elles cherchent à plaire à d'autres encore qu'à leurs maris. Un mari Koraik est fier des desirs que sa femme inspire à ses voisins ou aux étrangers, & il pousse la générosité au point de proposer la moitié de sa couche nuptiale à l'hôte qu'il reçoit. Il se trouveroit piqué du refus. Il règne même une sorte d'émulation parmi eux à cet égard. C'est à qui fera le mieux les honneurs de chez lui. L'épouse se prête à cette politesse avec une docilité & une complaisance toute particulières. Mais le cérémonial préliminaire en usage en pareil cas, modère un peu les transports de reconnoissance du voyageur intrépide. On débute par lui offrir une ample libation d'urine, dont il est d'étiquette de se gargariser avant tout. Ceux de qui nous tenons ces étranges détails,

auront peut-être pris pour la coutume du pays une espiéglerie particulière de quelques femmes se souciant peu de remplir les devoirs de l'hospitalité avec un individu qui ne leur plaisoit pas. Quoi qu'il en soit, cet usage de faire les honneurs de son lit comme de sa table, se retrouve encore aujourd'hui chez plusieurs peuplades de l'Amérique ; & il date de loin. Car Hérodote l'attribue aussi aux anciens Babyloniens. Mais on remarquera que le même effet est dû à deux causes tout-à-fait opposées, & qu'il ne faut pas confondre ; ensorte que c'est bien ici que les extrêmes se rapprochent & se touchent. Ce que les habitans de Babylone blasés & abrutis faisoient par une dépravation de mœurs portée à son comble; les Sauvages de l'ancien & du nouveau Monde ne se le permettent que par une simplicité de mœurs touchante & respectable. Quand on veut faire un accueil distingué à quelqu'un, n'est-il pas convenable de lui offrir ce qu'on a de plus cher ? Et n'est-ce pas porter la bienveillance fraternelle jusqu'à l'héroïsme, que de partager avec son hôte ou son ami le cœur de la femme qu'on aime ? Ainsi donc réservons tout notre mépris pour ces Orientaux dégradés, qui, par dégoût ou par impuissance, passoient à d'autres la coupe du plaisir où ils avoient bu avec excès. Mais voyons seulement d'un œil de pitié ces bons Koraiks, ces Américains hospitaliers, qui, par une délicatesse extrême, ne pouvant se donner tout entiers à ceux qu'ils veulent fêter, leur offrent du moins la plus belle moitié d'eux-mêmes.

A la naiſſance des enfans, ce ſont les vieilles femmes du village qui viennent lui donner un nom, comme dans nos contes des Fées.

Les langes & le berceau ſont des meubles inconnus dans la cabane d'un Koraik. La mère porte continuellement ſon nourriſſon juſqu'à l'âge de trois ans. A peine les enfans peuvent-ils marcher, qu'on leur donne pluſieurs rennes en toute propriété. Il ne faut pas s'étonner s'ils deviennent dans peu d'excellens paſteurs.

Les Koraiks ſédentaires, ainſi que les nomades, ſont dans l'uſage de brûler leurs morts. Ils ſont idolâtres de la ſecte Schamane.

Les uns & les autres s'habillent comme les Kamtſchadales; ſi ce n'eſt que les premiers ſe raſent la tête & s'arrachent la plus grande partie de la barbe.

Fin des Mœurs & Coutumes des Koraiks.



Femme de Kamtschatka.



homme de Kamtschatka

ADDITION*

A L'ARTICLE

DES MŒURS ET COUTUMES

DES KAMTSCHADALES,

OU

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA PENINSULE DU KAMTCHATKA.

LA Péninsule du Kamtchatka, sise sur la côte de l'Asie orientale, s'étend, au Nord & au Sud, du 51e au 62e degré de latitude. Son extrémité touche au 146e degré de longitude. Sa plus grande largeur est de 236 milles. Elle est surchargée d'une longue suite de montagnes qui lui occasionnent quantité de rivières. Abandonné à lui-même, le sol de cette contrée ne produiroit presque rien; mais il est susceptible de culture, & recompenseroit de leurs avances les Kamtschadales laborieux. Les malheureux! ils ne connoissent le printemps que de nom; ils n'ont que deux mois d'été, & d'automne; tout le reste de l'année est hiver pour eux.

(1) Notre premier Article étoit incomplet, faute de Mémoires authentiques.

ADDITION*

A L'ARTICLE

DES MŒURS ET COUTUMES

DES KAMTSCHADALES,

OU

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA PENINSULE DU KAMTCHATKA.

La Péninſule du Kamtchatka, ſiſe ſur la côte de l'Aſie orientale, s'étend, au Nord & au Sud, du 52e au 62e degré de latitude. Son extrêmité touche au 146e degré de longitude. Sa plus grande largeur eſt de 236 milles. Elle eſt ſurchargée d'une longue ſuite de montagnes qui lui occaſionnent quantité de rivières. Abandonné à lui-même, le ſol de cette contrée ne produiroit preſque rien; mais il eſt ſuſceptible de culture, & recompenſeroit de leurs avances les Kamtſchadales laborieux. Les malheureux! ils ne connoiſſent le printemps que de nom; ils n'ont que deux mois d'été, un d'automne; tout le reſte de l'année eſt hiver pour eux.

(1) Notre premier Article étoit incomplet, faute de Mémoires authentiques.

La ſurface de la terre, couverte de neiges pendant plus de huit mois, cache des volcans dans ſes entrailles. La nature aimeroit-elle les contraſtes ? auroit-elle beſoin de cette reſſource pour la magie de ſes tableaux ? & feroit-elle conſiſter en cela le ſecret de ſes opérations ?

Si les Naturels, mauvais Agriculteurs, paroiſſent ſe borner à la *Saranna* (1), plante ſpontanée qui ſert de baſe à leur comeſtible, comme l'*Herbe-douce* (2) à leur boiſſon de *Raka* (3) ; c'eſt que la pêche, & ſur-tout la chaſſe, fourniſſent davantage & d'une manière plus expéditive, à leurs beſoins journaliers. Leur pays abonde en quadrupèdes de pluſieurs eſpèces qui, tout-à-la-fois nourriſſent & enrichiſſent le chaſſeur par leur chair ſubſtantielle & leurs dépouilles précieuſes. Ces animaux, entr'autres, ſont les Renards, la Zibeline, la Marthe, le Rat des montagnes ou la Marmotte ſans oreilles, le Glouton, le Belier ſauvage, l'Ours blanc, le Renne & le Chien.

L'équipage de chaſſe pour courir les Zibelines, eſt compoſé d'un fuſil rayé d'un très-petit calibre, d'un

(1) Eſpèce de Lis qui fleurit rouge-foncé. C'eſt de ſa racine qu'on tire un aliment auxiliaire à quantité d'autres mets.

(2) Cette Plante reſſemble beaucoup au Jonc. Ses tiges nues, (l'écorce porte un ſuc corroſif) fermentées quelque temps, donnent après la diſtillation, une liqueur auſſi forte que l'Eau-de-vie de Vin.

(3) Nom de l'Eau-de-vie de l'Herbe-douce.

filet & de plusieurs briques. Les briques échauffées, donnent une fumée qui oblige l'animal à sortir du terrier où on les a mises.

La peau du Glouton (*Ursus luscus*), est si recherchée des Kamtchadales, qu'ils se croient bien parés, quand ils en peuvent montrer un petite portion sur leurs vêtemens. Les Femmes placent dans leurs cheveux des têtes de Glouton, qui sont blanches ; & cet ornement est regardé comme infiniment beau. Ils croient fermement que les Anges dans le Ciel se couvrent de la fourrure du Glouton ; car les Kamtchadales, ainsi que toutes les Nations superstitieuses, se sont créé un Dieu à leur ressemblance ; & les paysages de leur froide contrée, servent de modèle, quand ils entreprennent une esquisse du Paradis.

La fourrure de l'Ours est extrêment utile ; on en fait des couvertures de lit très-chaudes, des bonnets, des gants & des colliers de harnois pour les Chiens, qu'ils attachent aux traîneaux. On est surpris que les Naturels ne se servent pas du Renne, de préférence au Chien.

Ils fabriquent avec les cornes récourbées du Belier sauvage, des cuillers, des plats, des coupes ; ils en ont souvent une petite suspendue à un ceinturon, dans laquelle ils boivent, quand ils sont à la chasse.

On attele ordinairement cinq Chiens à un traîneau qui ne porte qu'une seule personne. Ils sont coupés. On ne soumet jamais les Chiennes à cet exercice.

Il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques. Le chant mé-

lodieux qu'on attribue (1) au Cigne, ne le garantit pas d'être servi sur table, les jours de Festins.

La chair de Poisson leur tient lieu de pain. La graisse de Baleine fournit d'huile leurs lampes & leur cuisine.

Venons au personnel des Kamtchadales. On croit cette Peuplade d'une origine très-ancienne; on les fait descendre en droite ligne, des Mungales, Nation primitive d'Asie, qui se sera refugiée dans cette Peninsule, pour échapper aux Conquérans dont cette partie du globe a été si souvent affligée. Tous ces Héros, qui font tant de fracas dans les récits de l'Histoire, non seulement sont les fléaux de la génération qui a le malheur de les avoir pour contemporains, ils sont encore la cause de ce chaos déplorable qui règne dans les Annales du Monde. A leur approche, on se disperse, on se cache; & le caprice d'un Prince turbulent, déplace des Nations entières de leur antique patrie, & rompt le fil non interrompu d'une chronologie de plusieurs siècles.

Quoi qu'il en soit, les Kamtchadales, encore remplis du souvenir de leurs premiers ancêtres, n'ont pas renoncé à la prétention de remonter en droite ligne, à l'époque de la Création, par leur Dieu Koutkou. Ils se disent les Favoris du Ciel & les Fils aînés de la Terre. Le pays qu'ils habitent depuis un temps immémorial, semble à leurs yeux une terre de promission, une place

(1) Voyez une Dissertation très-curieuse de M. Mongèz, Garde du Cabinet des Antiques de la Bibliothèque de Sainte Geneviève.

d'élite que la Nature, en bonne Mère, leur a ménagée par une prédilection toute particulière. Heureux du moins par sa croyance, on ne sauroit trop bénir la mémoire des Législateurs politiques qui ont semé ces idées romanesques dans le cerveau de ce Peuple crédule. Il falloit en effet, tous les prestiges de l'imagination, pour faire aimer les bords du Kamtchatka à ceux qui s'abreuvent des eaux de ce fleuve, chargé de glaçons pendant les deux tiers de l'année. L'amour de la patrie est une passion locale, en vertu de laquelle il ne reste point de vuide sur la surface de la terre. Les Chefs des Nations n'ont pas tort d'entretenir ce feu sacré dans le cœur de leurs sujets ; c'est la baguette d'Armide, qui change en Eden les déserts les plus sauvages, les lieux les plus malfaisans. La connoissance circonstanciée de la Topographie de leur pays, & l'attachement qu'ils portent à cette contrée si peu aimable, prouvent du moins que les Kantchandales n'y sont point une Colonie de fraîche date.

Les Russes en soupçonnerent l'existence vers l'an 1650, & y tentèrent un établissement en 1700. Les Naturels du pays ne virent pas tranquillement l'arrivée des ces Etrangers. En 1715, il y eut une action qui pensa être décisive en faveur des premiers. Mais la destinée des Nations civilisées est de triompher des Hordes Sauvages, ou de corrompre, par leurs mœurs, ceux qui résistent à leurs armes. La petite vérole, présage d'une maladie pire encore, n'enleva pas moins de 20,000 Kantchadales en 1767 ; encore un demi-siècle, & cette

contrée aura perdu tout-à-fait ses premiers Maîtres, dont le nombre en ce moment monte à peine à 3000 tributaires. Le Sceptre Russe ne pese cependant pas sur leurs têtes. On leur a laissé le droit d'élire leurs Magistrats, pris au milieu d'eux. Chaque *Ostrog* (Bourgade), est gouvernée par un *Toion* (*Chef de Police*). On les a déchargés de la peine de mort, remplacée par le *Knout* (1). Le principal Commerce a pour objet la Pelleterie; & les Russes doivent quelques égards à une Horde demi-Sauvage, sur laquelle ils font des spéculations lucratives. Les Kamtchadales n'ont prêté qu'une oreille aux missionnaires Grecs; ils ont gardé l'autre pour leurs anciennes habitudes : ensorte qu'ils ne ressemblent pas plus à leurs Conquérans par les principes que par les traits du visage. Les Russes, & les Cosaques (2) qui les ont si bien secondés dans cette expédition, s'allient volontiers aux vaincus laborieux, qui les font vivre de leurs sueurs.

Les indigènes du Kamtchatka sont de petite taille; & voici le Costume des Hommes : l'habit de dessus a la forme d'une jaquette de Charretier; il est de nankin pendant l'été, & dans l'hiver, de peaux de Daims ou de

(1) Le Knut ou Knoute, est un supplice Russe : il consiste à recevoir sur le dos, un certain nombre de coups d'un fouet, composé d'une lanière épaisse, & tranchante sur les côtés. Le patient, à qui on fait grace de la vie, n'est pas toujours bien sûr de la conserver après cette exécution.

(2) Nation guerrière & jadis libre, qui ne se bat plus aujourd'hui pour son propre compte, mais qui sert la Russie, & qui en obtient des égards proportionnés à ses services.

Chiens, tannées d'un côté. On laiſſe le poil à l'autre côté; c'eſt celui qu'on met le plus près du corps. Ils portent par-deſſus une caſaque ſerrée, de nankin ou d'étoffe de coton, & au-deſſous de la caſaque, une chemiſe d'une légère étoffe de ſoie de Perſe, de couleur bleue, rouge ou jaune. De longues culottes de lin, qui deſcendent juſqu'au gras de la jambe; une paire de bottes de peau de Chien ou de Renne, dont le poil eſt en dedans, & un bonnet fourré, garni de deux oreilles qui, en général, ſe trouvent relevées contre la tête, mais qu'on laiſſe tomber ſur les épaules, lorſque le temps eſt mauvais, forment le reſte de leur accoutrement.

L'habit de fourrure que les Toïons portent les jours d'appareil, eſt compoſé de petits morceaux de fourrures triangulaires (1), marquetés de brun & de blanc, & réunis ſi proprement, qu'ils ſemblent appartenir à la même peau. Il eſt garni par le bas, d'une frange de ſix pouces de largeur, qui eſt faite avec des fils de cuir de différentes couleurs, & qui produit un très-bon effet. Une large bordure de peau de Loutre eſt ſuſpendue à cette frange: le parement des manches eſt encore de peau de Loutre, ainſi que le collet, & un jabot qui va juſqu'à la poitrine: il eſt doublé d'une peau blanche très-unie; un bonnet, une paire de gants & des bottes, travaillés avec un ſoin extrême, complettent cet ajuſtement.

(1) Dans le genre du Coſtume caractériſtique de notre Arlequin.

Les Ruſſes établis au Kamtchatka, portent l'habit Européen ; & l'uniforme de la Garniſon eſt d'un verd foncé, bordé de rouge.

Les habits de Femmes, quand elles ſe parent pour une Fête, ſont jolis & gais. Elles portent une robe flottante de nankin blanc, qui leur ſerre le col, attachée à un collier de ſoie. Par-deſſus, elles ont une jaquette courte & ſans manches, compoſée de nankins de diverſes couleurs, & des jupons d'une légère étoffe de ſoie de la Chine. Leur chemiſe, dont les manches deſcendent juſque ſur le poignet, eſt auſſi de ſoie. Un mouchoir de ſoie de couleur, enveloppe leurs têtes, & cache entièrement les cheveux des Femmes qui ſont mariées. La chevelure des Filles vierges encore, ou du moins non mariées, flotte en liberté ſur les épaules.

Le luxe des habits, ſur-tout du ſexe né pour plaire, règne à proportion autant à cette extrêmité du globe, qu'au centre des Etats de l'Europe.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Peninſule du Kamtchatka.

NOTICE



Desrais del. Miælle sculp.

femme Kamtschadale.

MŒURS

ET COUTUMES

DES KAMTSCHADALES.

IL ne faut pas toujours juger une Nation d'après le climat qu'elle habite. Se seroit-on attendu de retrouver, à l'extrémité [illegible] de l'Asie, dans une contrée froide même en été, où les bestiaux peuvent à peine subsister, Lieu d'exil redouté des malfaiteurs de la Russie, se seroit-on attendu d'y retrouver les mœurs dissolues des Sybarites?

Les habitans de la presqu'île du *Kamtschatka* (1) (qui se nomment eux-mêmes *[illegible]* (2)) ne sont connus que depuis les conquêtes des Russes. Quant à leur origine, eux-mêmes l'ignorent, & n'en ont conservé aucune tradition. Tout [illegible] bornés au présent, ils ne se [illegible] pas plus [illegible] qu'ils ne s'inquiètent de l'avenir.

Leur population n'est pas plus aisée à savoir. [illegible] le dénombrement d'une [illegible] [illegible] annuelle, [illegible] qu'on [illegible] [illegible].

(1) Nom de la rivière qui [illegible].
(2) C'est-à-dire, [illegible].

MŒURS

ET COUTUMES

DES KAMTSCHADALES.

IL ne faut pas toujours juger une Nation d'après le climat qu'elle habite. Se feroit-on attendu de retrouver, à l'extrémité orientale de l'Afie, dans une contrée froide même en été, où les beftiaux peuvent à peine fubfifter, lieu d'exil redouté des malfaiteurs de la Ruffie, fe feroit-on attendu d'y retrouver les mœurs diffolues de Sybaris?

Les habitans de la prefqu'ifle de *Kamtfchatka* (1) (qui fe nomment entr'eux *Itelmainns* (2), ne font connus que depuis les conquêtes des Ruffes. Quant à leur origine, eux-mêmes l'ignorent, & n'en ont confervé aucune tradition. Tout-à-fait bornés au préfent, ils ne fe fouviennent pas plus du paffé qu'ils ne s'inquiètent de l'avenir.

Leur population n'eft pas plus aifée à favoir. Comment faire le dénombrement d'une peuplade éparfe fur un terrein immenfe, & qui n'a pas intérêt qu'on connoiffe fes forces?

---

(1) Nom de la rivière qui coule à l'occident.

(2) C'eft-à-dire, Habitans.

Les Kamtſchadales ont deux traits qui caractériſoient Athènes; ils ſont nés imitateurs & curieux. Mais leur goût excluſif eſt celui qu'ils ont pour le plaiſir. D'une inſenſibilité ſtupide à l'égard des autres jouiſſances de la vie, il ſemble que l'amour leur tienne lieu de tout le reſte. Ils ne font point de proviſions, & ne penſent à fournir leur table que quand ils ont faim. Ils s'embarraſſent peu de l'aſſaiſonnement des mets. La quantité chez eux paſſe toujours avant la qualité. Mais ils réſervent à l'amour toutes les reſſources de leur génie, & lui conſacrent leur exiſtence entière. Par une ſuite de cette manière de voir, ce ſont les femmes qui donnent le ton au reſte de la Nation. Leur laſcive imagination, plus féconde en moyens que celle des hommes, leur a mérité ſur eux l'aſcendant le plus décidé. Elles s'en font obéir, comme s'ils étoient leurs eſclaves; & les hommes dans leurs bras conſentent à tout, pourvu qu'ils ſoient complétement heureux, à quelque prix que ce ſoit. Les voyageurs les plus exercés, & qui ont été à même de faire le plus d'obſervations en ce genre, ſont étonnés d'avoir encore de nouvelles pratiques à apprendre. L'amour, en ce pays rude & ſauvage, eſt un Protée plus habile encore que dans ces contrées heureuſes qu'il ſemble avoir adoptées pour le théatre de ſes jeux les plus variés.

Les liens du ſang ne forment point un obſtacle à leurs deſirs. Excepté entre le père & la fille, le fils & la mère, les parens ſe permettent tout entr'eux. A ces excès, ils en joignent un autre pire encore. Chacun

des deux ſexes ne veut pas toujours devoir à l'autre tous ſes plaiſirs. De telles mœurs doivent énerver une Nation. Auſſi l'amour de la gloire, ce reſſort ſi puiſſant qui opère tant de hauts faits, ne réagit point ſur le cœur des Itelmainns. Tous leurs exploits ſe bornent au vol des femmes & des chiens, dont ils s'emparent chez leurs voiſins, & parmi eux à la dérobée. Ils ſe défendent mollement & ſe vengent en poltrons. Au premier danger, ils ont recours à la reſſource des lâches, au ſuicide. Il ne leur faut pas même de motifs bien preſſans pour en venir à cette extrémité. A la première indiſpoſition qu'ils reſſentent, au premier chagrin qu'ils éprouvent, leur courage expire. Le criminel préfère les horreurs d'un ſupplice momentané, aux ennuis d'une longue priſon. On a vu des femmes enceintes (*laſſatœ, non ſatiatœ*), renoncer au doux titre de mère, pour ne point endurer les incommodités de la groſſeſſe, & les douleurs de l'enfantement. Que ces atrocités ne ſont-elles concentrées dans la preſqu'iſle de Kamtſchatka !

Ces Sauvages, capables de pratiques auſſi monſtrueuſes, ſont du moins excuſables, en ce qu'ils végètent dans la plus groſſière ignorance. Ils n'auroient point encore l'idée du nombre dix, s'ils ne s'étoient point apperçus qu'ils avoient cinq doigts à la main. Ils ont un geſte expreſſif pour marquer une quantité conſidérable, ils empoignent leurs cheveux.

La forme de leur Gouvernement n'eſt pas compliquée. Ils ſe diviſent par familles; chacune deſquelles compoſe un hameau préſidé par l'Ancien. Leur code

criminel n'eſt pas long. Le vol & l'aſſaſſinat ſont les ſeuls délits qu'on puniſſe; le premier, en faiſant des brûlures reconnoiſſables aux doigts; le ſecond, en livrant le coupable entre les mains des parties que le meurtre intéreſſe. Jadis, dans leurs querelles de village à village, ils éliſoient un Chef. Ces petites guerres étoient des coups de mains dont l'iſſue devenoit ſouvent tragique. Quand un hameau ſe voyoit bloqué, les aſſiégés, pour ſe ſouſtraire à la vengeance implacable de leurs ennemis, maſſacroient leurs femmes, leurs enfans & les vieillards, & ſe poignardoient eux-mêmes ſur les débris de leurs habitations en cendre. Une défenſe courageuſe & ſoutenue leur eût fait plus d'honneur. Ils ont pour armes la maſſue, la pique & les flèches. Autrefois ils ſe palliſſadoient avec des monceaux de pierres. Mais ces fortifications, qui ne faiſoient que les provoquer les uns contre les autres, leur ſont interdites ſagement par le Gouvernement Ruſſe. Ils ſe pratiquent deux ſortes de logement. La barraque d'hiver eſt quarrée & cachée cinq pieds en terre. La cabane d'été, au contraire, élevée ſur des piliers, reſſemble à des colombiers; on les conſtruit ainſi, pour éviter l'humidité du terrein. Leur batterie de cuiſine répond parfaitement à l'apprêt de leur comeſtible & au peu de choix des alimens. Tout leur eſt bon. Les chiens & leurs maîtres mangent au même plat. Ils ne ſavent ce que c'eſt que le pain, & ils ne boivent que de l'eau. De temps immémorial, ils ne s'enivroient qu'avec l'infuſion d'un certain champignon. Aujourd'hui, ils ont de plus le tabac à fumer.

Les

Les femmes ne partagent pas ces excès, pour mieux vaquer à leur goût dominant : elles ont bien ſu remarquer que l'ivreſſe de l'amour ſouffroit beaucoup de celle des boiſſons fortes.

Les occupations des Kamtſchadales ſont meſurées exactement ſur leurs beſoins. Ils chaſſent, ils pêchent, fabriquent leurs armures & leurs filets, conſtruiſent leurs nacelles & leurs traîneaux, dreſſent leurs chiens pour s'en faire voiturer, font leurs cabanes, les garniſſent de nattes & de quelques uſtenſiles, apprêtent les alimens, font quelques voyages & quelques échanges avec leurs fourrures. Les femmes travaillent auſſi; elles préparent les peaux; elles filent, & ſavent très-bien broder. Mais, on ne ſe livre à tous ces détails, que quand la néceſſité y contraint. Le ſoin de leurs plaiſirs eſt la grande affaire de leur vie. Une partie de débauche paſſe avant tout. Uniquement jaloux des jouiſſances du jour, le lendemain amenera ſa peine ou ſa joie; on ſe preſſe de vivre, & on n'exiſte que par les ſens. Avec un tel caractère, ils n'y réſiſteroient pas, s'ils habitoient une contrée abondante en productions ſpontanées. Ils ſe permettent la même intempérance à table qu'ailleurs. Ils ſe chargent l'eſtomac d'alimens ſans choix, juſqu'à ce qu'ils ſoient obligés de les rejetter pour recommencer. Les femmes, plus ſobres, ſe dédommagent par la licence des chanſons qu'elles compoſent ſur-le-champ & pour la circonſtance. Il échappe quelquefois à ces improviſatrices des ſaillies heureuſes & piquantes. Celle qui a quelques intrigues ſaiſit l'occaſion de les afficher aux yeux de ſon

mari, quand elle le ſait débonnaire & pacifique; & lui inſinue la conduite qu'il doit obſerver dans un inpromptu, dont voici un exemple :

In-promptu d'une Kamtſchadale.

« Ours jaloux! qui rodes ſans ceſſe autour de moi.
» Lâche ta proie, ſi tu veux garder ta fourrure. L'ami
» que j'aime eſt un chaſſeur adroit. Il ſaura bien me
» venger & te punir. Evite le ſort qui t'attend. Crains
» que je ne faſſe de ta dépouille un juſte-au-corps pour
» ton vainqueur. »

Un mari ſage doit alors ſe tenir pour bien averti; dès l'inſtant même il ferme les yeux ſur le galant de ſa femme, & ſe conſole avec ſa voiſine.

Il ne manque à de telles mœurs que le vernis du *decorum*, & le portrait des Kamtſchadales ſeroit celui de beaucoup d'autres Nations moins groſſières, mais non pas plus édifiantes.

Une autre remarque qui peut encore avoir ſon application, c'eſt que chez les Itelmainns, les hommes ſi traitables, ſi ſouples, ſi careſſans auprès des femmes, quand ils ont quelques deſirs à ſatisfaire, ſont entr'eux d'une froideur, d'une rudeſſe ſingulière. Ils ne s'abordent point avec cet air de prévenance qui ſied ſi bien à des frères. Ils ne ſe paſſent rien; & le plus léger prétexte donne lieu à des injures & à des querelles. Les hommes galans envers le ſexe, ſont ordinairement d'un commerce difficile entr'eux.

Au Kamtſchatka, le mariage n'eſt un acte ni civil ni religieux; on s'unit ſans formalité & auſſi ſouvent qu'on veut. Mais les hommes uſent ſobrement de la permiſſion; attendu qu'en multipliant leurs femmes, ils ne font qu'augmenter le nombre de leurs tyrans. Pour dire: *ſe marier*, on ſe ſert de cette expreſſion, *attraper une fille;* on entend par cette phraſe, introduire ſon collier dans les haut-de-chauſſes de celle ſur qui on a jetté les yeux. Du reſte, un Kamtſchadale n'attache aucun prix à la virginité. Une femme paſſe ſans difficulté de la caſerne des Koſacs ſur la natte d'un épouſeur. Une veuve ne trouve de ſecondes noces qu'en ſortant des bras de quelques ſoldats Ruſſes, aſſez généreux pour la purifier de la ſouillure que la mort de ſon premier mari eſt cenſée lui avoir fait contracter.

Des maladies graves de toute eſpèce ſont les triſtes réſultats d'une exiſtence auſſi peu régulière: la vigueur du tempérament ne fait que rendre plus redoutables ces fruits amers de la débauche. Les Ruſſes aſſurent que l'aînée de la petite vérole étoit connue au Kamtſchatka avant leur arrivée.

La Religion de ces Inſulaires eſt tout-à-fait abuſive & dériſoire. Les obſervateurs Ruſſes, qui nous les ont fait connoître, aſſurent très-poſitivement qu'*ils n'aiment ni ne craignent Dieu*, & que l'*idée d'une Providence leur paroît ridicule.* Ils ſont Chrétiens, comme ils étoient Païens. Ne ſe refuſant rien en ce bas monde, ils ne font aucun cas de l'autre vie; & ce n'eſt pas en leur parlant du Paradis ou de l'Enfer, qu'on parviendra à les amender.

Ces idées ſont trop métaphyſiques pour un Peuple qui n'eſt ſuſceptible que de perceptions ſenſuelles & terreſtres. Puiſque l'exemple a quelque priſe ſur eux, que ne leur donne-t-on pour voiſins quelque colonie d'honnêtes gens, plutôt que de faire ſervir leur patrie d'exil aux mauvais ſujets de la Ruſſie !

Avant de paſſer au coſtume des Kamtſchadales, arrêtons-nous une minute à leur ſignalement : taille au-deſſous de la moyenne, épaules larges, groſſe tête, viſage long & un peu applati, preſque point de barbe, nez écraſé, petits yeux, lèvres minces & jambes courtes. Les femmes ont les yeux & les ſourcils noirs, la peau du viſage aſſez délicate, le teint animé d'une rougeur naturelle. Leur main eſt jolie, leur pied mignon : en général elles ſont très-bien faites.

L'ancien habillement des deux ſexes diffère, à plu-ſieurs égards, de leurs modes actuelles. Ils ont conſervé, à la vérité, leur veſtiaire national, mais avec beaucoup d'imitation du coſtume étranger. Un Kamtſchadale vêtu à la manière ancienne de ſon pays, porte ſur la peau nue une ceinture de peau en guiſe de culotte ; par devant eſt attachée une bourſe, & par derrière un tablier de peau. Ils y ont ajouté des chemiſes ; & en hiver, ils ſont uſage de caleçons, de peau tannée, appliquée aux cuiſſes & nouée au-deſſous des genoux. Les culottes modernes de fourrures, la peau en dehors, deſcendent juſqu'aux talons. A préſent ils portent des bas. Leurs ſouliers ou bottines ſont de peaux de chien de mer, de poiſſon ou de renne. On les enjolive plus

ou moins. On les brode, on les colore, & on les assujettit avec des cordons passés autour de la cheville. Ils ont aussi des chaussures faites exprès pour marcher sur la neige. Leurs chemises sont de différentes étoffes. Par-dessus ils passent un juste-au-corps de pelleterie. Puis, ils endossent leurs *parkis*. Ce sont des pelisses ayant par en haut un trou si étroit, qu'à peine la tête peut le traverser. Le bas est brodé à la Toungouse, & garni de franges & de paquets de poils assez longs. Ils la recouvrent d'une autre pelisse de la même forme, mais plus ouverte, plus ample, & qui descend jusqu'aux pieds. Au col pend une bourse de fourrure qui retombe sur le dos, & qui peut servir de capuchon. Une pièce de peau de chien est attachée pardevant; on s'en couvre le visage pendant la nuit. Jadis, ils avoient des bonnets d'hiver faits avec de la fourrure ou des plumes d'oiseaux. En été, ils portoient des chapeaux de bois ou d'écorce d'arbre, ou tissus de bouts d'aîles de différentes volatilles, à la manière des coëffures Américaines, sur-tout en usage parmi les habitans du nouveau Monde, à l'orient du Kamtschatka. Induction qui peut jetter quelque jour sur l'Histoire primitive des deux Continens. Ces anciennes coëffures deviennent rares, & ont fait place aux bonnets Russes. On remarquera que les Kamtschadales ne coupent jamais leurs ongles.

Les femmes portent à présent des chemises, des culottes, des bas, des souliers, des brodequins, des pelisses de dessus & de dessous, à l'instar des hommes. Les pelisses, de dessus ont par derrière une pièce pointue & pendante

& ſont pour l'ordinaire garnies de bandes de fourrures fines, mieux brodées encore que celles des hommes, & ajuſtées de façon qu'on peut les porter, poils en dehors ou en dedans, *ad libitum.* Elles portent des gants même pendant la nuit. Autrefois les filles arrangeoient leurs cheveux à la Tatare. De nos jours, elles ſéparent leur chevelure en deux ſur le ſommet de la tête, puis la ramaſſent dans la nuque pour en faire une treſſe ornée de rubans & de perles de verre. Leur front en outre eſt couvert d'un bandeau. Autrefois les femmes mariées faiſoient pluſieurs treſſes de leurs cheveux, dont les extrémités raſſemblées n'en formoient plus qu'une amplifiée de cheveux poſtiches. Aujourd'hui elles portent des mouchoirs autour de la tête, ou mettent des bonnets de femme à la Ruſſe, eſpèce de chapeau ayant une pointe relevée. Elles ont des colliers de perles de verre. Préſentement la grande mode eſt de s'habiller tout-à-fait à la manière Ruſſe. Les habits parés ſont de drap de couleur. Les femmes qui ſe piquent de ſe bien mettre, portent des chemiſes de ſoie à manchettes, des ſurafanis à la Ruſſe, ou des robes en forme de chemiſes, des pantoufles, & une eſpèce de turban fait d'un mouchoir de ſoie, plié autour de la tête, au lieu de coëffe. Une parure de femme habillée à la mode coûte au Kamtſchatka juſqu'à cent peaux de zibelines ou de renards, que le mari, qui n'oſe refuſer, amaſſe comme il peut. Autrefois ces gens ne ſe lavoient jamais; préſentement les femmes mettent même du rouge & du blanc.

Il y a des femmes, & ce ſont les plus coquettes, qui affectent de porter des voiles. A l'abri ſous ces voiles, elles font impunément tout ce qu'elles veulent de leurs yeux, éloquens interprètes de leurs deſirs cachés.

Les hommes & les femmes ont preſque tous de belles dents, ſans doute parce qu'ils mangent preſque tout à froid.

Malgré tout l'appareil de leur garde-robe & de leur toilette, les deux ſexes ſe diſputent encore pour la malpropreté. Ils ont toutes les habitudes du pourceau.

Fin des Mœurs & Coutumes des Kamtſchadales.



Desrais del.

Mixelle sculp.

Insulaire, Nord Est, de l'Asie.



Desrais del.

Miœelle sculp.

Insulaires Nord Est de l'Asie.

MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
DE L'ARCHIPEL NORD-EST DE L'ASIE.

LES glaces de la mer ſeptentrionale ne ſont pas le ſeul obſtacle à vaincre, quand on tente le paſſage d'Aſie en Amérique, vers le nord-eſt. On trouve ſur ſon chemin un Archipel aſſez conſidérable, ſervant comme de communication entre les deux Continens, & peuplé d'Inſulaires plus ou moins féroces. Les Ruſſes ſont les ſeuls qui aient pénétré juſques dans ces Iſles connues déjà ſous le règne du Czar Pierre Ier. mais examinées avec plus de ſoin depuis 1760. Les relations qu'on en a rapportées ſont loin cependant d'être ſatisfaiſantes, ayant pour auteurs des Braconniers & des Marchands, obſervateurs groſſiers, mais voyageurs déterminés, & tels qu'il en falloit ſur des mers orageuſes & dans un climat auſſi rude. On déſigne une partie de cet Archipel ſous la dénomination d'*Iſles aux Renards*, ainſi appellées à cauſe de la grande quantité de renards noirs, bleus & roux qui s'y trouvent. L'Iſle la plus voiſine du Kamtſchatka eſt celle de *Bering*. L'*Iſle Kadyak* approche le

plus du Continent de l'Amérique. On remarque encore l'*Isle au Cuivre*, sur les Côtes de laquelle la mer jette en effet beaucoup de cuivre. Il en est beaucoup d'autres éparses & solitaires, qu'on n'a pas encore pu visiter. Les plus peuplées & les mieux connues sont les *Isles Aléoutes*, & les *Isles de Saint-André*. La nature du sol est presque le même dans tous ces morceaux de terre isolés. On y voit des marécages, des montagnes & des volcans, des forêts au nord, vers le midi de grandes pleines ouvertes, du gibier & quantité d'animaux amphibies, des coquillages de toute sorte, & du bois flottant que les vents chassent du Nouveau-Monde. La population y varie beaucoup, & n'est pas toujours proportionnée à l'étendue du pays. Telle Isle, de plus de cinquante werstes (ou quinze lieues) de tour, ne contient que deux familles, & quelquefois en nourrit cent. Les Insulaires eux-mêmes ne se sont jamais avisés de savoir en quel nombre ils étoient, & ils n'ont pas encore souffert d'être comptés par les soldats Russes. Un cadastre leur a paru le premier attentat contre la liberté. En 1766, on ne put enregistrer que trois cents soixante-sept mâles tributaires; on n'osa exiger d'eux un compte plus fidèle, quoiqu'on sût qu'ils pouvoient se monter à plus de mille hommes, sans les femmes & les enfans. Jusqu'à présent, ils ont eu la force de leur côté; & quantité de Kosaks ont été immolés au seul soupçon de vouloir faire violence aux naturels. Ceux-ci ne paient leur contribution volontaire que quand on ne paroît pas trop l'exiger. Les échanges du commerce peuvent seules enri-

chir la Couronne de Ruſſie, qui ne doit rien ſe promettre encore à titre de ſouveraineté. Très-peu de ces Iſles ont renoncé à leur indépendance naturelle.

D'après le rapport des mœurs de ces Inſulaires avec celles des Koraiks & des Américains du nord de l'Aſie, on pourroit aſſigner une origine commune à ces peuplades diviſées par la mer. L'idiôme eſt preſque le même auſſi dans tous ces différens petits cantons. La plupart des habitans ſont petits, mais bien faits & robuſtes aſſez pour ſupporter la dureté du climat. Doués de peu d'imagination, ils en ſont dédommagés par leur bon ſens, qui vaut peut-être mieux. Leur flegme les quitte difficilement; mais malheur à qui leur fait perdre le ſang-froid; la vengeance les aveugle & les rend indomptables. Ils ne ſont pas à l'épreuve d'un mal de longue durée; la patience les abandonne bientôt, & le déſeſpoir leur conſeille le ſuicide. Ils repouſſent l'injure, mais ils ne ſe permettent pas l'offenſe. Quoiqu'ils n'aient ni loix, ni maîtres, ils ne ſe livrent pas à ces excès qui compromettent la liberté; ils ne reſſemblent point à des eſclaves échappés de leurs fers. Le brigandage, le meurtre & la perfidie ne leur ſont pas du tout familiers. Un mari offre ſa femme à l'étranger honnête & cordial, & arrache la vie à celui qui n'attend pas cette politeſſe hoſpitalière pour en jouir.

Fiers enfans de la nature, ils n'ont point établi de rangs parmi eux. S'il eſt queſtion de faire un coup de main, le plus entreprenant ſe fait adjuger l'honneur de ſervir de guide à ſon parti; mais quand on a mis bas les

armes, il dépoſe ſon autorité accidentelle & rentre dans ſa famille confondu parmi ſes proches. Diviſés par familles, lors d'une expédition, ces familles ſe raſſemblent en ſociétés, afin d'oppoſer plus de réſiſtance à l'ennemi. L'ancien d'une race ne doit qu'à ſon grand âge l'ombre de ſupériorité dont il jouit à peine, & qu'on lui refuſeroit, s'il y attachoit trop de prétention.

Le territoire d'une Iſle appartient en commun à tous les individus des familles ou ſociétés qui l'habitent. Enſorte que des étrangers qui voudroient s'établir dans un coin de l'Iſle, auroient préalablement à conquérir l'Iſle entière. Mais on n'accorde l'hoſpitalité aux voyageurs, que quand ils ſont en petit nombre. S'ils arrivoient en troupes, ils deviendroient ſuſpects, & la guerre allumée auſſi-tôt de toute part ne s'éteindroit que du moment qu'on les auroit détruits ou chaſſés tout-à-fait.

Bornés au petit cercle de connoiſſances qu'exige leur train de vie ordinaire, ils ſont d'une ignorance abſolue ſur tout le reſte. L'homme n'apprend qu'en raiſon de ſes beſoins. Ils n'ont point d'hiſtoire nationale. Le préſent ſeul les intéreſſe & occupe toutes leurs facultés. Un fait, du moment qu'il eſt paſſé, eſt perdu pour eux. Toutes leurs ſciences ſe bornent à additionner juſqu'à dix, & à multiplier par dixaines. Chaque Iſle eſt l'Univers pour celui qui l'habite, & n'a que des relations momentanées avec ſa voiſine. On y tire parti de la nature, telle qu'on la trouve. On n'élève point de beſtiaux. La chaſſe & la pêche ne ſont pas même en uſage. On tend au gibier des pièges ingénieux, & on prend le

poiſſon en le barricadant dans les petites rivières. Les femmes travaillent comme les hommes, même aux ouvrages les plus groſſiers & les plus pénibles. Si nous ſommes peu tentés d'une telle exiſtence, ils nous rendent bien la pareille : un Inſulaire, poſſeſſeur d'une tanière bien clauſe, d'un bon canot, & maître de pluſieurs femmes, n'a plus de deſirs à former. Le monde entier ſeroit à lui, qu'il ne paroîtroit pas plus fier, ni plus ſatisfait de ſa perſonne.

Le fer n'entre point dans la conſtruction de leurs armes. Le bois, la pierre & les os en forment ſeuls la matière. Ils ont des javelots bien ailés, bien armés & longs de trois pieds, qu'ils ſavent lancer à l'aide d'un petit bouclier, juſqu'à la diſtance de trente braſſes. Ils font uſage de l'arc, de la fronde & de la maſſue. Le Gouvernement Ruſſe a eu la prudence de défendre de leur fournir aucune eſpèce de ferraille, pour ne pas les rendre plus intraitables qu'ils ne ſont déjà. Mais on s'eſt bien gardé d'empêcher chez eux l'importation des champignons enivrans, des liqueurs fortes & du tabac. Il eſt vrai que ces denrées ne peuvent faire du tort qu'à eux ſeuls, & préparent de loin, en les affoibliſſant, la réduction de ces Peuples libres encore. Cependant, il ſemble qu'ils aient pénétré l'intention des nouveaux venus, en ne faiſant aucun cas de ces dons ſi avidement reçus de tous les autres Sauvages.

Leurs habitations ſont de deux ſortes; le caveau d'hiver, *oullas*, & la barraque d'été, *barabaras ;* c'eſt un creux fait en terre plus ou moins profondément, &

recouvert par un grillage de perches; on entre par ce toît, qui sert en même-temps de sortie à la fumée, quand on fait du feu, ce qui arrive rarement. Une pierre creusée & remplie d'huile de poisson sert de lampe pour éclairer ce sépulchre à l'usage des vivans. On s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents personnes. On en auroit une description plus détaillée, si les voyageurs les plus intrépides qui ont visité ces souterreins, eussent pu en soutenir le séjour de quelques minutes, sans se sentir le cœur soulevé. Dans quelques Isles, ces tanières sont moins profondes & ne contiennent qu'une seule famille, par attachement, dit-on, aux coutumes des ancêtres. En effet, il est vraisemblable que la belle nature, la nature primitive, a conseillé aux hommes de vivre en familles distinctes les unes des autres; mais il n'y a que la nature dégradée qui ait pu porter les hommes à s'entasser les uns sur les autres, à la manière des brutes. Les meubles & ustensiles ne sont point contraste avec leur logement, & on peut s'en former une idée d'après la peine qu'on doit avoir à s'en procurer, n'ayant aucune sorte d'instrumens pour les construire. Leurs alimens ne sont pas plus recherchés; ils se nourrissent de végétaux sauvages, de coquillages, & de tout ce qui appartient au règne animal, dans quelqu'état qu'on le rencontre, fraîchement tué & déjà en putréfaction, & presque toujours crud, ou seulement présenté à la fumée de leur lampe; & le tout sans sel. Mais ils boivent assez souvent de l'eau de mer, faute d'autres. Ils se régalent avec la graisse liquide des baleines, chiens de mer, &c. Leurs habi-

tudes ſont auſſi dégoûtantes. Nos animaux domeſtiques ſavent mieux vivre qu'eux. Et s'il étoit vrai que de tels individus fuſſent l'homme par excellence, l'homme de la nature; l'homme de la nature ſeroit le dernier des êtres. Les gardiens de nos maiſons ont une ſorte de pudeur, ils choiſiſſent un lieu écarté pour vaquer à leurs fonctions naturelles, & dérobent aux yeux ce qu'ils font. Nos Inſulaires n'ont pas même cet inſtinct du chat & du chien; ils ne changent jamais de place pour ſatisfaire à tous leurs beſoins quelconques, à meſure qu'ils ſe préſentent, & par-fois en même-temps. Cependant n'en concluons pas que la vie policée, telle qu'on la paſſe au ſein des grandes Villes, ſoit le véritable état qui convienne à l'eſpèce raiſonnable; la civiliſation de nos Capitales eſt peut-être l'excès oppoſé de la vie animale de nos Aſiatiques du Nord. Et l'on a vu plus d'une fois les extrêmes ſe toucher. Les Philoſophes cyniques n'avoient pas plus de vergogne que nos Inſulaires, & ſe livroient ſans retenue dans les carrefours d'Athènes aux mêmes abus qui nous révoltent en décrivant l'intérieur des tanières des Iſles orientales de l'Aſie. Le régime patriarchal, les mœurs paſtorales & la vie agricole, voilà le terme moyen auquel les hommes devroient ſans doute ſe fixer pour ſe conſerver heureux & bons, auſſi éloignés du luxe raffiné des Sybarites, que de la groſſiéreté des Sauvages.

Le mariage ne doit pas avoir de formes bien déterminées chez une Nation qui ſuit, ſans aucune modification, les appétits d'un tempérament très-exigeant dans

des contrées ſi peu faites par elles-mêmes pour porter au plaiſir. On ſe prend preſque ſans choix, on ſe quitte ſans motifs, & tout eſt réciproque entre les deux ſexes, qui jouiſſent des mêmes privilèges à cet égard. La propriété excluſive, & par conſéquent la jalouſie, y ſont inconnues. Une égale liberté, ou plutôt une indifférence brute, préſide aux unions paſſagères; on n'attache aucun prix aux prémices de l'amour, & la beauté novice eſt délaiſſée en faveur de la femme inſtruite & conſommée. Les enfans, preſqu'en commun, n'inſpirent d'intérêt que tant qu'ils ne peuvent ſe paſſer des ſoins de leurs parens, & leur deviennent tout-à-fait étrangers par la ſuite. La piété filiale n'y eſt point une vertu de miſe, & l'autorité paternelle y eſt preſque nulle. Cependant la naiſſance d'un fils, ainſi que le premier jour de la cohabitation avec une nouvelle femme, eſt le ſujet d'une petite fête auſſi barbare que les autres uſages des Inſulaires. On mange de la chair crue, on boit de la graiſſe, on chante des refrains dignes de la circonſtance, & l'on danſe au ſon de petites timbales, unique inſtrument de muſique. Eût-on cru rencontrer chez ces Sauvages une ébauche de nos maſcarades de carnaval & de nos bals maſqués? Ils ſe déguiſent la figure ſous un maſque de bois, d'une forme hideuſe, qu'on briſe ainſi que les timbales, à la fin de la ſolemnité nationale. Car ils n'ont point de fêtes Religieuſes. A l'occaſion d'une baleine échouée ſur le rivage, leurs Prêtres magiciens en remercient publiquement les Dieux dans un Cantique qu'on répète en chœur. On jette auſſi dans le feu, en offrande, quelques

quelques morceaux du monſtre marin. Ils ont de petites *idoles-penates* qu'on frotte de ſang & de graiſſe, comme pour les nourrir. Ils reſpectent dans les volcans la demeure des Divinités & des Eſprits. Mais ils ne ſont pas auſſi ſuperſtitieux qu'on devroit les en ſoupçonner. Un des points où l'extrême barbarie ſe rapproche d'une civiliſation raffinée, c'eſt l'inſouciance en fait de Religion.

Malgré le peu de choix des alimens qu'ils prennent & le mauvais air habituel qu'on reſpire dans leurs cavernes; malgré leur ignorance totale & les préjugés qui en ſont les ſuites, ils jouiſſent d'une bonne conſtitution & d'une ſanté durable, biens précieux qu'ils conſervent juſqu'à l'âge des dernières infirmités. Ils ne connoiſſent pas même la petite vérole. Une diete rigoureuſe de deux ou trois jours eſt leur panacée. Ils ſe ſoulagent du mal de tête, en s'ouvrant une veine à la tête, avec une pierre-à-feu pointue. Il arrive aſſez ſouvent que pour détremper de la colle, faute de liqueur moins commune, ils ſe ſont ſaigner, en ſe frappant rudement le nez.

Les plus riches d'entr'eux ne ſont point enterrés. On habille le cadavre de ſes plus beaux atours; on le dépoſe, accompagné des principaux uſtenſiles de ſon ménage, dans un canot qu'on ſuſpend à une eſpèce de potence; & le mort ſe conſume ainſi à l'air.

Chez eux, nos Inſulaires ſont preſque toujours nuds. Ils ſe débarraſſent de leurs habits en entrant dans leur tanière, dont la température eſt très-chaude. La plupart

d'entr'eux ſuſpendent devant les parties ſexuelles un petit tablier de peau ou de fourrure, ou bien une feuille; non par modeſtie, mais pour parer aux accidens. Il en eſt qui couvrent leur principale nudité avec une bourſe. Dans les Iſles les plus ſeptentrionales, hommes & femmes ont la coutume de ſe taillader le viſage, les bras & les mains, pour y imprimer des figures groſſières d'animaux & autres objets. Pour en rendre l'empreinte apparente & ineffaçable, ils frottent ces douloureuſes bleſſures avec de la poudre d'ardoiſe noire. On ſe perce auſſi les oreilles de quantité de trous, dans leſquelles on paſſe de petits paquets de plumes. On s'arrache la barbe, pour peu qu'elle ſoit touffue. Les femmes coupent leurs cheveux au front, ramaſſent les autres ſur le ſommet de la tête, & en font une treſſe. Dans quelques cantons, les hommes ſe raſent toute la tête avec des pierres tranchantes; d'autres ſe font une tonſure ronde, entourée d'une bordure de cheveux courts, à la manière de nos Capucins. Beaucoup d'entr'eux ne ſe lavent jamais le corps, & contractent un teint jaunâtre-foncé, tout-à-fait dégoûtant. Les plus propres ſe ſervent de leur urine, & ſe conſervent ainſi la peau fraîche & unie. Preſque dans toutes ces Iſles on a remarqué un uſage fort ſingulier. Les hommes & même les femmes ſe font pendant leur jeuneſſe deux profondes inciſions dans la lèvre inférieure, & un trou dans la ſéparation cartilagineuſe du nez. Lorſqu'ils veulent ſe parer (car ils ont la prétention de plaire), ils mettent deux petites dents dans les inciſions de la lèvre; ces dents ſont recourbées, polies & longues

d'environ deux pouces. La pointe recourbée est dirigée en haut, & l'autre extrêmité s'appuie contre la mâchoire. Dans le trou fait au nez, ils mettent en travers un petit os d'oiseau, afin de relever les narines; les plus galans font une troisième incision à la lèvre, & y placent une petite pierre colorée. Quand ils mangent, le sang de leur gibier qu'ils ne font jamais cuire, leur découle de la bouche à travers ces trous oblongs de la lèvre inférieure; spectacle hideux à voir.

La principale pièce de leur costume est un *park*, espèce de chemise qui descend jusqu'aux genoux. C'est l'habillement de parade. Il est fait de la peau du ventre de différens oiseaux aquatiques, tels que des grebes, ou colymbes (*alca arctica*). Les chemises de femmes sont de peaux de loutres de mer, ou de renards. On les porte toujours sur le corps nud, tantôt les poils ou les plumes en dedans, tantôt en dehors. Le côté uni de ces peaux est teint avec une terre rouge. Les *kamlaïs* sont des chemises plus longues qu'on porte en temps de pluie; on les fabrique avec les membranes qu'on retire des intestins du lion marin (*phoca leonina*), ou bien avec des peaux de poissons. Tantôt on les place par dessus le park comme un surtout, & tantôt sur la peau. Le linge est absolument inconnu dans ces Isles. On ignore aussi l'usage des hauts-de-chausses. En hyver, les plus frilleux portent des bas fourrés. Mais la plupart sont assez endurcis pour marcher journellement dans la neige pieds nuds, sans en ressentir aucune incommodité. En été, ils vont nue tête. D'autres mettent des chapeaux sculptés de bois qui ont la

forme d'un bec de canard, de la longueur d'un pied & demi depuis le front jusqu'à l'extrêmité antérieure; la partie du devant est moins large que celle de derrière, & faite à-peu-près comme une espèce d'écran, pour se garantir du soleil. Ces chapeaux, en forme de bec, sont peints avec des terres de couleurs que les Isles fournissent. Les bords en sont garnis de bouts d'aîles. La partie supérieure & le contour de la forme sont ornés de paquets perpendiculaires de la barbe du lion & de l'ours marins; (soies roides, longues de huit à dix pouces.) On les entoure en outre de cordons joliment travaillés, de perles de verre, & de quantité d'autres paquets de petites plumes; ensorte que ces chapeaux d'été ressemblent assez à des casques à la romaine, sur-tout lorsque la partie antérieure du bec est un peu relevée. La forme elle-même est ouverte; à son bord supérieur on attache une petite idole de la hauteur d'environ un pouce; elle représente une figure humaine assise, sculptée d'un os, & mieux faite qu'on ne devroit s'y attendre chez des gens qui n'ont ni couteaux, ni autres outils convenables. Les hommes portent aussi des bonnets de peau faits en cône hauts de huit à dix pouces. Les deux coutures opposées & le bord sont garnis de broderie; laquelle est entourée de franges de poils larges de quatre pouces. A la pointe du bonnet, sont attachés des cordons, des coquilles, &c. Dans quelques-unes de ces Isles, on porte des bonnets plus applatis, assez semblables à ceux de Coureur. La couture supérieure est ornée de longues franges de poils; les côtés & les bords sont brodés & garnis de

plumes. Les femmes portent des bonnets d'été de cuir, de peau de poiſſon, ou de la peau des inteſtins de différens animaux; ces bonnets de femmes ſont cylindriques, le fond de la forme eſt plat. Le bord en eſt droit & large de quatre pouces. Toute la ſurface du fond eſt brodée, auſſi bien que le contour du bord; ces broderies ſont très-bien travaillées, & faites de nerf de quadrupèdes, de poils & de perles de verre. Le contour du fond eſt garni de franges de poils de trois pouces. Les bonnets d'hyver des femmes ſont faits de peaux de grebes & de canards-plongeons, qu'elles écorchent de manière que le cou, les aîles & la queue reſtent à la peau; en les ſéchant, on a ſoin de leur donner une forme convenable, pour que cette peau puiſſe ſervir de coëffe, en faiſant paſſer la tête dans le corps du canard. Les plus hupées des Inſulaires n'ont point de coëffure à laquelle elles attachent plus de prix: & dans le fait, elle ne leur ſied pas mal. D'autres en ſéparent le cou, & attachent à la place une bande de peau double, large de deux doigts, roide, piquée, & brodée très-élégamment: enfin, les deux ſurfaces & les deux bords de ces becs artificiels ſont garnis de franges de poils. Cette bande remplace le col du canard; & au lieu de la tête, elles y attachent la mâchoire inférieure d'un *iſatis*, ou renard du nord. La même bande qu'elles peuvent plier & dreſſer comme elles veulent, paſſe pardeſſus le dos du canard, & donne une certaine conſiſtance à ce ſingulier bonnet.

Leurs habits d'apparat, faits des peaux du ventre de différentes volatilles ou de diverſes pelleteries, & fem-

blables à des chemifes, quant à la coupe, font amples, & defcendent jufqu'aux talons. Les bords très-joliment brodés ont une largeur de deux pouces. On y attache tout autour quantité de bandes de pelleteries fines, longues de fix à huit pouces. Par en bas il y a un falbala large de fix, compofé de bandes étroites de peau. La matière dont les différens habillemens font faits, dépend des productions de chaque Ifle & des circonvoifines. Plufieurs de ces Infulaires font continuellement vêtus de peaux de chiens de mer; les plus feptentrionaux s'habillent en peaux de rennes; les plus orientaux portent des fourrures qu'ils vont probablement chercher en Amérique, dont ils font peu éloignés, ou qu'on leur apporte de ce Continent. Les hommes & les femmes s'habillent de la même manière; cependant les hommes portent plus fouvent des peliffes de volatilles. Les femmes préfèrent la pelleterie fine, & une efpèce de peau de chamois pour l'été. Elles font bonnes couturières, & brodeufes très-adroites; au défaut d'aiguilles & de fil, elles fe fervent d'arrêtes de poiffons & de tendons de quadrupèdes qu'elles favent fendre & préparer.

L'une de nos gravures repréfente un de ces Infulaires faifant du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, & fe chauffant en fe tenant les jambes étendues précifément au-deffus des herbes féchées qu'il allume, & dont la fumée monte pardeffous fa peliffe.

Dans une expédition militaire, quand ils s'attaquent dans les formes, ils s'avancent en préfence les uns des autres, portant devant eux des paravents de bois, der-

rière lesquels une certaine quantité peut se tenir cachée, pour ne paroître les armes à la main devant leurs remparts portatifs, que lorsqu'ils sont assez près les uns des autres.

Le commerce que les Russes font avec ces Insulaires est déjà très-lucratif. Ils échangent de petites marchandises de quincaillerie, des perles de verre & autres *affiquets*, contre les meilleures fourrures qu'ils se procurent eux-mêmes; car ils ont obtenu dans plusieurs cantons la permission de chasser. Mais les chasseurs Russes doivent bien se tenir sur leurs gardes, & ne pas trop s'émanciper. Un étranger soupçonné de familiarité avec une femme du pays, paieroit de sa vie son imprudence, & entraîneroit dans sa disgrace tous ses compagnons qu'on extermineroit avec lui sans pitié. Un vaisseau Russe met un an à faire un voyage; & une cargaison complette peut consister en deux mille peaux de loutres de mer, deux mille à deux mille cinq cents peaux d'ours marins; environ mille peaux de jeunes loutres; deux mille renards blancs, &c.

Si le commerce ne doit être qu'un échange de bienfaits, les Européens n'ont-ils rien à se reprocher dans les traités qu'ils font avec ces Sauvages du nord-est de l'Asie? Ils nous laissent emporter leurs fourrures; que leur apportons-nous en dédommagement? Des colifichets. Il seroit temps de leur donner communication de nos lumières, & de rendre au genre humain cette Nation abbâtardie. Mais si nous en faisions des hommes, ils connoîtroient la valeur des choses, & nous feroient perdre l'espoir de nous enrichir à leurs dépens.

N. B. Au moment même où nous tenons la plume (Juin 1785), le Lieutenant-Colonel Blumer est chargé, dit-on, par l'Impératrice de Russie d'aller tenter de nouvelles découvertes dans l'Archipel du Nord. Accompagné de quelques Savans & Géographes, il fera voile du fleuve Anadir pour parcourir les Côtes d'Asie & d'Amérique. Après avoir doublé les Caps Tschalatzki au soixante-quatorzième & soixante-deuxième degrés de latitude septentrionale, il doit tâcher de fortifier les relations de commerce qu'on a établies avec les Américains de cette partie du monde, en commençant par l'Isle Behring.

Fin des Mœurs & Coutumes des Insulaires de l'Archipel nord-est de l'Asie.



Desrais del.

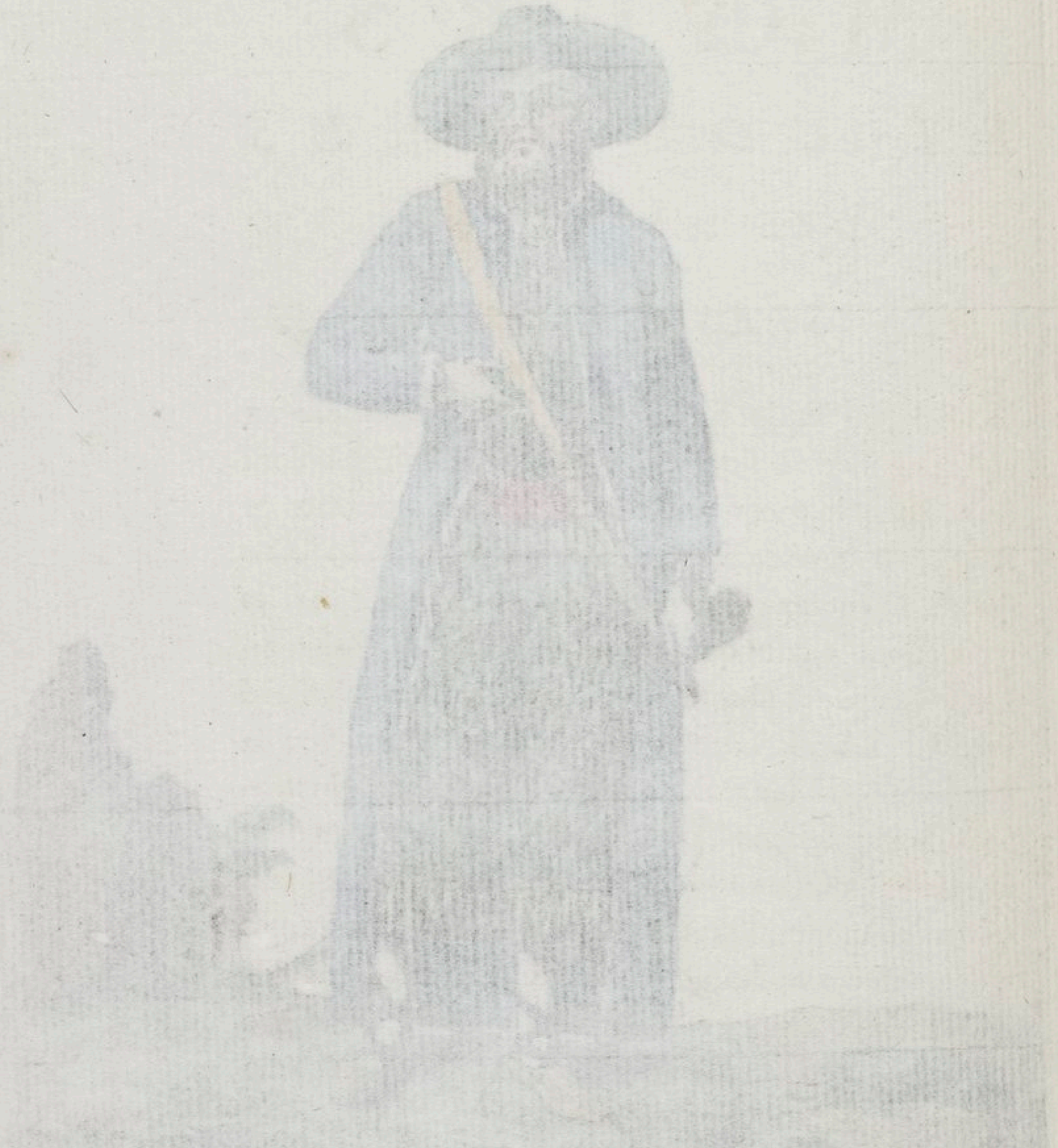
Mixelle sculp.

femme Kourilienne.



Desrais del. Mixelle sculp.

Homme Kourilien.



MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DES ISLES KOUSIENNES.

LE Japon & le Kamtſchatka ſont ſéparés par un eſpace de mer où l'on rencontre quantité d'iſles dont on ne connoît encore qu'une vingtaine ſous le nom de *Kouſiennes* ou *Kouriliennes*. Les plus grandes, les ſeules qui ne ſoient pas déſertes, diffèrent entr'elles par les productions autant que par le caractère des habitans. Les Inſulaires les plus ſeptentrionaux ont quelqu'affinité avec les Kamtſchadales, & ſemblent reconnoître la domination Ruſſe : mais ils ſont ſi éloignés de la Métropole, & ils inſpirent ſi peu d'intérêt, qu'ils s'acquittent de leurs impoſitions avec beaucoup d'inexactitude, ſans qu'on s'en montre beaucoup jaloux. Ils ſont eux-mêmes le dénombrement des tributaires; & en 1766 ils ne déclarèrent que deux cents ſoixante mâles. Ce cadaſtre qui varie à chaque paiement, ne peut ſervir d'échelle pour juger de leur population.

Les Inſulaires les plus méridionaux relèvent des Japonois dont ils ſe rapprochent déjà par les mœurs, la figure & le langage. Ils forment la moyenne partie de

cet Archipel, & la plus déliée ou plutôt la moins brute. Ils ſont humains & hoſpitaliers, & mettent beaucoup de probité dans le petit trafic qu'ils ont avec le Japon. Ils échangent l'huile de leurs baleines, leurs fourrures & la plume des aigles de leurs montagnes, contre de la vaiſſelle, du bois vernis, des ſabres, des marmites, du tabac, des étoffes & autres objets de luxe. Tant qu'ils ſont heureux dans leurs entrepriſes, ils ne s'en dégoûtent point. Mais au premier revers, le courage les abandonne, & le ſuicide eſt leur reſſource. C'eſt celle des lâches ou des Héros; Antoine fit par foibleſſe ce que Brutus fit par vertu. La vieilleſſe, qui joue un ſi triſte rôle chez les Nations policées, eſt l'objet de la vénération particulière des Kouriliens. Un étranger obtient tous leurs égards. Mais ils réſervent toute leur affection pour l'intérieur de leurs familles. Dans leurs viſites réciproques, il règne une cordialité tout-à-fait touchante. On ne ſait qu'imaginer pour bien recevoir ſes hôtes. Les femmes ſe parent, les hommes ſe mettent ſous les armes. Du plus loin qu'on s'apperçoit, on ſe ſalue en ployant les genoux; puis on s'embraſſe, & l'on ſe prodigue des baiſers ſouvent humides de larmes. Après ces premières effuſions de la ſenſibilité, on ſe raconte, debout, ſes aventures reſpectives. Le récit en eſt ſouvent prolixe, comme ceux du bon Homère. Mais l'attention ſe ſoutient juſqu'au bout; & une curioſité indiſcrète ou inſultante n'en eſt jamais le motif; à la fin de ces diſcours d'une ſimplicité rare & précieuſe, on ſe trouve lié d'une amitié qui dure autant que la vie. Pendant ce temps, les

femmes s'occupent d'un repas peu ragoûtant, mais assaisonné par des chansons & des historiettes qui font beaucoup rire, jamais cependant avec le secours de la calomnie. Malheur à celui qui voudroit en imposer, & blesser la vérité pour amuser davantage. Tout se passe sans tumulte. Dans le feu même de la gaieté, il ne leur échappe rien de contraire à l'honnêteté. En quittant la table, les convives sont aussi réservés qu'en s'y plaçant.

Presque toujours on enlève la femme qu'on veut épouser; & l'hymen ne fait que glaner après l'amour dans le champ du plaisir. Mais l'infidélité conjugale est une affaire grave. L'adultère a le choix d'un accommodement dispendieux ou d'un cartel. Les deux champions ne peuvent se porter plus de trois coups chacun.

Les Kouriliennes ont presque toujours des couches laborieuses. La sage-femme donne un nom au nouveau-né, & tout est dit. Apparemment que chez ce Peuple, on doit payer uniquement de sa personne. En ce pays, pour être homme, il suffit d'exister; & la naissance est le seul acte nécessaire pour constater les droits attachés au titre d'homme.

Les Kouriliens enterrent leurs morts en été. En hyver, ils se contentent de couvrir le cadavre sous un monceau de neige.

Ils sont païens : leurs idoles qu'ils appellent *yougouts*, sont des poupées composées de coupeaux de bois joints ensemble, & configurés fort ingénieusement : elles ont une place particulière dans les cabanes.

Les Kouriliens, proprement dits, ſont petits, ont le viſage rond, un peu applati, les cheveux noirs, & beaucoup de barbe. Leur corps eſt tout velu. L'habillement des Inſulaires ſeptentrionaux reſſemble beaucoup, pour la forme, à celui des Toungouſes; il eſt fait de peaux de cignes & autres oiſeaux aquatiques, de peaux de chiens de mer & autres animaux marins. Ils coupent leurs cheveux près de la tête, & portent des chapeaux tiſſus de roſeaux. Les méridionaux aiment à avoir beaucoup de barbe. Ils laiſſent leur chevelure dans toute ſa longueur. Nous n'adopterons pas ſans doute la mode qu'ils ont de ſe colorer les lèvres d'une teinte de noir. Les habits de ces derniers ſont à la chinoiſe, longs, & de toile de coton ou d'étoffes de ſoie; tantôt auſſi de ventres d'oiſeaux aquatiques, tantôt de pelleteries. Un ſabre du Japon eſt ſuſpendu à une ceinture qu'on porte pardeſſus l'habit. Les hauts-de-chauſſes ne ſont point d'uſage parmi eux.

Les femmes s'habillent à-peu-près comme les hommes, ſi ce n'eſt qu'elles ſe coupent les cheveux ſur le front, pour n'en point être incommodées; elles ſe colorent les lèvres, à l'exemple des hommes, mais d'un noir beaucoup plus foncé. Hommes & femmes ſe font coudre différentes figures noires au viſage, ſur les mains & aux bras. Ils aiment tant les modes étrangères, qu'en les combinant avec leur coſtume national, il en réſulte une figure tout-à-fait groteſque. Ils aiment beaucoup la diverſité des couleurs; mais ils ne montrent pas le même goût pour la propreté.

Fin des Mœurs & Coutumes des Kouriliens.



fille Bratzke à Vdinskoi Ostrog.



femme Metchereke.



Devineresse du district de Krasnojarsk.



Chamanne Bratsquienne.



Devineresse de krasnojarsk.





Devin de kamtschatka.

MŒURS

ET COUTUMES

DES DEVINS ou SCHAMANS

DES DEUX SEXES,

Répandus parmi les Nations septentrionales de l'Asie.

Nil credo Auguribus, qui aures verbis divitant
Alienas, suas ut auro locupletent domos.

Ex fragmentis Astyanactis vet.

Augures! loin de moi! loin, tous ces Charlatans
Qui vendent à prix d'or, ces mots vuides de sens.

ROME, même au siècle d'Auguste, avoit ses Augures : les peuplades demi-sauvages de l'Asie boréale ont leurs Devins, & ceux-ci ne le cèdent point à leurs prédécesseurs. Seulement, leurs moyens sont accommodés au génie grossier des hommes qu'ils ont à tromper. La Religion ou plutôt les pratiques superstitieuses des Schamans datent de la plus haute époque, si toutefois on peut en assigner à une croyance absurde & contraire

MŒURS
ET COUTUMES
DES DEVINS OU SCHAMANS
DES DEUX SEXES,
Répandus parmi les Nations ſeptentrionales de l'Aſie.

Nil credo Auguribus, qui aures verbis devitant
Alienas, ſuas ut auro locupletent domos.

Ex fragmentis Aſtyanactis attii.

Augures ! loin de moi ! loin, tous ces Charlatans
Qui vendent à prix d'or des mots vuides de ſens.

ROME, même au ſiècle d'Auguſte, avoit ſes Augures : les peuplades demi-ſauvages de l'Aſie boréale ont leurs Devins, & ceux-ci ne le cèdent point à leurs prédéceſſeurs. Seulement, leurs moyens ſont accommodés au génie groſſier des hommes qu'ils ont à tromper. La Religion ou plutôt les pratiques ſuperſtitieuſes des Schamans datent de la plus haute époque ; ſi toutefois on peut en aſſigner à une croyance abſurde & contra-

dictoire, embraſſée ſelon les circonſtances par des hordes vagabondes à la merci du premier impoſteur qui trouve ſon intérêt à leur propoſer ſes viſions pour des articles de foi. Et aſſurément, il ne faut pas beaucoup de logique pour convaincre des Finnois, des Tatars, des Samoyèdes, des Oſtyaks, des Sibiriaks, des Yakoutes, des Toungouſes, des Kamtſchadales, &c.

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que les femmes qui jouent un ſi triſte rôle chez ces Nations barbares, objet du mépris des hommes qui croient compromettre leur dignité toutes les fois qu'ils daignent s'approcher de leurs compagnes, les femmes cependant peuvent aſpirer au rang de Devinereſſes ou de Schamanes, & y trouvent des croyans & des dupes.

Ces eſpèces de Prêtres ne ſont pas les premiers de la Nation. Gens du commun, ils ne ſe font conſidérer que par une étude profonde des dogmes, & ſur-tout du cérémonial de leur ſecte, & détournent les regards ſur eux par un coſtume plus ou moins bizarre. Ils connoiſſent aſſez le cœur humain (qui eſt le même par-tout), pour ſavoir qu'on n'obtient tout de l'eſprit qu'après avoir parlé aux yeux. En conſéquence, ils ſe *caricaturent* à l'envi l'un de l'autre. Plus ils s'éloignent des habitudes ordinaires de la vie privée, plus on les croit proches de la Divinité, dont ils ſe diſent impudemment les interpretes. Preſque tous portent des habits longs à la manière des Orientaux. Ces vêtemens, pour la plupart de peau tannée, ſont chargés de quantité d'idoles de fer laminé, de grelots, de clochettes, d'anneaux, & de mille autres

clincailleries, de griffes d'aigles, de peaux de ferpens empaillés, de bandes étroites de pelleteries, &c. Les bas, qui font auffi de peau, tiennent lieu de bottes. Les bonnets, qui ont tantôt la forme des cafques Romains, tantôt celle des capuches de nos Moines mendians, font garnis de plumes de hibou, & des ferpens empaillés pendent tout autour. Un Prêtre, ainfi accoutré, lorfqu'il fe met en marche, fait entendre avec toute cette ferraille un bruit fourd qui produit fon effet dans les lieux fombres, fur-tout quand, près d'un grand feu allumé pour le facrifice, ils font mille geftes plus chargés les uns que les autres. Ces Prêtres ne vivent pas toujours de l'Autel. Ils éprouvent des jours de difette qui les obligent à recourir au travail des mains, ou à l'adreffe de leurs bras; la chaffe & la pêche deviennent alors leurs reffources dernières.

La principale pièce de leur coftume eft un tambour dont la peau couverte de figures hiéroglyphiques, fait donner à l'inftrument l'épithete de magique. Au fon de ce tambour redoutable, on évoque les mânes & on chaffe les efprits.

La doctrine des Schamans eft affez verfatile. Chacun d'eux la modifie felon les événemens ou la portée de fon intelligence. Cependant on reconnoît affez généralement un Dieu univerfel, mais on lui donne des formes fi gigantefques, qu'il ne fauroit communiquer avec les hommes. Ils paroiffent fi peu de chofe à fes yeux, qu'il foupçonne à peine leur exiftence, & ne fauroit faire attention à ce qui leur arrive. On le place

ſi loin de nous, que nous ne ſaurions en être entendus, puiſqu'il ne nous apperçoit preſque pas. Donc (concluent-ils) c'eſt perdre ſon temps, ſes peines & ſon offrande, que de lui adreſſer des prières. Comment aimer celui qui ne daigne pas s'occuper de nous, & pourquoi craindre celui qui ne prend pas ſeulement garde à nous? Les Kamtſchadales (1) vont plus loin encore, & profeſſent, pour ainſi dire, l'impiété. Si Dieu exiſte (diſent-ils), les imperfections de la Nature atteſtent en lui une intelligence bornée; & les maux qu'on y ſouffre, un pouvoir limité. C'eſt ici le cas de remarquer combien les extrêmes ſe rapprochent. N'avons-nous pas vu chez les anciens & chez les modernes, des Philoſophes (dont on ne ſauroit trop déplorer les écarts de l'eſprit) en venir après de longs raiſonnemens aux mêmes réſultats blaſphématoires où les Kamtſchadales furent conduits par un inſtinct groſſier? D'autres peuplades de ces contrées s'en rapportent au témoignage de leurs ſens, & ne voyant rien de plus beau au monde que le Soleil, ils le déifient, ou tout au moins en font

(1) Cette doctrine ſi peu édifiante & qu'on a peine à croire poſſible, a été remarquée par des Obſervateurs dignes de foi, envoyés par la Ruſſie pour faire la deſcription des Peuples ſoumis à cet Empire. Voyez la Diſſertation ſur le Schamaniſme, qui termine la Collection des deſcriptions de ces différentes Nations, imprimée à S. Pétersbourg en 1777, in-4°. Figures.

la résidence ou l'emblême d'un Dieu. Les Teleoutes se peignent Dieu sous les traits d'un vieillard à longue barbe blanche, & cette erreur leur sert du moins à quelque chose; la vieillesse parmi eux en devient plus sacrée. Heureux les Peuples chez qui la superstition tourne au profit des mœurs. Les Tatars-Altayens revêtissent leur Divinité d'un uniforme de dragon; c'est dire assez que cette peuplade est guerrière.

Si le culte de l'Être-Suprême est négligé ou méconnu, celui des Dieux subalternes est l'objet de tous leurs soins; & comme il y a du bien & du mal sur la terre, on leur suppose un bon ou un mauvais génie, selon l'occurrence. Tous les objets matériels & même les êtres purement idéaux leur sont autant de Divinités, qui rentrent souvent les unes dans les autres. Mais les Schamans qui trouvent leur intérêt dans cette confusion, n'auroient garde de porter au sein des ténèbres le flambeau de la saine critique, quand bien même il seroit passé dans leurs mains avides. Les Toungouses ont un Dieu pour la santé, un autre pour les voyageurs, pour les enfans, pour les femmes & pour les bestiaux.

Immédiatement après leur Dieu universel, ces Païens ont cru être très-conséquens que de placer un *Maître-Satan* (*Schaïtan*), qu'ils craignent beaucoup plus qu'ils n'aiment l'autre; par la raison qu'on est bien plus pressé d'appaiser celui qui peut nous faire du mal, que de bénir celui qui nous fait du bien.

Ils sont un peu plus raisonnables dans le culte qu'ils consacrent à leurs demi-Dieux, c'est-à-dire, aux mânes

de leurs ancêtres qui ont bien mérité de la poſtérité par des ſervices rendus à leur Patrie. Mais quels ſont les bienfaits de leurs Schamans, pour partager les honneurs divins avec leurs Héros ? Du reſte, leurs grands Dieux ainſi que ceux qui ne le ſont qu'à demi, ne s'offrent toujours à eux que ſous la propre figure de l'homme. Ils en ont ſeulement exagéré les proportions. Chez tous les Peuples ignorans ou mal inſtruits, Dieu n'eſt qu'un perſonnage coloſſal à face humaine, & qui a les bras longs.

Ils croient le monde éternel. La mort, ſelon eux, n'eſt point la ceſſation de l'exiſtence, mais une ſuite, modifiée différemment. Ils ne diſent point que l'homme eſt compoſé de *corps & d'ame*, mais de *corps & de vie*. Peut-être n'eſt-ce que la même idée. Mais cette théorie aſſez ſage eſt offuſquée de quantité de menues pratiques qui captivent toute leur attention, & que leurs Prêtres, qui n'auroient rien à faire auprès d'eux ſans cela, ont grand ſoin d'entretenir ; auſſi ſe croient-ils environnés de revenans, obſédés d'enchantemens, & ſelon qu'une peuplade eſt contente ou mécontente en ce monde, elle ſe peint l'autre vie ſous des couleurs plus ou moins triſtes. Les malheureux eſpèrent un Paradis ; les heureux craignent un Enfer ; enſorte que tout eſt à-peu-près compenſé. Jaloux de conſerver ſon aſcendant ſur ſes compatriotes, même après le trépas, un Prêtre Schaman, à l'article de la mort, ordinairement affiche le courage, & pour ſe diſtinguer, ordonne que ſon corps ſoit brûlé, afin que rien de mortel ne reſtant de lui, on croie plus

facilement à son admission parmi les Dieux, dont il a été le représentant & l'interprete.

On remarquera que toutes ces Hordes païennes ont des petites idoles, espèce de poupées habillées absolument comme leurs Schamans. Ensorte que le costume porte les Peuples à confondre le Prêtre avec la Divinité. Quelquefois un rocher remarquable par sa configuration pittoresque, leur sert de simulacre & attire leurs hommages; moins absurdes en cela, que du moins ils n'adorent pas leur propre ouvrage. Eh! quel objet dans la Nature après le Soleil doit en imposer davantage à l'homme, que ces masses jettées sur la surface du globe, & que n'a pu entamer la lime du temps? L'Observateur le plus en garde contre l'illusion des sens, ne peut s'empêcher d'être frappé à la vue de ces rocs menaçans qui paroissant toucher au Ciel & se soutenir de leur propre poids, impriment au loin un caractère de grandeur & de force. Au pied de ces monts dont le sommet intact n'a jamais été franchi, que l'homme est petit & religieux! Le sentiment de sa foiblesse l'occupe tout entier; la Nature, du haut de son Tribunal inaccessible, semble l'accabler de tout le poids de sa majesté sévère: pour peu que l'infortune pèse sur le cœur de celui qui gravit silencieusement le bas de la montagne escarpée, il se laisse emporter par la crainte ou l'espoir; son imagination s'exalte par degrés, & lui fait voir sur le pic un Dieu irrité qu'il ne sauroit trop tôt fléchir; ou bien un Dieu consolateur qui lui promet

après la mort un lieu de repos au-delà de ces monts couronnés de nuages.

D'autres peuplades placées dans un canton moins ſauvage, adorent l'Idole-Mouton; c'eſt la dépouille de ce paiſible quadrupède remplie de paille & ſurmontée d'une tête d'homme groſſièrement figurée en bois. Quelques-uns ont leur Idole-Loup faite de la même manière. Mais le ſentiment qui conſacre l'une & l'autre effigie n'eſt pas le même : ceux-là ſont guidés par la reconnoiſſance, ceux-ci par l'appréhenſion du dégât. Ces Idoles ſe reſſentent de la bonne ou de la mauvaiſe humeur de leurs adorateurs; ſelon qu'ils ſont contens d'elles ou non, on les fouette, ou on les encenſe avec de la fumée de graiſſe.

On vaque aux cérémonies du culte, ou dans l'aſſemblée de toute la Nation, ou au ſein de ſa famille; & l'on célèbre des ſacrifices tantôt en raſe campagne, dans un lieu conſacré ou découvert; tantôt ſous des abris de ſapins, en préſence du Soleil, ou la nuit devant un grand feu allumé au clair de la Lune. Les offrandes & les victimes ſont priſes indiſtinctement parmi les productions du triple règne de la Nature; végétaux, animaux ou minéraux, la facilité de ſe procurer tel ou tel objet, en détermine le choix. C'eſt dans ces ſolemnités que les Prêtres Schamans jouent leurs rôles, qui conſiſtent en contorſions & en grimaces, en libations, en ablutions; le tout ſe termine par un repas où l'on mange les reſtes des Dieux. On récite quelques Prières, eſpèce de

de Litanies composées des noms de toutes les Divinités de la Nation, que le célébrant invoque l'un après l'autre, & auquel tous les assistans répondent par des vœux.

Au lieu de tous ces sacrifices qui leur coûtent tant d'animaux utiles, que ne se contentent-ils de faire bénir leurs chevaux, leurs rennes, leurs chiens, leurs grands troupeaux & leur menu bétail; comme c'est la coutume chez la plupart d'entr'eux? On les oblige à passer à travers la fumée, qui est censée avoir la vertu de les purifier. On trouve dans nos campagnes quelque trace de ces pratiques superstitieuses, dont l'origine est due peut-être aux moyens curatifs qu'emploient les Médecins vétérinaires pour préserver les bestiaux d'une contagion. Car jadis les premiers Législateurs se servoient du culte religieux pour donner une sanction à des usages salutaires dont le vulgaire auroit fait peu de cas, & qu'il eût laissé tomber en désuétude sans cet innocent artifice. Moïse en offre plus d'un exemple dans son Code sacré.

En général, toutes ces Hordes septentrionales de l'Asie sont nées avec un esprit dévotieux. Tout dans la Nature devient pour eux un motif pour prier. Leurs Prières sont brèves, mais fréquentes; & ils sont plus de bonne foi en les récitant, que leurs Prêtres Schamans qui leur en donnent l'exemple, & qui leur en font une loi. Ont-ils une montagne à franchir? ils s'arrêtent au bas, & les yeux fixés sur le sommet, ils s'écrient à haute voix & avec onction :

PRIERE D'UN SAUVAGE ASIATIQUE,

A la vue d'une montagne.

« Dieu de cette montagne ! ouvres-moi passage. Fais-
» moi trouver le sentier le plus court & le moins péril-
» leux. Ne permets pas qu'un quartier de rocher cédant
» sous mon poids, m'entraîne dans sa chûte au fond de
» quelque précipice. Ne me cache pas plus long-temps
» la vue de la terre où je suis né, de la cabane où j'ai
» ouvert l'œil aux feux du Soleil. Ne sépare pas plus
» long-temps un mari de sa femme, un fils de son père,
» un père de ses enfans. »

Un Voyageur se voit-il arrêté dans sa course par une rivière ? avant de la traverser à la nage ou autrement, il s'arrête sur la rive, se baisse pour prendre dans le creux de sa main quelques gouttes d'eau, & dit en les renversant par forme de libations :

PRIERE D'UN SAUVAGE SCHAMANISTE,

A la rencontre d'un fleuve.

« Dieu de ce fleuve ! soutiens-moi à travers ses flots ;
» indique-m'en l'endroit guéable, pour le traverser plus
» vîte & sans risque : le motif de mon voyage est pur.

» Je vais visiter un ami. Il m'attend, & nous comptons
» chacun de notre côté & avec impatience les momens
» qui nous séparent. Quelle nuit cruelle il passeroit,
» s'il ne me voyoit pas arriver au temps promis. Hâte
» la réunion de deux corps qui n'ont qu'une même
» vie (1).

On ne sauroit que gémir en voyant une grande parcelle de l'Asie livrée au charlatanisme des Schamans. Les peuplades de cette vaste contrée mériteroient un genre de vie plus régulier que celui qu'ils mènent. C'est aux Européens à entreprendre leur cure, & à leur faire embrasser un régime politique plus convenable au nom d'homme que ces demi-Sauvages dégradent par leurs pratiques absurdes. Sans chercher à heurter de front des préjugés d'autant plus difficiles à détruire, qu'on les croit sacrés, peut-être suffiroit-il du séjour d'une Colonie de gens bien intentionnés. Les Prêtres Schamans seront un obstacle lent à lever. Leur intérêt est fondé sur l'ignorance de leurs compatriotes; ils ne peuvent régner que dans les ténèbres, & ils frémiront en voyant la lumière. De bons traitemens & de bons exemples feront des prodiges moins rapides, mais plus forts que la lyre d'Orphée, ou la verge du Despotisme.

---

(1) Nous avons dit plus haut que chez ces Sauvages VIE & AME étoient synonymes.

Les voyages qui se succèdent dans cette partie du Nord enhumaniseront les habitans; & c'est ainsi que les Européens répareront en Asie les maux qu'ils ont faits à l'Amérique.

Fin des Mœurs & Coutumes des Schamans.



Desrais del.

Mixelle sculp.

fille Katschin.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

Femme Tatare de Katchin.

MŒURS

ET COUTUMES

DES KASCHTARS,

OU

TATARS KASTCHINTZ.

LE soin que les vivans prennent des morts n'est pas tout-à-fait en pure perte. Les pyramides d'Egypte, qui n'étoient probablement que des tombeaux, nous ont laissé du Peuple qui les éleva une bien plus juste idée que celle qu'en donne l'Histoire ancienne. Ainsi que les habitans modernes des bords du Nil, la race Tatare, dont nous donnons une esquisse dans cet article, occupe un territoire peu considérable, mais chargé d'anciens monumens funèbres qui attestent en même-temps l'industrie de ses ancêtres & la dégradation où sont tombés leurs neveux. Les Kastchintz, épars de temps immémorial depuis l'Abazin jusqu'au Katscha, rivières qui se jettent dans le Yeniséi, dont ils fréquentent la rive gauche, végètent au milieu de quantité de vieilles tombes travaillées avec art, & remplies d'ustensiles de différens métaux; ce qui décèle l'exploitation des mines: le

MŒURS
ET COUTUMES
DES KASCHTARS,
OU
TATARS KASTCHINTZ.

LE ſoin que les vivans prennent des morts n'eſt pas tout-à-fait en pure perte. Les pyramides d'Egypte, qui n'étoient probablement que des tombeaux, nous ont laiſſé du Peuple qui les éleva une bien plus juſte idée que celle qu'en donne l'Hiſtoire ancienne. Ainſi que les habitans modernes des bords du Nil, la race Tatare, dont nous donnons une eſquiſſe dans cet article, occupe un territoire peu conſidérable, mais chargé d'antiques monumens funèbres qui atteſtent en même-temps l'induſtrie de ſes ancêtres & la dégradation qu'ont ſubi leurs neveux. Les Katſchintz, épars de temps immémorial depuis l'Abazan juſqu'au Katſcha, rivières qui ſe jettent dans le Yeniſéi, dont ils fréquentent la rive gauche, végètent au milieu de quantité de vieilles tombes travaillées avec art, & remplies d'ouvrages de différens métaux; ce qui ſuppoſe l'exploitation des mines : la

métallurgie & une civilisation bien plus avancée que celle qu'on remarque chez cette Horde, étrangère aujourd'hui aux trésors qu'elle possède sans savoir comment. Les hommes sont dans l'usage de respecter tout ce qu'ils ignorent. Aussi ce ne sont pas les Katschintz qui ont violé l'asyle des morts. D'ailleurs, la tradition établie entr'eux que ces tombeaux renferment la dépouille de leurs pères, les leur rend sacrés. Les Russes, qui n'avoient pas les mêmes motifs de retenue, ont cédé à la curiosité & peut-être à l'espoir du gain. Ils ont fouillé par-tout & retiré beaucoup de richesses consistant en effets plus ou moins précieux, & conservés plus ou moins bien : tels que des marteaux de guerre, des piques, des flèches, de petites idoles, des urnes, des vases, des brasselets, des pendans d'oreilles; le tout fabriqué en or, en argent, en fer, ou en cuivre. A côté des squelettes humains étoient des crânes de chevaux. Des colonnes, des obélisques & des statues un peu plus qu'ébauchées, sont les ornemens extérieurs de ces tombeaux. Le contraste entre ces monumens & les hommes qui en sont entourés, a servi à étayer le systême ingénieux de plusieurs Savans modernes qui ont cru devoir transporter au Nord le berceau des sciences & des arts, qu'on avoit placé avant eux dans l'Orient. Rien ne répugne en effet à croire que le flambeau du génie fait le tour du globe, à l'exemple du soleil, qui, dans sa course annuelle, gratifie successivement de sa présence toutes les contrées de la terre. Quoi qu'il en soit, les mœurs actuelles des Katschintz sont peu propres à éclaircir cette hypothèse.

Sinon

Sinon abrutis, du moins bruts, leur conſtitution politique a tous les caractères d'un Peuple qui ſort de la barbarie ou qui y rentre. Diviſés en ſix grandes familles notables, chacune de ces ſix Aïmaki eſt préſidée par l'Ancien de la famille, & relève de la Chancellerie de la Woyewodie de Ktaſnoyarsk, & paie un tribut en fourrures, à raiſon d'environ 1000 arcs. La petite ville d'Abakan eſt l'endroit où cette taxe eſt perçue. La Couronne Ruſſe leur fait diſtribuer un petit préſent, en échange de leur contribution.

Leur idiôme eſt Tartaro-Mongol; & leur extérieur ne dément pas la ſouche d'où ils ſortent, & dont ils ont conſervé une partie des mœurs & du langage. Leur caractère habituel eſt d'être gais & par ſuite bavards, par conſéquent menteurs. Le vin & la débauche ſont leurs divinités de choix, & auxquelles ils ne refuſent aucun ſacrifice. On ne voit point parmi eux de voleurs ni de brigands, peut-être parce qu'ils ſont trop pareſſeux. Mais ils y ſuppléent par leur mauvaiſe foi. Nomades en tout temps, leurs cabanes d'hiver ne diffèrent de celles d'été, qu'en ce qu'elles ſont couvertes de feutre au lieu de la ſimple écorce de bouleau, cuite. Les meubles ſont conformes à l'habitation. Quelques-uns d'entr'eux s'adonnent à la culture de l'orge & du bled ſarraſin de Sibirie, pour ſe faire du gruau. Mais la chaſſe & l'éducation des troupeaux eſt l'occupation principale du plus grand nombre. Ils ſeroient plus riches, ſi leur domaine avoit plus d'étendue, & pouvoit nourrir une plus grande quantité de bétail. Leurs beſtiaux ne ſont jamais abrités,

& ne s'en portent pas plus mal. Il faut espérer que la méthode de faire parquer les troupeaux en toutes saisons, se pratiquera dans peu ailleurs encore que chez eux, & sous un climat beaucoup moins rude. Nous rougirons bientôt sans doute d'avoir été, malgré nos lumières, si long-temps à abandonner le sentier obscur de la routine, pour suivre la ligne droite du bon sens.

Dans ce pays, on a la coutume de pourfendre fort en avant les narines des chevaux.

Les femmes filent la laine & la fibre de l'ortie, font de la toile, du drap & des couvertures de feutre. Elles se chargent aussi de coudre les habits de leurs maris, occupation qui leur est bien plus convenable qu'aux hommes.

Chez les Katschintz, les repas ne sont pas réglés. L'appétit seul, & non l'heure, appelle à table. Les mets, mal choisis, sont encore plus mal apprêtés.

Tout le monde, jusqu'aux enfans, fume sans relâche du tabac chinois dans de petites pipes chinoises. Une gorgée de tabac & un verre d'eau-de-vie ébauchent les mariages & en facilitent merveilleusemen- la demande. C'est le vin du marché. Une fille à marier coûte de cinq à cinquante pièces de bétail. Il faut qu'elle soit une Vénus pour monter jusqu'à cent pièces. Au défaut de troupeaux, l'acquéreur peut s'obliger à garder ceux du père de la femme qu'il aime. Mais cet arrangement n'est pas tout-à-fait sans inconvéniens. Pendant les trois ou les cinq années de service convenues, s'il se présente un prétendant plus riche, le prétendu plus pauvre se

voit enlever ſa future par un rapt tacitement conſenti. Il faut qu'il ſe contente de quelque dédommagement. Si la femme pour laquelle on ſe réſout à ſervir meurt avant le terme du ſervage, la ſœur doit la remplacer; mais l'amant perd tout, ſi ſa maîtreſſe eſt fille unique.

On peut épouſer autant de femmes qu'on peut en acheter & en nourrir. Mais l'uſage ordinaire eſt de ſe borner au nombre quatre.

La noce ſe paſſe en repas, en danſes & en courſes à cheval. On y chante auſſi en s'accompagnant d'un certain inſtrument qu'on nomme *yailtaga*, eſpèce de luth, propre à cette Nation; c'eſt une boîte large de trois pouces, longue de quatre pieds; la partie ſupérieure eſt ouverte & garnie de ſix cordes de fil d'archal; on en joue avec les deux mains. Cet inſtrument peut rendre le deſſus & la baſe.

Le mariage terminé, il n'eſt plus permis au beau-père & à ſa bru de ſe voir; quand le haſard les fait ſe rencontrer, celle-ci ſe proſterne pour ſe cacher le viſage. Un mari mécontent renvoie ſa femme à ſa famille & garde les enfans; & tout eſt dit.

Une femme en couche eſt impure pendant quinze jours; & pendant trois jours, quand elle a ſes infirmités périodiques.

L'enfant nouveau-né reçoit un nom du premier qui le lui donne.

La petite vérole fait de grands ravages dans ce canton; l'autre y eſt aſſez commune.

On a remarqué que l'époque où les filles de ce pays

deviennent nubiles, eſt marquée par une eſpèce de folie ou de fureur qui dure plusieurs jours.

Les morts ſont enterrés tout habillés & ſans cercueils; mais on les couvre de planches à la manière des Mahométans, afin que la terre ne puiſſe les toucher. On jette quelques menus meubles dans la foſſe; & ſur la tombe on dépoſe une taſſe à boire, qu'on retrouve au bout de l'année révolue, quand on vient faire commémoration du défunt; & alors elle ſert à tous les aſſiſtans. On y boit des liqueurs fortes qui changent cette cérémonie lugubre en l'une des fêtes les plus gaies du canton.

On remarquera à ce ſujet que tous les Peuples, civiliſés ou non, regardent la mort avec aſſez de ſang-froid. Soit que l'habitude les ait familiariſés avec ce terrible ſpectacle; ſoit qu'en voyant ceux d'entre nous qui ceſſent de vivre, on ſente davantage le plaiſir de continuer à vivre; preſque toujours, preſque par-tout, une cérémonie funèbre commence par des ſanglots, finit par des éclats. Les vieillards ſont même ceux qui ſe dérident les premiers; plus l'exemple les approche, moins ils paroiſſent en être frappés.

Le paganiſme des Schamans eſt la ſeule religion des Tatars Katſchintz; les Miſſionnaires de Lama, ni ceux de Mahomet, ni même ceux du Chriſt, n'ont pu encore les convertir. Ils appellent leurs idoles *Tous;* leurs Prêtres Magiciens, & leurs Prêtreſſes Magiciennes, ſe nomment Kamnö. Les uns & les autres ſe ſervent de petits tambours magiques en forme de timbales; leur habillement ſe diſtingue par quantité d'idoles faites de

lames de fer, &c. Leurs bonnets pour l'ordinaire ſont garnis d'un bord de peau de linx, & décorés d'un paquet de plumes de hibou.

Les hommes de cette Nation ſe coſtument à la mode Tatare. Leurs vêtemens ſont faits de gros drap fabriqué par leurs femmes, ou de drap plus fin qu'ils achètent, ou de peaux. Leurs habits de deſſous ſont de quelque étoffe légère. Les chemiſes, peu communes chez eux, ſont tiſſues de toile d'ortie. Ils ne ſe laiſſent croître qu'une barbe peu épaiſſe. De la chevelure qui couvre la partie poſtérieure de la tête, les jeunes gens font une treſſe qui prend dans la nuque. Les autres cheveux flottent autour de la tête, avec beaucoup de déſordre. En été, ils portent des chapeaux de feutre, rabattus & non colorés; en hiver, ils mettent des bonnets de pelice ou des capuces.

Les femmes Katſchintzes portent des haut-de-chauſſe & des bottes ou bottines en forme de bas de peau, ornés de broderies. Leur habit de deſſous eſt long, & ſe fait d'une toile mince de coton de la Chine, ou de quelqu'étoffe de ſoie. L'habit de deſſus a une eſpèce de taille & des pans bien longs; juſte & ſerré au corps, il ſe croiſe & ſe couvre pardevant. Les habits de cérémonie ſont joliment travaillés; ils ont les bords garnis de pelleterie fine, ou d'une étoffe de couleur différente de celle de la robe. Elles mettent leurs cheveux en deux grandes treſſes qui deſcendent ſur le ſein. Aux oreilles ſont ſuſpendus différens anneaux ou de petits cordons. La coëffure conſiſte en un bonnet applati garni d'un

bord de fourrure bourré & fort ſaillant. Lorſqu'elles ne mettent que l'habit de deſſous, qui eſt leſte & aſſez négligé, elles ſe couvrent le cou & la gorge avec un grillage de perles de verre, eſpèce de collier.

Les filles ont toujours un plus grand nombre de treſſes que les femmes mariées; pour l'ordinaire, elles en portent neuf ornées de rubans. Les filles de bonne maiſon paſſent une ceinture autour de l'habit de deſſous. Celui de deſſus reſte ouvert, afin que l'on puiſſe voir le premier, auſſi-bien que les bas brodés faits en forme de bottes; & en ce cas, l'habit de deſſus n'a pas les pans bien longs; il eſt communément de ſoie ou de quelque autre étoffe légère. Mais, en général, la Nation des Katſchintz eſt ſi mal-propre, que, malgré ſes prétentions, elle ne paroît jamais bien miſe.

Fin des Mœurs & Coutumes des Katſchintz.



Calmouck

MŒURS
ET COUTUMES
DES KALLMOUKS.

LA Grande Tartarie, placée sous le plus beau climat de l'Univers, renferme trois grandes Peuplades : les Tartares proprement dits, les Moungales, & les Kallmouks. Ces derniers se subdivisent en trois grandes races. Les Coschotes, habitans du Tangut; les Torgauts, errans entre le Wolga & la Jaïck, près d'Astracan ; & les Dsongares. Cette Tribu est la plus puissante des trois. C'est dans cette branche que réside le Contaisch, ou le Grand Kan de tous les Kallmouks.

Toute cette Nation est nomade, & doit peut-être son indépendance à ce genre de vie. Un Peuple qui se trouve bien par-tout, & qui n'a que des tentes pour maisons, laisse peu de prise sur lui. Il échappe d'autant plus aisément aux armes d'un voisin ambitieux, qu'il peut emporter toutes ses richesses avec lui. Des Hommes casaniers tiennent à leurs foyers, s'y attachent & consentent assez volontiers à perdre quelques-uns de leurs droits pour conserver le toît où ils sont nés. Les Kallmouks n'ont point de patrie, mais ils jouissent de leur Liberté. Les Dsongares pouvoient séjourner dans des Villes : la petite Bukarie en est pleine; & cette Province est à eux : mais ils préférent de vivre sous des tentes, qu'ils

dreſſent ordinairement le long de la rivière d'Ila, & par-tout où la ſaiſon & leurs affaires l'exigent.

Ils ont l'ame aguerrie; mais la manie des conquêtes ne les poſsède pas. Si la Ruſſie & la Perſe, le Grand Turc & l'Empereur de la Chine ne trouvoient pas leur intérêt à les affoiblir les uns par les autres, en provoquant des diſſenſions inteſtines, les Kallmouks ſeroient peut-être le plus pacifique des Peuples de la Terre. La température & le ſol de cette partie de l'Aſie qu'ils fréquentent, les portent à une vie douce & tranquille; pour peu qu'ils vouluſſent s'adonner aux travaux des champs, peu d'hommes ſur le Globe, ſeroient plus heureux; ſi les biens de la Nature dans toute ſon énergie, ſuffiſent au bonheur.

Ils ſont preſque tous paſteurs, & vivent de leurs troupeaux, dont ils donnent la dixme à leur Chef. Ils ne ſont que très-peu de Commerce avec les Etrangers, & connoiſſent à peine la voie des échanges entr'eux. C'eſt peut-être pour cela qu'ils ont conſervé toute la bonne foi des temps primitifs. On peut voyager chez eux, en toute ſécurité. Ils repouſſent l'injure; mais jamais ils n'attaquent.

La Cour du Grand Kan conſiſte en un aſſemblage de tentes de couleurs diverſes & de toute forme. Cet enſemble offre un ſpectacle beaucoup plus agréable, & non moins impoſant que l'aſpect d'un amas immenſe de maiſons entaſſées les unes près des autres. On peut braver les rigueurs de l'hiver le plus rude ſous ces tentes, faites de toiles de coton, très-fortes & de fabrique Chi-

noise. Ils les couvrent de feutre, pendant la saison des frimats.

Le Serail du Grand Kan a quelque chose de plus recherché. Il est construit en bois. Mais ces espèces de petits boudoirs portatifs, se démontent en un clin-d'œil, & peuvent se charger sur des chariots, quand la Horde se met en marche.

Lors d'une expédition, les Kallmouks sont très-bien armés & très-adroits. Ils ne combattent jamais qu'à cheval. Ce qui fait qu'ils se servent tous de la lance. La dextérité & la bravoure leur tiennent lieu de tactique. Peu d'entr'eux portent des sabres. Ils ont de grands arcs. La pointe des flèches est fort large & fort tranchante. Ils se servent aussi d'arquebuses, au moins de six pieds en hauteur. Ils tirent à une distance de plus de 300 brasses.

Les Kallmouks sont d'une taille moyenne; mais rien de plus robuste que leur constitution physique. La tête large, nez plat, teint olivâtre, œil noir, grandes oreilles, barbe claire, cheveux durs : ils les coupent entièrement, à l'exception d'une touffe au haut de la tête, qui leur tombe sur le dos, & qu'ils laissent croître. Les Femmes ont les traits moins grossiers; mais presque toutes sont de la taille la plus avantageuse.

Les Hommes portent des (1) chemises & des haut-de-chausses de coton, quelquefois de peaux de mouton, & toujours fort larges. Dans les Provinces du midi, ils suppriment la chemise en été, & se contentent d'une

(1) Dans le genre de celles que les Russes appellent Kitaïka.

eſpèce de pourpoint de peau de mouton, ſans manches, dont ils mettent la toiſon en dehors. Dans les Provinces ſeptentrionales, ils paſſent ce pourpoint par-deſſus la chemiſe. En hiver, ils portent ſous cet habillement, une peliſſe de peau de mouton, qui deſcend juſqu'au gras de la jambe, & dont les manches ſont ſi longues, qu'il faut les trouſſer, pour ſe ſervir du bras. Ils ſe couvrent la tête d'un petit bonnet rond, orné communément d'une houppe de ſoie ou de crins d'un beau rouge, qui eſt leur couleur favorite, & garni d'un bord de fourrures. Leurs bottes ſont extrêmement groſſières & larges, & les incommodent beaucoup en marchant. Les Femmes ſont habillées à-peu-près dans le même goût.

Chaque Horde, quand elle eſt ſur pied pour une expédition, fait porter en tête ſon Enſeigne. C'eſt un morceau de cette étoffe, connue ſous le nom de Kitaïka, d'une aulne en quarré, arboré au haut d'une lance de 12 pieds de long. Les Kallmouks tracent ſur cette bannière, la figure de quelqu'animal, comme d'un chameau, d'un cheval, d'une vache; & au-deſſus, le nom de la Tribu, dont cette figure eſt l'hyéroglyphe.

Chaque Tribu ſe diviſe en Races, & chaque Race en familles. Les aînés de chaque branche, & les plus âgés des différentes Races, forment le Conſeil National, préſidé par le Grand Kan. Rien de plus naturel que ce régime politique; c'eſt la ſouche de tous les Gouvernemens, nés les uns des autres, & rentrant les uns dans les autres, pour l'avantage plus ou moins grand des

Hommes en société. Mais les Hommes n'ont pas gagné, en s'éloignant de la constitution des Kallmouks.

Le luxe, le croiroit-t-on, les a déjà gagnés. Leurs Chefs se passeroient plutôt de chemises, que d'une robe écarlate pour les jours d'apparat. Les Femmes de ces *Murses* (1) ne se trouveroient pas bien parées, si cet ajustement leur manquoit. Les simples particuliers, pour peu qu'ils soient à leur aise, affectent aussi de porter des robes d'un gros drap rouge. Ce goût est général dans tout le nord de l'Asie.

Les dégrés de parenté ne sont guère consultés dans les Mariages Kallmouks. Un Tartare de cette Horde ne prend en considération que l'âge. Pourvu qu'une Femme soit jeune, elle est son fait ; fût-elle sa Sœur ! fût-il même son père ! A-t elle passé sa trentième année ? on pense à lui donner une seconde compagne ; & ainsi de suite, tant que le Mari a des besoins & des forces. Cette multiplicité d'Epouses entraîne peu d'inconvéniens. Un Kallmouk les garde toutes ; toutes sont nécessaires à l'entretien de son ménage, à l'éducation de ses enfans, & à la garde des troupeaux. Seul maître dans sa tente, la subordination la plus paisible s'établit autour de lui. La Femme de quarante ans qui a eu son tour, ne voit pas de mauvais œil celle de vingt ; & l'Epouse de vingt ans ménage celle de quarante, dont elle doit un jour subir la destinée.

Comme les Kallmouks sont extrêmement jaloux du sang dont ils sortent, une Femme qui s'abandonneroit

(1) C'est le nom du Chef d'une Tribu.

à plusieurs Hommes, seroit en butte au mépris de tous ses parens; & l'on ne feroit aucun cas de sa progéniture.

Un Kallmouk, Père de famille, est un Dieu au milieu de ses Enfans. On lui porte un respect qui tient du culte. A sa mort, plusieurs jours sont consacrés aux larmes. On sacrifie ce qu'on a de plus précieux pour honorer ses funérailles; & tous les ans, la piété filiale se fait un devoir sacré d'aller rendre à son Tombeau, un hommage commémoratif.

On remarquera que ces Mœurs, qui rappellent celles des Patriarches, ne fleurissent que chez les Kallmouks idolâtres. Ceux qui ont embrassé le Mahométisme, ont une physionomie morale tout-à-fait dégradée. Ce sont pour la plûpart, des brigands adonnés à la crapule & à la débauche. Et c'est contr'eux que nos Dsongares sont presque toujours en guerre.

Il est une petite Peuplade de Kallmouks, confinés au milieu de vastes landes, & communiquant peu avec le reste de leurs compatriotes. Leurs habitations ambulantes avoisinent ce canton de la Tartarie, où des Russes découvrirent plusieurs Villes abandonnées, & dans quelques maisons, quantité de rouleaux écrits en caractères inconnus jusqu'à présent.

Cette Horde a des coutumes qui lui sont particulières. Nous n'en rapporterons qu'une. Elle est remarquable. Ils possèdent un Livre épais & de forme d'atlas, qui paroît leur servir tout-à-la-fois de Code & de Rituel. Un vieillard en a la garde; & quand il meurt, on s'assemble pour lui nommer un successeur. Veut-on

faire la Paix, ou la Guerre ? le gros *in-folio* ou son Gardien est consulté. Il apporte le Livre au milieu de la Nation convoquée. Il l'ouvre, y lit quelques lignes, le renferme, le donne à baiser aux principaux assistans, & prononce. Est-on malade ? le Vieillard porte son Livre dans la tente du moribond, qui expire ou revient en santé, en touchant dessus. Aucun Voyageur n'a pu encore déchiffrer cet *in-folio*, dont on ne donne pas volontiers communication. Mais il faut que ce qu'il renferme soit de la dernière importance, puisqu'il tient lieu d'Oracle & de Loix. Cet usage mériteroit d'être approfondi & médité. Qu'on nous permette de rapprocher ici un passage du *Livre de tous les âges*, ou *du Pibrac moderne* (1).

« Il existe une (2) Nation, (que nous appellons » barbare), qui possède une coutume digne de devenir » celle de toutes les Nations. Ce Peuple a des Chefs ; » mais ils ne s'asseyent jamais sur le Trône, occupé » en tout temps, par le Livre de la Loi. Quatre » Vieillards éprouvés en sont les Gardiens, mais jamais » les Interprètes. Faut-il négocier un Traité, percevoir » un nouvel Impôt, &c. ? on consulte ce Livre, aussi

(1) N°. XXV Chapitre des Rois, pag. 49 & 50 de l'Edition de Paris, 12°. fig., chez Cailleau, rue Galande avec approbation.

(2) Les Voyageurs la désignent sous le nom de *Scyk*. Ce Peuple de Lahor & de Kachemire, est le plus vertueux de tout l'Indostan.

» ſacré que la perſonne de nos Rois. Ce Prince muet,
» n'en eſt pas moins abſolu. Ce ſage Recueil, composé
» de toutes les lumières du Peuple aſſemblé à cet effet,
» & d'après ſon conſentement, lui ſert véritablement de
» Roi, & prévient toutes ces révolutions funeſtes,
» cauſées par le trepas, la minorité, les paſſions,
» l'imbécillité, &c. du Monarque.

Mais revenons aux Dſonges, & terminons leur article par faire mention de leur Calendrier. Ils comptent leurs ſemaines, en commençant par le Samedi, & finiſſant par le Vendredi, qu'ils appellent *Adine* ou *Tzumeh*, c'eſt-à-dire, jour d'Aſſemblée. Ils regardent le Mercredi comme le plus malheureux jour de la Semaine. Le Calendrier des Kallmouks & des Moungales, eſt de douze années lunaires, dont chacune a ſon nom particulier dans l'ordre qui ſuit :

1 *La Souris.*	7 *Le Cheval.*
2 *La Vache.*	8 *La Brebis.*
3 *Le Tigre.*	9 *La Guenon.*
4 *Le Lièvre.*	10 *La Poule.*
5 *Le Crocodile.*	11 *Le Chien.*
6 *Le Serpent.*	12 *Le Porc.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Kallmouks.



Jardinier Chinois.



HUONV ou Musicienne Chinoise.



Hiatheo ou Esclave Chinoise.



Dame Chinoise.



Chinois combattant.



Cavalier Chinois.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES CHINOIS.

LA Chine nous est connue depuis bien des siècles. Depuis long-temps on y voyage, on y commerce, on cherche à y faire des Prosélytes; & cependant les Chinois ne nous sont pas encore connus. Du moins ont-ils servi d'original à des portraits qui ne se ressemblent pas du tout entr'eux. En seroit-il des Nations, comme des individus? Le même Peuple seroit-il susceptible d'être peint avec des couleurs diverses, & néanmoins toutes aussi vraies l'une que l'autre à son égard?

D'ailleurs, comment pourroit-on hazarder un jugement décisif sur une Nation, jusqu'à présent méfiante & craintive, orgueilleuse & jalouse, inhospitalière & avare, qui permet à peine aux Etrangers de quitter leurs Vaisseaux, & de pénétrer au-delà de ses Côtes? Cette manière de traiter avec des Hommes leurs semblables, n'est déjà point un préjugé favorable au caractère des Chinois; à moins qu'on aime mieux leur faire un mérite de cette réserve. En effet, si l'Habitant des Indes Occidentales avoit montré la prudence des Orientaux, peut-être seroit-il encore aujourd'hui le maître chez lui.

On a dit que la durée & la prospérité de l'Empire Chinois sont principalement dues à la tendresse paternelle & à la piété filiale qui constituent les bases de ce Gouvernement Asiatique. Cette assertion n'est pas exacte.

Mais voici quelque chose de plus vraisemblable : la Politique qui fait arme de tout, du vice comme de la vertu, afin de consolider ses plans, aura eu l'adresse de conserver quelques traces de la primitive constitution des familles, pour s'en servir comme de prétexte ou de voile à des institutions qui ne sont rien moins que patriarchales.

Ainsi que nous le disons dans quelqu'endroit (1) de cet Ouvrage : « les Chinois dénaturèrent le droit » des Pères sur leurs Enfans, au point que ce droit » n'est plus qu'un despotisme sacré de la part des pre-

(1) voyez page 2 de notre Notice Historique sur les Montagnards de l'Ecosse.

C'est ici le lieu de mettre quelques restrictions à ce que nous avons avancé dans le *Pibrac moderne*, ou *le livre de tous les âges*,

« L'amour filial n'est point un evertu de simple spéculation ; les Chinois lui doivent leur bonheur. C'est par l'exercice religieux de ce sentiment si naturel, que l'Empire le plus vaste de la terre en est aussi devenu, sinon le plus brillant, du moins le plus heureux. Tout y a pour base le respect inviolable des enfans envers les auteurs de leurs jours. ». Page 35, de l'édition de Paris, 1779, chez Cailleau, 12° fig.

» miers, & une servitude superstitieuse de la part des » seconds ».

Les Hommes ressemblent à leurs Dieux. Les Grecs & les Romains avoient dans leur caractère, la noblesse & la grandeur des formes & des proportions qu'ils donnoient aux statues de Jupiter & d'Apollon, de Minerve & des Graces. Les Pagodes de la Chine offrent aussi une image assez juste du personnel physique & moral de ceux qui les encensent. Le Chinois n'est point une belle Nation. Il possède plusieurs qualités estimables & solides. Mais quelquefois on le croiroit dépourvu de ce qui donne de l'élévation à l'esprit, de ce qui entretient la générosité dans l'ame. Le Chinois semble n'avoir que des bras. Ses facultés intellectuelles paroissent souvent comme avortées dans leur germe. Son cœur comprimé par les liens étroits de l'étiquette civile, semble comme étranger à la sensibilité. Eh! comment le Chinois seroit-il susceptible d'élans; jamais il n'a goûté de la Liberté! Son flegme (1) stupide feroit supposer qu'il est né pour la servitude;

(1) Les Voyageurs assûrent n'avoir pas rencontré en Chine, un seul homme ivre. On diroit que le Chinois se complaît dans l'esclavage, & qu'il évite jusqu'aux occasions qui pourroient le rendre accidentellement à ses droits primitifs.

Ce seroit ici le cas de faire sentir la justesse des allégories Mythologiques des Anciens : Bacchus étoit surnommé *Liber*, *Pater Lyæus*, comme pour dire que le Dieu de l'yvresse enfante l'Homme *à la Liberté*.

si une telle supposition n'étoit pas injurieuse, absurde, & tout-à-fait hors de la nature de l'Homme.

On reproche aux Chinois le trafic de leurs propres Enfans (1), la castration, & sur-tout l'infanticide. Il est pourtant difficile & trop pénible de croire les Hommes capables de se porter à des pratiques aussi monstrueuses, sans y être poussés par le bras de la Nécessité impérieuse. Les Femmes en ce pays sont très-fécondes, & le climat favorise l'éducation de la première enfance : outre ces considérations, le vaste Empire de la Chine, en général fort mal cultivé, renferme beaucoup de déserts. Les Chinois refluent dans les Cités, s'y coudoyent & abandonnent le reste de leur patrie, qu'ils n'ont pas le courage de défricher. Ainsi donc la polygamie & la fécondité des Femmes d'un côté, le défaut de place dans les Villes & la disette de vivres d'un autre côté, ont fait passer en usage nécessaire, l'horrible coutume des Pères envers leur progéniture.

Nous nous trouvons encore obligés ici d'exprimer les mêmes regrets dont nous n'avons pu nous défendre dans maints autres endroits de cette Rédaction. Quel

(1) On a vu des Pères estropier eux-mêmes leurs Enfans, pour les mettre en état de gagner un jour leur vie tout-seuls, en excitant la commisération publique.

L'Amour du gain, pour ainsi dire inné chez le Chinois, porte assez souvent un Père à jouer la personne de ses propres Enfans. Un coup de dez décide de leur liberté ou de leur esclavage pour toute la vie.

dommage qu'une vaste étendue de terre, si bien acclimatée, dans une position si favorable, telle que la Chine, ait pour Habitans, des Hommes si peu dignes de tout ce que la Nature fait pour eux ! C'est en vain que l'Empire de la Chine possède les plus belles contrées de l'Asie Orientale : la moitié de ses Provinces sert de repaire aux tigres ; l'autre moitié nourrit à peine des millions d'individus sans énergie, jouets passifs d'une Hiérarchie de Chefs, pires encore que des tigres.

Si l'on doit juger toujours de l'âge d'une Nation d'après ses lumières, les Chinois ne peuvent assûrément prétendre au droit d'aînesse. Il en est sans doute des Peuples, comme des individus ; le concours des circonstances en tout genre, les rend susceptibles d'une perfectibilité plus ou moins rapide. Les Grecs, en peu de siècles, ont porté le génie de l'Homme dans les Arts, aussi haut qu'il peut monter ; & au contraire, les Chinois contemporains de Louis XVI, sont à-peu-près au même point où se trouvoient les Chinois contemporains d'Alexandre. Il est vrai que la température du sol n'a pas changé non plus ; mais cette dernière considération ne suffit pas pour les justifier du peu de progrès qu'ils ont fait.

La Chine est divisée en 15 grands Gouvernemens. Pekin, la Capitale de tout l'Empire, est dans la Province de Pecheli, non loin de la fameuse (1) muraille,

(1) Le Jésuite Verbiest qui dit l'avoir passé quatre fois, lui

l'un des plus grands ouvrages & des plus inutiles, sortis de la main des Hommes. Le Prince sans génie qui l'imagina, la fit élever avec une célérité incroyable. Mais les Tartares en font le tour, quand ils veulent, avec plus de promptitude encore. L'auteur de cette besogne immense, qui coûta la vie au tiers de la Nation, fut, dit-on, mis à mort, après l'avoir terminée. C'étoit un peu tard. Il eût été mieux d'empêcher le mal que de le punir.

Pekin, assûre-t-on, est quatre fois plus considérable que Paris. La foule y est aussi grande; mais elle y a moins d'urbanité. Chez nous, les Princes du Sang royal ont seuls le droit de faire précéder leur marche d'un Ecuyer, qui leur tient le chemin toujours ouvert. A Pekin, tous les grands Seigneurs se donnent ce ton; le Cavalier incivil qui les annonce, frappe de ce dont il est armé, à droite & à gauche, sur toutes les têtes indifféremment; ce qui ne laisse pas que de les faire beaucoup respecter du Peuple, qui à peine a le temps de se garer: pour se faire aimer, c'est autre chose, dont ils se montrent très-peu jaloux.

Sans offrir une Architecture noble & régulière, les édifices de Pekin sont assez imposans par leur étendue, & même par la bizarrerie de leurs formes. Les Temples

donne en hauteur, 1037 pieds géométriques au-dessus de l'horison. Voyez la Relation de deux Voyages de l'Empereur de la Chine dans la Tartarie, en 1682 & 83. Paris, 1685. 12°.

ſur-tout, qui ne ſont pas des (1) *Pantheon*, rempliſſent aſſez bien cependant les vues qu'on s'eſt propoſé en les édifiant. Celui du Ciel conſiſte en une Salle circulaire, dont le faîte couvert de tuiles bleues eſt ſoutenue par une infinité de colonnes ſans art, enduites d'un vernis azur. L'Empereur, quand il y vient ſacrifier, quitte ſa robe jaune pour ſe revêtir d'un manteau de la couleur du Ciel lorſqu'il eſt ſans nuage. On prétend que le fond du culte qu'on y rend, eſt un pur matérialiſme ; cela peut très-bien être. Mais le Peuple n'eſt pas encore aſſez bon Phyſicien, pour s'en appercevoir ; & ſon Souverain, qui eſt à la fois ſon Grand-Prêtre, n'eſt pas tenté ſans doute, de s'expliquer clairement là-deſſus. D'ailleurs, le culte qui a été fait pour le gros de la Nation, ceſſeroit de lui convenir, s'il venoit à être plus raiſonnable.

C'eſt dans la première enceinte de ce Temple, que l'Empereur, ſous le Coſtume Villageois, procède à la cérémonie du labourage. Cette Fête de la charrue ſeroit digne de tous les éloges qu'on lui a donnés, ſi elle influoit ſur l'amélioration de l'Agriculture en Chine ; ſi les Princes qui s'aquittent ſcrupuleuſement de cette étiquette, ſe pénétroient davantage de l'eſprit du cérémonial. Mais il eſt probable que tout cet appareil a été imaginé, moins pour rapprocher l'Empereur de ceux qui le nourriſſent, qu'afin d'inſpirer au Peuple

(1) Le *Pantheon*, ou le Temple de tous les Dieux, à Rome ; aujourd'hui la *Rotonde*, ou l'Egliſe de tous les Saints

souffreteux, quelqu'amour pour le despote qui le fait souffrir, & qui se croit quitte en sortant du Temple du Ciel. Chaque Mandarin répète la même scène dans son Gouvernement; & le Peuple vient s'extasier à la vue de ses Chefs, qui daignent descendre un moment jusqu'à lui, & *mettre* eux-mêmes *la main à la pâte.* (Qu'on me permette cette expression triviale, mais énergique). Cependant il semble que l'Empereur & ses Mandarins craignent qu'on ne les prenne tout-à fait au mot, qu'on les assimile aux Laboureurs; ils ont soin de faire dorer la Charrue & vernir la Corne des Bœufs dont ils se servent. On ajoute que l'Impératrice, de son côté, prépare elle-même le repas que doit partager son auguste Epoux. Tout cela est bien (1) édifiant; mais le sort du Peuple, & sur-tout des gens de la campagne, n'en est pas plus brillant.

Pekin a encore un autre superbe Temple, consacré au Génie Protecteur des Murs de la Ville. Il est beau pour les Chinois, de s'être quelquefois rencontrés avec les Romains.

Cette Capitale possède aussi un Observatoire; il ne lui manque que des Astronomes & des instrumens.

(1) En France, le Jeudi de la Sainte Semaine, Versailles offre un spectacle plus touchant encore. 12 Enfans du pauvre sont admis au Château, & croient rêver, quand ils voient le Roi lui-même s'agenouiller devant eux, & leur laver les pieds. Qu'Henri IV devoit avoir bonne grace dans ces accoutrement!

Le

Le Palais Impérial occupe lui ſeul, dans la Cité vieille, un eſpace de deux lieues en quarré. Des milliers d'Eunuques en font le ſervice ; ils ont le courage d'en défendre l'entrée à tout individu contrefait & diſgracié de la Nature.

Les Lamas y deſſervent une Chapelle fort riche, qui renferme une Idole priapique & ſans voile. On retrouve par-tout ce culte dans l'Hiſtoire, même chez les Nations les plus polies. Les anciens Grecs le reçurent des Egyptiens. Aujourd'hui il n'a plus lieu que chez les Peuples ſauvages ou ſtupides. Il faut cependant obſerver que l'époque où il fleurit le plus, ne fut pas toujours celle de la plus grande corruption de Mœurs. Moins on ſacrifie à la Pudeur réelle, plus on accorde au *decorum* extérieur.

Les environs de Pekin ſe reſſentent du voiſinage de la Capitale ; ils ſont beaux & bien ſoignés. L'Empereur y fait cultiver un vaſte Jardin, dont toutes les beautés ſont priſes dans la Nature ; l'art ne s'y montre pour rien. Il ſemble qu'on ait voulu y ménager un contraſte parfait avec le faſte de la Cour. Ce n'eſt pas un Jardin Chinois rempli de mille objets factices & bizarres, entaſſés ſans goût, dans un déſordre à prétention. C'eſt une belle campagne dans toute ſa fraîcheur & ſa ſimplicité. Nous remarquons ce lieu, parce qu'on n'en rencontre pas beaucoup de ſemblables chez les Chinois, amis des monſtruoſités en tous les genres. Peut-être ce Jardin paſſe-t-il à leurs yeux pour une ſingularité.

Paſſons rapidement en revue quelques-unes des autres Villes de la Chine.

Dans la même Province où la Capitale eſt ſituée, on trouve Swen-wha, Cité aſſez forte, où l'on voit des rats jaunes. On fait cas de leur peau.

La grande Muraille commence à la Ville de Lan, dont les ramparts ſont baignés par la Mer.

La Province de Chanſi, la plus anciennement peuplée, ne l'eſt pas beaucoup à préſent. Il y a peu d'endroits murés. Les Habitans, pauvres pour la plûpart, logent dans des trous pratiqués en terre; ils commercent du Raiſin ſec.

Les Chinois de la Province de Chen-Si fabriquent des Etoffes de laine & de poil de chèvres: on les dit plus hoſpitaliers & d'un caractère plus ſociable que leurs compatriotes. Singan en eſt la Capitale, Ville conſidérable, la plus forte, dit-on, après Pekin. Dans les montagnes de ſon Domaine, on a découvert une terre, laquelle infuſée dans l'eau, éclaircit le tein des Femmes.

Les Fourrures ſont la principale richeſſe d'Yen-Ngan.

Fong-Hyang doit ſon nom à un Oiſeau imaginaire, dont les Chinois aiment à porter la figure ſur leurs habits.

La Ville de Kong-Chang ſe vante de poſſéder le Tombeau de Fohi, Légiſlateur de la Chine, qui précéda J. C. de 3000 années; perſonnage auſſi fabuleux peut-être que l'Oiſeau Fong-Hyang.

On fabrique des Tapis & des Etoffes de laine à Neng-Hya, Ville ancienne, détruite par Gengis-Kan.

Ce qu'il y a de plus digne de remarque dans la Province de Sec-Tchouen, ce sont les Mayao-tsès, Peuplade demi-Sauvage, & à moitié soumise par les Chinois, qui les appellent Rats de bois! Ces gens ont leur Gouvernement propre, qui approche du régime féodal & militaire. Les passe-droits ne sont point connus chez eux. Pour être Officier, il faut faire preuve de bravoure & d'adresse. Celui qui se présente à un grade, est obligé de franchir à cheval, un fossé large, & dans lequel brille un feu clair. On exige aussi de lui, qu'à la tête de sa Troupe de Cavalerie, il se précipite du sommet de la montagne la plus élevée. Nous autres Européens, ne sommes pas si exigeants.

Si les Myao-tsès avoient quelqu'ambition, ils feroient trembler les Chinois qui se disent leurs Maîtres, & qui n'osent exercer sur eux leur droit de souveraineté. Les Mandarins, pour l'ordinaire peu aguerris, font la sourde oreille, & ferment les yeux, quand ces Montagnards indépendans & fiers, refusent la contribution, qu'on ne leur demande jamais deux fois, dans la crainte de les irriter.

Ils vivent divisés par Tribus, assez mal d'accord entr'elles. Mais l'intérieur de chaque Tribu est paisible. C'est ordinairement une Famille bien unie, sous l'inspection du plus âgé. On soupçonne les Chinois de chercher à les affoiblir en les excitant sous main, les

uns contre les autres. On pourroit faire quelque chose de cette Horde, qui a conservé du caractère au sein d'une Nation qui n'en a jamais eu.

Les armes ordinaires des Myao-tsès sont l'arc & la demi-pique. Les selles de leurs chevaux, très-bien faites, diffèrent de celles des Chinois, en ce qu'elles sont plus étroites, plus hautes, & qu'elles ont les étriers de bois peint.

Les moins indépendans d'entr'eux, répandus parmi le peuple Chinois, aiment cependant à s'en distinguer, par une espèce de coëffure qu'ils portent au lieu du bonnet ordinaire, en usage par toute la Nation. Quelquefois ils s'enveloppent la tête d'un morceau de toile, & ne portent qu'une espèce de pourpoint & des hauts-de-chausse.

Les Myao-tsès non encore soumis, ont pour habit seulement un caleçon & une casaque, qu'ils replient sur l'estomach. Ils fabriquent de la Toile & des Tapis bien tissus, qui leur servent de couvertures pour la nuit. Les uns sont de soie plate de différentes couleurs, rouge, jaune & verte : les autres de filets, crus d'une espèce de chanvre qu'ils teignent aussi.

D'autres sont un peu mieux vêtus. La forme de leurs habillemens est celle d'un sac à manches larges par les bouts & taillé en deux pièces au-delà du coude. Il paroît dessous une sorte de veste d'une autre couleur. Les coutures sont chargées des plus petites coquilles qu'ils puissent trouver dans la Mer ou dans les Lacs du pays. Le bonnet & le reste sont à-peu-près de même. La ma-

tière eſt faite de gros fils & retors, d'une eſpèce de chanvre & d'herbes inconnues aux Chinois. La plûpart vont nuds pieds.

La coëffure des Femmes a quelque choſe de groteſque. Elles mettent ſur leur tête un ais léger, long de plus d'un pied, & large de cinq à ſix pouces, qu'elles couvrent de leurs cheveux, attachés avec de la cire; de ſorte qu'elles ſemblent avoir un chapeau de cheveux: elles ne peuvent s'appuyer ni ſe coucher qu'en ſe ſoutenant par le col. Elles ſe trouvent auſſi obligées de détourner à chaque inſtant, la tête à droite & à gauche, le long des chemins qui, dans cette contrée, ſont pleins de bois & de broſſailles. La difficulté eſt encore plus grande, quand elles veulent ſe peigner à fond. Elles paſſent des heures entières devant le feu pour faire fondre & couler la cire. Après avoir nettoyé leurs cheveux (ce qui n'arrive que trois ou quatre fois l'an), elles ſe coëffent de la même manière.

Cette mode, qui probablement n'auroit point vogue ailleurs, eſt affectée aux jeunes Femmes. Les vieilles prennent moins de peine. Elles ſe contentent de ramaſſer ſur leurs têtes, en treſſes nouées, leurs cheveux, quand il leur en reſte après la toilette, qu'elles n'ont pas manqué de faire dans leurs beaux jours.

Yun-Nan eſt la Capitale de la riche Province de ce nom. Moins Sauvages que les Myao-tſes, les Habitans de ce diſtrict, après avoir défendu long-temps leur indépendance, n'ont conſenti à reconnoître la

domination Chinoiſe, qu'autant qu'on leur laiſſeroit les privilèges les plus étendus. En conſéquence, ils forment une eſpèce du Royaume à part, au milieu de l'Empire. Ils vivent ſous des Seigneurs ſuſerains, qui relèvent de l'Empereur, & qui ont chez eux droit de vie & de mort. Il a bien fallu leur accorder ce qu'on ne pouvoit leur refuſer. Les Naturels de ce canton ont des Mœurs toutes particulièree. Un chapeau de paille couvre la tête des *Lo-los* (c'eſt leur nom). Ils portent des ſandales; leurs jambes ſont nues. Une veſte de toile leur deſcend juſqu'aux genoux; les Femmes y ont de longues robes & de petits manteaux: les Seigneurs ſont vêtus de damas ou de ſatins, à la manière des Grands en Tartarie. Ils fabriquent de très-beaux Tapis, & une Etoffe unie avec de la ſoie torſe.

Cette Province eſt remplie de montagnes qui procureroient des retraites ſûres aux Naturels, s'ils étoient mécontens. On diroit que la Nature a prévu ce qui ſe paſſeroit parmi ſes Enfans réunis en ſociété. Elle a comme pris le ſoin de menager des aſyles inviolables à ceux d'entr'eux qui ſe montreroient jaloux de leur liberté.

Dans le diſtrict d'Yun-ning-tu, Ville au Nord de d'Yun-Nan, on élève de grands troupeaux de ces vaches dont la queue ſert à faire des Etoffes à l'épreuve de la pluye, & dont les Chinois ornent leurs étendards & leurs caſques.

C'eſt à Ko-King que ſe fabriquent les plus beaux Tapis de toute la Chine.

Les Habitans de Ching-Hiang, jolie Ville dans le plus beau ſite de la Province, font auſſi avec du coton, des Tapis aſſez eſtimés.

Dans les lieux élevés & ſauvages de la Province de Koeit-chek, on trouve des Myao-tſès; ils y partagent leur temps entre la culture des terres & la fabrication de quelques Toiles lâches & fort claires, des Tapis unis ou à carreaux de diverſes couleurs & de matières différentes. Avec la peau de bufle, ils ſe font des cuiraſſes, qu'ils couvrent de petites plaques de fer ou de cuivre battu.

Les Chinois en diſent beaucoup de mal tout haut, parce qu'ils ſont forcés de les eſtimer tout bas. Le Myaou-tſé n'eſt rien moins que délié. L'intérêt n'eſt point le mobile de ſes actions; il travaille avec joie pour élever ſa Famille, & ne rejette aucun des Enfans que la Nature lui envoie. Comme il n'y a rien en lui dont il doive rougir, il laiſſe un libre accès dans tous les défilés de ſes montagnes aux Voyageurs paiſibles qui viennent l'obſerver. Les Miſſionnaires ont trouvé en lui, un cœur digne des vérités Evangeliques. Mais il s'en tient à ſes Bonzes, qui ne ſont pas auſſi corrompus qu'ailleurs, parce qu'ils ne ſont guère plus riches que leurs compatriotes. L'Empereur Kien-long a peut-être manqué à la Politique, en diſperſant cette Peuplade qui lui faiſoit ombrage. Il eût pu en tirer un meilleur parti en la ménageant. Mais il eſt plus aiſé

de détruire une Nation estimable que de la rendre esclave.

Ngan-Chan est le Chef-lieu d'un petit territoire qu'arrose en pure perte, le San-hiang. La Nature ne fait pas tout ; elle veut être secondée par l'industrie.

Dans le petit domaine de la Ville de Chin-yeun, tout le long d'un ruisseau qui le fertilise, on cueille les plus belles fleurs de toute la Chine. Nous ferons une remarque à cette occasion. Il est étonnant que la Nation Chinoise, qui paroît avoir un goût marqué pour la culture des fleurs, n'en ait pas contracté plus d'amabilité dans son caractère. On se peint assez ordinairement dans ses habitudes.

Sé-Nang est une petite Ville, arrosée d'une belle rivière. Un sentier unique & fort étroit la fait communiquer avec des montagnes inabordables par tout autre endroit, & au sein desquelles se retirent les Habitans au premier cri de guerre qu'ils entendent. Sans les montagnes & les archipels, il n'y auroit peut-être plus d'Hommes sur la terre.

Près de Sé-Ming, autre Ville sise sur les frontières de Tung-King, on voit, dit-on, des Colonnes de cuivre, marquant les anciennes limires de l'Empire.

Si l'on en croit les Topographes, il y a sur le territoire de Nan-Ning, une espèce d'Oiseaux qui rendent par le bec, des fils de coton.

Le sol des environs de Tsin-Cheu, produit une herbe dont on fait des Etoffes, quelquefois plus chères que de la soie.

Les

Les montagnes du Domaine de Lyeou-cheou sont abondantes en Plantes médecinales : on donne aux Habitans, un esprit vif & subtil. Y auroit-il quelque analogie entre ces deux productions ?

Jadis, à Chang-cha, Ville principale du midi de la Province de Hou-guand, on célébroit des Jeux & des combats en l'honneur d'un Mandarin aimé de la Nation, qui s'étoit noyé dans le Heng-kiang. Nous rapportons cette anecdote, parce que de tels évènemens sont rares à la Chine, comme ailleurs. Peu de Ministres s'y font regretter du Peuple.

Canton est la Capitale de la Province de Kouang-tong. C'est une grande & belle Ville. On y remarque sur-tout la rue de Porcelaine. Il y a plusieurs Manufactures où l'on fabrique des Etoffes brillantes, mais mal travaillées & peu durables Celles qu'on appelle *Chas*, & qui sont à jour & à fleurs, sont les plus estimées. On les porte en été.

François Xavier trouva sa mort & un Tombeau à Sanciam, petite Isle à l'embouchure du Taho. Cet Apôtre des Indes n'avoit apparemment pas la plus grande confiance dans ses talens, & sembloit se méfier de la Grace ; car il prétendoit que les moyens de la persuasion étoient insuffisans, sans la ressource des armes. Son Neveu Jérôme étoit dans les mêmes principes, & eut beaucoup de peine à conserver les conquêtes spirituelles de son Oncle.

Les montagnes qui occupent le centre de l'Isle

Hay-nan, ſont habitées par des Hommes difformes, & qu'on dit indépendans & lâches tout-à-la-fois. Ils attendent la nuit pour deſcendre de leurs retraites, & vont piller les maiſons de la plaine. Ils ont pour armes, la flêche, un poignard & une hache tranchante. Leurs cheveux forment un bourelet autour de leur tête, qu'ils couvrent d'un chapeau. De petites poires d'or & d'argent pendent à leurs oreilles ; une pièce de calicot les couvre de la ceinture aux genoux. Les Femmes ſe diſtinguent par un corſet, & par des rayes qu'elles ſe ſont avec l'indigo, depuis les yeux juſqu'au bas des joues.

Hang-cheu, Capitale de la Province de Che-kyang, eſt une Ville importante. On y trouve les principales Manufactures de ſoie de la Chine. On y fait des Taffetas, des Satins à fleurs, des Etoffes unies, les meilleures de de l'Empire.

Les Portugais avoient un très-bel Etabliſſement à Liam-po ; mais s'étant montrés les rivaux des Chinois, en fait d'avarice & de rapine, ils en ont été chaſſés. Les Chinois ne veulent point ſouffrir d'autres fripons qu'eux chez eux.

Les Anglois ont montré plus de réſerve à Cheuchan. C'eſt une Iſle conſidérable. Le Thé croît ſur ſes montagnes. Elle eſt célèbre par un Pélerinage de Marins. On y compte 490 Temples deſſervis par 3000 Bonzes, engraiſſés des offrandes abondantes qu'on s'empreſſe de leur apporter de toutes parts. A la

Chine, c'est encore un bon métier que celui de Bonze.

La place de Mandarin ne le vaut pas. C'est un poste glissant dans cet Etat despotique. Près de Cheu-chan est l'Isle de Kimp-ton destinée à servir de retraite aux Ministres disgraciés. On leur permet d'y finir leurs jours dans la paix. C'est un port après l'orage : mais tous les exilés n'ont pas le bon esprit de regarder ce séjour comme tel. Pour l'ambitieux, l'inaction est pire que la mort.

Chau-king est une Ville très-ornée ; mais le monument public qui lui fait le plus d'honneur, est le tombeau d'Yu (1), autour duquel on va se livrer à la joie. Yu méritoit un souvenir de la reconnoissance, pour avoir fait dessecher une grande étendue de terres marécageuses. Ce travail vaut bien la construction de la grande Muraille. A-t-on prétendu faire l'éloge des Habitans de cet endroit, en les disant exercés dans les loix du pays,

---

(1) En 1769, il parut à Soissons, un *in*-4°. de 700 pages, intitulé *Yu le Grand & Confucius*, *Histoire Chinoise*, par un Médecin. Cet Ouvrage estimable n'est qu'un Roman politique. L'Auteur a voulu y mettre en action, la Doctrine de l'Economie politique que le Docteur Quesnay & ses adeptes, venoient de publier en différens ouvrages didactiques, trop sèchement écrits peut-être. Celui-ci, qui l'est un peu moins, n'a pas fait oublier la *Phisiocratie* & l'*Ordre essentiel*, où la science des Economistes est développée avec

Quelques (1) Philoſophes modernes ont fait bien du tort à leur *Science* (2) *nouvelle*, en arguant de ſa conformité avec le régime politique qu'on obſerve en Chine.

C'eſt à Heu-cheu, Ville ſur le lac de Tay, qu'on fait les meilleurs pinceaux pour écrire.

On trouve deux cent mille ouvriers en toile des Indes dans la ſeule Ville de Chang Hay en Kyang-nan.

Nan-king eſt la Capitale de cette Province. Cette grande Cité a perdu ſon éclat, du moment qu'elle ne ſervit plus de réſidence aux Empereurs. Dans les Etats vaſtes comme la Chine, la préſence du Souverain vivifie tout, ſon abſence fait tout languir. Or comme un Prince ſi puiſſant, ſi abſolu qu'on le ſuppoſe, ne peut ſe trouver en perſonne dans pluſieurs endroits à la fois; pour éviter les inconveniens de la réſidence, un Prince qui auroit à cœur le bien de toutes ſes Provinces, devroit peut-être les faire jouir tour-à-tour de ſa préſence, & ne donner à aucune d'elles pour trop long-temps, la préférence ſur les autres.

Les citoyens de Nan-king ſont adonnés à l'étude

plus de fidélité : en ſorte que cette Hiſtoire Chinoiſe, trop peu exacte pour ſervir de monument hiſtorique, trop ſérieuſe pour être lue comme un Roman, n'a pas eu, & ne pouvoit pas avoir tout le ſuccès deſiré.

(1) Les Economiſtes.

(2) Ou renouvellée.

avec d'autant plus de facilité, qu'ils trouvent ſous la main, dans cette Ville, un plus grand nombre de livres que par-tout ailleurs. Le Chinois, peuple ſans imagination, ne peut ſe paſſer de livres, pour devenir ſçavant à ſa manière. La ſcience des mots l'occupe plus que celle des choſes. De même que l'obſervance de l'etiquette paſſe à ſes yeux avant la pratique de la morale.

Il ſe fait encore beaucoup de Commerce dans cette ancienne Ville Impériale. On y fabrique des Satins unis & à fleurs, des Draps de laine, eſpèce de feutre ſans tiſſu, orné de fleurs artificielles qui ſe font avec la moële d'un arbre.

A Sang-kyang, Ville près de la Mer, & ſur un petit Lac, on vend beaucoup de Cotons, des Calicots de toutes eſpèces, qui, lorſqu'ils ſont teints, paroiſſent de la plus belle Serge.

La peine de mort, portée dans nos Codes criminels, contre les ſcélérats, a trouvé des contradicteurs. On pourroit citer à l'appui de leur opinion, ce qui s'eſt paſſé à Tſong-ming. Las des exécutions journalières auxquelles le Peuple s'accoutumoit, le Gouvernement Chinois prit jadis la réſolution de réléguer dans cette Iſle de la Province de Nang-king, tous les malfaiteurs qui infeſtoient l'Empire. Ces bannis, à qui on avoit enlevé l'occaſion de faire le mal, s'adonnèrent tout entiers au bien. Aidés de quelques familles agricoles du Continent, ils défrichèrent le lieu de leur exil; & dans peu, on vit une étendue de 20 lieues ſur ſix,

inculte & déserte, changée en une campagne fertile & populeuse. Ensorte qu'aujourd'hui l'Isle Tsong-ming offre une petite Province très-florissante, digne de toute l'attention du Ministère.

On ne sçait comment s'est introduite parmi les Insulaires, la manie des procès, à laquelle ils sacrifient tout leur avoir. Au reste, c'est un des traits du caractère de toute la Nation Chinoise, querelleuse & chicanière.

Ils ont une autre manie qui leur porte moins de dommages. Inquiets de ce que deviendra leur corps après le trepas, long-temps avant le terme probable de l'existence, ils se pourvoient d'un cercueil verni & doré, qui devient à leurs yeux, la pièce la plus importante de leur mobilier. D'où peut provenir cet usage? Seroit-ce parce qu'exposé, sous le plus léger prétexte, à tendre le dos aux bâtons dont le Mandarin marche entouré, & regardant la mort comme le moment du repos de la vie, ils sont bien-aises de s'en assûrer, en se procurant un cercueil des plus solides & des mieux conditionnés. Il est bien singulier que les Chinois, par esprit de vanité & de superstition, fassent précisément la même chose que font nos Religieux de la Trappe, par esprit de pénitence & de mortification. On sçait que ceux-ci se creusent journellement leurs fosses. Les Egyptiens au contraire, par une raffinement d'épicureisme, admettoient des squelettes à leurs banquets.

A Kay-fong, Capitale de la Province de Honang, il existeencore quelques familles, tristes restes d'une

fameuſe Synagogue, établie ſous la Dynaſtie des Hans. Ces Juifs ſçurent ſe maintenir long-temps ſans ſe ſoumettre aux uſages des Idolâtres, au milieu deſquels ils vécurent. Ils affectoient même de s'en diſtinguer, juſques dans la manière de tourner leurs mouſtaches.

A l'exemple des Gentils qui les environnoient, ils n'avoient point dreſſé d'Autel dans l'intérieur de leur aſſemblée. On y voyoit quelque choſe de plus ſimple & de plus raiſonnable. Les parois de leur Temple étoient chargés de marbres couverts d'Inſcriptions hiſtoriques, & des caſſolettes fumoient ſans ceſſe en l'honneur d'Abraham, de Moïſe, & même de Confucius. Chacun de leurs Grands Hommes, tant Nationaux qu'Etrangers, avoit ſon vaſe de parfum, qui ſembloit le repréſenter. Le Livre de leur Religion, pompeuſement relié, demeuroit tout ouvert, poſé ſur une eſpèce de Tribune aux Harangues, qui occupoit le centre de l'Edifice ſacré. Le plus ſage d'entr'eux avoit ſeul le droit d'y monter, de feuilleter le ſaint volume, d'y lire à haute voix, d'y joindre une exhortation fraternelle, & de prononcer les premiers mots d'une Prière pleine d'onction, qu'achevoit la dévote aſſiſtance. Ces Hébraïſans naturaliſés en Chine, n'avoient cependant pas oublié leur antique patrie; c'étoit toujours vers Jéruſalem, à l'occident du lieu où ils ſe trouvoient, qu'ils tendoient les mains, & adreſſoient leurs pieuſes Oraiſons, La Bible dont ils ſe ſervoient étoit

Hébreuse ; mais ils appelloient Dieu du nom (1) que leur donnent les Chinois dans leur langue.

Change-té, autre Ville de la Province de Honang, se trouve à-peu-près dans la même position que la petite Ville de Sè-nang, dont nous avons dit un mot précédemment.

C'est à Kyoseu, dans la Province de Chantong, que naquit Confucius, (2) le seul homme de sa Nation digne peut-être d'être envié aux Chinois. Ce Philosophe qui eût pu balancer Zoroastre & Pythagore ses contemporains, ne se soutiendroit peut-être pas aussi bien à côté de Socrate & d'Epictete, de Ciceron & de Sénéque ; mais il eût pu les égaler, s'il fût né leur compatriote. Les honneurs presque divins que sa patrie continue de lui rendre, semblent prouver la disette de Grands Hommes qui affligea de tout temps cet Empire, le plus vaste & que quelques-uns croyent le plus ancien de la Terre.

Cependant Confucius méritoit l'espèce de culte que lui décerne sa patrie, s'il est vrai qu'il fut l'Apôtre &

(1) *Tyen*, le Ciel ; *Chang*, Dieu ; *Chamti*, Seigneur de l'Univers.

(1) Ce Législateur des Chinois précéda de 551 ans la naissance du Législateur des Chrétiens. Confucius mourut 479 ans avant Jesus-Christ. Sa maison natale existe encore, dit-on. Les Empereurs y vont en pélerinage ; Confucius de son vivant, fut chassé de leurs Palais.

le

le Martyr de la Loi naturelle qu'il avoit, dit-on, pris à cœur d'y rétablir. Mais le fait est douteux : Ce sage connoissoit trop la trempe de l'esprit humain, pour tenter un ordre de choses incompatible avec le régime social. Prêcher la Religion naturelle à la Cour des Rois de l'Asie ! . . . . . . Il est plus vraisemblable que Confucius, gémissant des excès honteux & révoltans auxquels se portoit la superstition, voulut donner le change à ses compatriotes enclins à l'idolâtrie. Il remonta à la source. La piété filiale lui parut le premier culte imaginé par les Hommes, & d'où tous les autres cultes dérivent. Il recommanda les sacrifices (1) solemnels en l'honneur des ancêtres. Il établit comme un point de Religion, qu'on iroit à certains jours, brûler de l'encens sur le Tombeau de ses Pères. Ce culte si naturel & si pur, prévalut quelque temps sur les autres Sectes, & devint la Religion de l'Etat.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une étiquette sacrée. Mais du moins ce cérémonial pieux en impose encore. Il contient le Peuple & par fois ses Chefs, & prévient de plus grands abus. En cela, Confucius rendit un service signalé à ses compatriotes.

---

(1) En 1682, l'Empereur de la Chine entreprit avec toute sa Cour, un Voyage de plusieurs centaines de lieues, à travers des déserts, pour rendre hommage aux lieux consacrés par la Sépulture de ses Aïeux.

V. la Relation du P. Verbiest, dejà citée, pag. 5.

La piété filiale réduite en culte politique, est une très-belle idée, & d'une exécution facile, quant à l'extérieur. Mais cette espèce de Religion domestique, servant de rite civil dans l'Empire le plus vaste de la Terre, devoit dégénérer bientôt en vain simulacre, qui ne tourna qu'au profit des Grands; ils firent tout ce qu'ils voulurent des petits, en les appellant leurs *Enfans*, & en se disant leurs *Pères*. Ces deux noms furent un Talisman pour le Peuple sensible & débonnaire. L'institution la plus touchante dans son principe, consomma complètement le grand-œuvre de la servitude nationale; & le despotisme s'étonna lui-même de se voir affermi sur les bases les plus respectables & les plus chères au cœur de l'Homme.

C'est en conséquence de cette théorie (pour donner un exemple des heureux effets qu'elle produit), que l'Empereur lui-même fait administrer sous ses yeux, aux Grands de sa Cour, une vingtaine de coups (1) de bâton, qu'il qualifie de *correction paternelle*; l'endroit du corps (2) choisi pour cette correction, indique en

(1) Pièce épaisse de bambou fendu, & long de plusieurs pieds. Cette bastonnade s'appelle Pan-tsè.

(2) On étend le coupable tout de son long, le visage contre terre; on tire ses haut-de-chausses sur ses talons. Puis on lui applique sur les *fesses*, les coups de bambou ordonnés par le geste de l'Empereur ou du Mandarin.

effet que le Souverain de la Chine traite ses sujets comme des enfans.

On remarquera, par addition, que cette correction paternelle est « un supplice si violent, qu'un seul coup » est capable de fendre en deux une personne délicate. » Souvent on en meurt ».

» Les Mandarins qui par-tout où ils trouvent, repré» sentent le Prince, rendent la même Justice; & souvent, » assûre-t-on, il ne faut qu'une bagatelle pour se » l'attirer ».

Qu'on ose, après cela, représenter l'Empire de la Chine, comme une vaste famille; car, c'est d'après les faits qu'il faut juger cette Nation verbeuse.

Le Bourreau dans ses fonctions, porte une ceinture de soie jaune; c'est la livrée de l'Empereur. Son sabre est enveloppé dans une étoffe de soie de la même couleur. Le Costume caractérise l'esprit d'une Nation, & sa manière de voir. Le Bourreau portant les couleurs du Souverain, indique assez que son état n'entraîne pas l'infamie avec lui.

On dit que sous le règne de Chun, la punition des coupables consistoit à porter un bonnet coloré & des habits extraordinaires.

Pour faire sa cour à un Mandarin bien sévère, c'est-à-dire, bien despote, on lui porte en cérémonie, un vêtement composé de petites pièces quarrées de satin, bleues, rouges, noires, jaunes, vertes, &c. La diversité de ces couleurs représente tous les différens

Peuples qui portent chacun des habits particuliers, & dont il est le digne Gouverneur. Ce qui a fait donner à cet habillement le nom de *Van-siu-i*, *habit de toutes les Nations*.

Les Mandarins civils sont distingués des autres ordres par des figures de dragons dont leurs robes sont enrichies. Ils portent aussi une espèce de *surtout* brodé de figures d'oiseaux & d'autres bêtes. Un dragon à quatre griffes, un aigle, un soleil, &c. Ils offrent en outre, sur la poitrine, une pièce quarrée d'étoffe richement travaillée, avec une devise au milieu relative à leur poste.

Les Mandarins civils des ordres supérieurs, portent à l'extrêmité de leur bonnet, qui se termine en cône fort plat, une escarboucle enchassée dans de l'or, & une perle au bas pardevant; leur ceinture est enrichie de quatre pierres précieuses, coupées en quarrés, longs & larges de quatre doigts.

La ceinture de soie est l'unique distinctif des Kolaos.

L'habillement des Chinois en général, a de la gravité. Il consiste en une longue robe, à longues & larges manches, dont un pan se replie sur l'autre, attachées par un bouton d'or ou d'argent, & environnée d'une ceinture dont les bouts pendent, & à laquelle on suspend un étui qui renferme une bourse, un couteau & les deux bâtons qui leur servent de fourchettes: leurs hauts-de-chausse sont de satin ou de toile. Sur leur tête est une touffe de cheveux tressée, surmontée d'un

petit chapeau en entonnoir, ombragé par du crin rouge ou de la ſoie : les chapeaux jadis étoient fabriqués avec du chanvre fin ; à préſent ils ſont de ſoye. A leurs pieds ſont des bottes de ſoie, de calico ou de cuir de cheval.

On prétend qu'avant Fohi, les deux ſexes en Chine, portoient les mêmes vêtemens.

Les Femmes ſont modeſtement vêtues d'une longue robe rouge, bleue ou verte, qui ne laiſſe voir que leur viſage : leurs cheveux ſont friſés en boucles, entremêlés de touffes d'or ou d'argent, ſurmontés quelquefois de la figure d'un oiſeau, dont la queue s'élève en aigrette, les aîles s'étendent ſur les tempes, le corps eſt ſur le front, & la tête eſt ſuſpendue ſur le nez : elles ſe frottent pour ſe blanchir, d'une pâte qui les ride.

Les Femmes (& auſſi les Mandarins), ſe laiſſent croître les ongles. On recouvre ces griffes d'un étui, pour les conſerver à l'abri de tout accident.

Le blanc eſt la couleur du deuil ; & la toile en eſt la matière.

C'eſt à la Chine qu'on inventa l'art de filer la ſoie. On y fabrique des damas, des ſatins unis, rayés ou à fleurs, ou bien ornés de différentes figures, des taffetas à fleurs évidées, rayés, jaſpés, flambés ; des velours, des brocards, des gazes. On les dore, on les argente. On fait des étoffes de coton pour le commun du Peuple : on les peint en bleu ou en noir. Avec de

la laine, on fabrique des couvertures & un drap brun Les Chinois ont reçu des Indes, l'art d'imprimer la toile.

Les Chinoises font la révérence à la manière des Femmes en Europe. Cette salutation n'est pas dépourvue de grace & de noblesse ; mais elle fait sourire chaque fois qu'on la voit pratiquée par des Mandarins en Orient, & de graves Magistrats en Occident.

Résumons. Les Chinois nés pacifiques, laborieux & graves, seroient peut-être l'une des Nations les plus estimables du Monde connu, s'ils s'interdisoient le Commerce. Le Commerce leur a fait contracter presque tous les vices qu'on leur reproche, & les a rendu dissemblables de ce qu'ils devroient & pourroient être, d'après les Livres de morale faits pour eux.

Fin de la Notice historique sur les Chinois.



Femme du japon



Homme du japon

NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES *DES INSULAIRES DU JAPON.*

On ne feroit pas bien reçu des Japonois, si l'on s'obstinoit à les regarder comme une Colonie Chinoise. Ils auroient moins de répugnance à reconnoître pour premiers ancêtres, les Tartares, avec lesquels ils sympathisent davantage. Mais ils ont la prétention de presque tous les Insulaires, c'est-à-dire, ils se disent nés sur le sol même qu'ils habitent, & croient que l'Auteur de toutes choses fit pour eux les frais d'une création particulière.

La Religion, chez les Japonois, fille de la Politique, bien loin de mal mener sa Mère, ne trouve en elle qu'une Marâtre. Les premiers bienfaiteurs de la Nation en sont aujourd'hui les Dieux. On décerna un culte au Chef de Famille, qui, dans les temps primitifs, civilisa les autres petites Peuplades de cette étendue de terre isolée. Mais bientôt des ambitieux, profitant de l'évènement, comblèrent d'honneurs les descendans du (1) grand Homme qui avoit policé ses Compatriotes, afin d'avoir le droit de leur enlever la puissance

(1) On le nomme Syn-Mu-Ten-Oo ou Swa-Fikono-Mikotto.

exécutrice. Les Japonois, depuis cette époque, eurent deux ſortes de Souverains, comme ils adorent des Divinités de deux eſpèces. Ils rendent un culte à un Chef ſpirituel, en même temps qu'ils prêtent obéiſſance à un Maître temporel. Mais celui-ci tenant dans ſes mains les forces & les richeſſes de l'Etat, règne véritablement & ſeul. Il ne lui en coute qu'un vain cérémonial, dont il s'acquitte envers ſon Collégue, plus ſaint, mais moins redouté. Le Peuple, qui ne s'en trouve pas plus mal, s'applaudit de concilier enſemble, ſans les choquer, deux pouvoirs trop ordinairement rivaux l'un de l'autre.

Le Dairi du Japon reſſemble beaucoup au Grand Lama du Thibet. C'eſt une eſpèce d'être amphibie, que lePeuple inconſéquent croit un Dieu, quoique ce ne ſoit véritablement qu'un Homme. La ſuperſtition n'a jamais tant déraiſonné que dans l'établiſſement de cette dignité ſacro-ſainte. Et l'on remarquera que le Japonois eſt attaché aux objets de ſa croyance en proportion de leur abſurdité. Pour peu que le Dairi, enivré d'encens, ait conſervé de jugement, que doit-il penſer de ceux qui l'encenſent? Il doit ſourire, ſur-tout quand il voit l'Empereur lui-même, obligé de ſe ſoumettre à l'étiquette la plus humiliante, pour ne point choquer ſes Sujets turbulens, dont on ne vient à bout qu'en partageant leurs préjugés ridicules. Car on ſçaura que le Prince temporel doit, à de certaines époques, une viſite au Chef ſpirituel

de l'Empire ; que dans cette entrevue ſolemnelle, le véritable Empereur doit apprêter, de ſes mains, le repas de ſon Collégue ſanctifié, le ſervir à table, & lui donner à laver. Ces vils détails ne dégoûtent point l'ambitieux. Preſque par-tout parvient-on au ſommet des honneurs, & peut-on s'y maintenir, ſans ſe réſoudre à ramper ? & faut-il faire le voyage du Japon, pour vérifier cette remarque ?

D'ailleurs, le *Cubo-Sama* ou l'Empereur du Japon, ſe garde bien de laiſſer tomber en déſuétude cette fonction ſervile. C'eſt une arme qu'il ſe menage pour en uſer dans le beſoin, & que redoute le Dairi. Pour peu que celui-ci voulût ſortir des limites de ſa dignité ſainte & empiéter ſur le Trône, le Cubo ombrageux, ſe mettroit bientôt dans le cas de ne plus avoir rien à craindre de ſon Compétiteur, en lui ſervant un breuvage qui ſeroit le dernier.

Le Dairi eſt revêtu de rouge & couvert d'un chapeau qui a des pendans ſemblables à ceux de la Tiare. Ceux qui le ſervent & l'accompagnent, ſont enveloppés de draperies amples & à longue queue. Ils ſont coëffés d'un bonnet noir, qui déſigne leurs diverſes fonctions par ſa forme ou ſes ornemens. Les Femmes du ſouverain Pontife (car celui-ci peut en avoir juſqu'à douze) ſont enſevelies de même dans de larges robes. Quand ce ſiège héréditaire eſt occupé par une Femme, (la Fille aînée du Dairi défunt) on ne dit pas ſi dans l'état de ſa maiſon, on lui aſſigne le même nombre de Maris.

L'Habitant du Japon eſt né religieux. Il ſe fait des Dieux de tous les objets qu'il ne comprend pas. Et chaque état a ſa Divinité tutélaire. Par conſéquent, il doit y avoir plus d'une Secte. La première de toutes, eſt, comme de raiſon, celle que profeſſe le Dairi. Elle a des Temples ſans nombre, d'une beauté & d'une richeſſe proportionnées aux facultés de ceux qui les élèvent. Ils ſont deſſervis par des Prêtres, vêtus de longs habits, blancs ou jaunes. Il eſt un ordre de Moines ſpécialement conſacré au maintien & à la défenſe du culte. Le coſtume de ces Religieux, appellés (1) *Jammabos*, mérite d'être décrit. Ils portent toujours un cimetère au côté gauche ; à leur ceinture, une grande coquille ; à leur main, un petit bâton, où ſont enfilés des anneaux de cuivre ; à leurs pieds, des ſandales de paille entrelacée. Sur leur dos ſont leurs hardes en trouſſe ; & à leur col pend une écharpe, qui fait connoître par ſa longueur & par ſes franges, les titres qu'ils ont reçus de leurs ſupérieurs.

Mais la Nation Japonoiſe eſt encore trop Peuple, & ſes Chefs ont trop d'intérêt à la conſerver telle, pour affoiblir l'aſcendant des Bonzes qui y pullulent, &

(1) Conſultez les Remarques Hiſtoriques qui accompagnent une Tragédie, intitulée *les Jammabos*, ou *les Moines Japonois*, en 5 Actes & en vers, dédiée aux mânes de Henri IV, avec cette Epigraphe : *ſint ut ſunt aut non ſunt ; & reſpondit terra : non ſint*, 1779, *in-8°.*

pour élaguer les cultes parasites qu'ils propagent. La Police rigoureuse que le Gouvernement fait règner dans toutes ses parties, ne suffiroit pas pour s'assurer de cette Nation, qui a de l'énergie. Plus éclairée, elle ne tarderoit pas à porter l'œil & même la main sur la personne des despotes qui la tiennent courbée sous un Sceptre lourd.

Les Japonois sont la plûpart robustes, agiles, adroits, dégagés & propres aux exercices de la Guerre. La couleur de leur tein est olivâtre. Ils portent la barbe assez longue. Les jeunes ont les cheveux coupés par devant. Les Artisans & les gens de la campagne ont la moitié de la tête rasée ; les Nobles l'ont entièrement. Ils ne se conservent qu'un flocon de cheveux derrière, dont ils se font honneur ; c'est leur faire injure que d'y toucher, le couper seroit bien autre chose.

L'habillement au Japon, consiste en une robe ample, à longues manches, & à queue traînante. Ils portent dessous, une veste qui descend jusqu'aux pieds. Les hauts-de-chausse tombent plus bas que les genoux. Ils font usage de bottines courtes & de pantoufles vernissées. On ne sort jamais sans être muni d'un éventail.

Les Dames ont une robe flotante qui couvre plusieurs vestes assujetties par une large ceinture, que les Femmes attachent pardevant, & les Filles par derrière. Les Femmes du Peuple relèvent leurs cheveux au haut de leur tête, avec une aiguille. Celles qui sont Nobles, les laissent flotter par derrière en touffes.

Le blanc ou la couleur de la cendre eſt la livrée du deuil. Dans ce cas, la robe de deſſous eſt d'une grande largeur, & ſe ferme ſur l'eſtomach ; elle doit être toute unie & ſans doublure ; la ceinture qui eſt fort large & en rézeau, fait ordinairement deux tours ; tout l'habillement doit être de toile crue. On ſe coëffe alors la tête d'un bandeau quarré de toile, auquel eſt couſu un grand linge qui retombe en forme de crêpe par derrière, & on le couvre de pluſieurs voiles. On ne fréquente les Temples que dans toute ſa parure. Il y a des habits de cérémonie pour certaines Fêtes. Dans tous les Temples du Japon, & on en rencontre preſque à chaque pas ; on a pratiqué des troncs comme dans nos Egliſes d'Europe, & des baſſins d'eau. Pour plaire au Dairi, ce n'eſt pas aſſez de s'être purifié dans le baſſin, ſi l'on n'a point ouvert ſa bourſe au tronc qui reſſemble à l'Acheron avare.

Dans les viſites qu'on ſe rend, on ſe fait préſent de robes de ſatin noir rangées dans un baſſin ; & c'eſt ainſi que les Grands marquent leur conſidération pour un inférieur. On remarque qu'ils s'habillent modeſtement, quand ils ſortent de leurs maiſons, & que c'eſt dans leur enceinte qu ils ſont vêtus le plus richement. En public, l'Homme riche eſt accompagné d'une nombreuſe ſuite de valets, dont l'un porte ſon paraſol, l'autre ſon chapeau, celui-là ſon éventail, celui-ci ſes pantoufles, &c.

Les Japonois s'aſſoient ſur de beaux tapis, & ſe couchent ſur de belles nattes. Ils fabriquent avec

l'écorce du *kadſi*, eſpèce de meurier, du drap & diverſes étoffes. Les marchandiſes que les Hollandois portent au Japon, ſont des ſoies Aſiatiques, des étoffes de ſoie, de coton & de laine, fabriquées dans l'Inde, des draps d'Europe, des ſerges, des toiles, des cuirs, des peaux de bufle ou de cerf, &c. C'eſt à Meaco, Capitale de la Province de Jamatta, que ſe fabriquent les plus riches étoffes à fleurs d'or & d'argent. C'eſt auſſi dans cette Ville que le Dairi fait ſa réſidence. Le Palais qu'il habite, forme à lui ſeul treize rues; il eſt ſéparé du reſte des maiſons par des murs & des foſſés. Son territoire eſt réputé ſacré.

L'Empereur ſéjourne quelquefois à Saranga, Ville de la Province de ce nom. On y trouve pluſieurs Manufactures d'étoffes à fleurs. Mais on en chaſſe tous les Artiſans, quand le Prince ſe propoſe d'y paſſer la nuit; le bruit des travaux pourroit troubler ſon ſommeil. Si les Rois ne ſont pas heureux en ce bas monde, ce n'eſt pas leur faute.

Près de la montagne & du lac de Facone, dans la Province de Songami, eſt un Temple qui renferme entr'autres reliques, un Habit de la même étoffe de ceux qu'endoſſent les Anges; on accourt de fort loin pour voir cette merveille, qui rapporte aux Bonzes qui la montrent, au-delà de ce qu'ils ont beſoin pour l'entretien de leur veſtiaire.

La Province de Muſiaſi a pour Ville principale, la Capitale même de tout le Japon. Jedo eſt une Cité immenſe. Le Château ſeul de l'Empereur, qui eſt au

centre, occupe une espace de quatre lieues. On y voit plusieurs belles Salles ; celle des mille Nattes, sert aux grandes Assemblées, que le Prince convoque, non pour prendre des conseils sages, mais pour intimer ses ordres absolus. Tous les appartemens sont tendus de Nattes blanches, bordées de franges d'or. Dans les souterreins, on a ménagé une chambre pour y recevoir l'Empereur, lorsqu'il entend gronder le tonnerre ; car, quoiqu'en disent ses Courtisans, il ne peut se dissimuler que la foudre ne fait exception de personne, & qu'elle tombe indistinctement sur les têtes ceintes du bandeau Royal, comme sur celles couvertes d'un chapeau de paille.

Au midi de la Province d'Awa, est une chaîne de petites Isles naturellement fermées par des côtes escarpées & très-hautes. C'est là le lieu d'exil où le Prince rélègue les Seigneurs de sa Cour, qui lui déplaisent ou qui lui portent quelqu'ombrage. Ces Courtisans disgraciés, qui ne sçavoient souvent que faire de leurs loisirs, y apprennent le prix du travail & le bon emploi du temps. Plusieurs d'entr'eux y ont trouvé, sinon le bonheur, du moins le calme de l'ame & des sens, qu'ils avoient en vain cherché dans le Palais de l'Empereur. L'occupation des Exilés est d'y faire des étoffes de soie, dont la finesse & la beauté surpassent toutes celles qu'on fabrique dans les autres Provinces de l'Empire : & il vaut mieux sans doute, ourdir une pièce d'étoffe, que de tramer une intrigue.

Les Japonois sont presqu'aussi cérémonieux que les

C hinoi

Chinois, & jaloux des petits devoirs de ſociété. Ils ont une infinité d'uſages, dont ils s'acquittent avec une ponctualité qui ne ſe dément jamais. Ce ſont autant de petites chaînes qui les attachent à leurs Maîtres & à leur Patrie. Amis de la pompe & du faſte, ils les affichent ſur-tout à l'occaſion de leurs Funérailles, qui ont preſque l'air d'une Fête. On y brûle les cadavres; & la cendre en eſt religieuſement conſervée dans des vaſes plus ou moins précieux, ſur leſquels on écrit le nom du défunt, & celui du Dieu qu'il s'étoit choiſi. En général, les Mœurs & Coutumes du Japon ont de belles formes, & reſpirent ce que nous appellons l'*antique*.

Les Japonois ont un Dieu Hymenée. Ils le repréſentent ſous la figure d'un beau jeune Homme, à la tête de chien; comme pour faire entendre que la vigilance & la fidélité font les bons ménages. L'Autel de cette Idole occupe le milieu d'une tente, dreſſée ordinairement au haut d'une colline. Le couple arrive, tenant deux flambeaux. La Mariée allume le ſien aux lampes qui brûlent dans ce Temple votif; le Marié s'adreſſe à ſa Compagne. Le Prêtre bénit les deux Conjoints; puis il immole deux bœufs. Pendant ce ſacrifice, les gens de la nôce, de leur côté, ſe divertiſſent à brûler tous les joux-joux de la jeune Epouſée, quand elle étoit enfant. D'autres font tourner un rouet & un fuſeau, & les mettent en état d'être préſentés à la Mariée. Arrivée à la maiſon de ſon Epoux, qu'elle trouve jonchée de fleurs & parée de guirlandes, celui-ci

qu'elle vient de nommer publiquement ſon vainqueur, l'enlève dans ſes bras, & lui fait franchir le ſeuil de la porte, ſans y toucher.

Au Japon, on peut prendre chez ſoi autant de Femmes qu'on veut. Mais on n'en épouſe qu'une; & celle-ci a ſeule le droit de manger à la table du Maître, & peut même ſe faire ſervir par ſes rivales. Mais elle uſe rarement de ce dernier privilège. Il eſt de ſon intérêt de vivre bien avec celles-ci. Elle ne ſçait pas ce que le ſort lui garde.

Le Japon n'eſt pas un pays à citer pour l'extrême fécondité; d'ailleurs, volcaniſé en pluſieurs endroits, il eſt ſujet à de fréquens tremblemens de terre. Néanmoins, ſi cette Iſle, aſſez bien habitée, n'eſt pas l'aſyle du bonheur, la faute ne doit pas en être imputée à la Nature; elle y eſt diſpoſée à ſeconder les travaux de l'Homme bien intentionné. Moins de deſpotiſme & de ſuperſtition, tel eſt le vœu qu'il faut répéter ici, comme preſque par-tout ailleurs.

Fin de la Notice ſur les Inſulaires du Japon.



Desrais del. Mixelle sculp.

Femme des Isles Philipines.



Desrais del. Mixelle sculp.

Habitant des Isles Philipines.

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DES ISLES MANILLES.

EMMANUEL, Roi de Portugal, ſurnommé (1) le Grand, ne le fut pas toujours. L'amour lui fit commettre une injuſtice contre les Maures & les Juifs, & il fut ingrat envers Magellan. Digne contemporain des Gama & des Veſpuce, ce Gentilhomme Portugais, déjà célèbre par des ſuccès ſur la mer, ne put obtenir de la Cour un demi écu de paie de plus par mois. Ce refus de ſix écus par année coûta cher à ſa patrie. Le Navigateur mal récompenſé ſe retira : accueilli par Charles-Quint, après avoir découvert les iſles Marianes & les Moluques, il vint mourir, en Avril 1521, aux iſles Manilles, appellées depuis Philippines (2) parce

(1) On le ſur-appella auſſi *le Prince fortuné*, & ſon règne paſſa pour le *ſiècle d'or* du Portugal, principalement à cauſe de la conquête du Bréſil, ſource inépuiſable de richeſſes.

(2) Dans leur voiſinage ſont d'autres iſles qui portent le même nom, & que le hazard fit découvrir beaucoup plus

que c'eſt ſous leur Roi Philippe II que les Eſpagnols s'y fixèrent en 1564.

Cet Archipel de la mer des Indes, placé au-delà du Gange, ſous la zone torride, a pour chef-lieu l'iſle de Luçon & Manille pour capitale. Cette ville feroit l'une des plus commerçantes du globe, ſi elle n'appartenoit pas au Gouvernement Eſpagnol. Mais des Miſſionnaires & des Cénobites ne ſuffiſent pas pour peupler & faire fleurir une Colonie. Ce n'eſt pas en prêchant l'humilité chrétienne & la pauvreté évangélique qu'on parvient à donner de l'éclat à des poſſeſſions lointaines, & à les mettre dans l'abondance, à l'abri des événemens funeſtes auxquels elles ne ſont que trop expoſées. Le renoncement aux choſes de ce monde eſt un moyen peu ſûr pour exciter l'émulation parmi des propriétaires & des cultivateurs; & l'intolérance n'invite pas les étrangers à fréquenter des parages d'ailleurs ſi attrayans par eux-mêmes. La plupart des Naturels, aigris par cette conduite, que déſavoue une ſaine politique, ont mieux aimé abandonner les plus beaux cantons de leur patrie que de renoncer à leur liberté. Le reſte des Habitans, dégénéré ſous le joug, languit dans une apathie complette & tout-à-fait digne de pitié. Manille peut s'enorgueillir de ſes ſuperbes Egliſes; mais

récemment. Mais elles ſont encore trop peu connues, pour qu'on puiſſe en donner des détails certains. Les dangers de la Navigation ſur ces parages, défendus par une briſe continuelle, a préſervé juſqu'à préſent ces Inſulaires de la viſite des Européens avides.

elle n'a rien fait encore pour se procurer un port plus commode, & dans lequel elle pût recevoir des vaisseaux de quelqu'importance. Les douze mille Chrétiens qui peuplent cette ville ne la dédommagent pas sans doute entièrement de l'affluence prodigieuse des Chinois & des autres Nations qui jadis venoient en foule la vivifier & l'enrichir. Le grand nombre des (1) Couvens y laisse à peine des emplacemens pour les Manufactures & autres établissemens utiles qu'on s'aviseroit d'y introduire.

Cette Capitale n'est pas un lieu d'asyle. Les Insulaires, sauvages avant l'arrivée des Espagnols, depuis sont devenus féroces par les mauvais traitemens dont ils ont été les victimes. Cachés dans des montagnes inaccessibles aux Etrangers, ils font profession d'une haine implacable contre les Usurpateurs, & même contre leurs Compatriotes qui ont été trop lâches pour les suivre. Réduits souvent aux dernières extrêmités, on les voit sortir de leurs défilés & accourir jusqu'aux portes de Manille, d'autant plus intraitables qu'ils n'usent que de représailles. Ils se présentent avec des sarbacanes à travers lesquelles ils soufflent des flèches empoisonnées. Tels sont les effets du fanatisme & de la superstition. Les Manillois, nés avec des inclinations pacifiques, & placés sur l'un des plus beaux points du globe, auroient pufigurer un jour parmi les Nations les mieux civilisées; le zèle aveugle des Européens a perverti le caractère de

(1) On en compte à Manille jusqu'à quinze.

ces Insulaires & en a fait des Cannibales sans loix & sans mœurs.

Les Manillois & les Habitans des autres isles Philippines qui se sont prêtés aux usages Espagnols, forment un Peuple mêlangé où l'on retrouve le caractère des Nations étrangères qui les ont fréquentés. Mais dans le fond, ils tiennent beaucoup des Malais, dont ils prétendent descendre tous.

Les maisons de ces Indiens, faites de bambou & recouvertes de feuilles de bananier, sont ordinairement élevées de terre, sur des piliers de bois de huit à dix pieds, pour se préserver de l'humidité. On y monte avec une échelle qu'on retire à soi, le soir, pour se mettre à l'abri des bêtes fauves & des Montagnards, plus féroces encore. Le lit d'un Indien est une natte qu'on étend sur le plancher. Son comestible journalier consiste en un morceau de poisson salé, cuit à l'eau avec du riz.

La rivière qui baigne les murs de Manille doit sa source au grand lac *Laguna de Bay*, au milieu duquel s'élève une petite isle, asyle de la liberté. Plusieurs familles indiennes s'y sont réfugiées, & y vivent paisiblement, sans souffrir de communication avec le reste de la grande Isle. A l'ouest de ce lac, qu'on estime de trente lieues de circonférence, habite au pied des montagnes, un Peuple doux occupé à fabriquer des nattes & des toiles. On présume qu'ayant eu affaire dans les commencemens à des Religieux moins fanatiques que les autres, ils se sont laissés convertir sans beaucoup de

peine. Mais s'ils ont pu changer de culte, ils ont voulu conserver leurs loix & leurs usages. Ils n'obéissent qu'à l'un d'entr'eux élu par tout le village assemblé, toutefois avec l'agrément des Espagnols. Ils ne prennent de femmes que dans leur propre famille, qui quelquefois forme à elle seule un hameau tout entier. Les présens qu'on se fait en pareil cas équivalent à une dot assez forte. Ils sont dans l'usage de plonger leurs enfans nouveaux nés au milieu des fontaines les plus froides. On leur fait ensuite des frictions sur le crâne avec une certaine huile du pays. L'adultère parmi eux est le seul crime capital; ils n'entendent pas raison sur cet article, & n'en font point un objet de mauvaise plaisanterie. Peut-être doivent-ils cette manière de voir à l'austérité des dogmes religieux qu'ils ont embrassés & qu'ils mettent en pratique. Ils ont quelqu'idée de la Médecine, & se procurent quelquefois de petites saignées, en se faisant des scarifications entre les doigts des mains & des pieds.

A l'est du lac, au contraire, est une horde peu nombreuse, dont les membres vivent habituellement dans une cruelle défiance l'un contre l'autre. On les rencontre toujours sous les armes, & ils ne s'abordent jamais sans se menacer mutuellement. Les supplices qu'on a fait endurer à leurs ancêtres sont toujours présens à leur souvenir. La vue d'une Croix attise en eux le feu de la vengeance. Quel dommage qu'une Religion toute de paix leur ait été prêchée d'une manière si peu conforme à l'esprit de douceur qui caractérisoit son Fondateur !

Le sol des isles Philippines, fertile au point de rapporter en beaucoup d'endroits deux fois dans l'année, est cependant volcanisé; ce qui le rend sujet à de fréquens tremblemens de terre, contre lesquels les Espagnols se mettent en garde avec le Rosaire. Ils ont cru pourtant devoir prendre la précaution de ne construire leurs maisons qu'en bois, & de tenir prêtes de petites cabanes de bambou placées au milieu de leur jardin, & dans lesquelles ils se précipitent lors de l'événement.

La Nature ne se permet jamais un mal qu'il n'en résulte quelque bien. Les volcans fournissent des sources d'eau chaude douées, dit-on, de propriétés salutaires. Aussi trouve-t-on établis dans leur voisinage des Hôpitaux & des bains publics.

Le Gouvernement Espagnol, qui ne possède pas encore à fond les vrais principes de l'économie politique, interdit l'abord des isles Manilles à tous les vaisseaux étrangers; mais, grace à son zèle apostolique, les Chinois & les Indiens en sont seuls exceptés; on ne désespère toujours pas de les convertir: peut-être n'est-ce qu'un prétexte pour empêcher des Nations plus actives de mettre à profit l'inertie qui règne à manille. La seule exportation est celle des piastres; mais elle est réservée à la Couronne.

Mindoro petite isle de l'Archipel des Philippines, n'est un peu connue que par la relation de Voyageurs, mauvais naturalistes; lesquels ont supposé une queue aux Insulaires.

Le terrein de l'isle Antigue est aussi fécond & aussi mal cultivé que celui des autres Philippines. La Couronne d'Espagne devroit au moins protection & sûreté aux pays qu'elle s'est appropriés. Il faut bien défendre ceux qu'on a rangés au nombre de ses Sujets. Un Insulaire manque de courage pour tirer parti d'un sol mal gardé & exposé au pillage du premier Pirate Maure qui se présente.

Les Roitelets nombreux de l'isle Mindanao jusqu'à présent n'ont pas voulu reconnoître le Roi d'Espagne. Renfermés derrière leurs palissades de Sambouangue, les Espagnols n'osent sortir & tremblent devant les Insulaires hardis & courageux dont ils se disent les Souverains. Pour labourer leurs champs, ils sont obligés de faire accompagner leurs charrues avec du canon. Mais les rivières, comme celles de luçon, y charrient quantité de paillettes d'or.

Les Hollandois & les Espagnols se sont long-temps disputé l'isle d'Yolo, qui sert de limites aux Philippines. Mais les Insulaires, fidèles à leur Chef, ne se sont donnés ni aux uns ni aux autres. Braves défenseurs de leur patrie riche en productions, ils n'ont permis ni aux Anglois ni aux François d'établir un comptoir sur leur rivage. Les Européens, alléchés par les épiceries & les perles, ne s'attendoient pas sans doute à une résistance aussi opiniâtre.

Les Manillois grands & bien faits, sont basannés. Leur costume consiste en une chemise de toile faite

avec les filamens de l'*Abaca* (1) tissus dans le pays. Cette chemise, fort courte, passe pardessus un grand caleçon très-large; mais ils mettent leur luxe à avoir des mouchoirs brodés rouges & de la plus grande finesse : ils en portent ordinairement trois; un sur la tête, le second au col, & ils tiennent l'autre à la main. Les Anglois les font fabriquer à Madras exprès pour eux.

Les femmes portent une espèce de petite chemise qui ne va pas jusqu'au nombril, avec un mouchoir sur le col qui n'est point arrêté; une toile blanche fait le tour du corps, retenue par un bout à la ceinture. Les Manilloises recouvrent cette toile d'une autre étoffe de couleur, que fabriquent les Insulaires de (2) Panay. Pardessus tout cet habillement, elles portent une mantille noire qui les couvre de la tête aux pieds. Leurs cheveux noirs & d'une grande beauté, tombent souventefois jusqu'à terre. Aussi en ont-elles beaucoup de soin; elles les oignent d'huile de coco, les entortillent à la manière Chinoise, & en font vers le haut de la tête un nœud retenu par une épingle d'or ou d'argent.

(1) Espèce de Bananier, *musa*, appellé *Caffo* dans les Indes. C'est le chanvre de ces contrées. *Abaca* est aussi le nom de l'une des isles Philippines.

(2) Isle des Philippines dont les Habitans sont Chrétiens & soumis aux Espagnols. On y rencontre beaucoup de villages gouvernés chacun par un Alcade & un Padre ou Curé.

Leurs chauſſures ſont des pantoufles brodées & ſi petites, qu'elles couvrent à peine le bout du pied.

Les femmes de diſtinction de la Capitale de Manille s'habillent à l'Eſpagnole.

Les Inſulaires qu'on appelle *Pintados* (1) & ceux de Mindanao, portent de petites caſaques de diverſes couleurs qui leur tombent ſur les genoux & qu'on ſerre avec une ceinture large d'une aulne, longue de deux braſſes & demie. Ils ne ſe ſervent ni de chauſſes ni de ſouliers. Au lieu de chapeaux, ils ſe ceignent la tête d'une pièce de drap ample aſſez pour faire pluſieurs tours. Ils ſe parent de colliers, de pendans d'oreilles, de bracelets d'or ou de laiton, d'anneaux d'ivoire qu'ils placent au-deſſus de la cheville du pied toujours nud.

Le coſtume de ces Indiens ſouffre toujours quelque variation; chacune de ces iſles ayant ſa mode, & ſes uſages particuliers.

---

(1) *Pintados*, mot Eſpagnol donné à ces Indiens, qui ſe *peignoient* tout le corps de diverſes figures, lorſqu'on en fit la découverte. Ils ont depuis renoncé la plupart à ce uſage bizarre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans des Iſles Manilles.



Insulaire d'amboine

MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES D'AMBOINE.

AMBOINE est une Isle distinguée des Moluques. Elle fut découverte en 1515, par les Portugais. Les fruits les plus précieux, tels que l'orange & le limon, les citrons & les bananes, la noix de cocos & les cannes à sucre s'y trouvent en abondance ; mais la principale richesse est le clou de girofle. On y respire un air pur. On y boit une eau excellente. De belles forêts y mettent à l'abri d'un soleil ardent presque pendant toute l'année. Les Habitans n'en sont pas plus heureux : c'est que l'ignorance & la paresse rendroient pauvres les plus riches contrées du globe. Tant que l'industrie des Insulaires & des Européens se bornera au Commerce des épices, toutes les productions de l'Isle y seront sacrifiées à une seule ; & le sol & les Habitans resteront dans l'état précaire où on les voit encore aujourd'hui.

Outre cela, Amboine n'est pas le séjour de la paix. Des mains intéressées y sèment adroitement la discorde : l'étranger avide emporte la dépouille des Naturels, affoiblis les uns par les autres. Toute l'Isle est divisée par factions. Et ce caractère national se peint jusque dans le Costume. Leurs principales armes

ſont des javelines de bois , où il y a un fer par le haut , fabriqué en forme de harpon. Ils lancent cette ſorte de javelot avec une vigueur & une juſteſſe telle qu'ils peuvent viſer droit dans une pièce de monnoie de 24 ſols, à une très-grande diſtance. A la Guerre, ils font uſage de ſabres. Les plus pauvres d'entr'eux portent en tout temps , un coutelas à la main ; quelquefois ils ne ſont armés que d'un bâton aigu & brûlé par les deux bouts ; & ils n'en ſont pas moins redoutables. L'arquebuſe leur eſt auſſi familière. Ils ſe font des boucliers avec quelques bouts de planches qu'ils enjolivent le mieux qu'ils peuvent.

Ils ont parmi eux certains gladiateurs, qui portent ſur la tête un caſque avec un oiſeau de paradis, au lieu de plumes. Lorſqu'ils combattent, ils ne ſe tiennent que ſur un pied, pour être prêts à faire un ſaut; & quand l'un fait un ſaut vers ſon antagoniſte , ce dernier en fait un autre en reculant, & demeurant toujours ſur un ſeul pied. Ces évolutions ont lieu avec une promptitude & une adreſſe extraordinaire.

Les jeunes gens, pour donner preuve de courage, ſont ſouvent au combat, coëffés ſimplement de quelques morceaux de toile de coton treſſés & paſſés en forme de couronne, qu'ils entrelacent quelquefois de quelques légers branchages garnis de feuilles. Ils attachent quelqu'idée ſuperſtitieuſe à la conſervation de leur chevelure. Ils ſe croient invulnérables, tant qu'elle n'a ſouffert aucun dommage. A l'exemple de Samſon, ils placent leur force dans leurs cheveux. C'eſt d'après

cela sans doute, qu'ils ceignent leur tête de bandelettes & de guirlandes de fleurs pendant leurs Fêtes solemnelles.

Ils ont aussi leur Musique Militaire, & connoissent nos timbales de cuivre. Le même qui les porte sur son épaule gauche, les frappe de la main droite, & chante en même temps. C'est ainsi qu'un seul Homme à Amboine, fait l'office de trois personnes en Europe. On ne sçauroit porter de jugement sur leur Poësie, chaque canton ayant son dialecte particulier, & même son culte. Mais l'idolâtrie règne encore par-tout où les armes & les Missionnaires n'ont pu pénétrer. Ceux-ci même n'ont pas eu de brillans succès. Il y a cependant un assez bon nombre d'Ecoles répandues dans l'Isle; mais avant de vouloir faire embrasser le Christianisme aux Habitans d'Amboine, il faudroit venir à bout de leur faire aimer ceux qui le professent; & c'est ce qui sera difficile, tant qu'ils ne pourront juger des Européens que d'après la conduite de ceux qui font avec eux le commerce du girofle.

D'ailleurs, ils paroissent très-attachés à leurs pratiques superstitieuses; peut-être parce qu'elles sont plus à leur portée que des abstractions, sublimes sans contredit, mais qui n'ont aucune prise sur les sens.

Nous avons pourtant gagné sur eux, qu'ils ne hâteront plus la dernière heure de leurs parens & amis affligés de maladies incurables ou parvenus à l'âge de la décrépitude. Quelques Sages de l'Antiquité ont cru, comme eux, que la mort est un bienfait, quand la vie

devient un fardeau ; & en conséquence, se sont imaginé pouvoir disposer de leur personne.

Leurs *Mamacun* ou bracelets de verre, ne sont pas une simple pièce de leur Costume, un accessoire de luxe & de parure ; ils leur servent d'augure. Trempés dans le sang d'une poule égorgée à la lune nouvelle, de la teinte qu'y ont prise ces coliers, on juge de l'événément de toute une expédition, & quelquefois de toute la vie.

Un autre présage de cette force, les détermine à la Guerre ou les en détourne. On frappe un arbre avec une hache. Si l'instrument tranchant reste immobile après le coup, l'Armée témoin de l'épreuve, demeure tranquille, & ne passe pas outre. Si la hache vacille dans le flanc entr'ouvert de l'arbre, tous les Guerriers à son exemple, agitent leurs javelots dans leurs mains, & courent à l'ennemi, certains de la victoire.

Les premiers Peuples de la Grece se disoient originaires du sol même qu'ils habitoient. Les Insulaires d'Amboine ont une prétention à-peu-près semblable. Ils se croyent nés d'un serpent, dans le tronc vermoulu d'un vieux arbre. Les anciens Rois de l'Isle se disoient issus pareillement de la souche d'un cocotier. Ce n'étoit peut-être que par métaphore. Ce style est familier aux Sauvages. Heureuse en effet la Nation dont les Souverains posséderoient au moral, toutes les qualités de l'espèce de palmier en question.

Les blessures cruelles qu'ils reçoivent dans les combats,

les maladies graves, telles que la petite vérole, & une autre pire encore, auxquelles ils sont sujets, & les tremblemens de terre fréquens dans leur Isle, les confirment tous les jours encore dans la croyance d'un Etre surnaturel & méchant, père de tous les maux qui les affligent. Ils croiroient blasphêmer, s'ils mettoient toutes ces calamités sur le compte du Soleil, leur Divinité bienfaisante, malgré ses rayons brûlans. L'existence du Démon, qu'ils appellent *Nito*, les tire d'embarras, & du moins ils ont à qui s'en prendre dans leurs infortunes. Pour s'en préserver, ils rendent à ce *Nito* un culte public & domestique. Ils le consultent dans la moindre de leurs entreprises. Ils l'invoquent au bruit d'un petit tambour, & tiennent plusieurs bougies allumées pour éclairer ses mystérieuses apparitions. Un de leurs Sorciers, espèce de Prêtre, à qui l'on donne bien à manger, & sur-tout à boire, après s'être probablement bien repu, consent à rendre les Oracles du *Nito*, & fait en son nom, comme on dit, la pluye & le beau temps. Les dévôts Consultans, après avoir mangé ses restes, s'en vont agir en conséquence de ce qu'ils ont entendu; on sent qu'un Homme de génie, à la place du Sorcier, pourroit tirer parti de son rôle, & lui donner la plus grande extension.

Dans l'Isle d'Amboine, les contrats de mariage ne se passent que pardevant Nature. L'Homme fait un présent au Père & à la Mère de la Femme, qui consent à venir habiter sa cabane de bambou; & le reste va de suite. Seulement on se met en garde contre l'esprit

malin, en posant sur la courtine une gousse d'ail, & en plaçant un manche à balai au chevet du lit nuptial. Les deux Conjoints demeurent ensemble, tant qu'ils se conviennent ; sinon, ils se quittent comme ils se sont pris. On prétend que malgré ce défaut de forme, il y a au moins autant de bons ménages à l'Isle d'Amboine, que partout ailleurs.

Fin des Mœurs & Coutumes des Insulaires d'Amboine.



Desrais del. Mixelle sculp.

Moluquoise.



Desrais del.	Mixelle sculp.

Moluquois.

MŒURS

ET COUTUMES

DES MOLUQUOIS.

LA position des Moluques n'en devroit faire qu'un même Archipel avec les Philippines. Mais l'état politique de ces isles met entr'elles une distinction égale à celle qui existe entre les deux puissances qui leur donnent des loix & qui y envoient des Colonies. La prospérité des Moluques fait honneur à l'active industrie des Hollandois qui en sont restés les maîtres. Subjuguées successivement par les Chinois & les Malais, les Persans & les Maures, elles furent découvertes en 1511 par les Portugais. Les Souverains naturels du pays se disputèrent d'abord le plaisir d'accorder un asyle aux nouveaux venus. Ceux-ci répondirent mal à de telles avances; & par leurs excès en tous les genres, encoururent toute la haine des Insulaires. Les Hollandois, qui profitent de tout, se présentèrent sur ces parages vers l'an 1600. Par une conduite opposée à celle de leurs devanciers, ils vinrent à bout d'affoiblir la prévention trop bien motivée des Indiens contre les Européens, & finirent par gagner leur confiance au point d'être avoués & aidés par eux pour chasser les Portugais, & s'y

ménager des établiſſemens excluſifs. Jaloux de faire ſeuls le commerce des épiceries, on les accuſe d'avoir incendié les autres iſles voiſines de celles où ils ont des comptoirs. Précaution vaine! Les Moluques & leurs environs ne ſont pas le ſol unique propre à la culture de la muſcade & du girofle, du gingembre & de la canelle. Les François ont trouvé le ſecret de naturaliſer ces végetaux précieux à Cayenne & à l'Iſle-de-France.

Les principales iſles Moluques ſont Ternate, Amboine, Banda & Tidor. Quoique les peuplades qui les habitent aient un caractère générique & commun à toutes, chaque endroit cependant a ſes mœurs à part qui, bien obſervées, empêcheroient de le confondre avec un autre. Les Moluquois ont beaucoup d'affinité avec les Malais, dont ils tiennent peut-être l'origine. Leur teint eſt le même. On diroit du noir lavé de jaune. Ils ſont féroces & peu vigoureux. Ces deux qualifications ont entr'elles plus de rapport qu'on ne penſe. Les forts ſont plus généreux que les foibles : ceux-ci ne pardonnent rien; ils ſentent leur inſuffiſance; & comme ils ont rarement l'avantage, quand ils l'obtiennent, ils uſent de leur droit en toute rigueur : & cela ne peut guère être autrement. On a remarqué que les Sauvages du midi & les femmes ſont plus vindicatifs que le reſte des hommes. Peut-être les Moluquois auroient-ils des habitudes moins âpres, s'ils pouvoient goûter en paix les plaiſirs de la vie domeſtique & ſédentaire. Mais l'amour de la liberté, ou la crainte de la perdre, les oblige à une exiſtence équivoque. Toujours

errans dans les bois, ils ſe refuſent à une communication ſuivie avec les Hollandois, dont la politique, mieux concertée que celle des autres Nations européennes, tend de plus en plus à la tyrannie ; républicains chez eux, deſpotes par-tout ailleurs. L'impérieuſe néceſſité rendroit les Moluquois plus cruels encore, s'ils n'avoient pas la reſſource du ſagou; c'eſt la moëlle d'une eſpèce de palmier qui végète ſans culture, & qui eſt auſſi commun que nos *gramen* d'Europe. La fécule deſſéchée donne une farine propre à faire du pain aſſez bon, de la bouillie très-nourriſſante, & d'autres alimens qui ne diffèrent que par l'apprêt. Ce n'eſt pas que les Moluques ſoient frappées de ſtérilité pour tout le reſte. Bien au contraire; mais les étrangers ne penſent qu'à leurs épiceries. Les naturels du pays, toujours ſur la défenſive, & énervés par le climat qui n'inſpire pas le goût du travail, ſont incapables de faire valoir des productions qui exigent, pour ſe multiplier, des bras robuſtes & exercés. Ils laiſſent tout faire à leurs femmes ou à leurs eſclaves, & ne s'occupent que du commerce des clous de girofles, leur unique richeſſe. Leurs maiſons, conſtruites de roſeaux, ne renferment que quelques vaiſſeaux de terre & des nattes. On les dit jaloux, & ils tiennent leurs femmes étroitement reſſerrées. Cependant ils les épouſent ſans les voir. Il eſt vrai que ſi le hazard les a mal ſervi, ils ſe ſont réſervés le droit de le tenter pluſieurs fois. Cette coutume ne fait que des malheureuſes de plus. Cependant on prétend qu'elles ſe dédommagent de la contrainte à laquelle on les con-

damne, & qu'elles ont encore plus de moyens pour tromper leurs maris, que ceux-ci n'en ont pour garder leurs femmes. Les mariages ſe contractent ſans beaucoup de formes, & ſe célèbrent ſans beaucoup de cérémonies. Mais à Ceram, petite iſle des Moluques, les préliminaires nous en paroîtroient rudes. Les parens de la future épouſée exigent un certain nombre de têtes de leurs ennemis. Les jeunes gens vont même tout nuds & couchent *ſub dio*, juſqu'à ce qu'ils aient payé d'une tête, ou tout au moins avec quelques oreilles, le prix des habits & du logement.

L'iſle de Ternate n'a que ſept lieues de tour; mais elle étoit jadis le chef-lieu des Moluques, & ſon Souverain régnoit ſur les petits Princes de toutes les iſles voiſines. Un Naturaliſte n'y verroit qu'une montagne à moitié ſubmergée. Elle renferme un volcan. Dans la Ville, diſtribuée par de belles rues très-régulières, eſt un ſerrail & une moſquée; l'entretien de l'un & de l'autre coûtoit jadis beaucoup aux habitans débonnaires envers leur Roi, & dévots envers leurs Prêtres.

On lit dans quelques relations des premiers Européens qui voyagèrent aux Moluques, que le Sauvage d'alors non-ſeulement penſoit rendre un ſervice à ſes parens caducs, en les privant des reſtes d'une vie à charge à eux-mêmes; mais encore que, pour les honorer davantage, il leur donnoit ſon propre corps pour ſépulture, en ſe repaiſſant de ſa chair. Une telle coutume a pu être pratiquée par des vainqueurs ivres de ſang; mais la

compaſſion naturelle & la piété filiale produiroient-elles donc les mêmes effets que la ſoif de la vengeance? Les vertus les plus tendres meneroient-elles aux mêmes excès que la plus féroce de toutes les paſſions? Aimons plutôt à croire que les Portugais ou autres auront voulu calomnier un Peuple qui n'avoit pas à ſe louer d'eux; à moins qu'on ne veuille mettre cet uſage barbare ſur le compte de la ſuperſtition, qui, comme on ſait, ſe permet tout.

Quoi qu'il en ſoit, les Moluquois ont la croyance de l'immortalité de l'ame. Peut-être ſont-ils redevables de cet article de foi aux vapeurs de l'opium dont ils prennent ordinairement une doſe au trépas de leurs proches, ou quand ils ſe ſentent eux-mêmes bien proches du dénouement. Ils mettent de l'amour-propre à bien jouer leur rôle, & à regarder la mort comme un paſſage à une vie meilleure, d'où ils entendront tout ce qui ſe paſſe dans celle qu'ils quittent. En conſéquence on traite le cadavre du défunt avec toutes ſortes d'égards. On le ſert pendant ſept jours, on lui donne à manger, à boire; on allume autour de lui des flambeaux, dans la crainte d'être accuſé un jour par lui de négligence ou d'ingratitude. C'eſt pour cela qu'ils font ſentinelle autour des tombeaux, pour empêcher les ſorciers d'enlever les morts & de les manger. Ils ont quelqu'idée de la métempſycoſe. Leurs Rois n'ont pas de peine à faire accroire au Peuple qu'ils ſont deſcendus en ligne directe d'un crocodile ou d'un ſerpent. Les femmes diſent que la petite vérole eſt une niche du diable. Les jeunes filles, dans certaines

occaſions, ſe gardent bien de manger des fruits doubles, pour éviter un double accouchement. On place un œuf ſous l'aiſſelle d'une mère morte en couche, dans la crainte qu'elle ne revienne un jour parmi les vivans pour redemander ſes enfans. . . . .

. . . .

. . . . Toutes ces traces de paganiſme n'empêchent pas que le Mahométiſme ne ſoit le culte dominant parmi les Inſulaires. Leurs Prêtres portent le coſtume des femmes. On ne les diſtingue qu'à leurs bonnets pointus. Leurs ſermens conſiſtent à tremper les pointes d'une flèche dans de l'eau, conſacrée avec beaucoup d'imprécations. L'homme ſeroit-il donc en tout pays un animal craintif & méfiant?

Les hommes, pour l'ordinaire, ne portent preſque point de vêtemens; le voiſinage de la ligne équinoxiale les en diſpenſe. Quelquefois, plus par luxe que par beſoin, ils ſe couvrent d'une étoffe légère qu'ils ont ſoin de parfumer, quand ils veulent ſe montrer galans envers leurs femmes. Les élégans ſe couvrent de fleurs ou ſe coëffent d'un chapeau peint de diverſes nuances, & fait de feuilles de latanier. Ils ne connoiſſent que l'arc; leurs flèches ſont d'un roſeau élaſtique. La pointe eſt d'un bois dentelé très-dur. Ils ſe muniſſent de boucliers dont la matière eſt un bois noir très-dur; ils décorent cette arme défenſive de deſſins en bas-relief, faits avec de petits coquillages d'un très-beau blanc. La forme de ces boucliers eſt d'être longs & plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

Les deux ſexes portent aux bras des anneaux d'un coquillage du genre des porcelaines, qu'ils taillent en le frottant ſur une pierre.

Le coſtume des femmes eſt une longue robe, eſpèce de ſac ſans plis, fermé pardevant. Elles portent des chapeaux de ſept à huit pieds de circonférence, plats en deſſus & chargés d'ornemens en coquillages & en nacre de perles; en deſſous un cercle haut de trois pouces ſert de forme, & les fait tenir ſur la tête. Dans leur négligé galant, elles ne ſe couvrent que d'une ceinture de gaze, & d'une écharpe de ſoie. Jamais coquetterie n'eut plus d'effet avec moins de prétention.

Fin des Mœurs & Coutumes des Moluquois.



Femme de java



Homme de java

NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES

DES INSULAIRES JAVANS.

JAVA est la 3e des grandes îles de la Sonde, ſituées entre le Sud & le Sud-Eſt de l'Aſie. C'eſt un bon pays, abondant en toutes ſortes de productions, & ſuſceptible d'améliorations. Si les Hollandois ne peuvent s'en regarder les propriétaires de droit, ils en ſont du moins les poſſeſſeurs de fait : & depuis près de deux ſiècles qu'ils y exercent tous les actes de la Souveraineté, la preſcription ſemble avoir légitimé leurs prétentions, ſi l'on peut preſcrire contre les droits de l'Homme.

Ces Inſulaires n'étoient point un Peuple à citer pour la beauté de ſes Mœurs, à l'arrivée des Européens : depuis cette époque, les Javans ſont devenus pires encore qu'ils n'étoient. Une poignée d'entr'eux faiſoit valoir arbitrairement le hazard d'être nés de quelques familles réputées Nobles ; & le reſte de la Nation végétoit dans les entraves d'une ſervitude ſtupide. Les Marchands d'Europe que la navigation conduiſit ſur ce rivage, n'eurent garde de briſer les fers d'une Peuplade dont ils n'auroient pu obtenir dans la ſuite, tout ce qu'ils auroient voulu : enſorte qu'aujourd'hui Java porte deux jougs, au lieu d'un.

Cette Isle est divisée inégalement en plusieurs petits Royaumes ou Empires. Celui de Balambang, moins que tout autre, dépend des Hollandois, parce qu'il leur offre peu de branches importantes de Commerce à faire fleurir. Le Souverain y dicte des Loix arbitraires & absolues, du fond d'une forteresse qu'il ne quitte jamais. Mais du moins, il laisse à ses Sujets le choix de leurs Dieux. Ils sont idolâtres, & croient à la métempsycose : l'espoir d'être un jour autres qu'ils sont, les console un peu de ce qu'ils sont.

Panarucan est le nom d'un Royaume plus riche que le précédent. On y fait trafic d'Esclaves & d'habits de Femmes qu'on porte dans le pays, & qu'on nomme Conjorins. Cette Province est affligée du voisinage d'un Volcan : mais ce fléau ne tient que le second rang parmi les calamités qu'elle redoute ; l'avidité Portugaise l'incommode davantage encore.

La Souveraineté de Passaroewen fournit des toiles de coton, & abonde en *garnitres*, fruit semblable à notre fraise, mais dur assez pour servir à faire des coliers & des bracelets.

Tobaun étoit jadis le Chef-lieu de toute l'Isle. Le Prince qui la gouvernoit, tenoit une Cour brillante, dont ses 300 Maîtresses faisoient merveilleusement les honneurs ; car il n'aimoit point les jouissances exclusives. Et d'ailleurs, il ne s'en faisoit pas accroire ; & sçavoit fort bien qu'un Roi n'est toujours qu'un Homme. Il ne souffroit point d'autres

Courtisans,

Courtiſans, que des perroquets; ceux-ci du moins ne répètent que ce qu'on leur apprend, ſans y rien mettre du leur, ſans en retrancher rien non plus. Des éléphans étoient les Exécuteurs de ſa Haute-Juſtice. Ce Roi *barbare* ne trouvoit pas dans l'ordre qu'un Homme, de ſang froid, ſe rendît coupable d'un homicide pour en punir un autre.

L'état floriſſant de cet Empire eſt tellement déchu depuis l'apparition des Hollandois, que les Nobles, pour ſe ſoutenir, ont recours au Commerce. Il conſiſte principalement en ſoie, en camelots & en toiles de coton.

Japara eſt une Ville qui doit ſon importance à un bon Port, capable de contenir un grand nombre de voiles. Le Roi de ce canton ne l'eſt plus que ſous le bon plaiſir des Navigateurs Hollandois, qui n'ont pas trouvé le ſecret de s'y faire aimer. On dit que les Femmes y ont les Mœurs auſſi laides que leur phyſionomie. Seroit-ce à cauſe de cette dernière circonſtance que preſque tous les Javans de ce diſtrict ont embraſſé le Mahométiſme! Les Houris que le Légiſlateur Arabe leur garde dans l'autre vie, leur font ſupporter avec réſignation les déplaiſirs de celle-ci.

Le territoire de Mataran eſt l'un des plus rians de Java. Le Prince qui y règne fait encore aujourd'hui grande figure, & ſemble vouloir ſoutenir la gloire de ſes ancêtres, autrefois Souverains de l'Iſle entière. Son Palais eſt immenſe; il en confie la garde & le ſervice à des Femmes; les vieilles ſont pour le dehors. Il réſerve les jeunes aux ſoins de ſa Perſonne Royale. Un

groupe de Beautés s'empresse jour & nuit, sur ses pas. Les unes soutiennent au-dessus de sa tête, un voile pour le garantir du Soleil. Les autres ont la charge de l'habiller & de le deshabiller, soir & matin. Celles-ci ont ordre de le caresser, quand son front auguste se couvre de quelques nuages; celles-là sont destinées à provoquer les désirs du Prince blasé, par des danses d'une expression qui dégénère souvent en cynisme.

Mais, nous demandera-t-on peut-être, quand donc le Prince, distrait sans cesse par de nouveaux plaisirs, trouve-t-il le temps de s'occuper des intérêts de ses douze Provinces? Les Hollandois se chargent des embarras du Trône, & ne lui en laissent que les honneurs & les agrémens. Il n'est Roi que sous la condition qu'il ne se mêlera point des affaires du Gouvernement; & il a reçu une éducation en conséquence. En ce pays, quelques Missionnaires peuvent parler de Religion; mais on leur enjoint de se taire sur tout le reste. On mène où l'on veut, une Nation ignorante & dévote.

On dit les Habitans de Charabaun les plus civilisés de tous les Javans. Ils sont sous la protection immédiate des Hollandois; & leur Roi ne fait rien sans les consulter. Ces Etrangers ne disent pas aux Insulaires de ce district, comme à quelques autres: *nous voulons*! Mais s'ils s'abstiennent avec eux de l'étiquette du souverain pouvoir, ils ne leur font pas grace d'une servitude réelle.

Batavia eſt la ſeule Ville en nom qui appartienne aux Hollandois. Le Royaume de Jacatra, dont elle ſe trouve la Capitale, eſt véritablement la conquête de ces Marchands d'Europe. Ils l'ont rendu inculte & déſert, afin d'en être les poſſeſſeurs tranquilles : ce trait de Politique ne fait guère l'éloge de cette ſcience ſi vantée. S'il n'y a pas beaucoup de Mœurs, le luxe y eſt porté à ſon comble. Le ſéjour n'en eſt pas favorable à la ſanté ; mais on y amaſſe beaucoup d'or : reſte à ſçavoir ſi l'or dédommage de la ſanté, & ſi le luxe vaut les Mœurs.

Les Inſulaires établis à Batavia & ſur ſon territoire, ſans renoncer à leurs uſages, y ont amalgamé, tant bien que mal, ceux des Européens. D'où il réſulte quantité d'abus & d'excès. Ils ſe livrent ſans retenue, à toutes les diſſipations d'une grande Ville. Une fois que le Commerce les a fait monter dans la claſſe des Citoyens opulens, ils affichent la parure, & ſe donnent continuellement des Fêtes. Ceux, reſtés dans l'eſclavage, à la vue de toutes ces jouiſſances dont ils ne ſont que les témoins, & d'ailleurs à la merci de Maîtres inhumains, ont recours à la violence, briſent leurs chaînes, & en frappent ceux qui les ont forgées. On apprendra ſans être ſurpris, que ces infortunés croient au Démon. Hélas! tout ſur la terre, les porte à cette croyance. Les Chinois qui ſéjournent à Batavia, ſont plus modérés. Ils n'ont qu'une ſeule paſſion, celle du lucre ; &

les moyens les plus vils leur paroiſſent légitimes, pourvu qu'ils ſe ſatisfaſſent. Les Hollandois profitent de tous ces intérêts divers, & les mettent à contribution. En voici un exemple. Les Javans ſont jaloux d'une longue chevelure; il faut qu'ils payent très-cher le droit de la porter.

Le Royaume de Bantam a perdu ſon ancienne ſplendeur; mais le Prince a conſervé un deſpotiſme tel, qu'au trépas de chacun de ſes ſujets, la famille & les biens du mort lui appartiennent. Les Hollandois auroient pu profiter de leur aſcendant pour faire réformer cette odieuſe coutume, auſſi contraire au pacte de la Société civile, qu'aux droits de la Nature : mais le Commerce excluſif du poivre les occupe uniquement; ils s'embarraſſent peu du reſte, & ne voient pas ſans un ſecret plaiſir, le Roi & ſon Peuple dans une défiance réciproque.

La fortune des Hollandois eût été moins rapide, ſi tous les Inſulaires euſſent reſſemblé à ceux qui ſe ſont refugiés ſur les montagnes appellées Gonon Beſar. L'Agriculture ſeule les occupe, & répond à tous leurs beſoins. L'amour du travail les tient ſans ceſſe en haleine. A l'abri des maux de la tyrannie, leur Roi dépend plus d'eux qu'ils ne dépendent de lui. Il eſt tout par leur choix, & ne ſeroit plus rien en perdant leur ſuffrage. Il eſt d'étiquette que ce Prince façonne lui-même les uſtenſiles de ſon ménage, & apprête ſes repas; c'eſt lui auſſi qui doit ſe vêtir de ſa propre induſtrie : enſorte que ſes dépenſes perſonnelles ne

coutent rien à l'Etat. Une ſage modération ne leur conſeille pas de deſcendre de leurs habitations élevées ; d'où il ſuit que les révolutions politiques qui ſe paſſent à leurs pieds, ne les atteignent jamais.

Des habitudes ſimples, des goûts paiſibles, des Mœurs douces caractériſent cette Peuplade, qui ne fait pas beaucoup parler d'elle ; mais ils doivent la paix dont ils jouiſſent à leur obſcure médiocrité. Heureux tant qu'ils n'inſpireront aux Hollandois que de l'indifférence. Ils ſont Mahométans. Chaque famille a ſa Moſquée ; le plus ancien y fait les fonctions de Prêtre. Cette Religion domeſtique forme un lien de fraternité de plus, & n'eſt point ſujette à dégénérer en fanatiſme. L'intérieur des maiſons ne ſe voit point expoſé à la viſite d'un Muphti curieux ou mal-intentionné. Les heures du culte n'obligent point à ſe mêler parmi des Etrangers ſuſpects. Chacun, renfermé chez ſoi, n'a pas beſoin d'en ſortir pour s'acquitter de ſes devoirs. On trouve ſous ſa main les objets les plus chers au cœur de l'Homme. Le Montagnard de Gonon a l'avantage touchant d'honorer dans la même perſonne, l'auteur de ſes jours & le Miniſtre de ſes Autels.

Java renferme dans ſa partie occidentale, des Peuplades vierges encore pour les Européens. Ce canton eſt preſqu'inacceſſible à cauſe de ſes montagnes peu habitées. Il faut traverſer de longs & pénibles déſerts pour rencontrer quelques aſſociations d'Hommes, peu diſpoſés à payer par une obéiſſance aveugle & paſſive, Les fatigues qu'on ſe ſeroit données pour aller juſqu'à

eux. Ils ſont indépendans & jaloux de leur indépendance, ſans être féroces. Leur caractère, plus encore que leur Religion, a fait paſſer parmi eux, l'uſage de s'abſtenir du meurtre & de la chair des animaux. Ce ſeul trait ſuffit pour les juger, & donne la meilleure opinion de leurs Mœurs. Leur culte a cela de particulier, qu'ils ne ſe raſſemblent pas pour y vaquer. La Lune eſt leur Divinité. Chacun d'eux, à l'entrée de la nuit & à l'apparition de l'Aſtre qui y préſide, ſe découvre, & là où il ſe trouve, reſte un moment en contemplation. Ils motivent la préférence qu'ils donnent à la Lune ſur le Soleil, en diſant : celui-ci échauffe, mais il brûle ; il éclaire, mais il éblouit. Celle-là répand toujours la même lumière. Ses rayons pâles, mais doux, ne bleſſent point les yeux, & portent aux ſens, un calme pur qui influe ſur les paſſions. Tant que la Lune luit, ils ne ſouffrent aucun flambeau allumé en ſa préſence ; & ils attribuent les gros nuages qui la couvrent, à la négligence de quelques-uns d'entr'eux ; ils croient que la Lune offenſée, ſe voile à leurs yeux, quand elle apperçoit briller une flamme. Il ſemble que ce ſoit une rivale qu'on oſe lui oppoſer. Ils n'ont adopté des Mahométans, que leur Croiſſant. Une tradition fait honneur de ce culte à l'Epouſe de l'un de leurs premiers Rois.

Les Inſulaires de Java ſont en général bien faits & robuſtes ; ils ont le viſage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupières, de petits yeux & peu de barbe. Leurs armes ſont de longues javelines, des

petits poignards, des ſabres & des coutelas. Ils ſe ſervent auſſi de ſarbacanes pour ſouffler de petites flèches empoiſonnées. Leurs boucliers ſont de bois, ou d'un cuir étendu autour d'un cercle ; ils ont auſſi des cottes-d'armes, faites de plaques de fer jointes enſemble avec des anneaux.

On eſt venu à bout de leur ouvrir les yeux ſur la confiance aveugle qu'ils avoient dans leurs Jongleurs. Ces Empiriques ignorans condamnoient un malade à la mort, dès la première inſpection. Les parens exécutoient la ſentence avec une précipitation proportionnée à l'attachement qu'ils portoient à leur proche. On ſe hâtoit de l'étrangler, pour le délivrer d'une infirmité longue & incurable. La vieilleſſe étoit compriſe parmi les maladies qu'on ne pouvoit guérir. En conſéquence, on portoit les gens caducs au Marché public, pour être vendus aux Peuplades antropophages des Iſles voiſines. Les perſonnes eſtropiées, hors d'état de ſe ſoigner eux-mêmes & de rendre ſervice à la République, ſubiſſoient le même ſort, ſans murmurer. Chez les Nations Européennes, il eſt des malheureux, abandonnés de leurs familles, qui regretteroient de n'être point nés à Java. La mort, en effet, eſt préférable à l'exiſtence précaire d'un père devenu à charge à ſes enfans ingrats.

Les Javans enterrent leurs morts avec ſoin, pour les ſouſtraire à la dent vorace des bêtes ſauvages.

La célébration de leurs Mariages mérite d'être rapportée. Le Marié, accompagné de ſa famille & de ſes

amis, s'achemine en grand cortège à la maison de l'Epousée, & la trouve sur le seuil de sa porte avec un bassin d'eau. Aussi-tôt qu'elle le voit, elle se met en devoir de lui laver les pieds. Cela fait, tous deux se mettent en route vers le logis de l'Epoux. Arrivés, on les laisse quelque temps à eux-mêmes, & la nôce n'a lieu qu'après la consommation du Mariage. Ce cérémonial n'est pas tout-à-fait conforme aux idées de la galanterie Française. Mais les meilleurs ménages ne se rencontrent pas dans les lieux où une Femme croiroit son sexe deshonoré, si on lui faisoit un devoir de laver les pieds de son Mari. Cependant ce n'est pas une contradiction de dire que le sexe né pour plaire à l'autre, l'est aussi pour le servir, puisqu'il en obtient en retour, amitié & protection.

Fin de la Notice sur les Insulaires Javans.



Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Chingulaise.



Desrais del.

Mixelle sculp.

Homme Chingulais.

I

les
le
qu
da
or
m
m
du
ne
de
m

he
la
d
la
fe

MŒURS

ET COUTUMES

DES INSULAIRES

DE CEYLAN.

LA Géographie comparée seroit moins incertaine, si les Anciens, d'accord entr'eux, avoient apporté dans leurs descriptions topographiques autant d'exactitude que les modernes. Si l'on fait difficulté de reconnoître dans *Sumatra* la *Taprobane* de Ptolémée & de Pline, on peut au moins la soupçonner dans l'Isle de Ceylan, morceau de terre considérable qu'on rencontre dans la mer des Indes, voisin du Cap Comorin, & peu éloigné du continent auquel sans doute il a jadis appartenu. On ne sait ce qui se passe dans cette Isle de l'Asie, que depuis la découverte qu'en firent les Portugais au commencement du XVIe siècle.

Le hazard y avoit déjà conduit les Chinois, & une heureuse circonstance avoit fait tomber la Couronne sur la tête de l'un d'eux. Les naturels du pays, embarrassés du choix d'un Monarque élu parmi eux, terminèrent leurs différends en prenant pour Maître un étranger qui se disoit le fils bien-aimé du Soleil, la première de leurs

D

Divinités. Il eſt bon de remarquer à ce ſujet, que les Inſulaires de Ceylan exigeoient des enfans de leur Roi qu'ils renonçaſſent au trône de leur père; le hazard de la naiſſance leur paroiſſant entraîner à ſa ſuite plus d'inconvéniens encore que la fermentation qui accompagne ordinairement une élection.

Les Portugais, à leur arrivée, trouvèrent l'Iſle diviſée par des guerres inteſtines. Le rôle de pacificateurs ne fut pas celui qu'ils choiſirent. Ils profitèrent du trouble général pour ravir aux habitans le plus précieux de leurs végétaux. Quand ils furent raſſaſiés des richeſſes provenues de l'écorce du cannellier, ils méditèrent la conquête ou du moins la ſouveraineté de toute l'Iſle. Des flots de ſang recommencèrent à couler. Mais au bout d'un ſiècle de déprédations & de cruautés, les Hollandois ſe préſentèrent pour partager avec eux la dépouille des Inſulaires. Les derniers venus, meilleurs politiques, ſe rendirent néceſſaires aux opprimés; on implora leur ſecours pour enlever aux Portugais leurs uſurpations; & bientôt les défenſeurs, établis à la place des vaincus, ne ſouffrirent plus de concurrens.

Au milieu de tous ces chocs, une partie de l'Iſle, connue ſous le nom de Candi, n'a point ſubi le joug Européen. Fortifié par la nature du ſol, ce Royaume n'a pas encore été entamé par les armes étrangères, grace aux ſages précautions qu'on a priſes d'intercepter toute communication; auſſi l'intérieur nous eſt-il tout-à-fait inconnu.

Le territoire de Ceylan est si fertile & si agréable, que les naturels croient fermement habiter le Paradis (1) d'Adam. Ils en sont même si persuadés, qu'ils montrent sur une roche l'empreinte d'un pied de l'aîné des hommes, suivant le Coran, devenu le code religieux & civil d'une partie de ce pays. On désigne sous la dénomination de *Cingalèses* ou *Chingulais*, ceux qui sont encore idolâtres. Mais les Insulaires exercent plus leurs membres que leur jugement & leur mémoire, qu'ils ont bonne. Très-actifs & très-lestes, ils se servent avec une égale dextérité de l'arc, du mousquet & de l'épée. Ils mangent peu, & n'ont point la manie des liqueurs fortes. Superstitieux comme tous les demi-Sauvages qui ont des Prêtres, leurs pratiques religieuses n'ont point épuré leurs mœurs. Ils ont des Avocats & des Médecins de profession, ignorans & verbeux comme ailleurs. Leurs Artistes & leurs Artisans les en dédommagent un peu par leurs travaux utiles. Leurs barbiers ont soin en même temps des ongles & des oreilles, & portent toujours sur eux des miroirs. Très-propres dans leurs maisons & leurs ameublemens, des feuilles de palmier leur servent de nappes & d'assiettes. Ils se façonnent des cuillers avec l'écaille du coco. Leurs vases à boire sont de terre; ils y pratiquent un petit tuyau comme à nos théyères. Ils font usage de plusieurs pièces de monnoie de différente valeur & de divers métaux. La plus petite s'appelle

(1) Dans leur langue, *tènasirim*; c'est-à-dire, terre de délices.

finyms ou *fannons ;* il y en a d'or & d'argent. Leurs *laryns* peuvent repréſenter nos livres, ou vingt ſols de France. Ce qu'ils nomment *la pagode*, ſe monte aux environs de 13 liv. Ils ſont adonnés aux plaiſirs, & par conſéquent pareſſeux & mous. Entichés de leur prétendue nobleſſe, ils ont de l'inſolence à proportion. Jaloux des prémices de la femme qu'ils épouſent, ils s'adreſſent à des filles de dix ou onze ans. Il eſt vrai qu'en ce pays la nature eſt précoce, & ſemble autoriſer la polygamie. D'ailleurs, ils ſe croiroient coupables d'un gros péché, s'ils ſe marioient tard. C'eſt pour eux perdre un temps irréparable. La vie eſt courte, diſent-ils, on ne ſauroit en faire un trop bon emploi ; & le meilleur, à leur gré, eſt celui que l'on conſacre à la multiplication de l'eſpèce. Auſſi un célibataire d'un âge mûr eſt-il vu de mauvais œil par ſes compatriotes des deux ſexes. Selon eux, c'eſt mal répondre aux vues de la ſociété & de la nature, qui ne nous aſſurent l'exiſtence que pour la faire valoir. S'ils ne regardent point à la quantité, ils ont égard à la qualité de leurs femmes. On ne peut ſe choiſir une compagne hors de ſa tribu, & quelquefois on ne ſe fait pas un ſcrupule de la prendre dans ſa propre famille. Le point eſſentiel eſt de ne pas contracter de méſalliances. Une autre conſidération, c'eſt la dot. Une vierge même en a beſoin. Mais celles qui ſont pauvres ont recours à la généroſité de la tribu. On s'empreſſe de ſe cottiſer pour aider les filles à ſe marier. Mais malheur à la jouvencelle qui n'eſt point mariée avant d'être nubile ; rarement après cette époque,

trouve-t-elle un époufeur. La cérémonie du mariage eft peut-être bizarre, mais affez bien motivée. Elle confifte à fe lier les pouces avant que d'entrer dans le lit conjugal; d'autres prétendent que les deux conjoints fe ceignent d'un feul & même drap, dont chacun d'eux tient l'extrêmité. Puis on leur verfe de l'eau fur la tête; efpèce de leçon emblématique propre à apprendre aux nouveaux époux que déformais ne faifant plus qu'un, ils doivent partager les viciffitudes orageufes du fort, & s'aider mutuellement à fupporter les temps fâcheux de la vie. Ordinairement, pour peu qu'on foit aifé, on élève devant la maifon des mariés un arc triomphal formé de branches de figuier & de grenadier entrelacées de feftons de fleurs, emblêmes de la fécondité & des plaifirs de la jeuneffe.

Les Ceylanois, qui entendent fi peu raifon fur la primauté des faveurs de l'hymen, ne fe montrent pas auffi jaloux d'un bonheur exclufif. Car on prétend que les nuits qui fuivent la première des noces, appartiennent aux frères du marié. Les infidélités n'offenfent les maris que quand leurs moitiés ont dérogé par un choix indigne de leur rang: dans ce cas, on condamne la coupable à la mort, moins pour punir le crime que pour faire fatisfaction à la vanité bleffée. Ceux d'entre les naturels qui croient à l'Evangile, contractent ordinairement leurs mariages au printemps, dans le courant du mois de Mai. Ce font de mauvais Chrétiens; car ils font envieux & chicaneurs. Plus riches que le refte de leurs compatriotes, les Miffionnaires n'ont pu leur faire fentir tout le ridicule

de leur prétention à la nobleſſe de leur tribu. Depuis l'arrivée & la prépondérance des Hollandois parmi eux, ils ſont devenus un peu moins ſuperſtitieux qu'ils n'étoient du temps des Portugais. Les Bramines convertis n'ont pu ſe défaire encore tout-à-fait des principes de leur idolâtrie primitive. Mais qui auroit le courage de leur reprocher le régime Pythagoricien qu'ils obſervent? On n'a pu vaincre leur répugnance à manger la chair des animaux égorgés par eux ou devant eux. Si la tranſmigration des ames eſt une abſurdité, reſpectons une erreur qui rend ceux qui la profeſſent plus doux, plus compatiſſans & plus ſobres. Des Prêtres qui croiroient leurs lèvres ſouillées, s'ils les teignoient de ſang, doivent avoir plus de charité fraternelle que les autres. Ces Pontifes, moitié païens, mènent du moins une vie exemplaire. Ils ne ſortent jamais de leurs cloîtres ſans ſe couvrir d'un paraſol, ſans doute afin de n'être point diſtraits dans leur recueillement par les objets extérieurs. Ils ont adopté l'uſage de nos proceſſions. A certaines Fêtes de l'année, on les voit ſe promener ſur deux files, ayant en tête leur Supérieur monté ſur un éléphant pompeuſement enharnaché. Pluſieurs vierges de qualité, nues juſqu'à la ceinture, les précèdent en danſant & en accordant leurs voix aux inſtrumens qui les accompagnent: elles sèment auſſi de fleurs le chemin des Bramines, que ce cortège ne trouble pas dans leurs graves offices. Il eſt vrai qu'en devenant Prêtres, ils ne font pas le vœu de n'être plus hommes.

La principale ſolemnité des Ceylanois eſt un grand

pélerinage qui a lieu au mois de Mars. C'eſt la fête de Budda, qui ſe célèbre ſur le pic d'Adam. Outre l'empreinte giganteſque d'un pied d'homme, on trouve au ſommet de cette montagne, la plus haute de toute l'Iſle, un arbre, objet de la vénération particulière des dévots pélerins. Sous cet arbre, dit-on, le Dieu Budda s'eſt repoſé après avoir procédé à la création du premier homme, qui ſe fit, comme on ſait, au mois de Mars (1). Cette tradition nationale pourroit ſervir à démêler le fil de l'hiſtoire première de cette contrée. Ce Budda, vraiſemblablement étoit un Fondateur de Colonie, ou le Chef d'une famille à laquelle il donna un code. Les enfans, à leur tour, auront décerné un culte à leur père commun. Rien de plus naturel. Mais l'imagination, qui n'eſt jamais plus féconde que quand elle plonge dans les ténèbres, aura bâti un ſyſtême de Mythologie, dont les principaux matériaux ſont dus à une réminiſcence imparfaite & groſſière des Livres orientaux écrits par Moïſe. On prétend auſſi que le premier des hommes trouva ſa ſépulture dans la même terre où il reçut la naiſſance, c'eſt-à-dire, ſur le même pic d'Adam.

Pour completter les antiquités traditionnelles de Ceylan, on rencontre ſur une autre montagne de cette Iſle, dite Columbo, un lac d'eau ſalé; lequel, ajoute-t-on, n'eſt qu'un amas des larmes qu'Eve répandit pendant

(1) Quelques Savans critiques ont placé la création de l'homme & de la femme en Automne, parce qu'il n'exiſte pas encore au Printemps de pomme bonne à être mangée.

l'efpace d'un fiècle, fur le trépas de fon cher fils Abel.

On montre encore quelques veftiges d'habitations qu'on donne pour les reftes de plufieurs Villes anciennes & très-confidérables. Mais Candi eft la feule qui mérite aujourd'hui quelque confidération.

On préfume que Ceylan, dans les temps reculés, avoit beaucoup plus d'étendue que de nos jours. Mais la mer la mine fourdement & fans relâche du côté du nord-oueft. De fortes digues entretenues avec foin, pourroient retarder du moins les progrès deftructeurs de l'élément qui l'environne. Le fol paieroit avec ufure les frais de fa confervation. Les Infulaires, plus amis du travail & doués de plus d'induftrie, trouveroient au fein de leur patrie de quoi fe paffer du refte du monde, en fatisfaifant à tous leurs goûts. Telle qu'elle eft, l'Ifle offre encore un fpectacle affez intéreffant. La furface eft toute parfemée d'un grand nombre de Bourgs & de Villages compofés chacun d'une cinquantaine d'habitations ifolées. Chaque famille a la fienne ; & ce coup-d'œil vaut bien celui de quelques groffes cités peuplées aux dépens du refte d'un territoire inculte & défert. Les Chingulais conftruifent rarement leurs maifons fur le bord de la voie publique, n'aimant point à être obfervés de trop près chez eux par les paffans & les étrangers, d'une curiofité fouvent indifcrète. Leurs édifices, au refte, n'ont rien de recommandable, foit pour la matière, foit pour la forme prefque toujours irrégulière.

Les Infulaires de Ceylan ne paroiffent pas fortir de la même fouche. Les uns font blancs, les autres noirs. Il

y

y en a d'indépendans, & ce ſont les plus ſauvages. Il en eſt qui approchent plus, par l'extérieur & le caractère, des Européens que des Indiens. L'habitant des montagnes a les mœurs plus rudes que ceux de la plaine. Chaque canton de l'Iſle a ſes habitudes particulières. L'inégalité des conditions règne auſſi chez pluſieurs d'entr'eux dans toute ſa rigueur. Un barbier, par exemple, encore moins un potier de terre, n'ont pas le droit de s'aſſeoir ſur une chaiſe; on ne l'accorde qu'aux Orfèvres, aux Peintres & aux Charpentiers. Outre cela, le fils ne peut être autre choſe que ce qu'eſt ſon père. La fille ne peut donner ſon cœur qu'à un homme d'un rang égal à ſa condition; & les outils du métier qu'exerce ſa famille conſtituent la majeure partie de ſa dot. On remarquera que le dernier ordre du Peuple, le plus infime, renferme les ſoldats; c'eſt la ſentine de l'Iſle. Si cet arrangement n'eſt pas l'effet du hazard, il ſuppoſe beaucoup de raiſon & de juſtice. A la Cour du Roi de Candi, il eſt pluſieurs dignités qui donnent diverſes prérogatives. Le premier chef de la Juſtice a pour marque diſtinctive un fouet qu'on fait claquer devant lui pour écarter la foule de ſon paſſage. Les Prêtres ſont diſtribués auſſi en différens Collèges. Les uns s'appliquent à l'étude des plantes; les autres à celle des aſtres. Aſtrologues & empyriques tour-à-tour, & ſouvent à la fois, ils ſe ſont rendus néceſſaires aux petits & aux grands, qui leur fourniſſent des gages ſelon l'importance de leurs ſervices. Ils enveloppent le peu de connoiſſances morales & phy-

ſiques qu'ils poſſèdent, ſous un amas de pratiques ſuperſtitieuſes très-convenables pour retenir ce Peuple au degré d'ignorance & d'abrutiſſement dont le Prince a beſoin pour en faire tout ce qu'il veut.

Les rivières qui arroſent le pays, embarraſſées de roches, obſtruent tous les débouchés du commerce intérieur, & le font languir. L'agriculture en dédommage un peu. Les nobles même ne dédaignent pas de manier les inſtrumens du jardinage; & on ne déroge que quand on ne laboure pas pour ſoi ſeul. Tout ſalaire déshonore; & les porte-faix de profeſſion ſont couverts du mépris public. Ils n'ont point de code écrit. Les moindres geſtes du Souverain ſont autant de loix immuables. Dans les objets dont le Prince ne daigne pas s'occuper, le Peuple ſe règle ſur d'antiques coutumes dont l'habitude fait toute la force, & qui varient ſelon les lieux. Il eſt des cantons où l'uſage autoriſe deux frères à n'avoir qu'une ſeule femme : mais il eſt moins rare de voir une femme pourvue de deux maris. Dans tout le Royaume de Candi, le ſexe féminin, même chez les animaux, obtient les plus grands égards de la part des hommes. Non-ſeulement une femme eſt exempte des droits de douane, de péage, & autres; mais encore, la charge que porte une jument, par exemple, ne paie point d'entrée. La galanterie françoiſe ne va pas juſques-là. Mais par une bizarrerie dont on a des exemples ailleurs, chez ce même Peuple, il eſt défendu aux femmes, de quelque condition qu'elles ſoient, de s'aſſeoir ſur un ſiège en la préſence des

hommes. Un mari ne fait jamais manger ſa compagne à ſa table ; elle apprête les alimens, les ſert, ſe retire, & attend les reſtes.

L'autorité des pères eſt abſolue ; ils ont droit de vie & de mort ſur leurs enfans ; & les barbares n'abuſent que trop ſouvent de leur juriſdiction, la ſeule peut-être qu'on n'auroit pas cru ſuſceptible d'excès.

Les Chingulais vivent long-temps, ſur-tout ceux qui ſont les moins policés. Ils ſe traitent eux-mêmes, & leur régime eſt de la plus grande ſimplicité. De l'eau de riz, du riz au jus de citron, peu de chair, beaucoup de légumes. Ils connoiſſent une ſorte d'eau-de-vie, dont ils uſent ſobrement & avant leurs repas. Ils ſont tellement amis de la propreté, qu'en buvant, ils tiennent les bords du vaſe toujours à une certaine diſtance de leurs lèvres. Ils ſe régalent quelquefois de pâtiſſeries, & ſe font des préſens de confitures. Rarement, ils s'endorment ou s'éveillent, ſans avoir une chanſon à la bouche. Leur manière de ſaluer ne compromet pas la dignité de l'homme. Entre égaux, ils lèvent en l'air la paulme des deux mains, & courbent un peu le corps. Ils n'exhauſſent qu'une main, à la rencontre d'un inférieur. Les Grands donnent leur ſalut de protection, en ne remuant que la tête.

Quant aux funérailles, elles ſont ſoumiſes à l'étiquette, comme preſque tout le reſte. Les gens du Peuple n'ont à eſpérer, après leur mort, qu'une bierre & une foſſe au milieu des bois. Les perſonnes de qualité ſont honorées d'un bûcher, qu'on prépare ordinairement au milieu

d'un champ ou ſur une grande route. Les cendres qui en réſultent ſont relevées en monceau, & entourées d'une haie-vive : puis on ſeme deſſus quelques graines ; enſorte qu'avec le temps, cet amas de pouſſière ſe change en un petit tertre de verdure, très-agréable à la vue. C'eſt ainſi que les Ceylanois ſavent éluder les formes hideuſes de la deſtruction. Quelquefois même, on y plante par la ſuite quelques arbres utiles, au pied deſquels on ne ſe repoſe pas impunément. L'ombre & les fruits qu'on vient y chercher, rappellent les plus tendres ſouvenirs ; & les ſenſations qu'on éprouve alors, ſont bien autrement vives que celles qu'excitent en nous un marbre froid & des caractères muets.

Selon la doctrine des Inſulaires païens, les ames des méchans, quand ils ſont morts, ſervent à faire des démons ; dans leurs divinités bienfaiſantes, ils reconnoiſſent les mânes des honnêtes gens qui ne ſont plus. Leur deuil n'eſt pas démonſtratif ; ils ne changent ni la forme ni les couleurs de leurs vêtemens. Des ſoupirs & des larmes leur ſemblent plus dignes de la mémoire de l'objet dont on ſe voit privé. Seulement les femmes, dans cette triſte occaſion, détachent leurs cheveux & les laiſſent tomber en déſordre ſur leurs épaules.

L'habillement commun des Chingulais eſt un linge autour des reins, & un pourpoint tel que celui des François ; avec des manches qui ſe boutonnent au poignet, & qui ſe pliſſent ſur l'épaule, comme celles d'une chemiſe. Leur tête eſt couverte d'un bonnet de tunis ou d'autre ſorte, avec des oreilles à la mode du pays. Ils

portent au côté gauche un couteau dans leur ſein, & une eſpèce de coutelas. Les Nobles ont des pourpoints de toile de coton blanche ou bleue, & un double linge autour des reins : l'un blanc ſur la peau, & l'autre coloré pardeſſus. Ils portent une ceinture rouge, & un couteau dont le manche eſt plus ou moins riche, plus ou moins travaillé. La poignée eſt damaſquinée. Ils ont à la main une canne peinte ; & ſe font ſuivre d'un valet, nud tête, en longs cheveux qui lui pendent ſur le dos. Il tient à la main une bourſe qui renferme du betel. Le maître a toujours ſur lui une boîte d'argent qui contient de la chaux humide ; laquelle ſert de préparation au betel, qu'ils mâchent ſans ceſſe pour ſe faire une bonne bouche, & pour ſe noircir les dents, qu'ils auroient honte d'avoir blanches, comme celles des chiens. Les Grands & les jeunes gens portent les cheveux longs & flottans ſur leurs épaules ; dans leurs voyages & leurs exercices, ils les nouent par derrière. Ils ſe perçoient autrefois les oreilles, à l'exemple des habitans de la Côte de Malabar ; la mode en eſt paſſée aujourd'hui. Les hommes ont aux doigts des bagues ou anneaux de divers métaux, ſelon leurs facultés reſpectives. Perſonne, excepté le Roi, ne porte de ſoieries.

Le luxe des femmes de qualité ſurpaſſe de beaucoup celui de leurs maris ; ceux-ci mettent leur vanité à contribuer au faſte de celles-là. Simples & modeſtes dans l'intérieur de leur ménage, les femmes ne ſortent jamais de chez elles, ſans être couvertes d'une eſpèce de chemiſe de la plus belle toile de coton, brodée de fleurs ; elles

ſont chargées de bagues à tous les doigts des pieds & des mains, de bracelets d'argent, de colliers d'or, de bijoux aux oreilles, qu'elles ſe font percer dès leur bas âge. Pour en rendre les trous plus conſidérables, elles y inſèrent une feuille de betel roulé; ce qui les aggrandit, en effet, au point de faire croire aux étrangers que leurs oreilles ſont deux grands cercles qu'elles ont de chaque côté du viſage. Le reſte de leur parure a du goût, & leur ſied aſſez bien. Elles huilent leurs cheveux avec du coco, pour les rendre luiſans. Elles les ajuſtent derrière la tête, de manière qu'on diroit qu'ils ſont ſur un bourrelet, fort unis & bien peignés. Une écharpe de ſoie, rayée ou à fleurs, jettée négligemment ſur leur tête ou ſur leurs épaules, leur donne beaucoup de grace. Elles portent des ceintures d'argent de trait. Mais ainſi que les hommes, elles marchent nuds pieds & ſans chauſſures. Cet honneur eſt réſervé au Roi. Une diſtinction de la haute nobleſſe du pays, conſiſte à porter des habits qui ne vont que juſqu'à la moitié de la jambe. Les femmes de ce rang ont des vêtemens qui deſcendent juſques ſur les talons. Ces grandes dames, pour ſe faire mieux remarquer, ont ſoin de faire paſſer un bout de leur robe ſur leur épaule, & de-là ſur le ſein. Différentes en cela des femmes des ordres inférieurs, qui ſont découvertes juſqu'à la ceinture, & dont les juppes ne paſſent pas le genou. Dans la ſaiſon rigoureuſe, on a la liberté de ſe couvrir le dos, toutefois en faiſant des excuſes aux grands Seigneurs qu'on rencontre. Une autre diſtinction de ces derniers, eſt celle de leurs bonnets, *carpous*, en forme

de mitres, avec deux oreilles au-dessus de la tête, & d'une seule couleur, soit blanche, soit bleue. La couleur du bonnet & des oreilles doit être différente pour ceux d'une naissance plus basse.

Chaque métier a, pour ainsi dire, aussi son costume à part. Les Lavandiers, par exemple, hommes & femmes, ne vont jamais dans les rues sans avoir pour marque un lingue sur l'épaule. Il est défendu aux faiseurs de nattes, de l'un & de l'autre sexe, de se couvrir la tête. Il n'est pas permis à la fille d'un artisan de porter des camisoles, ni aucun linge au-dessus du genou. Elle n'a pas même le droit de se servir du linge qu'elle porte autour de ses reins, pour en couvrir le haut de son corps, à moins qu'elle ne soit très-malade, ou que le froid soit fort vif.

Leurs étoffes sont légères, brillantes & très-fines.

Les naturels du pays qui ont embrassé le Christianisme, portent autour des reins une bande de toile dont ils s'enveloppent aussi les cuisses & une partie des jambes, ce qui leur tient lieu de caleçons. Ils ont d'épaisses semelles, attachées sous les pieds. Ils en laissent le dessus découvert, pour se garantir de la sueur. Dans un sac nommé *maddi*, qui est toujours devant eux, ils portent du betel & de l'orecca; à leur côté droit est un couteau à gaine, avec un morceau d'acier pour l'aiguiser, & une plume de fer garnie d'argent. Leurs oreilles, qui tombent presque jusques sur leurs épaules, sont ornées de pendans d'or.

Les idolâtres, d'une condition au-dessus du commun,

dans certains cantons, outre la pièce de toile dont ils se ceignent sur les hanches, portent une veste de toile légère ou de fine étoffe de laine. Ils se coëffent avec orgueil d'un chapeau rouge qu'ils appellent *tête de roc*. Ils passent à leur côté un cimeterre dont la garde est d'ivoire incrusté d'or. Leurs femmes, au lieu de coëffure, applatissent leurs cheveux & se découvrent tout-à-fait le sein, dont elles peuvent souvent tirer vanité.

Fin des Mœurs & Coutumes des Ceylanois

MŒURS

ET COUTUMES

DE LA COTE DE MALABAR.

La Côte de Malabar, divisée en onze Royaumes, est séparée du Coromandel par la chaîne des Gates, montagnes les plus hautes de l'Inde. Les Habitans ont plus d'industrie que de talens, & ils sont plutôt foibles que doux.

L'inégalité des conditions que l'Evangile auroit dû faire disparoître d'entre nous, est parmi les Indiens, distingués par Castes, un dogme religieux, ouvrage des Brames, qui se sont placés modestement au premier rang de l'hiérarchie politique. La Tribu des *Nairs*, ou Militaires, n'est pas celle des *Parias*. Ces derniers, aux yeux des premiers, semblent n'être pas des hommes. Les Parias vivent au milieu de leurs frères selon la nature, comme jadis en Europe les excommuniés parmi les Fidèles. Cependant la profonde abjection dans laquelle ils languissent est bien volontaire: car leur caste est plus nombreuse, elle seule, que toutes celles qui les méprisent & les oppressent, prises ensemble. Le Peuple ignoreroit-il que la dixaine est plus que l'unité; & que cent Esclaves doivent l'emporter dans

la balance, pour la force, sur dix Tyrans ? La liberté seroit-elle donc un fruit dont il faut avoir goûté pour en connoître tout le prix ? Les Parias seront encore long-tems ce qu'ils sont, parce qu'il y a déjà long-temps qu'ils sont ainsi.

Il est un jour dans l'année qui leur offriroit pourtant une belle occasion de recouvrer leurs droits d'hommes. Pendant cette courte (1) saturnale, ils deviennent les maîtres des Nairs, du moment qu'ils peuvent les toucher. Mais ceux ci, en ne sortant point de chez eux, éludent les suites de cet usage : & peut-être cette fête, qu'on retrouve presque chez tous les Peuples, n'est-elle pas encore abolie que parce qu'on sçait avoir affaire à gens incapables d'en tirer des conséquences.

Les Malabares mènent une vie misérable. Un de leurs préjugés religieux les rend avares : ils entassent & enfouissent le plus d'or qu'ils peuvent, & s'en privent pendant leur vie, dans la ferme persuasion où ils sont qu'ils n'auront de bonheur dans l'autre monde qu'en proportion de leurs richesses. Sacrifiant ainsi le présent

(1) Fête respectable, s'il en fut, & qui est venue jusqu'à nous : car on ne peut nier que le carnaval n'en soit un reste. Le Peuple, faute d'être instruit, n'attache pas assez de prix à cet usage. Quand donc saura-t-il que les Saturnales & le carnaval doivent lui rappeller un temps où les hommes, tous égaux, ont consenti à avoir un chef, sous la condition expresse qu'il seroit *primus inter pares*... Hélas ! Cette belle solemnité dégénéra bientôt en une vaine étiquette. Extrait de nos *Tableaux de la Fable*, in-16, fig. article *Saturne*.

à l'avenir, ils ont trouvé le ſecret de n'être heureux en aucun temps.

Les filles ne ſe voilent le ſein que depuis l'époque de la puberté ; mais, par un préjugé national, quand elles rencontrent un Européen ou quelqu'un d'une Caſte ſupérieure à la leur, l'honnêteté parmi elles veut qu'elles ſe découvrent & laiſſent voir ce que la décence chez nous ne laiſſe qu'entrevoir. Les femmes mariées ne ſont point ſujettes à ce cérémonial, par la raiſon qu'elles ne portent en tout temps aucun voile importun.

Dans l'Inde, la virginité eſt un fruit qu'on eſt tellement jaloux de cueillir dans ſa fleur, qu'on prend la précaution de s'en ſaiſir lorſqu'il n'eſt encore qu'en germe. On ne ſeroit pas certain d'avoir pour femme une fille intacte, ſi on ne l'avoit épouſée avant l'âge d'être nubile. Peut-être auſſi a-t-on eu une autre bonne raiſon pour en agir ainſi : les Brames s'étant adjugé, au nom du Dieu dont ils ſe diſent les repréſentans, les prémices de toutes choſes, on a trouvé le moyen d'éluder cette ſervitude religieuſe en prenant pour épouſes des femmes ſi jeunes que les Prêtres ne peuvent exercer leurs droits, ſans cependant avoir celui de s'en plaindre.

Mais dans un climat où la ſtérilité eſt regardée comme un fléau ; où la réproduction paroît être la cauſe finale de l'exiſtence, on ne ſauroit expliquer, encore moins juſtifier l'abus fréquent des mariages tout-à-fait diſproportionnés. Il n'eſt pas rare, (dit M. Sonnerat dans ſon curieux voyage aux Indes (1), *in*-4°.) il n'eſt pas rare

(1) Nous renvoyons, pour les détails, à cet eſtimable ouvrage.

de voir un ſeptuagénaire épouſer un enfant de quatre ans.

Cet inconvénient ſeroit léger, s'il étoit permis aux veuves de ſe remarier. Mais le code religieux fait par les hommes, & à leur ſeul avantage, condamne, pendant le reſte de ſes trop longs jours, au plus rigoureux célibat, une femme très-ſouvent veuve avant d'être nubile. En ſorte que le ſacrifice des Indiennes, ſur le bucher de leurs maris, n'eſt pas tout auſſi généreux qu'on ſeroit porté à le croire d'abord. De deux maux, elles ſe ſoumettent au moindre. Le ſupplice des flammes, d'après leurs préjugés, n'eſt pas comparable à toute une vie lentement conſumée des feux du deſir.

Aux Indes, comme ailleurs, le mariage eſt un marché plus ou moins lucratif. En donnant, donnant. Une fille coute de 21 à 31 ponnes; ce qui vaut 100 liv. 10 ſ. ou 150 livres 10 ſols, argent de France.

Parmi les bonnes œuvres que la Religion conſeille, il en eſt trois méritoires par excellence; le don de terres; le don de vaches, & le don de vierges. Mais les mariages par charité ſont plus d'honneur à ceux qui les propoſent qu'à ceux qui les acceptent.

Une de leurs cérémonies de noces, qui doit dater de loin parmi eux, & qui ne nous en paroîtra pas moins groſſière, eſt celle du *Tali*, joyau dont la forme ſymbolique repréſente le lingam. Quand le Brame célébrant a fait hommage de ce joyau aux Dieux & à tous les Aſſiſtans; quand tout le monde a paſſé gravement

la

la main ſur ce joyau, il eſt remis dans celles de l'épouſeur (1), qui l'attache dévotement au col de l'épouſée. C'eſt ce cérémonial qui la rend femme, & qui fait le mariage.

Ne nous hâtons pas de juger trop ſévèrement un Peuple chez lequel on rencontre de tels uſages, & qui n'en rougit pas, comme nous, parce qu'il a conſervé, mieux que nous peut-être, la tradition de la ſimplicité primitive. Age heureux, où ce qui fait rougir aujourd'hui le front des perſonnes honnêtes, n'étoit alors que l'expreſſion de la reconnoiſſance ingénue, & un hommage pur rendu à la fécondité de la Mère commune des êtres. Nos mœurs ne ſont peut-être pas plus pures que celles de nos premiers ayeux, & de nos contemporains de l'Inde; mais nous avons plus de pudeur ou moins de franchiſe qu'eux. Nous nous permettons la choſe, mais nous taiſons le mot; & tout en violant la

(1) Nous avons rendu compte, dans nos antiquités d'Herculanum expliquées (*in*-4°. T. VII, planche 138, pag. 75.) d'un bronze repréſentant le buſte d'une femme nue terminée en guaine, & ornée d'un collier compoſé d'une groſſe ficelle à laquelle ſont ſuſpendus quatre Phallus. Nous avons remarqué à ce ſujet que les Caffres ont coutume de mutiler leurs ennemis vaincus, & de faire préſent à leurs femmes de la partie retranchée; laquelle ſert de joyau à leur collier. Plus le collier eſt garni de ces joyaux, plus celle qui le porte en tire vanité.

Le rapprochement des divers uſages doit ſervir à la connoiſſance du cœur humain.

Sageſſe, nous lui conſervons ſon manteau. Au reſte, l'homme, ſi enclin par-tout à abuſer des choſes les plus innocentes, eſt peut-être plus excuſable quand il place le Phallus ou le Lingam ſur les Autels, que quand il diviniſe une épée à la manière des Scythes. S'il n'a que le choix entre des excès, celui qui tend à rapprocher les individus & à les multiplier, eſt préférable à celui qui les diviſe & les détruit..... Voyez nos *Antiquités d'Herculanum expliquées*, T. 7, 4°, planche 152, pag. 87 & ſuivantes.

Quand la jeune épouſée devient enfin nubile, les fêtes recommencent, & à peu près les mêmes cérémonies qu'aux premières épouſailles. Ce qui s'appelle *le petit mariage*. La naiſſance des enfans eſt célébrée auſſi avec beaucoup d'apprêts. Les femmes qui craignent la ſtérilité, ont recours à *l'office de la couleuvre*; cérémonie religieuſe qu'elles célèbrent ordinairement elles-mêmes. Elle conſiſte à ſe baigner, puis à laver une pierre taillée en forme de Lingam, accompagné de deux couleuvres. Enfin elles brûlent un certain bois devant cette image édifiante; & pendant ce ſacrifice elles lui font des prières, en lui jettant des fleurs.

Les Indiens ſont très-démonſtratifs dans leur deuil. Il eſt des Caſtes où les femmes, raſſemblées en grand nombre, & ſe tenant toutes par la main, danſent en rond autour du cadavre; elles chantent en même-temps, d'un ton lugubre, des paroles relatives à la circonſtance.

La coutume obſervée par les femmes de ſe brûler ſur le bucher de leurs maris, preſque tout-à-fait abolie

dans les Etats Mahométans de l'Inde, n'eſt plus en uſage que dans les Etats Gentils ; & encore n'y a-t-il plus que la Caſte des Brames & celle des Naïrs qui obſervent cette pratique. On donne à cette cruelle ſcène le plus grand appareil. Du moment que ſon mari a ceſſé de vivre, la veuve infortunée s'abſtient de toute nourriture, ne mache que du bétel, & répète ſans fin le nom du Dieu de ſa ſecte. La victime ſe pare, comme ſi elle alloit contracter un ſecond hymenée. On remarquera que, pour l'encourager, les Brames ne lui promettent pas qu'elle retrouvera ſon mari dans l'autre monde ; mais ils l'aſſurent que du bucher elle paſſera dans les bras d'un Dieu qui en fera ſa femme. Toutes ces belles paroles ne perſuaderoient point la plupart des veuves, (leſquelles ne ſont point forcées par la loi à ce ſupplice) ſi les Brames ne leur faiſoient prendre quelque potion mêlée d'opium. L'eſpèce de fureur ſi peu naturelle avec laquelle elles ſe précipitent dans les flammes, indique que le cerveau eſt troublé par les vapeurs d'une boiſſon artificielle & enivrante. Et comme le dit l'Auteur moderne du Voyage aux Indes : le fanatiſme peut bien faire conſentir une veuve à un pareil ſacrifice ; mais il faut avoir perdu la raiſon pour le conſommer.

Il eſt quelques héroïnes de l'amour conjugal qui n'ont beſoin ni de l'opium, ni des promeſſes des Brames, pour ſe réſoudre à quitter la vie. L'une de ces veuves diſoit, en faiſant les trois tours d'uſage devant le bucher fatal :

« J'ai partagé la couche de mon époux bien-aimé,

» tant qu'elle fut jonchée de fleurs ; il me ſiéroit mal
» de l'y laiſſer tout ſeul, alors qu'elle eſt couverte de
» charbons ardens ».

Le deuil des Indiens conſiſte à ſe raſer les cheveux ;
& leur coſtume lugubre, à s'envelopper la tête avec
une partie de la toile qu'ils portent ſur les épaules.

Les veuves, qui ne ſont point d'humeur à quitter
la vie quant & quant leurs maris, quittent leurs joyaux,
ſur-tout le *Tali*, & ne portent qu'une ſeule pièce de
toile blanche, ſimple pagne qui fait le tour du corps,
& dont l'un des bouts paſſant de droite à gauche, leur
couvre le ſein & revient ſur l'épaule droite, après avoir
paſſé ſur la tête. Il leur faut bien de la vertu, ſous un
climat tel que celui de la Côte de Malabar, & ſous un
coſtume auſſi peu gênant, pour ſe refuſer aux conſola-
tions dont elles doivent avoir tant beſoin dans le long
cours de leur veuvage.

Pour plus grande commodité, les femmes de l'Inde
reſtent nues juſqu'à la ceinture ; & depuis la ceinture,
elles ne ſont vêtues qu'autant qu'il faut pour n'avoir
pas l'air de ne l'être point du tout.

A la Côte d'Orixa (Royaume de l'Indouſtan,
voiſin du Coromandel & du Bengale) les femmes s'aſ-
ſujettiſſent à porter un petit corſet dont les manches
n'excèdent pas le coude. Il s'attache par derrière &
prend le contour de la gorge, de manière qu'il la
ſoutient ſans la gêner. Le reſte du corps eſt nud depuis
le bas du ſein juſqu'aux hanches.

Les pagnes dont font uſage les Indiennes, que tout

autre vêtement importuneroit, ſont de toile peinte, ou en étoffes tiſſues avec la laine des moutons de (1) Tibet. Ces étoffes, *challes*, pour la fineſſe, ſurpaſſent nos plus belles ſoieries. Le prix d'une pièce monte quelquefois juſqu'à mille livres de notre monnoie.

La plupart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-deſſus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail; ils jouent ſur la jambe, & font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup. Leurs doigts des mains & des pieds ſont, pour l'ordinaire, garnis de groſſes bagues; elles teignent en rouge, avec l'infuſion de feuilles du mindi, la paume de la main & la plante des pieds; elles ſe noirciſſent le tour des yeux pour leur donner plus de vivacité. Dans certaines Caſtes, elles ſe frottent le viſage & tout le corps avec du ſafran. Des colliers d'or & d'argent leur pendent ſur l'eſtomach; leurs oreilles, percées en pluſieurs endroits, ſont chargées de joyaux. Elles pouſſent l'amour de ces riches bagatelles, au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco: quelques-unes les portent en treſſe; d'autres en forment derrière la tête pluſieurs contours fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des chinois.... Il faut leur paſſer ce foible dédommagement de la vie précaire qu'elles mennent. Une

(1) Grand pays d'Aſie, voiſin de l'Indouſtan, & ſoumis au Mogol. Les Habitans n'uſent pour leur vêtement que des étoffes de laine.

épouse Indienne n'est, à proprement parler, que la première des Esclaves de son mari.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Côte de Malabar.



Desrais del.

Mixelle sculp.

Indien de la Côte de Coromandel.

MŒURS

ET COUTUMES

DE LA CÔTE DE COROMANDEL.

TOUT nous vient des Grecs, diſons-nous encore. Les Grecs, qui déguiſoient tout en embelliſſant tout, ne pouvoient s'empêcher d'avouer qu'ils devoient beaucoup aux habitans du Nil. L'Egypte, moins adroite dans ſes larcins, étoit, ſans vouloir en convenir, une copie imparfaite de l'Inde. C'eſt ainſi que la vérité & l'erreur, le mal & le bien, ont paſſé de main en main; & peut-être ont-ils déjà fait plus d'une fois le tour du globe. Mais, ſans nous perdre dans l'abîme de la Chronologie primitive du monde, il eſt probable que l'Inde eſt la mère-patrie de l'Univers, & que toutes les autres Nations n'en ſont que les Colonies. On dit que les Indiens ſont les fils aînés de la terre. Mais on auroit de la peine à deviner ce qu'ils furent jadis, d'après ce qu'ils ſont aujourd'hui. Semblables aux héritiers préſomptifs d'une grande maiſon, les ſoins que la nature leur prodigue les a énervés, corrompus, dénaturés au point qu'ils ſe ſont laiſſé dépouiller de leur brillant héritage & ſont devenus les victimes ou les eſclaves de leurs cadets entreprenans. Le mal fut à ſon comble du moment que les Européens mirent le

pied ſur la Côte de Coromandel. ..... n'y marcha point aſſurément ſur les traces de Pythagore, & les Brames doivent faire regretter ſans doute les Brachmanes (1).

La Côte de Coromandel eſt un vaſte continent de l'Inde, en deça du Gange, & qui occupe la partie occidentale du golfe de Bengale. Deux choſes qui rarement vont enſemble, la ſobriété & l'amour du plaiſir, caractériſent les Habitans & les dédommagent des révolutions politiques dont ils ſont le jouet.

Noirs, mais grands & bien faits ; s'ils étoient moins efféminés, ils ne ſouffriroient pas que l'étranger & leurs voiſins ſoient les maîtres chez eux. Semblables aux belles ruines de la Grèce, que le voyageur foule aux pieds impunément ; ce peuple qui a perdu ſes titres, ou qui ne ſçait pas les déchiffrer, végete plus inconnu encore à lui-même qu'à ceux qui le ménagent ſi peu. Loin de nos comptoirs & des villes, il offre encore quelque trace de la belle ſimplicité de ſes mœurs premières. Chaque village ſemble plutôt une famille nombreuſe, dont le chef eſt comme le père. La plus grande partie des biens eſt en commun ; enſorte qu'un ſervice ſe paie par d'autres ſervices. L'Ouvrier en fer allume ſa forge pour le Laboureur qui ouvre ſes greniers au Forgeron. On ſe cotiſe auſſi pour le ſalaire des

(1) Sorte de Prêtres-philoſophes qui comparoient Dieu à une araignée, du ſein de laquelle la chaîne des êtres ſort & y rentre comme un fil.

Comédiens ambulans. Du riz & des spectacles! Voilà tout ce qu'il faut aux *Tamouls* (1) pour être heureux. Ils ont donné à nos Philosophes l'idée du régime pythagoricien. Ils ont en horreur la chair des animaux; ils se regarderoient comme impurs, si du sang avoit souillé leurs lévres; & ils se reprocheroient l'existence, si elle leur coûtoit la destruction des autres êtres vivans. Par une suite de leur manière de voir, ils se refusent au plaisir des boissons enivrantes. L'ivrognerie les révolte au point que la personne d'un Roi cesse d'être sacrée pour eux, quand ils le surprennent dans l'ivresse. Le régicide en pareil cas seroit récompensé. Quel dommage qu'un peuple né avec de si heureuses dispositions soit la dupe de ses Prêtres & l'esclave des Tyrans! Les Anciens, dont nous vantons le caractère hospitalier le cédent aux Tamouls à cet égard. Les plus aisés d'entre ceux-ci ne meurent pas contens, s'ils n'ont fait construire, sur un grand chemin & à l'ombre d'un bois, un asyle commode ouvert à tous les Voyageurs pour s'y abriter. On y trouve assez souvent de l'eau de riz toute préparée. Les Européens, chargés des trésors de l'Inde, auroient dû en rapporter en même temps les usages louables & utiles.

Les Riches voyagent en palanquin, espèce de litière découverte, suspendue à un bambou arqué, dont les extrêmités sont portées par plusieurs hommes qui vont

(1) C'est le véritable nom des Habitans de la Côte de Coromandel.

très-vîte, faiſant deux lieues à l'heure. Ils s'animent dans leur marche par des chanſons dont le refrain ſe répète en chœur.

Voici un de ces refrains, pour en donner une idée :

Courage, amis, courage ! plus vîte nous irons, plutôt nous ſerons arrivés.

Un jour, ſans doute, un jour, nous renaîtrons (1) dans une autre Caſte.

Alors (2) les *Nababs* feront place aux (3) *Boués*.

Alors nous nous verrons couchés à notre tour dans le palanquin qui pèſe aujourd'hui ſur nos épaules.

C'eſt ainſi que l'eſpérance (pour me ſervir d'une expreſſion proverbiale) fait vivre l'homme. Auſſi le Peuple eſt il attaché à ſa religion, en proportion des promeſſes conſolantes qu'elle lui prodigue. La claſſe inférieure d'une Nation tient plus au culte que les hauts rangs de la Société. Le Peuple a beaucoup à perdre en cette vie ; & . . . . tout à gagner dans l'autre. Les Brames agiſſent en conſéquence ; & leurs impoſtures les plus groſſières ſont celles qui réuſſiſſent le mieux dans l'eſprit de leurs Adeptes.

Les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans

---

(1) Alluſion à la métempſycoſe, dogme chéri de tous les Indiens.

(2) *Nababs*, Gouverneurs de villes.

(3) *Boués*, porteurs de palanquins.

cet ouvrage ne nous permettant pas de traiter à fond de la Mythologie Indienne, nous nous arrêterons ici à un seul de leurs Dieux. Les Tamouls font l'Amour fils de Vichenou, le Dieu Conservateur. Ils l'appellent *Manmadin* (1), & lui donnent pour mère *Latchimi*, Déesse des richesses. Le Cupidon Tamoul est représenté ordinairement sous les traits d'un enfant chargé d'un carquois, armé d'un arc. Mais on observera que l'arc est une canne à sucre, & les fleches sont empennées de fleurs. Le perroquet lui est consacré. On le marie avec *Radi*, divinité qui préside à la débauche. Mais il n'a aucun temple qui lui soit spécialement destiné. L'allégorie ne pouvoit être plus ingénieuse ni mieux soutenue; & les Indiens le disputent sans doute aux Grecs pour la richesse de l'imagination & la justesse des allusions.

Heureux les Indiens, s'ils en étoient restés-là! Mais ceux qu'on dit être les pères du genre-humain ne furent pas plus sages que leurs enfans, & leur laissèrent un exemple qui ne fut que trop suivi.

Les hommes de tous les pays & de tous les tems ont paru craindre de manquer de Dieux, comme ils craignent encore aujourd'hui de manquer de Maîtres. En conséquence, ils ont divinisé tout ce qui tomba sous leurs sens, même les êtres les plus matériels. Le Soleil fut peut-être le premier objet dans la nature qui eut des

(1) Dans la langue Tamoule, *Man* signifie *cœur*, *volonté*; & *Mada*, *qui ronge*, *qui excite l'amour*.

autels; le feu qu'on y brûla en partagea les honneurs. La montagne sur le sommet de laquelle la nature personnifiée fut honorée des premiers hommages, commença par être sacrée & finit par devenir elle-même une Divinité. Si l'Auteur de la lumière & le père du jour reçut de l'encens, le Père du plaisir & l'Auteur de la vie méritoit tout aussi bien d'en obtenir. Aussi l'organe générateur, ce qu'on est convenu d'appeller les parties nobles, se trouva bientôt l'objet principal du culte primitif. Cette pratique religieuse, célébrée dans l'Inde avec pompe, fut imitée avec ardeur, & s'étendit sans peine chez presque toutes les Nations de la terre. *Le Lingam* devint le patron (qu'on me permette cette expression !) sur lequel on tailla le Phallus, Priape & Béelphégor.

Par une singularité digne de remarque, les Prêtres consacrés à cette liturgie révoltante dans nos mœurs actuelles, se condamnent encore aujourd'hui sur les bords du Gange, à une chasteté la moins équivoque; car ils se mettent dans l'impossibilité de la violer.

Le Lingam des Tamouls & des autres Indiens, se place toujours dans le sanctuaire de leurs Temples; il est figuré de façon qu'il représente leur Trinité; car l'antique Mythologie des Habitans du Bengale en reconnoît une aussi. Le Lingam est la forme la plus sacrée sous laquelle on offre *Chiven* ou Dieu par excellence aux yeux de ses plus fervens adorateurs. Le Peuple ne voit dans le Lingam que l'image la plus naturelle & la plus simple de la Divinité; & il lui fait bien innocemment des libations de lait. Nous croyons devoir

nous

nous abſtenir de plus grands détails ſur un ſujet qui n'en comporte point aux yeux des Lecteurs délicats.

Paſſons à une particularité du Rit religieux des Indiens, qui leur fait plus d'honneur. Ils peignent le Dieu de la Vertu ſous la forme d'un Taureau blanc, ſur lequel ils font aſſeoir Chiven, la première de leurs Divinités. Cette allégorie, qui s'explique aſſez d'elle-même, nous paroît ſublime. Tel eſt l'eſprit de l'homme ; il place les images les plus honteuſes à côté des plus nobles idées.

La langue originale des Livres ſacrés qui font loi dans l'Inde, eſt le Samſcroutan. Quelques-uns ſont traduits dans l'idiôme Tamoul. Le Peuple a bien la permiſſion de les lire ; mais les Brames eux-mêmes ont peine à les comprendre. Les Mogols, dont le deſpotiſme ne peut avoir pour baſe que l'ignorance des Peuples qu'ils tyranniſent, ont prudemment fermé tous les anciens Gymnaſes du Bengale. Les connoiſſances actuelles des Indiens ſe bornent à l'alphabet & à l'arithmétique. Les Mogols ne ſont peut-être pas les ſeuls qui trouvent leur compte à cet arrangement; il faut leur aſſocier d'autres Nations, venues de plus loin pour dépouiller cette riche contrée.

La Côte de Coromandel eſt chargée de pluſieurs Temples tous conſtruits ſur le même plan, & qui ne diffèrent que par la grandeur. Le plus fameux eſt celui qu'on appelle les ſept Pagodes ; il paroît auſſi le plus ancien de tous : bâti ſur les bords de la mer, les flots montent juſqu'au premier étage. Les pyramides d'Egypte ne peuvent être comparées à ces pagodes, dont l'exécution a dû coûter mille années au moins d'un travail

conſécutif. La figure du Lingam & celle du Dieu de la Vertu y ſont toujours repréſentées enſemble dans la place la plus apparente de l'intérieur.

Une chauderie pour abriter le Voyageur, & un étang où l'on peut ſe baigner, avoiſinent toujours chaque Pagode. Quelquefois la ſuperſtition eſt bonne à quelque choſe. Heureux les hommes, ſi toutes leurs folies n'étoient que des prétextes pour multiplier les établiſſemens utiles. Peut-être conviendroit-il mieux à des êtres qui ſe diſent raiſonnables de n'avoir pas beſoin de motifs étrangers, & de ne point ſe ſervir de moyens plus étranges les uns que les autres pour faire le bien.

Le coſtume des Habitans de la Côte de Coromandel eſt tout-à-fait analogue au climat. Il ne conſiſte bien ſouvent qu'en une pièce de toile dont on ſe ceint les reins, & qui retombe juſqu'aux genoux. Une autre pièce de ſept à huit coudées de long fait le tour du corps en différentes manières, & n'a rien de déterminé. Un linge fin comme de la mouſſeline enveloppe la tête. Outre cela, la plupart portent de larges hauts-de-chauſſe, eſpèce de caleçon très-ample qui deſcend à la cheville. D'autres, en aſſez grand nombre, ſe revêtent d'une longue robe à la Moreſque, toile blanche qui ſe croiſe ſur la poitrine du côté gauche. Les Riches la portent de mouſſeline, & la font broder à fleurs d'or. Une écharpe la retient & la ſerre ſur les hanches. Ils ſe couvrent la tête d'une toque en façon de Turban. Cette parure moderne s'eſt introduite depuis la conquête des Mogols.

Il y a beaucoup d'Indiens qui vont nuds pieds. Plusieurs portent des ſandales; d'autres des pantoufles de maroquin de diverſes couleurs ou d'étoffes d'or & d'argent, terminées par un bec long & recourbé; leurs oreilles ſont fort allongées par les énormes boucles d'or qu'on y ſuſpend. Ces boucles, de forme ovale, ſont ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant.

Quelquefois l'habillement Indien eſt encore plus ſimple. Ce n'eſt ſouvent qu'un morceau de toile, grand aſſez pour cacher les parties que l'uſage, ce tyran des modes ainſi que du langage & de bien d'autres choſes plus importantes, que l'uſage fait appeller indifféremment parties nobles ou honteuſes.

Fin des Mœurs & Coutumes de la Côte de Coromandel.



Desrais del *Mixelle sculp.*

Bayadere.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES BAYADÈRES.

Chez presque tous les Peuples, la Religion (1) crut devoir se prêter à la foiblesse humaine, en admettant dans ses fêtes le chant & la danse. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Les Brames de l'Inde, sur-tout, ont senti l'inconvé-

---

(1) . . . . Voyez nos *Antiquités d'Herculanum expliquées*, 4°. T. II, p. 109 & suiv.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES BAYADERES.

CHEZ presque tous les Peuples, la Religion (1) crut devoir se prêter à la foiblesse humaine, en admettant dans ses fêtes le chant & la danse. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Les Brames de l'Inde, sur-tout, ont senti l'inconvé-

---

(1) ....
....
....
....
....
....
....
....
.... Voyez *nos Antiquités d'Herculanum expliquées*, 4°. T, II, p. 109 & suiv.

nient d'une liturgie trop ſimple & dénuée de tout moyen de plaire à la multitude. Ils ont ſçu donner le plus haut dégré d'intérêt à leurs ſolemnités, en réaliſant dans la perſonne des Bayaderes de leurs padoges, les Houris du paradis de Mahomet.

Les *Bayaderes* ou *Balliaderes* appartiennent, pour la plupart, à des Ouvriers peu riches; elles ſont ce que nous appellons à Paris des *griſettes*. Un père qui a pluſieurs filles, deſtine ordinairement la plus jeune à cet état. Les Prêtres, gens de précaution, exigent qu'on les leur envoie avant l'âge de puberté. Ils ont leur raiſon pour en agir ainſi. Une fois admiſes dans l'enceinte des pagodes, elles y reçoivent l'éducation la plus ſoignée, mais analogue au rôle qu'on ſe propoſe de leur faire jouer. La danſe & la muſique ſont les deux principaux talens qu'on développe en elles. L'art de plaire, inné chez les femmes dans tous les climats, l'eſt ſur-tout à (1) Surate, l'un des plus beaux de l'Univers. Mais les Inſtituteurs ne manquent pas de s'appliquer les premiers eſſais de leurs élèves, toujours précoces dans la ſcience du plaiſir. Quand, à l'ombre des Autels, on s'eſt bien aſſuré que leur vocation n'eſt point équivoque, alors on leur permet de ſe produire en public aux grandes ſolemnités. Les dévots Amateurs s'y portent en foule.

(1) Ville des Indes, dans les Etats du Mogol, au Royaume de Guzurate; l'une des plus riches, des plus commerçantes, des plus populeuſes de l'Aſie, & recherchée pour les Bayaderes.

Le ſpectacle religieux commencé, on y aſſiſte juſqu'à la fin avec une ferveur ſoutenue, ſur-tout ſi on a été agacé par quelques débutantes dans les chœurs. On fait ſon choix; & bientôt les Prêtreſſes, dociles à la première invitation, vont répéter dans des fêtes domeſtiques, & pour le plaiſir des particuliers, les danſes ſacrées & les pantomimes voluptueuſes, & les tendres hymnes qu'elles ont exécutées en l'honneur des Dieux. Nos filles d'opéra pourroient ſe reconnoître dans les Bayaderes des pagodes.

Elles forment entr'elles une eſpèce de Collége ſurveillé par les anciennes, entretenu par les jeunes. Conſacrées à ſon culte, la religion leur ſert de ſauve-garde, & aſſure l'impunité à tous les excès auxquels elles peuvent ſe livrer. Eh! comment réſiſter à tous les preſtiges de la ſéduction par elles mis en œuvre à la fois? Sous un Ciel ardent & dans une contrée véritable image de l'Eden, quel ſtoïcien reſteroit fidèle à ſes principes, en voyant ces femmes qui, dès la première enfance, dreſſées par des mains exercées à tous les raffinemens de la volupté, étudient l'art de jouir à fond & dans toutes ſes parties, & profeſſent le plaiſir en virtuoſes conſommées? Quel homme peut garder ſon ſang froid à l'épreuve de ces attitudes efféminées, de ces mignardiſes enfantines, de ces pas meſurés par la cadence, & de ces mouvemens dirigés par la paſſion? Ces yeux brillans comme l'éclair rapide, ou languiſſans d'amour; ces lèvres laſcives & animées encore par des accens lubriques; ces bras ouverts comme pour enlacer le ſpecta-

teur hors de lui; mais ſur-tout les ondulations, les palpitations d'un ſein, objet unique de toutes les recherches de l'Art, rival de la Nature dans ce qu'elle a fait de plus beau : tout eſt piège pour les ſens; & jamais le cœur n'a cédé à de plus douces amorces.

Auſſi, pour peu qu'il ſoit aiſé, un Chef de maiſon indienne ne donne point de fête qu'il n'y appelle des Bayaderes. Le plus petit évènement célébré dans une famille, ſert de prétexte pour ſe procurer le plaiſir de les entendre & de les voir. On les invite à la fin des repas pour irriter les convives les plus blaſés. Aux mariages ſur-tout, on leur fait exécuter des ballets patomimes & des épithalames tout-à-fait analogues à la circonſtance. Une vierge qui y aſſiſte en y prêtant quelqu'attention, n'a preſque plus rien à apprendre, en entrant dans le lit nuptial. Tels ſont les effets de la ſuperſtition; dignes Prêtreſſes du *Lingam*, les Bayaderes deſſervent l'Autel de ce Dieu avec la même aſſurance que la Veſtale pure veilloit jadis au Feu ſacré. Leurs turpitudes, qui nous paroiſſent révoltantes, ne ſont pour elles que des actes religieux.

Ces mœurs étranges ne ſont pas modernes, ni particulières aux compagnes des Brames. Sans parler des anciens Toſcans qui ſe faiſoient ſervir habituellement à table, eux & leurs convives, par des filles toutes nues; pendant les fêtes de Flore, à Rome, les Courtiſanes dépouillées ſe donnoient ſur le théâtre en ſpectacle au Peuple, & rendoient toutes les attitudes que l'Aretin n'a pas craint dans la ſuite de décrire. Mais pour nous

rapprocher encore davantage de notre ſujet, nous rappellerons ici un uſage dont nous avons fait mention ailleurs (1), & qui fut long-temps pratiqué en perſe. Les femmes de cette Nation venoient aux feſtins modeſtement vêtues; pendant le banquet, elles commençoient à ſe dépouiller de leurs premiers habits & d'une partie de leur maintien décent; vers la fin du repas, aveuglées par les fumées du vin, elles mettoient bas juſqu'à leur dernier vêtement: & cet uſage n'étoit pas ſeulement une mode parmi les Courtiſanes; mais les Matrones elles-mêmes, mais leurs filles, vierges encore, en agiſſoient ainſi ſans ſcrupule pour ſe rendre plus agréables, & ne croyoient nullement bleſſer l'honnêteté & la réſerve qu'elles exigeoient de la part des ſpectateurs, & dont elles ſe montroient jalouſes. *C'eſt l'uſage*, étoit leur excuſe. Les Prêtres de l'Inde n'ont eu garde d'abolir des habitudes qui cadroient ſi bien avec leur plan. Ils eurent l'adreſſe d'intéreſſer la Religion à ces anciennes pratiques; prévoyant bien qu'ils ſeroient les maîtres du cœur & de l'eſprit du Peuple, tant qu'ils parleroient à ſes ſens. On ne ſe laſſe pas ſi-tôt d'un culte dont les devoirs ſont des plaiſirs. Miniſtres complaiſans des paſſions, les Brames s'aſſocierent des femmes aimables, comme pour couvrir de fleurs les fers du deſpotiſme ſacerdotal dans lequel ils vouloient retenir leurs Compatriotes amollis & corrompus. On fait ce

(1) Voyez nos Antiquités d'Herculanum expliquées, p. 62, T. I, planche 66, *in*-4°.

qu'on veut des hommes qu'on a le ſecret d'amuſer.

A leurs talens naturels & acquis dans tous les genres, les Bayaderes ajoutent encore toutes les reſſources de la parure, & tout le faſte du luxe aſiatique. Les bijoux d'or & d'argent, les eſſences & les parfums, les diamans & les fleurs, tout eſt mis en œuvre avec ce goût, avec ce tact, l'apanage du ſexe né pour plaire. Le coſtume, pour la forme, eſt le même que celui des autres femmes Indiennes; il n'en diffère que par la richeſſe, le ſoin & l'élégance. Ces anneaux mêmes, qu'elles ſe paſſent dans les narines, & qui au premier abord peuvent déplaire aux yeux d'un Européen, on prétend qu'on s'y accoutume, & qu'on finit par les ranger parmi les ornemens qui produiſent le plus d'effet. Mais c'eſt à leur ſein qu'elles prodiguent tous les raffinemens de la toilette. Jalouſes ſur-tout de lui conſerver ſes formes heureuſes, elles ont imaginé une eſpèce d'étui d'un bois ſouple & liſſe, dans lequel, retenues ſans trop de contrainte, les deux hémiſphères ne contractent pas les défauts dont on a tant de peine à les préſerver par-tout ailleurs. Ce ſeul trait caractériſe les Bayaderes.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Bayaderes.



Femme du Thibet

NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES DU THIBET.

LE Thibet eſt le pays le plus élevé de la Terre, & ſes Habitans ſont les plus ſuperſtitieux de tous les Hommes. Ces deux circonſtances devroient, ce ſemble, s'exclure dans le même ſujet, ſi l'influence du climat ſur les facultés intellectuelles, étoit auſſi certaine que des Philoſophes l'ont ſuppoſée.

L'Egypte, la Grèce & Rome étoient idolâtres; c'eſt-à-dire, rendoient un culte à des Images terreſtres, figurant les Divinités du Ciel. Les Muſulmans, les Parſis & les Chinois brûlent de l'encens aux mânes de leurs Prophêtes ou Envoyés de Dieu. Mais les Thibetains adorent un Homme en perſonne, non pas comme le repréſentant de la Divinité; c'eſt Dieu lui-même qu'ils croient voir, & auquel ils adreſſent leurs jeûnes & leurs Prières, des Sacrifices & des Offrandes, ſous la mitre & les habits fourrés du Grand Lama. Ils ſont perſuadés que cet Homme-Dieu perpétue depuis un temps immémorial l'exiſtence de leur Fondateur; lequel vint à bout non ſeulement de ſe faire paſſer pour un Dieu, pendant ſon vivant, mais encore de garder ce rang dans la perſonne du Chef des Prêtres

institués par lui pour faire durer l'imposture : & ce prestige Sacerdotal eut un tel succès, qu'encore aujourd'hui l'Empereur de la Chine lui-même, dont le Thibet est tributaire, va se prosterner aux pieds du divin Pontife de cette contrée. Ensorte que cette vaste étendue de l'Asie, & la Chine elle-même, reconnoissent le Gouvernement Théocratique.

Tout concourt à entretenir l'illusion sur l'esprit & les sens d'une Nation facile à tromper. Le Grand Lama habite un Palais, ou plutôt un Temple élevé sur le sommet d'une haute montagne, voisine de Lahassa, Capitale du Grand Thibet. Cet Edifice, d'une Architecture imposante & sévère, est composé de sept ordres de bâtimens élevés les uns sur les autres. L'Homme-Dieu, qui réside au dernier des sept, semble avoir établi sa demeure dans les nues. Cette maison sainte n'a point de dégrés pour y atteindre ; on ne peut y communiquer que par une chaîne de fer, en forme d'échelle. L'intérieur est éclairé par des ouvertures pratiquées aux voûtes.

Presqu'invisible sous d'amples draperies, le Grand Lama ne donne que de rares Audiences. Il ne daigne pas proférer une parole. Assis ou plutôt couché sur de moëlleux coussins, il reçoit avec la même indifférence, les Rois & leurs Sujets, & ne répond à leurs profondes adorations, qu'en posant la main sur leur tête. Ce geste purifie de tous les crimes. On accourt de tous les coins de l'Asie pour le voir face à face ; & tout le monde n'obtient pas cette félicité.

Le Grand Lama meurt comme le reste des Hommes ; mais on ne publie jamais cet évènement, & on n'en est instruit que quand les Prêtres lui ont substitué l'un d'entr'eux. Alors c'est un article de foi, que cette Divinité humaine a changé d'enveloppe & a quitté un corps décrépit pour en habiter un autre moins cassé. Cette mutation ne porte point atteinte à l'immortalité du personnage.

Un Ministre est chargé de l'administration des affaires temporelles du Thibet, au nom du Grand Lama, qui ne s'en mêle aucunement, & qui reste comme prisonnier dans son Temple. Il faut croire que les honneurs divins qui lui sont prodigués, le dédommagent assez des plaisirs de la vie, dont il est obligé de se sevrer pour jouer dignement son rôle.

Pour arriver jusqu'à lui, il faut franchir plusieurs enceintes, espèce de cloîtres, qui occupent le reste de la montagne sainte, & dont les Moines jouissent d'une considération proportionnée à la distance plus ou moins grande où ils se trouvent de la demeure sacrée de leur supérieur.

Le culte que tous les Peuples du Thibet rendent à ce Pontife suprême, paroît encore dans toute sa ferveur, quoiqu'il date de loin. Le principe sur lequel il est fondé, devoit lui assûrer une longue durée. En perçant la nuit des temps, on peut conjecturer que la montagne honorée de la résidence de l'Homme-Dieu fut d'abord le point de ce vaste canton de l'Asie, habité immédiatement après quelque catastrophe arrivée dans cette

partie du globe, telle qu'une inondation. Une Famille refugiée au sommet, s'y multiplia considérablement. Un des Chefs les plus anciens, se distingua des autres par un Code qu'il crut devoir dicter à ses Enfans, devenus top nombreux pour vivre sans Loix positives. Ils s'en trouvèrent si bien, que leur reconnoissance dégénéra en culte. Pour donner une consistance & une sanction à ses plans Politico-Religieux, le Législateur profita des heureuses dispositions où l'on se trouvoit à son égard, & se fit déclarer immortel. Une vieillesse prolongée au de-là du terme ordinaire de la vie, motiva sans doute d'abord l'illusion, & la fit durer. On prit l'habitude d'aller lui rendre hommage à de certaines époques; on se fit un besoin de le consulter : & l'on vit s'établir comme d'elle-même une Religion (1) Patriarchale dont il reste encore plusieurs vestiges, à travers les accessoires qu'on lui donna avec le temps, & selon les circonstances. Malheur aux Prêtres du Thibet, si nos Missionnaires, & sur-tout les Anglois, auxquels nous devons la découverte de cette Contrée, viennent à les observer de près, & trouvent leur intérêt à détruire le Talisman.

L'Inde, la Tartarie & la Chine servent de limites au Thibet, où se trouve la source des plus grands Fleuves de l'Asie. Cette région, fort étendue & assez mal connue jusqu'à présent, est composée de quatre à cinq

(1) Il y a grande apparence que la Chine doit au Thibet, le culte qu'elle professe

grandes Souverainetés ou Peuplades, dont le petit Thibet est la moins considérable. Le Royaume de Boutan est un pays montagneux, pittoresque & difficile à parcourir. Le Gange, si révéré, y prend naissance. Les Habitans ne sont encore qu'à demi civilisés. Toutes leurs richesses consistent en laines.

Le sol du grand Thibet, ou Royaume de Lassa, est âpre comme sa température. Le tein des Habitans est plus vif que celui de leurs voisins de Boutan; mais leur complexion est moins forte : ils paroissent aussi beaucoup moins sauvages. Les Paysans y sont habillés d'étoffes grossières de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes, & doublées d'étoffes communes. Les gens du haut parage font leurs tuniques d'étoffes Européennes ou de soie de la Chine, qu'ils doublent des fourrures les plus précieuses de la Sybérie. Un chapeau conique couvre leur tête ; & à leurs pieds, sont des bottes légères. Quelques-uns sont couverts de fourrures en tout temps, & de la tête aux pieds. L'usage de la toile y est inconnu. L'habillement des Lamas ressemble, dit-on, beaucoup à celui des Apôtres. Les Prêtres portent aussi des espèces de chapelets; eux exceptés, tout le monde se pare avec des pendans d'oreilles.

Excepté à Lahassa, la première Ville, ou la seule digne de ce nom, & dans laquelle se fait un grand Commerce avec la Chine & la Russie; dans les autres Bourgades, on s'occupe d'agriculture. Une des branches assez considérable du Négoce au Thibet, consiste en

queues de vache, quadrupède qui différe, sur-tout en cela, de nos vaches d'Europe. Cette queue est longue, large & garnie de poils, formant une espèce de houppe, mais beaucoup plus fins & plus lustrés que ceux de jument. Ces queues se vendent fort cher, montées sur un manche d'argent ; on s'en sert comme de *chasse-mouche* dans l'Inde ou en Perse : un homme de quelque distinction, chez lui ou hors de sa maison, est toujours accompagné de deux Esclaves munis de chasse-mouches, à ses côtés.

La laine est le plus grand objet de Commerce. On en fabrique le *shaul*, ouvrage en laine le plus fin de l'Univers ; depuis long-temps il est très-recherché dans l'Orient ; & aujourd'hui, il est fort connu en Europe. Les *shauls* viennent de Kashmir ; & on les manufacture avec la dépouille d'un mouton de Thibet, de petite espèce, mais dont la queue est fort large. Aucune laine ne surpasse cette toison en finesse & en longueur.

Il existe au Thibet un usage qui nous paroîtra bien étrange, mais que justifient les heureux effets qui en résultent. Il n'est pas rare d'y voir les Frères d'une même Famille, ne posséder qu'une seule Femme à eux tous. Le prix qu'on attache aux liens du sang, a fait imaginer cette coutume, la désunion des Frères étant souvent l'ouvrage des Belles-Sœurs, rarement d'accord entre elles. On assure que la paix & l'harmonie règnent au sein des Familles ainsi constituées.

Les funérailles au Thibet, s'écartent encore des usages presqu'universellement reçus. On porte le cadavre

ſur le ſommet glacé d'une montagne voiſine, & on l'y laiſſe exposé à l'air & à la voracité des oiſeaux de proie ou des bêtes fauves. Quelque bon Thibetain, pour trouver grace un jour devant ſon Dieu, établit ſa demeure dans les environs, & ſe conſacre à rendre les derniers devoirs aux morts, en raſſemblant leurs oſſemens épars, & en tâchant de completter les différentes pièces du ſquelette, qu'ils mettent à l'abri, ſous un petit monument de pierres. Il exiſte donc encore de bonnes ames de la trempe de celle du bon Tobie. De tels hommes valent bien ces *Lamas* orgueilleux, leſquels mépriſent le Peuple qui les nourrit, & ſe rient ſous leurs manteaux, des pratiques ſuperſtitieuſes qu'ils prêchent à la Nation, pour leur profit ; car il eſt bon de ſçavoir qu'au Thibet, l'ordre de Lamas eſt la plus riche & la plus puiſſante des claſſes de l'Etat.

Topa (1) eſt la ſeule Ville du pays des *Si Fans*. Cette Peuplade n'eſt pas opulente ; mais ſes Mœurs ſimples la diſpenſe de l'être. Le Chef eſt toujours le plus ancien de la plus ancienne des Familles. Ses ſujets lui accordent la dixme de leurs biens, pour fournir à l'entretien de ſa Cour. Les Si-Fans élèvent beaucoup de troupeaux. Ils ſont habillés comme les Eluths, Peuple ſoumis au Grand Thibet. Les Femmes partagent leur

(1) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui de *Tipa*, titre d'honneur que porte le premier Miniſtre du Grand Lama ; lequel porte l'habit Sacerdotal, ſans être ſoumis à la règle des Moines Thibetains.

chevelure en tresses, ornées de petits miroirs, & flottantes sur les épaules.

La Chine les tient dans une sorte de dépendance; mais ce n'est pas avec la force qu'on obtient le tribut qu'ils se sont engagés à payer volontairement. Ils ont des montagnes innaccessibles par les neiges qui les couvrent toute l'année; c'est là qu'ils se refugient, à la première menace qu'on leur fait; & là, ils braveroient l'Univers entier armé contr'eux. Ils y seront libres, tant qu'ils le voudront bien.

On pourroit en dire autant des Taykis, au pays de Khokhonor.

Fin de la Notice sur les Mœurs & Coutumes du Thibet.



J. G. de S. Sauveur inv.

Kabardinienne.

6



J. G. de S. Sauveur inv.

Kabardinien.

6

MŒURS
ET COUTUMES
DES KABARDINIENS
OU CIRCASSIENS.

LE Caucase, célèbre dans la mythologie par le supplice de Prométhée, étoit une montagne que les Anciens croyoient la plus haute de toutes. Les Schytes qui l'habitoient jadis passoient pour de savans Astronômes; si l'on en croit Strabon, c'étoient mêmes des Philosophes, puisqu'ils avoient la coutume de s'habiller de deuil à la naissance de leurs enfans, & de ne se réjouir qu'à leur trépas. Valère-Maxime voit beaucoup de sagesse dans cet usage. On pourroit n'y voir qu'une satyre du gouvernement de cette nation. Dans une famille heureuse & bien unie, les pères ne pleurent point le jour natal de leurs enfans; les enfans ne s'applaudissent pas de la mort de leurs parens. Mais quand un peuple est gouverné despotiquement, la naissance n'enrichit que le Tyran & lui donne autant d'esclaves de plus; la tombe devient pour ses Sujets le port de la liberté.

Cette chaîne de montagnes, qui a toujours été connue sous le nom de Mont Caucase, & qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire, située

entre la Perse & la Russie, & l'un des points de la terre les plus fertiles, est aussi le théatre qui a subi le plus de révolutions. Les Tatars en sont aujourd'hui les maîtres, mélangés avec quantité d'autres Peuplades qui leur sont soumises. Cette diversité de Nations réfugiées de gré ou de force dans cette contrée, telles que les Grecs & les Génois, les Frères Moraves & les Persans, a fait du Mont Caucase une espèce de Tour de Babel ou règne la plus grande confusion dans les langues ainsi que dans les usages civils & religieux; ensorte que les habitans, tous d'origine différente, s'entendent à peine & se concilient difficilement, quoique vivans les uns près des autres. Avec le tems le caractère Tatar a dominé sur l'esprit de toutes ces peuplades, mais moins sur les habitans de la Georgie & des deux Kabardies.

Les Kabardiens, plus connus des Européens sous le nom de Circassiens, occupent le dos septentrional du Caucase, & sont répandus en petit nombre sur les rives inférieures du fleuve Kouban. Au seizième siècle, un Tzar de Russie les soumit à son sceptre, sous le prétexte de les convertir au Christianisme; mais quelque tems après un Kan de la Crimée les rangea de son parti, & leur imposa même un tribut qui consistoit en un cheval, une cuirasse & une jeune fille, au choix du Commissaire envoyé par le Prince une fois l'an. Le Commissaire s'émancipa tellement dans l'examen des Kabardiennes, qu'il révolta toute la Nation, & en fut massacré en 1708. On voulut avoir raison de cet attentat; mais les Kabardiens se mirent prudemment

à l'abri ſous la protection de la Cour Ottomane, ſans toutefois en dépendre.

Les femmes, en Circaſſie, menent une vie plus douce que dans les autres cantons du Caucaſe; elles ſont traitées avec beaucoup de ménagemens; & peut-être en ſont-elles moins redevables à leur beauté & à leur agréable humeur, qu'aux ſpéculations lucratives dont elles ſont l'objet. Leurs charmes naturels & les graces recherchées dont elles les accompagnent, leur ont mérité une juſte célébrité; enſorte que les Harems des amateurs orientaux ne peuvent s'en paſſer, quelque diſpendieuſe qu'en puiſſe être l'acquiſition. Les femmes aux cheveux roux ont toujours le pas ſur les autres; celles qui ne ſont que blondes ont grand ſoin de réparer cette imperfection, en ſe couvrant d'une pommade & d'une poudre rouge. Mais ſi elles paroiſſent de mauvais goût ſur cet article aux yeux de nos Européennes, elles pourroient leur ſervir de modèle dans tout le reſte. Les Kabardiennes ne ſont pas ſeulement belles; aux dons de la nature elles ajoutent ordinairement tous les raffinemens de l'art le plus perfectionné. La vivacité, la ſoupleſſe, l'aiſance caractériſent leurs mouvemens. Toute leur exiſtence eſt conſacrée à imaginer & à mettre en œuvre mille moyens de plaire, ſecondées d'ailleurs par la douceur du climat, & aiguillonnées par les beſoins renaiſſans d'un tempérament tout-à-fait analogue au climat. De telles mœurs ſuppoſent les aiſances de la vie, & une civiliſation avancée. Auſſi de tous les habitans du Caucaſe, les Kabardiens ſont les mieux logés, les plus induſtrieux,

les plus propres. Ils ont des demeures fixes, entretenues avec ſoin & très-commodes. Chaque village n'a pas moins de vingt maiſons ni plus de cinquante, au centre deſquelles s'élève une tour pour y mettre en ſûreté les femmes & les enfans en cas de ſurpriſe. Ils n'ont point de villes. Les châteaux de la Nobleſſe ſont pour la plupart de bois, comme les cabanes des particuliers; mais ils ſont plus conſidérables & un peu mieux fortifiés. Ils ont l'eſprit moins remuant que les voiſins qui les entourent, & ſont amis de la paix. Peu attachés à leurs maîtres ou à leurs protecteurs, ils paſſent indifféremment ſous la puiſſance du plus fort. C'eſt peut-être le parti le plus ſage, quand on eſt le plus foible. La dîme en nature eſt le ſeul impôt qu'ils paient à leur Chef, qui quelquefois ne s'en contente pas, & exige juſqu'au quart de leurs biens. La juſtice ſe rend prévôtalement, à la manière des Turcs; & l'examen de la faute ne précède pas toujours le châtiment trop ſouvent arbitraire. L'extrême célérité dans l'inſtruction d'un procès, eſt par fois plus funeſte que l'extrême lenteur. Mais les deſpotes n'ont pas le tems d'attendre; ils ont intérêt de trouver des coupables, & ſur-tout de les punir bien vîte, pour jouir plutôt de leurs dépouilles.

Ils s'adonnent ordinairement à l'agriculture, & prennent ſoin de leurs troupeaux. Ils élèvent auſſi des chevaux qui valent ceux de l'Arabie, & d'une telle docilité, qu'ils plient les genoux quand le Cavalier veut monter ou deſcendre.

Leur commerce ſe fait par échange & conſiſte dans les productions du ſol. Ils fabriquent des poignards

renommés pour leur trempe & leur forme angulaire qui les rend plus meurtriers; ils en font d'un acier arsenical dont les blessures sont mortelles.

Mais un trafic moins périlleux pour l'espèce humaine, & peut-être aussi révoltant, c'est le commerce des belles Circassiennes. Il est des marchés publics où les jeunes filles, exposées en vente dans l'attitude la plus propre à leur faire trouver des acquéreurs, passent des mains de leurs parens dans celles des Arméniens pour être revendues dans les Serrails. Une Circassienne jeune & belle, & sur-tout bien rousse, rapporte à son vendeur jusqu'à 7000 (1) piastres, monnoie de Turquie. L'amour paternel ne tient pas contre de pareilles sommes, surtout dans une contrée où il est d'usage d'acheter celle qu'on veut épouser. Il paroît juste au mari qui a payé sa femme souvent assez cher, de se rembourser en vendant encore plus cher ses enfans. De telles spéculations ont paru si étranges à quelques ames honnêtes, qu'on a voulu les révoquer en doute, & suspecter la véracité des Voyageurs. Mais leurs rapports, si souvent exagérés, ont été confirmés par les observations que des Philosophes ont été faire sur les lieux. Hélas! Peut-être ne falloit-il pas aller si loin; au sein des Capitales de l'Europe, il se passe des traités non moins honteux, mais bien plus inexcusables.

Les Kabardiens sont Polygames, cela va de suite d'après leur principal négoce. Cependant, ils mettent

---

(1) Aux environs de 17000 livres de France.

une telle diſtinction entre la première femme qu'ils épouſent & les autres, que celles-ci doivent être plutôt regardées comme autant de concubines propres à favoriſer leurs vues mercantilles. Comme ailleurs, les maris donnent le nom de dot au prix que leur coute leur fiancée. On marchande long-tems; la ſomme eſt fixée avec la plus grande préciſion, & l'on convient des termes pour s'en acquitter. C'eſt une vraie banque; & les Orientaux ſont d'auſſi bons agioteurs que les Occidentaux. Mais il arrive auſſi que les Kabardiniens & les Georgiens pauvres s'en dédommagent en ſe montrant adroits, & enlèvent de force, ou par ruſe, la proie qu'ils ne peuvent acheter. Le vol des beſtiaux & des jolies filles eſt très-commun dans ce pays; mais il n'entraîne pas l'infâmie à ſa ſuite. Le raviſſeur ſe fait gloire du ſuccès, mais il doit s'attendre aux repréſailles.

Comme on voit, ce ne ſont pas-là les mœurs patriarchales qui floriſſoient jadis dans les belles contrées de l'Aſie. Le deſpotiſme a tout perverti. Du moment que d'heureux brigands purent tout payer, leurs eſclaves, pour vivre, furent obligés de tout vendre. Tout fut mis à prix; les dons les plus rares de la nature devinrent les objets ordinaires d'un vil trafic; l'homme riche ne vit dans l'homme pauvre qu'une denrée au plus offrant. Cette révolution inouie devint bientôt générale, & paſſa juſques dans les climats dont la douce température n'excuſoit par de tels excès.

La religion des Kabardins ou Kabardiniens ne conſiſte qu'en pratiques ſuperſtitieuſes, mélange informe de Paganiſme, de Mahométiſme & même de Chriſtia-

niſme

nisme. Ils donnent à Dieu le nom de *Daïla*, au lieu de celui de *Alla*, en usage chez les Tartares. Ils ont parmi eux un *Homme pur*, espèce d'Hermite qui habite un vieux Temple de pierre; il vit dans le célibat, jouit d'une grande considération, & paroît avoir de la piété pour tout le reste de la Nation, qui n'en montre guère.

Un Kabardinien, bien habillé, porte du linge fin, de larges hauts-de-chausses, des bottes de maroquin, un habit de dessous long, attaché par une ceinture, & fait d'une étoffe de soie; un long habit de dessus, de drap fin ou de soie, avec des manches ouvertes & repliées sur le dos. Il se laisse croître une grande moustache, & se rase la tête, qu'il couvre d'une calotte de quelque riche étoffe. Par-dessus, il se coëffe d'un bonnet applati, ample par le haut, & serré par les bords. Rarement les Kabardins sortent sans être armés d'un sabre qu'ils portent à un ceinturon, & d'un poignard moitié caché dans une ceinture. Quand ils sont sous les armes, ils mettent la cotte de mailles, & font usage de l'arc, de la hallebarde, & du fusil.

Le costume des Circassiennes tient un peu des modes d'Europe & d'Arménie; il consiste en une chemise, un haut-de-chausse, une veste, une robe à manches ou sans manches. En hiver, les Kabardiniennes se couvrent d'une pelisse qui descend jusqu'aux pieds. Elles font usage de boucles d'oreilles & de colliers, mais sur-tout d'un tastar ou voile à la Tatare qui retombe sur leur visage quand elles sortent en public. Du reste, en Circassie comme ailleurs, l'inégalité de for-

tune met beaucoup de diverſité dans les habillemens. mais l'amour de la parure eſt de tous les états, comme de tous les pays.

Fin des mœurs & coutumes des Kabardiniens ou Circaſſiens.



Cavalier Arabe d'Yemen.

MŒURS
ET COUTUMES
DES ARABES ERRANS.

Le mot *Arabe* eſt devenu parmi nous, une injure. Cette qualification odieuſe ſert ordinairement à caractériſer un homme dur qui, ne ſacrifiant qu'à l'intérêt, ſpécule & fonde ſes biens ſur le dénuement total des autres Hommes, tous étrangers à ſes yeux. La ſociété civile fourmille en effet, d'individus de cette trempe. Mais pour les déſigner, il y avoit mille autres termes plus convenables que le nom d'une Nation dont les Mœurs antiques & reſpectables forment le contraſte le plus parfait avec les citoyens corrompus & dégénérés auxquels on les aſſimile ſi mal-à-propos.

C'eſt dans les Déſerts de l'Arabie qu'il faut ſe tranſporter, pour prendre une idée aſſez juſte du point d'où les Hommes ſont partis pour arriver à travers mille révolutions, au degré de ſervitude dans laquelle ils gémiſſent preſqu'en tous les lieux.

Les vrais Arabes, les Arabes errans peuvent encore de nos jours être regardés comme un Peuple primitif. On retrouve parmi eux preſque tous les mêmes uſages qui nous font regretter le temps où floriſſoient Abraham & Iſmaël, leurs premiers ancêtres, & les générations qui ont ſuccédé au règne Patriarchal. Les

Arabes, distingués sous le nom de Bedouins, sont pauvres, mais libres. Ce ne sont point, comme se l'imaginent des gens mal informés, de Piratess de terre, préférant la rapine au travail, & le désordre de l'indépendance, à une sage subordination. Propriétaires d'une contrée qu'on pourroit comparer à une mer de sable, ils se croient le droit de lever une espèce de péage sur les Caravannes qui traversent leurs Déserts.

Guidés par l'instinct de la Nature, ils ne se sentent pas coupables du vol qu'on leur reproche, en exigeant d'un Voyageur riche ce qu'il devroit offrir de lui-même, & partager avec ses frères. La manière dont ils en agissent dans ces sortes d'expéditions, semble les justifier.

Les Arabes du Désert, divisés par familles, ne se réunissent en Tribus, que quand il faut opposer à l'Ennemi plus de résistance. Ils regardent avec pitié nos Villes, dont nous sommes si fiers ; ils ne conçoivent pas comment nous avons pu nous donner tant de peine pour être logés si mal : ils ne forment pas même de Villages. Des tentes leur paroissent suffisantes & plus convenables à des êtres dont la nature est si fragile & l'existence si courte. Ils naissent tout-à-la-fois pasteurs & soldats : ces deux professions se touchent de plus près qu'on ne pense ; n'ont-ils pas leur vie à pourvoir & leur liberté à défendre ?

Leur existence agreste & solitaire a perfectionné leurs sens au point qu'à la seule inspection de la sur-

face du sol, ils indiquent les (1) sources qui en arrosent l'intérieur. Ils reconnoissent à l'odorat le chameau qu'ils ont perdu & qui se trouve mêlé au milieu d'un nombreux troupeau de ces quadrupèdes. L'atmosphère de vapeurs qui enveloppent nos Cités, seroit pour eux un élément homicide. Ils ne sçauroient respirer que dans un air épuré & libre. Leur constitution physique est telle, qu'ils peuvent voir plusieurs soleils sans prendre d'alimens.

Les Familles Arabes, outre leurs Patriarches ou Chefs particuliers, en reconnoissent un placé à la tête de chaque Tribu, & un autre encore au-dessus, qui veille à plusieurs Tribus réunies. Mais chaque famille n'obéit que tant qu'il lui plaît, & ne se rend tributaire que d'autant qu'elle le juge à propos. L'estime ou l'amitié est le seul lien de cette confédération, à laquelle on se réserve le droit de se soustraire. La famille du Chef n'a de prétention au rang suprême, que dans le cas où elle auroit des sujets dignes d'y aspirer. Cette constitution politique, toute grossière qu'elle paroîtra à nos sçavans Publicistes, subsiste pourtant depuis des milliers d'années, & ne rend pas tout-à-

(1) Un séjour de quelques mois parmi les Arabes du Désert mettroit peut-être les Physiciens à même de sçavoir à quoi s'en tenir au sujet du sourcier *Bléton* & de quelques autres individus merveilleux des deux sexes, qui l'ont précédé en différens temps & lieux.

fait malheureux ceux qui ont eu le bon eſprit de s'en contenter.

Les Tribus qui font le Commerce, ſont les moins indépendantes. L'amour de la liberté ſe concilie difficilement avec celui du gain. Il faut opter. La liberté n'admet point d'alliage ; jalouſe d'un culte excluſif, elle ne ſouffre point d'accommodément. Cependant l'Empire du Croiſſant n'a qu'une ſouveraineté précaire ſur les Arabes voiſins de Bagdad, Damas & autres Villes. Ils n'ont jamais voulu ſe ſoumettre à un Gouverneur Turc. Et on ne vient à bout d'eux, qu'en ſemant la diſcorde parmi leurs *Schechs*, au moyen des queues de cheval & des titres de Pachas diſtribués à propos. Leurs guerres ne ſont que des eſcarmouches réitérées aſſez ſouvent, mais peu cruelles. Toute rixe particulière ceſſe ou du moins reſte ſuſpendue, quand l'ennemi commun menace quelques Tribus, ou quand il s'agit de lever une contribution ſur une Caravanne importante. Les Turcs rançonnés ſur la route, crient à l'injuſtice ; comme ſi la Nature avoit fait naître les Arabes eſclaves du Croiſſant : & quand ils le peuvent, ils les traitent en ſujets révoltés. Mais les deſcendans d'Iſmaël, preſque toujours vainqueurs de ſoldats énervés par le luxe & la molleſſe, s'en font reſpecter, en les aſſujettiſſant à une eſpèce de redevance annuelle, bien plus poſitive que des prétentions orgueilleuſes & mal apuyées.

Ce n'eſt pas la ſoif de l'or & des richeſſes qui pouſſe les Arabes à ces extrêmités. L'uſage qu'ils font de leur butin,

prouve qu'ils en dédaignent la valeur. Propriétaires de ſables qui ſe refuſent à toute culture, ils céderoient les plus précieuſes dépouilles enlevées aux Ennemis, pour des denrées de première néceſſité, plus habiles à faire des priſes qu'à en tirer parti. Simple & loyal dans ſes échanges, un Bedouin troque volontiers une bourſe de perles contre un panier de fruits. Il n'a beſoin que d'être couvert & nourri. Il n'eſtime les différens objets qu'en raiſon de leur utilité; jamais l'opinion n'en fait varier le prix à ſes yeux.

Un Voyageur tombé entre les mains des Arabes errans, n'a rien à craindre de ſiniſtre de leur part, s'il ne cherche pas à leur en impoſer. Il ſe fait alors une eſpèce de partage de famille. Jamais il n'eſt renvoyé nud & à jeun. On le traite comme un frère aiſé, à qui un frère pauvre croit pouvoir s'adreſſer pour en obtenir le ſuperflu. Il eſt juſte que celui qui n'a pas aſſez, exige quelque choſe de celui qui a de trop. C'eſt une ſorte de contract tacite; mais jamais on ne paſſe outre. Quand le Voyageur a ſatisfait à cette dette d'honneur, on lui rend tous les devoirs de l'hoſpitalité; ou bien, on le met à l'abri de payer une ſeconde fois, en rencontrant une ſeconde Tribu. En conſéquence, on lui donne une ſauve-garde pour ſuivre ſa route. Ces procédés (1) n'annoncent pas, ce ſemble, des voleurs de profeſſion, de lâches bandits, qui font le mal pour

(1) On dit qu'en Angleterre, les Voleurs de grands chemins ſe piquent auſſi d'honnêteté dans leurs expéditions.

mal faire. Les Arabes ont même la délicateſſe de ne point porter la main ſur le Voyageur ; ſeulement ils lui refuſent le paſſage juſqu'à ce qu'il ſe ſoit dépouillé lui-même.

On lui laiſſe ſes papiers de famille & autres effets ſemblables. Mais il faut que cette entrevue ſe paſſe amicalement. Malheur à celui qui ſe trouveroit muni d'armes à feu. Cette précaution injurieuſe lui attireroit quelques mauvais traitemens. Heureux, au ſein de nos Villes policées, ſi nous n'avions à faire qu'à de tels Arabes !

Une particularité touchante qui a lieu en pareil cas, & que nous tenons d'un Arabe élevé en Angleterre, c'eſt que le Voyageur à qui on donne pour guide un enfant ou une jeune fille, n'a plus rien à craindre, même en traverſant le domaine des Ennemis de la Tribu de cet enfant. L'enfance eſt ſacrée parmi eux. La Caravane la plus riche, qui auroit pu obtenir un enfant pour conducteur, ſortiroit du Déſert ſaine, ſauve & intacte.

Les Tribus Arabes ſont diſtinguées les unes des autres par le nom de la famille du Schef ou Chech. Chacune d'elles domine une étendue de Déſert plus ou moins vaſte. Il y en a qui ſont Seigneurs ſuzerains de pluſieurs Villages habités par des Payſans. Mais ces eſpèces de ſerfs ne ſont point attachés à la glebe. Ils paſſent quand ils veulent, ſous d'autres Maîtres. Les eſclaves ſeuls, pris ou achetés, ne peuvent quitter leurs Patrons. Les uns & les autres s'adonnent à la

culture des terres, quand le sol leur offre quelques ressources ; ou sont chargés du détail des troupeaux. Les Arabes dont ils dépendent, toujours errans, se fixent quelquefois, pendant l'hiver, sous le feure des Hameaux ; mais l'été, ils habitent constamment leurs tentes.

La Tribu *Montefick* dispute aux autres la prééminence, quant à l'ancienneté. Elle existoit déjà du temps de Mahomet, & se vante de n'avoir pas été inutile à ce Législateur pour consolider les bases de la Religion Musulmane : ces prétentions peuvent être fondées, & ne devroient pas leur faire dédaigner la vie pastorale & agricole, & s'en décharger sur les Tribus inférieures. Leur Prophête commença par être conducteur de chameaux ; & le premier de leurs Ancêtres ne trouvoit pas d'occupation plus convenable à l'Homme, que le soin des troupeaux & la culture des terres. Si les Arabes sont jaloux de maintenir longtemps encore leur indépendance originelle, qu'ils restent agriculteurs & bergers. La lance d'une main & la houlette de l'autre, ils se feront craindre assez de leurs voisins, énervés par le luxe asiatique. Malheureusement il n'y a presque plus que les Tribus pauvres & trop peu nombreuses pour attaquer les Caravanes importantes, telles que les *Moœdan*, qui sur les bords du Tigre & de l'Euphrate, élèvent encore des buffles & des vaches, & s'adonnent à l'amélioration des terres arrosées par ces deux grands Fleuves,, si célèbres dans des temps plus heureux.

Les vastes Déserts de la Province de *Nedsjed*, renferment plusieurs Tribus Arabes, parmi lesquelles existe encore celle qui fut jadis fameuse, sous le nom de *Benitemim*, du temps du Calife *A-bu-Bekr.* Elle dut ce moment de célébrité à la Prophêtesse *Sedsjai*; car dans toutes les Sectes, les Femmes ont toujours voulu jouer un bout de rôle ; & peut-être aurions-nous été inondés d'un bien plus grand nombre de cultes, si dans le même sexe, la force d'ame eut pu s'allier à la mobilité de l'esprit.

Les Arabes errans de Syrie & de la Palestine, vivent du louage de leurs mulets & de leurs chameaux, & restituent fidèlement les objets dont on leur confie le transport. Mais on dit qu'ils n'aiment pas les Voyageurs en froc, & qu'ils ne peuvent s'empêcher de les maltraiter sur la route. On ne sçait trop d'où peut venir cette antipathie. On prétend qu'ils ne font que se venger avec le bâton, des coups de langue que chaque Religieux charitable se croit, en conscience, obligé de leur prodiguer, pour donner quelque relief au pélérinage de la Terre-Sainte, qui éprouve depuis quelque temps, une sorte de langueur parmi le Peuple Chrétien, devenu assez indifférent. Un tableau des vexations arabes n'est pas sans quelqu'intérêt ; il sollicite & procure des dédommagemens pécuniaires aux bons Pères que l'on nous peint gémissans dans les saints lieux, à la merci des infidèles. Mais il y a un moyen sûr de faire le voyage de Jérusalem, sans courir de risques. Il consiste à confier son bagage aux

Bedouins, après toutefois s'être acquitté envers eux ; d'un droit de péage qui n'eſt pas exceſſif ; & à ne point hanter ſur la route les bons Franciſcains, puiſqu'ils ſont devenus ſuſpects, & qu'on le devient en leur compagnie.

On trouve des Arabes errans & libres dans les Déſerts du *Mont-Sinaï*. Cette contrée qui leur eſt ſoumiſe, s'appelle encore aujourd'hui *Tour-Sina* (1). C'eſt ſur cette montagne, comme on ſçait, que le Légiſlateur des Juifs ſe retiroit quelquefois pour méditer le Code Religieux & Civil qui eſt venu juſqu'à nous, & qui fait encore autorité. Là, fut dicté le Décalogue que la Loi des XII Tables ne put infirmer. Là, Moïſe voulut apprendre à ſes ſemblables, que ſi la Nature humaine comportoit un régime autre que le Gouvernement Patriarchal, la Théocratie étoit la ſeule conſtitution qui ne dégradoit point la majeſté de l'Homme.

Le Coſtume d'un Arabe errant eſt peut-être l'un des plus nobles & des plus ſimples ; il conſiſte en une Draperie ample, à laquelle on peut donner les formes les plus pittoreſques.

(1) On remarquera que *Tour*, en Langue Arabe, & *Montagne* en François, ſervent à déſigner un morceau de terre élévé ; & auſſi que le mot *Tour* eſt paſſé dans notre idiome, pour marquer une hauteur faite artificiellement. Les autres acceptions de ce mot ſont d'autant plus juſtes, qu'il faut en effet, pour arriver au ſommet d'un mont, faire un chemin circulaire.

La Langue Arabe est l'une des plus anciennes & des plus fécondes en dialectes ; le langage le plus pur est celui qu'on parle comme on écrit le Coran. Voici quelques mots de l'Idiome des Arabes errans de Syrie.

Ja ! Belaman ! . . . . *Cri d'damiration.*
Ajemmel. . . . . *Chameau.*
Hosan. . . . . *Cheval.*
Mara . . . . *Femme.*
Ja-Bint. . . . . *Fille.*
Karamœ . . . . *Honneur.*
Valad . . . . *Jeune Homme.*
J-gauvis. . . . . *Il s'est marié.*
Sarcha . . . . *Poulette.*
Lœben. . . . . *Lait.*
Kamh . . . . *Froment.*
Chamr. . . . . *Vin.*
Kahuœ. . . . . *Café.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Arabes errans.



Banian de Mokha.



Arabe du désert.

MŒURS
ET COUTUMES
DES ARABES SÉDENTAIRES.

L'ARABIE, grande péninsule d'Asie, n'a pas encore été ce qu'elle auroit pu devenir, si ses Habitans, en plus grand nombre, mais sur-tout plus laborieux & mieux éclairés, eussent répondu davantage aux avances que la Nature a faites pour leur bien-être. Dans les Provinces les moins favorables, on rencontre de grandes étendues de sol qui n'attendent que des bras exercés, pour faire germer l'abondance. Le climat n'y est pas égal ; mais il y est supportables par-tout, & ne contrarieroit pas les améliorations de l'Agriculture. Les préjugés religieux & politiques y ont prévalu comme ailleurs, sur la saine raison. Les Arabes reconnoissent parmi eux beaucoup de Noblesse ; & cette classe distinguée du reste de la Nation, ne lui donne pas l'exemple du travail & de l'industrie. La Religion de Mahomet fit beaucoup de mal sans doute : la parenté du Prophête ne fait pas moins de tort, en autorisant quantité de maisons alliées à la sienne, de s'en prévaloir pour renoncer aux Mœurs Patriarchales, si long-temps florissantes dans cette partie du globe.

Les différentes Sectes dont le Mahometisme pullule,

ſont encore autant d'obſtacles au bien-être & à la perfectibilité des Arabes. Quand donc les Hommes renonceront-ils à la manie de négliger leurs intérêts les plus chers, les plus près d'eux, les plus à leur portée, pour ne s'occuper que d'abſtractions plus ou moins ſublimes, mais tout-à-fait étrangères au bonheur? Quand donc ſerons-nous moins raiſonneurs, plus raiſonnables? La vie, dit-on, eſt courte; & la plûpart des Hommes conſument leurs temps à diſputer ſur des mots, & à ſe haïr ſur parole. Travailler & s'aimer, ſeroit moins épineux & plus profitable. Mais les Arabes n'en ſont pas encore venus là. Leur culte n'eſt pas une loi de paix, quoique le Coran ait beaucoup emprunté à l'Evangile: il faut leur rendre pourtant cette juſtice; s'ils ſe traitent entr'eux d'infideles, ſelon la diverſité des croyances; les *Sunnites*, & les *Schiites*, les *Zeïdites* & les *Beiâſis*, en ſe qualifiant réciproquement d'Hérétiques, n'ont jamais allumé de bûchers, en conſéquence. Ils ſe contentent de ſe mépriſer & de ſe fuir; le zèle religieux n'a jamais été plus loin. Ils ne cherchent pas non plus à ſe débaucher les uns les autres, & à faire des proſélites parmi les étrangers. *Compelle eos intrare* n'eſt ni dans leurs principes, ni dans leur caractère; ils ſont même tolérans, & ſouffrent volontiers parmi eux des Chrétiens & leurs Egliſes, des Juifs & leurs Synagogues.

L'éducation Arabe eſt grave & auſtère. Le peu de communication publique des deux Sexes, paroît en être la cauſe principale. Cependant ils ſont ſociables,

& plus sûrs dans le Commerce qu'on ne le croit, d'après l'opinion. Lents à entrer dans une querelle, ils la soutiennent avec chaleur ; & la terminent vîte, si on y met du sang-froid.

Ainsi que tous les Orientaux, ils se montrent toujours jaloux des prémices en fait de mariage, & sont encore assez crédules pour s'en tenir à de certaines preuves extérieures de virginité. Cependant les maris commencent un peu à s'humaniser, & ne font plus tant de bruit. Les Européens les ont rendu moins difficiles sur cet article.

Le chapitre des Ablutions est plus long dans la Religion Mahométane, que dans tout autre Code sacré. Le Législateur Arabe crut devoir ériger en vertu la propreté, dans un climat où le défaut de soins exposeroit à mille inconvéniens. Les Femmes sur-tout, y sont soumises à des règlemens qui paroîtroient peut-être injurieux & sévères, si la santé n'y étoit intéressée, au milieu des germes de corruption dont l'atmosphère est continuellement chargé.

La Nation est hospitalière. L'hospitalité, il est vrai, est une vertu locale. Dans une région mal habitée, les Voyageurs, peu fréquens, excitent de l'intérêt en raison des hasards malencontreux, à la merci desquels ils se trouvent.

Mahomet, dans le Coran, recommande beaucoup cette vertu ; mais bien avant lui, les Arabes la pratiquoient déjà dans toute sa ferveur : ils auroient sçu

mauvais gré à leur Légiſlateur, s'il l'eût paſſé ſous ſilence dans ſon Code.

En effet, de temps immémorial, chaque maiſon dans toute l'Arabie, eſt un aſyle ſûr à l'uſage de tous ceux qui ſe trouvent dans le cas de s'en ſervir; la différence de Nation, la diverſité de culte n'excluent perſonne. Un Arabe, à table, ne peut voir paſſer un étranger, quel qu'il ſoit, ſans le prier de s'aſſeoir à ſes côtés. Le Bedouin pauvre, qui n'a que du pain & des dattes, rompt ſon pain & partage ſes dattes avec celui qu'il invite de bon cœur; s'y refuſer, l'affligeroit beaucoup.

Cette hoſpitalité, peut-être, dégénère en oſtentation. Ceux qui l'exercent ne s'en montrent peut-être tant jaloux, que par le ſentiment de leur ſupériorité. Les Arabes, qui ſe prétendent deſcendre d'Abraham en droite ligne, & qui ſe regardent comme les fils ainés de Dieu, pour ſoutenir cette petite vanité nationale, en agiſſent à l'égard des autres Hommes, comme avec des cadets de famille à qui ils font les parts. Quel que ſoit leur motif, il eſt reſpectable, puiſqu'il produit d'auſſi bons effets. Il eſt doux de pouvoir, dans toutes les occaſions, compter ſur un homme, du moment qu'on a pris place à ſa table; car l'hoſpitalité eſt une ſauvegarde que reſpectent même les ennemis entr'eux. C'eſt une barrière ſacrée pour les brigands les plus déterminés. L'Hiſtoire des Arabes eſt pleine de traits qui donnent la plus haute idée du cœur hoſpitalier des Orientaux. Des Hiſtoriens racontent qu'il eſt plus

d'un canton où chaque Maître de maison, à l'heure de se mettre à table, fait appeller tous ceux qu'on apperçoit de loin, & dont le couvert est toujours mis d'avance. Dans l'Yemen (l'Arabie Heureuse), il est des Hospices où l'on héberge pendant trois jours (1), tous ceux qui s'y présentent. Pourquoi nous faut-il ajouter, si nous voulons être fideles à notre caractère vérace, que l'hospitalité, qui caractérisoit jadis toute la Nation Arabe, se refroidit beaucoup parmi les Tribus sédentaires? Il faut sortir des Villes; & loin d'elles, aller sous les tentes du Désert, pour retrouver encore dans toute sa simplicité primitive, cette vertu domestique, qui feroit du monde entier, un peuple de frères. Même dans l'Arabie Heureuse, on paroît avoir oublié que les Hommes sont appellés à la même succession, & que la Nature ne dresse qu'une seule table pour tous ses enfans.

Les Arabes, sur-tout ceux des Villes de l'Hyemen, observent entr'eux de certaines règles de civilité. Jusques au milieu des Déserts, les Voyageurs, tous polis,

(1) Et nous aussi, Européens, nous nous acquittons des devoirs de l'hospitalité, même au sein de nos Capitales: n'avons-nous pas à Paris, entr'autres Maisons, les Hôpitaux de Ste. Catherine & de St. Gervais, desservis par les Religieuses Augustines, qui y logent & nourrissent pendant trois jours, les Voyageurs des deux sexes? Toutes ces belles fondations ne valent pas encore les tentes de l'Arabie.

ſe ſaluent en ſe baiſant les mains ou les doigts, & s'adreſſent réciproquement des vœux de paix & de ſanté. L'étiquette entre les *gens comme il faut*, conſiſte à ſe toucher les joues, quand ils ſe viſitent ou ſe rencontrent. Les Femmes, qui chez les Occidentaux, exigent & obtiennent une ſorte de culte, nous rendent bien la pareille chez les Orientaux. En Arabie, elles nous baiſent les pieds avec le même reſpect que nous leur baiſons les mains en France. Un homme, en Arabie, compromettroit ſa dignité, s'il ſaluoit une femme. Sur une grande route, les Femmes deſcendent de leurs chameaux, & cheminent à pied, juſqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue les Hommes qu'elles rencontrent. D'où peuvent venir de tels uſages! Le plus foible des deux ſexes n'a-t-il pas des droits à la généroſité & aux marques de déférence du ſexe le plus fort. A quelle intention a-t-on imaginé ce cérémonial? Seroit-ce parce que les Femmes d'Aſie, plus que par-tout ailleurs, ont peut-être beſoin de cette Barrière pour ne pas abuſer de tout l'aſcendant que leur donneroit le plaiſir dont elles ſont les diſpenſatrices, ſur des Hommes qui ſemblent n'exiſter que pour jouir?

De l'eau & du pain de millet au lait de chameau, telle eſt la nourriture quotidienne des Arabes en général. Les gens aiſés ſe ſubſtantent un peu mieux. On mange peu de viande, aliment putride ſous un climat chaud. On s'aſſied à terre pour prendre ſes repas, autour d'une nappe étendue ſur le tapis de l'appartement.

L'usage du couteau, de la fourchette & de la cuiller n'est pas connu en Arabie. Les doigts en font l'office avec beaucoup d'adresse, & sur-tout avec beaucoup de propreté. D'ailleurs, des mets tels que du pain dans du lait & du riz, ou des légumes sur du pain, n'exigent pas les talens consommés d'un Ecuyer tranchant. On n'est pas long-temps à table; un grand verre d'eau & du café, tiennent lieu ordinairement de dessert. Les Prières avant & après les repas, sont courtes, mais ferventes. Les Orientaux sont nés religieux, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ils ne font rien, absolument rien, sans s'être commandés au Dieu de Mahomet & à l'intercession du Prophête. Les époux même commencent toujours par là leurs sacrifices à l'hymen, & les terminent par des actions de grace. Ils se reprocheroient leurs plaisirs, & se regarderoient comme des ingrats, s'ils s'abstenoient des devoirs de la reconnoissance dans les instans de leur vie, marqués par le plus grand des bienfaits de la Nature.

La polygamie fut permise aux Arabes, par Mahomet qui, en cela, ne consulta peut-être que ses besoins & ses forces. Mais les Orientaux ne profitent point de ce privilège aussi souvent que pourroient le croire ceux qui, dans d'autres climats, sont condamnés par leur Loi, à ne posséder qu'une femme à la fois. D'ailleurs, les bons Musulmans ne se trouveroient pas toujours en état de remplir les conditions prescrites par le Coran, au mari de plusieurs épouses. La Loi lui enjoint très-

expreſſément d'avoir un ſoin égal de toutes les compagnes qu'il ſe donne, & de s'acquitter envers chacune d'elles, de tous les devoirs auxquels il ſeroit tenu vis-à-vis d'une ſeule femme.

La répudiation eſt une ſuite de la polygamie. Si dans les contrées où l'on ne ſe charge que d'une femme, le divorce eſt tacitement invoqué; il ſeroit par trop dur de n'avoir pas cette reſſource dans les pays où l'on mène de front pluſieurs hymenées. Cependant les Arabes ſont aſſez raiſonnables ſur ce point, & ne profitent du bénéfice de la Loi, que quand ils ont des motifs graves, ſoit pour multiplier leurs compagnes, ſoit pour s'en ſéparer. La Nature eſt toujours plus ſage que la Loi. Il n'y a que les individus titrés & riches, qui prennent au mot le texte du Coran; ils épouſent par caprices, & répudient par dégoût.

Moyſe & Mahomet ont défendu la caſtration des Hommes & même des animaux; & cependant il y a des Eunuques. Mais on mutile moins d'Hommes en Arabie que dans l'Italie. Ce luxe révoltant a lieu encore, malgré les lumières de la raiſon & de la Philoſophie. Une circonſtance non moins étrange, c'eſt que les malheureux privés de leur ſexe, entretiennent un Harem. Des Femmes eſclaves ſont condamnées à leurs plaiſirs.

Les études, jadis ſi protégées par les Princes Arabes, ſi floriſſantes parmi leurs ſujets, ſont beaucoup déchues & fort négligées. Chaque fondation de Moſquée entraîne ordinairement

ordinairement avec elle l'entretien d'une Ecole. Ce n'est pas la pénétration & l'esprit qui manquent aux jeunes gens. Mais point de bonne éducation, point d'instruction solide, sans principes & sans un plan déterminé. Aujourd'hui quelques mauvais versificateurs rappellent encore dans les Cafés, qu'autrefois l'Arabie produisoit de bons Poëtes. Les vers lyriques y sont toujours de mode. Ils cultivent aussi la prose oratoire ; & il n'est pas rare de rencontrer dans les lieux publics, des Sçavans déclamant quelques lambeaux d'histoire ou de morale. Mais le Gouvernement Turc, qui ne trouveroit pas son intérêt à laisser ouvrir les yeux du peuple soumis au Croissant, a grand soin de fermer les Cafés où quelques politiques diserts rassemblent autour d'eux un grouppe d'auditeurs un peu considérable. Et peut-être la conduite du Ministère Ottoman marque-t-elle en cela beaucoup de prudence. Les Arabes sont ardents & susceptibles d'enthousiasme, que provoquent encore les fumées du moka. Un second Mahomet pourroit s'élever de nouveau, du milieu des oisifs qui fréquentent les Cafés de l'Yemen, & faire rougir ses compatriotes de la stupeur dans laquelle ils végètent. De plus petites causes ont produit de plus grands effets. Mais cette révolution restera longtemps dans les espaces imaginaires, sur-tout tant que les Arabes se borneront à la lecture du Coran & aux rêveries de ses nombreux Commentateurs.

Les Arabes n'ont conservé que leur goût pour l'As-

tronomie, ſans faire avancer d'un pas cette belle Science, qu'on pourroit cependant cultiver avec ſuccès, ſous un Ciel auſſi conſtamment ſerein. Mais elle ne ſert que comme d'introduction à l'Aſtrologie. Les Orientaux, & en général tous les hommes mécontens du préſent, ſe replient volontiers vers le paſſé, ou veulent anticiper ſur l'avenir. Les Sciences occultes ſont accueillies du Peuple avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il y voit moins clair. Le cœur humain aime à nager dans le vague de l'eſpérance, ſans bouſſole ni but. Et les Derviches ne ſont pas gens à porter le flambeau de la raiſon, au milieu des ténèbres qui les engraiſſent.

Les Arabes ſont peut-être le Peuple le plus ſain de la terre; ils ont une Médecine domeſtique & peu compliquée, mais ſuffiſante à une Nation ſobre & propre.

Trois productions, par-deſſus les autres, ont contribué à rendre l'Arabie célèbre; la Manne, l'Encens & le Café; mais ces trois objets ne ſont plus aſſez importans aujourd'hui pour ſoutenir ſa réputation traditionnelle.

Le chameau, & ſur-tout le cheval, ſont les deux quadrupèdes dont les Arabes font le plus de cas. La naiſſance d'un cheval arabe exige preſqu'autant de précautions que celle de l'Héritier d'un Trône; des témoins en garantiſſent la légitimité, ſous les loix du ſerment; & ſa généalogie eſt ſoumiſe à des preuves rigoureuſes.

Quant à l'Hiſtorique du Pays qu'habitent les Arabes ſédentaires, leurs Annales ne remontent guère au-delà de l'Egire. Il leur ſuffit de ſçavoir ou de croire qu'ils deſcendent d'Abraham. Tout l'eſpace intermédiaire entre Iſmaël & Mahomet, n'eſt qu'une lacune que peu d'entr'eux ont pris la peine de remplir.

Parmi les Princes qui ont régné ſur l'Yemen, il en eſt quelques-uns dont les Arabes béniſſent la mémoire; nous ne citerons qu'Iſmaël Met-Wokkel-Allah, fils de Khaſſem dit le Grand, qui fut Iman pendant 30 années, vers la fin du 17e ſiècle. Ce Souverain, pendant ſes loiſirs, fabriquoit (1) des bonnets, qu'il faiſoit vendre, & ne conſacroit à ſa propre dépenſe que les deniers qu'il en retiroit, ſe faiſant ſcrupule de s'appliquer les revenus publics. Un Calife de Bagdad en agiſſoit de même, & s'entretenoit du travail de ſes mains; celui-ci faiſoit des nattes & des tapis. Le Sultan Mahmoud & Nour-ed-din, avoient, dit-on, cette reſpectable manie.

Le Commerce & un bon Port donnent à *Mokha* beaucoup d'avantages ſur les autres Villes de l'Yemen.

---

(1) C'eſt ainſi qu'on a vu au commencement de ce ſiècle, dans la Capitale de la France, un pieux Diacre faire des bas au métier, pour ſoulager les pauvres du Fauxbourg de St. Marcel. Mais le bon Pâris n'étoit que le fils d'un Magiſtrat.

C'eſt là que ſe font les principaux chargemens de cette Fève arabique, dont l'Europe ne peut plus ſe paſſer. Les Habitans de Mokha lui préféreroient ſans doute une bonne ſource d'eau vive dont ils manquent.

Il ſe fait auſſi une grande exportation de Café dans la Ville dite *Beit-el-Fakih*, c'eſt-à-dire, Maiſon du Sçavant; car, ainſi que Mokha, cette petite Cité doit ſon origine à un Pélerinage fait au Tombeau d'un bon Muſulman.

Sana eſt la Capitale de toute l'Arabie Heureuſe: on y rencontre beaucoup de Moſquées; & ce qui eſt plus utile ſans doute, quantité de Caravanſeras très-commodes pour les Voyageurs.

Dorebat, petite Ville bâtie au ſommet d'une montagne, à 11 lieues Allemandes de Mokha, eſt connue & redoutée, à cauſe d'une Priſon taillée dans le roc. C'eſt la Baſtille des Arabes ſédentaires. Leurs compatriotes errans s'applaudiſſent de n'avoir rien de ſemblable parmi eux, & préfèrent en conſéquence, les tentes de leurs Schechs, aux Palais des Imans & des Dôlas.

Medem, autre petite Ville, ſituée au pays de Hamdân, reçoit au contraire, les actions de grace des Voyayeurs, qui y trouvent un beau Caranvanſera, pratiqué dans la roche.

C'eſt ſur le territoire de la petite Ville d'*Addên*, que croiſſent en abondance les meilleurs Cafiers de la terre.

La Seigneurie d'*Addên*, peu de chose en elle-même, est remarquable par le courage de ses Habitans, & leur amour pour la liberté. Las de végéter sous la dépendance d'un Iman, ils convinrent un jour de s'assembler pour chasser son Dôla & ses Gens-d'armes; ils arrêtèrent en même temps, de ne se laisser gouverner désormais que par un Schech élu parmi eux. Depuis 1740, époque de cette généreuse révolution, ils se sont maintenus libres, aimant mieux vivre pauvres & sur une continuelle défensive, que serfs & enrichis par le Commerce de leur Port, qui est très-bon. Par cette conduite généreuse, Aden, Ville très-ancienne & célèbre dans l'Orient, acquiert de nouveaux droits au souvenir honorable de la postérité.

La Principauté de Kaukebân a perdu de son étendue; mais elle n'a point souffert qu'on empiétât sur son indépendance.

Le pays de Haschid & de Bekil renferme beaucoup d'anciennes Familles, dont les Chefs se sont confédérés pour mieux résister aux entreprises despotiques de l'Iman, dont ils se font craindre. Les Habitans de ce canton sont tous aguerris & libres.

Près de la côte du Golphe Arabique, est une Horde campée sous des tentes, & qui diffère en plusieurs choses des autres Habitans de l'Yemen. Le Coran n'a point pénétré jusqu'à eux. Ces espèces de Bedouins, à moitié policés, font gloire d'être Stoïques. L'héroïsme, chez eux, ne consiste pas à verser beaucoup de sang,

ou à porter la flamme en tous lieux, mais à ne point ſe laiſſer vaincre par la douleur. L'amour-propre national les a fait parvenir au même point où la Philoſophie éleva Epictete. Ces Arabes ſont ignorans, pauvres, mais libres.

Les Habitans du Pays de Sahan, ont une autre phyſionomie. Ils parlent l'Arabe preſqu'auſſi purement qu'il eſt écrit dans le Coran ; & ce Livre religieux n'a peut-être jamais été lu par eux. Ils vivent long-temps ; préjugé en faveur de leurs Mœurs : ils ſont hoſpitaliers & voleurs ; nous avons déjà expliqué comment ces deux qualifications ne s'excluent pas toujours dans les mêmes individus. Il faut qu'ils ſoient courageux & guerriers ; car on rapporte que la famille de leur Chef, refugiée ſur une montagne, fit lever le ſiège aux Turcs, après une réſiſtance de ſept années.

En 1764, la Seigneurie de Nedsjerân étoit gouvernée pas un Schech, qui réuniſſoit les principales qualités d'un Homme d'Etat. Il ſe montroit tout-à-la-fois guerrier habile & fin politique. Après avoir ſecoué le joug de l'Iman, il ſçut s'emparer de l'eſprit de ſes ſujets, en leur parlant qu'au nom de la Religion ; & il trouva peu d'incrédules. Un Miſſionnaire armé eſt toujours perſuaſif.

Le grand Pays de Dsjôf eſt peuplé de Bedouins errans, point du tout cruels, mais amis du plaiſir. Leur occupation habituelle eſt de détrouſſer les paſſans ; enſorte que le Grand-Seigneur coure ſouvent le riſque de n'avoir que leur reſte. Ils ſçavent auſſi chanter leurs

victoires, & paſſent pour les meilleurs Poëtes actuels de l'Arabie.

Le vaſte Pays d'*Hadramaut* complette avec l'Yemen, cette portion de l'Arabie qu'on ſurnomme Heureuſe, & qui en effet, pourroit juſtifier cette épithète, ſi ſes Habitans ſçavoient tirer parti de leur ſol natal.

Le meilleur Encens que produit l'Arabie, ſe tire des environs de Dafâr, & ſe débite dans le Port de cette Ville de l'Hadramaut. Les Arabes ne verroient peut-être pas préférer l'Encens des Indes au leur, s'ils prenoient le ſoin de le purifier (1) avant de le mettre dans le Commerce.

Les Européens ſont tout étonnés de trouver à Keskin, autre Ville de l'Hadramaut, toute l'urbanité Françoiſe.

La Cité d'Ainâd doit ſon origine & ſon Commerce à la dévotion des Arabes pour le Tombeau d'un certain perſonnage qu'ils nomment *Haud*, & qu'ils placent ſans difficulté ſur la même ligne avec Abraham & Noé.

Maskat eſt la Ville la plus conſidérable & la plus commerçante du Pays d'Oman. Depuis les dernières révolutions, on y obſerve une exacte police. La Juſtice s'y rend mieux. Les Citoyens y ſont devenus plus modérés ; & l'on y dort ſans inquiétude dans une maiſon dont les portes ne ſont pas fermées. Les Banians n'y ſont plus traités par les Muſulmans, comme les Juifs le ſont encore en Europe. On les croit tout-à-fait des Hommes.

Les Arabes qui habitent le long du Golphe Per-

ſique, ſont preſqu'auſſi idolâtres de la liberté que leurs frères errans. Ils obéiſſent volontairement à des Schehs; mais ce rang n'eſt qu'honorifique. Celui qui s'en voit revêtu n'en retire aucun émolument, & n'a pas le privilège de vivre aux dépens de ceux qu'il commande. Il ſe trouve ſouvent obligé de faire lui-même le Commerce pour ſubvenir à l'entretien de ſa maiſon. Il dépend plus de ſes ſujets, qu'ils ne dépendent de lui. Et c'eſt ainſi que les Arabes ont cru devoir en agir, pour concilier les devoirs de la ſubordination avec les droits de l'indépendance. Les petites guerres (preſque toutes religieuſes), qui ont lieu ſi fréquemment entr'eux & les Perſans, ſont plutôt pour les premiers, de ſalutaires exercices que des expéditions meurtrières & deſtructives. Quand l'ennemi eſt le plus fort, ils s'embarquent avec leur bagage portatif, & ſe refugient dans quelques îles du Golphe, abandonnant le continent où ils n'ont aucune perte à eſſuyer. On dit que les Mœurs de ces Arabes tiennent beaucoup de celles des anciens Grecs, avant l'époque des Arts & du luxe. Il ne leur manque qu'un Xenophon pour devenir peut-être auſſi célèbres.

La Tribu Maritime, connue ſous le nom de *Houle*, eſt ſur-tout remarquable par ſon amour pour la liberté, idole à laquelle ils ont fait le ſacrifice de leur Commerce & de leur fortune. Elle n'exiſte que par la pêche. Chaque famille forme une petite république, qui n'a rien à demander à ſa voiſine, & qui n'en exige rien. Les travaux aſſidus de l'Agriculture leur ont même paru

incompatibles

incompatibles avec les ſoins de leur indépendance, dans une région ſi féconde en événemens. Amis de la paix, ils ſouffrent parmi eux des Juifs & des Banians, & tolèrent tout, excepté l'eſclavage. Un peu plus d'harmonie entre ces diverſes Tribus, ſouvent ennemies, faute de s'entendre ; un peu moins de fanatiſme religieux entre les Sectes, qui les rendent étrangères les unes aux autres pour des opinions ; & cette partie du globe pourroit devenir un ſéjour très-agréable.

Il y a un peu plus d'abondance dans la Province d'Hadsjar, & il s'y fait plus de Commerce. La pêche des Perles en eſt une branche conſidérable. Mais la récolte des Dattes rapporte encore davantage, & ne met à la merci de perſonne ceux qui les cultivent. Les Turcs y ſont maintenant vaſſaux ; jadis ils en étoient les deſpotes.

La Province de Nedsjed eſt grande & fertile aſſez. On aſſure que c'eſt encore une coutume dans ce pays, de ne permettre à un jeune Arabe de prendre Femme, qu'après s'être revêtu de la dépouille d'une bête fauve, tuée de ſa main. Chez quelques Tribus établies entre Damas & Baſra, il exiſte un uſage qui y a quelque rapport. On oblige les jeunes gens à laiſſer croître leur chevelure ſur le ſommet de la tête, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient diſtingués à la guerre, par quelque coup d'éclat.

Les Villes de ce canton ſont infeſtées d'une nouvelle Secte Religieuſe, qui en a chaſſé la tranquillité. Les principes du Réformateur ne ſont cependant rien moins

qu'incendiaires : il prétend qu'un Dieu ſeul doit être adoré, & qu'il y a de l'idolâtrie à invoquer les noms de Moïſe, de J. C. & de Mahomet. Il révoque en doute la révélation du Coran. Faire vœu d'aſſiſter les infortunés, ſi l'on échappe à tel ou tel péril, lui ſemble une lâcheté impie. Cet Arabe herétique ſoutenoit cette doctrine par ſes armes, vers l'an 1764. Son Fils opprima ceux qu'il ne put convaincre.

Le grand Seigneur a des prétentions de ſouveraineté ſur la célèbre Province d'Hedsjas ; mais les Arabes qui l'habitent ne le reconnoiſſent qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage. Les Caravanes de Conſtantinople n'y ont droit de paſſage, qu'en l'achetant par des préſens fort chers, qu'exigent les prétendus ſujets de la Porte. Djidda, reſidence du Pacha, en eſt la capitale. Mais la Mekke & Médine ont bien un autre dégré d'intérêt pour les vrais croyans, les bons Muſulmans. Nous n'entrerons point ici dans des détails qui nous conduiroient au-delà des bornes de cet Ouvrage. D'ailleurs, qui n'a entendu parler de ces deux Villes ſaintes ? Nous remarquerons ſeulement juſqu'où l'eſprit porte l'inconſéquence. Comment ſe fait-il que les Hommes ayent pu rapprocher deux perſonnages, tels qu'Abraham & Mahomet, & leur conſacrer le même culte ? Qu'y a-t-il de commun entre le Patriarche de la Bible & le Conquérant-Légiſlateur du Coran ? Mais c'eſt en cela même que le Prophête des Arabes montra du génie. Il ne mit ſur le devant de la ſcène le père d'Iſmaël, & ne ſe réſerva en apparence le ſecond rôle, que pour en

venir avec plus de certitude & de rapidité au grand dénouement qu'il méditoit. Il connoissoit le cœur humain, & sur-tout celui de ses compatriotes.

Dans les montagnes de l'Hedsjâs, au district de Kheibar, est une Tribu indépendante, de Juifs Arabes, qui n'ont aucune relation avec les Hébraïsans de l'Arabie. Ils ont leur Schech particulier. Depuis onze siècles, ils attendent en paix qu'un nouveau Josué les remette en possession de l'héritage de leurs Pères, dans lequel ils végètent comme des étrangers suspects.

L'habillement des Arabes, est en général long & ample; mais le Costume souffre des variantes selon les cantons. Dans l'*Yemen*, les gens du moyen état ont de larges haut-de-chausses. Dans le *Tehâma*, ils portent par-dessus une chemise fort ample, bleue & blanche dans les montagnes; mais par-tout les manches en sont longues & larges. On passe autour du corps, une ceinture de cuir brodé ou garni d'argent, au milieu de laquelle, sur le devant, on place un couteau large, recourbé & pointu. Cette pointe est tournée du côté droit. Leur habit de dessus ne descend que deux fois la largeur de la main au-dessous du genou; il a une doublure, mais point de manches. On met sur une épaule un grand linge fin, ordinairement destiné à les garantir de la pluye & du soleil; mais actuellement ce n'est qu'une parure.

Leur coëffure est incommode & dispendieuse; ils ont jusqu'à 10 ou 15 bonnets les uns sur les autres. Il y en a qui ne sont que de toile. Mais il y en a aussi

d'un drap fort ou de coton piqué. Celui qui les recouvre tous, eſt ſouvent richement brodé en or. On y écrit ordinairement le nom de Dieu, ou celui de Mahomet, ou bien une maxime tirée du Coran. Cette multitude de coëffes, en outre, eſt enveloppée d'une grande pièce de mouſſeline, terminée aux deux bouts par des franges de ſoie ou d'or, qui pendent entre les épaules ſur le dos. Les gens doctes, parmi les Muſulmans, ſe diſtinguent par la groſſeur exceſſive du Turban. Seroit-ce pour faire alluſion à la quantité de choſes ſçavantes contenues dans la capacité de leur cerveau? La raiſon, l'eſprit & le goût ne tiennent pas tant de place; mais la plûpart des Commentateurs (1) du Coran ne s'en doutent pas.

Les Arabes du moyen & du bas étage n'ont, pour chauſſures, que des ſemelles attachées par une ou deux courroies au-deſſus du pied, & par une autre au talon. Ces courroies ne ſont pas ſi longues que nos Peintres les repréſentent dans leurs habillemens à l'Orientale. Dans la maiſon, on porte des pantoufles. On ſe déchauſſe pour marcher ſur les tapis ou les nattes qui couvrent le plancher.

Les gens diſtingués, outre ces différentes pièces de coſtume, ont encore une veſte à manches étroites &

(1) Nos Docteurs d'Europe, plus modeſtes aujourd'hui, ſe contentent de porter ſur leur épaule, le chaperon fourré qui couvroit jadis leur chef, & leur donnoit preſque l'ampleur du Turban d'un Muphti.

un habit à manches fort amples. Ils font usage de pantoufles Turques ou souliers de cuir jaune.

L'Arabe du commun ne porte que deux bonnets recouverts de la pièce de mousseline négligemment troussée. Quelques-uns ont des caleçons & une chemise. Mais la plûpart se contentent d'un linge drapé autour des reins, & pendant jusqu'au genou, un large ceinturon avec le *jambea*, ou couteau passé par-devant. Du reste, ils vont nuds, & point chaussés. Dans les montagnes, où il fait plus froid, le peuple se couvre de peau de mouton.

Les Arabes distingués ont deux poches à leur veste; l'une au côté, l'autre sur la poitrine. Ceux de médiocre ou basse condition, mettent leur petite bourse, leur briquet, leur mouchoir, &c. dans leur ceinturon. Ce peu de vêtement compose encore tout le lit d'un Arabe, qui pourroit dire avec certain Sage de la Grèce:

Omnia mecum porto.

Je porte tout avec moi.

En déployant sa large ceinture, il a un matelas; avec le linge de son épaule, il se couvre le corps & la tête; & c'est entre ces draps qu'il dort nud & content.

Les montagnards passent souvent la nuit entière nuds, dans de grands sacs de cuir, à l'abri des moucherons; ils en sont quittes à leur réveil, pour retourner & secouer leur sac.

Au Royaume d'Iman, les Hommes de toute condition, ſe font raſer la tête. Dans d'autres contrées d'Yemen, tous les Arabes, même les Schechs, laiſſent croître leurs cheveux, & ne portent ni bonnets, ni *ſaſch*, (c'eſt la pièce de mouſſeline qui recouvre les bonnets). Ils nouent tout ſimplement dans un mouchoir, leurs cheveux en arrière. Quelques-uns les laiſſent flotter ſur leurs épaules, & attachent, au lieu de Turban, une bandelette autour de la tête. Les Bedouins ſur les frontières de l'Hedsjâs & de l'Yemen, portent un bonnet de feuilles de dattier, artiſtement entrelacées.

Les Femmes des montagnes ſe ſont emparées des haut-de-chauſſes. Tout le vêtement d'une Femme du commun, conſiſte en un caleçon & une chemiſe fort large; l'une & l'autre d'une toile bleue, brodée de quelques agrémens de diverſes couleurs. Celles de Tehama portent, au lieu de caleçon, un linge aſſez long, autour des reins. Au pays de l'Hedsjâs, comme en Egypte, elles ſe couvrent le viſage d'un linge étroit, qui laiſſe au moins les yeux libres. Dans quelques endroits de l'Yemen, elles ont ſur la tête, un grand voile qu'elles baiſſent ſur le viſage, lorſqu'elles ſortent, & le tiennent de façon qu'à peine on leur voit un œil. A Sana, Taas & Mokha, elles ont la face couverte d'une gaze brodée en or. Elles portent des bagues, même au nez. Elles teignent leurs ongles en rouge, les mains & les pieds en jaune-brun. Elles ſe peignent le bord des paupières avec de la mine de plomb préparée. Elles élargiſſent auſſi leurs ſourcils, & ſe font

encore d'autres ornemens noirs sur le visage & les mains. En Arabie, ainsi qu'en Europe, il est des Hommes qui adoptent aussi les modes des Femmes, & joutent avec elles, de parure. Les Dames même, dans les plus grandes chaleurs, sont enveloppées, de la tête aux pieds, ensorte qu'on peut à peine leur découvrir le bout du doigt.

Les Juifs Arabes sont assez propres, quoique pauvres. Ils ne se coëffent que d'un très-petit bonnet, & conservent des deux côtés du visage, au-dessus de l'oreille, une touffe de cheveux : tout leur ajustement est bleu ; ils sont condamnés à cette couleur, dans ce pays.

L'habit des Banians de l'Yemen est blanc, & leur Turban rouge. Plusieurs d'entr'eux portent, en outre, par-dessus, une robe de toile blanche qui leur serre le corps & les bras. Elle est plissée sur les hanches, & ne ressemble pas mal aux habits des paysannes Européennes. La ceinture appartient à cet habillement Indien ; mais les Banians & les Juifs n'osent pas porter d'armes.

Les Arabes tiennent leur moustache très-courte ; quelques-uns la coupent tout-à-fait ; mais ils ne se rasent jamais la barbe. Il y a des vieillards qui peignent en rouge leur barbe blanche ; mais ce n'est point un usage, ce n'est qu'un ridicule.

Beaucoup d'Arabes portent un cordon qui ressemble au chapelet ou au rosaire, & auquel ils attachent aussi quelqu'idée religieuse.

Le pays d'Hadsjas est renommé par les *abbas* qu'on

qu'on y fabrique. L'abba eſt un large *ſurtout* ſans manches. On peut facilement ſe repréſenter la forme de cet habit, ſi l'on prend un grand ſac à bled, auquel on aura fait au fond, un trou pour paſſer la tête, une fente à chaque côté pour paſſer les bras, & une ouverture du haut en bas pardevant. Ces ſortes de tuniques ſont fort recherchées en Arabie.

Nous terminerons cette Notice un peu écourtée, par quelques mots Arabes, pour donner un échantillon du dialecte qui a cours dans l'Arabie Heureuſe.

Hâcki . . . . *Mien.*
Hâckak . . . . *Tien.*
Djemmel . . . . *Chameau.*
Chœjl. . . . . *Cheval.*
Horma . . . . *Femme.*
Djâbel . . . . *Jeune Homme.*
Namûs . . . . *Honneur.*
Halib . . . . *Lait.*
Baſchka . . . . *Beau.*
Hakede ! } La, baſſ ! } . . . . . . *Cri d'admiration.*
Izauvidi . . . . *Il s'eſt marié.*
Bünn . . . . *Caffé.*
Ja vuleda . . . . *Une Fille.*
Safi . . . . *Vin.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Arabes ſédentaires.



Armenien de perse



Femme persienne



Persen

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA PERSE.

DEPUIS une longue ſuite de ſiécles, gouvernés par des Princes efféminés ou cruels, les nombreux Habitans de cette belle & vaſte contrée d'Aſie, ne ſçavent pas encore jouir des bienfaits que leur prodigue la Nature, contrariée par les intérêts mal entendus d'une Politique odieuſe; & ils ne ſont guère connus aujourd'hui que par leurs Tapis, dont ils font Commerce avec l'Europe.

Quelques Hiſtoriens, des Poëtes, le ſage *Lockmann*, (1) *Zoroaſtre* le Réformateur, & les ruines de Perſepolis ont attaché quelque gloire au nom de cette Nation, trop étendue pour fleurir ſous un ſeul Sceptre. Elle a perdu ſon éclat, depuis que les *Muphtis* ont ſuccédé aux *Mages*.

Pourquoi les Perſes ne reſſemblent-ils pas tous aux anciens Guebres dont il exiſte des Familles? Cette

(1) On nous a fait connoître ſes Fables, ainſi que celles de *Pilpay*. Voyez les Vies des Ecrivains Etrangers, par M. le Prevoſt d'Exmes; & le T. I. de la Collection des Fabuliſtes, par M. Mulot, Chanoine de St. Victor. Mais c'eſt ſur-tout les Fables Orientales de *Saadi*, qu'il faut lire.

Peuplade eſtimable, pratique & réaliſe encore de nos jours les principes de la Philoſophie Naturelle dont nous poſſédons ſi bien la théorie. Diſciples de Zoroaſtre, ils ne ſçavent plus lire dans le Code de leur ſaint Légiſlateur ; mais un cœur bon, un ſens droit, ſous le ſauve-garde d'une tradition ſacrée, les ont maintenus juſqu'à préſent dans le véritable ſentier qui mène au bonheur. Adonnés tout entiers aux vertus privées, leur ambition ne paſſe point la borne de leur héritage. Il croient avoir vécu, quand ils ont fécondé leurs ménages & leurs champs. Il ſortiroit de la vie, avec regret, celui-là qui ne laiſſeroit pas pour le remplacer ſur la terre, une génération d'enfans robuſtes, & une plantation d'arbres vigoureux. Le luxe, ſans goût, qui les environne, n'a jamais excité leurs déſirs. Vêtus ſimplement, la décence fait toute la parure des Femmes. Amis du travail, l'oi ſiveté n'a pas encore donné atteinte à la pureté de leurs Mœurs. Amis de la paix, ils ſe détournent du Muſulman mal intentionné à leur égard, comme on ſe gare d'une pierre qui menace la tête du paſſant ; & ils ne trouvent point de plaiſir dans la vengeance. Ils payent exactement leur tribut à la Couronne dont ils relèvent, afin de ſe conſerver le droit de n'obéir qu'aux anciens de la Peuplade. Ils trouveroient fort déplacé qu'un vieillard donnât des marques de déférence à un jeune homme. Les animaux utiles obtiennent toute leur reconnoiſſance ; ils ſe feroient un crime de répandre le ſang du quadrupède docile qui laboure leurs campagnes. Ils ſont bien

un

un peu entichés de ſuperſtition ; mais il ſemble qu'elle ne ſerve qu'à les faire diſtinguer des autres Sectes Religieuſes. Du reſte, nés tolérans, ils ne trouvent pas mauvais qu'on penſe autrement qu'eux. Tous les Hommes, diſent-ils, ont des yeux ; mais ils n'ont pas les mêmes yeux. Ils croyent à un grand Etre qui renferme tous les êtres, à une ame univerſelle, d'où découlent tous les eſprits qui animent les corps. Ils croyent à la métempſycoſe, c'eſt-à-dire, aux différentes révolutions que doivent ſubir néceſſairement les parties individuelles du grand Tout, quand elles ſe décompoſent pour changer de formes. Et ils ont la bonhommie d'eſpérer que les Hommes n'ont plus que quelques milliers d'années à végéter dans l'erreur ; qu'au bout d'un laps de temps, très-éloigné il eſt vrai, l'Univers n'aura qu'un ſeul culte, & que ce ſera celui des Guebres.

Les Guebres ſont un contraſte parfait avec le reſte des Perſans. Ceux-ci, doués de toute l'imagination qu'on connoît aux Orientaux, ont tous les vices & tous les agrémens d'une Nation civiliſée depuis long-temps, & qui a tout-à-fait perdu de vue les inſtitutions primitives de la Nature. Ils ont tous les dehors en leur faveur, & doivent paroître aimables aux Etrangers qui ne les obſervent que ſuperficiellement ; mais il en va tout autrement, quand on traite avec eux. Il faut qu'ils ſe dédommagent ſur les particuliers de tout ce qu'un Gouvernement deſpotique leur fait ſouffrir.

Le Coran eſt le Code Religieux & Civil dominant ; mais comme ce Livre n'a pas été écrit d'un bout à l'autre, ſous la dictée de la Raiſon, on n'y trouve point une unité de Doctrine propre à concilier ceux à qui il ſert de Loi. En ſorte qu'il donne lieu à pluſieurs Partis, qui ſe déteſtent de tout leur cœur, & ſe chamaillent de tout leur pouvoir, au grand ſcandale de la Vérité, & au détriment du bien public. En vain le Coſtume avoit-il mis une barrière pour diſtinguer ces différentes Sectes ; elles ſe prennent les couleurs les unes des autres. Les *Chïas* oſent pouſſer quelquefois le ſacrilège juſqu'à porter des bas & des ſouliers verds, livrée conſacrée par les *Sunnites*, à la bannière du Saint Prophête.

L'habillement des Perſes conſiſte en une chemiſe de coton, ouverte ſur la poitrine, & qui deſcend juſqu'aux genoux, une veſte un peu plus longue, & par-deſſus, une robe un peu plus longue encore. Cette robe, chez les riches, eſt de brocard d'or ou d'argent, doublée de martre, garnie de galons & de riches broderies des caleçons leur deſcendent juſque ſur les pieds. Leurs bas ſont courts, larges & de draps. Leurs chauſſures de maroquin, ont la forme de nos pantoufles. Leur turban eſt plus haut, plus majeſtueux que celui des Turcs. Le Coſtume des Femmes, peu différent de celui des Hommes, eſt encore ce qu'il étoit il y a quatre ſiécles ; ce qui doit nous ſurprendre, chez une Nation opulente & amie du faſte. Leurs bras ſont ornés

de bracelets; leur tête, d'une chaîne d'or; leurs oreilles, de boucles; des anneaux d'or pendent quelquefois à leurs narrines. Les Filles & les jeunes Epouſes ſont très-ſouvent voilées; ou bien elles s'enveloppent le viſage de manière qu'elles n'ont de libre que la vue & la reſpiration. Le bleu-foncé eſt la couleur du deuil.

Dans le Khoraſan, l'une des quinze Provinces de la Perſe, on double les habits d'étoffes de ſoie & d'or, avec la dépouille des agneaux, dont le poil long, friſé & délié, couvre une peau très-fine, à laquelle on donne une certaine préparation avant de s'en ſervir. On fabrique des tapis recherchés dans la principale Cité de la Province, ſurnommée la Ville des Roſes, à cauſe de la quantité d'arbriſſeaux de cette eſpèce qui fleuriſſent dans les environs.

Dans le Mezanderan, ſeconde Province de l'Empire, eſt un petit canton nommé Aſtarabath, dont les Habitans ſe ſont maintenus libres, en ceſſant d'être ſauvages. Ils nomment eux-mêmes leur Chef, dont le nom lui rappelle ſans ceſſe qu'il n'eſt que le premier de ſes égaux. Loin d'avoir été ſubjugués & de dépendre de la Cour, ils offrent impunément au milieu d'eux, un aſyle à tous ceux qui ont éprouvé des paſſe-droits dans les Troupes du Monarque Perſan.

Le midi de la Province de Ghilan eſt occupé par des montagnes, ſur leſquelles des Paſteurs ont aſſis leurs Hameaux pittoreſques à la vue. Les Mœurs qu'on y mène, répondent à la fraîcheur du payſage. Etrangers

aux révolutions politiques, ces bonnes gens jouissent d'un bonheur facile, qu'ils doivent autant à leur douce médiocrité qu'à la température du lieu. Ils sont vêtus d'une camisole qui descend à la ceinture. De larges haut-de-chausses viennent s'y joindre. Les chaussures sont faites d'écorces d'arbres.

Shamaki, Capitale du Schirvan, est une Ville très-ancienne, où se fait encore aujourd'hui un grand Commerce de soie & de coton. Son territoire est l'un des plus feconds de toute l'Asie; les Habitans n'en sont pas plus heureux. Pourroit-on l'être dans un Eden, si le despotisme y pénétroit? La Nature, malgré sa toute puissance, ne sçauroit faire du bien aux Hommes malgré eux.

Les environs de la Ville de Derbend, bâtie, dit-on, par Alexandre, rapportent beaucoup de balsamine, dont on se sert pour se colorer les (1) ongles & les cheveux.

On prétend que les Amazones ont habité une partie du Gurgistan. Cette conjecture est fondée sur un usage dont les Dames du Pays se montrent encore aujourd'hui jalouses; elles sont presque tout le jour (2)

[1] Pour les ongles, les Européennes n'en sont pas encore venues là.

[2] Nos Dames de Paris n'auroient-elles pas aussi la prétention de descendre de ces mêmes Amazones? Du

à cheval, suivies d'autres femmes, portant un poignard à la ceinture.

L'Erivan est la Province de Perse qu'Habitent les Arméniens soumis à ce Royaume. Voyez l'article que nous leur avons destiné dans cet Ouvrage.

Le Peuple de la Province d'Azerbijane est généralement pauvre; les gens de la campagne sur-tout, y mènent une vie misérable; ils ne sont couverts presqu'en tout temps, que d'une chemise de coton. Les enfans y vont tout nuds. Mais dans la Ville, le spectacle change. Celle de Tauris étale tout le faste Asiatique. Il est vrai que le Commerce y est dans une grande activité; c'est dommage qu'il y fleurisse aux dépens de l'Agriculture, qui devroit avoir le pas sur lui. Tauris est rempli de métiers pour mettre en œuvre le coton, la soie & l'or. On y consomme 6000 balles de soie par année. On y fabrique les plus beaux tapis & les plus beaux turbans de la Perse.

Ardebil est une autre grande Ville, réputée sainte, parce qu'elle renferme dans une superbe Mosquée, le Tombeau d'un grand personnage du Mahométisme. En conséquence, cette Cité est purgée de Danseuses & de Courtisannes qui pullulent par-tout ailleurs. La

---

moins on pourroit leur supposer cette intention, quand on les rencontre à toute heure de la jouréne, courant à cheval ou conduisant un char.

Mosquée a été l'occasion d'un Hospice, où l'on héberge tous les jours plus de mille Pélerins. Malheureuse la contrée ou de tels établissemens abondent !

On fait naître Zoroastre dans Urmiach, Ville de la même Province. Qu'on nous permette un mot sur ce grand homme. L'anecdote du Cheval malade du Roi de Perse, Gushtasp, guéri par Zerdusht le Prophête ou Zoroastre, à condition que le Prince & toute sa Cour croiroit au Zend-à-Vesta, ne nous confirme que trop, ainsi que les miracles de ce Législateur, dans cette vérité peu honorable pour les Hommes, qu'ils sont par-tout les mêmes, & qu'il faut toujours les traiter en enfans, les amuser, peut-être même les tromper, du moins innocemment, & pour les rendre meilleurs. Le pont destiné au passage des ames, les Anges Mirhizad & Reshuizad, qui pesent dans une balance les bonnes & mauvaises actions, & le Gehevina, région obscure pour les méchans, sont des *Paraboles* dont le but est plus moral. Mais on trouve Zoroastre plus digne de sa célébrité & du culte que lui rend encore la Perse, quand on apprend dans ses Livres que de toutes les vertus, celle dont il recommandoit le plus la pratique, étoit la *Philantropie* des Grecs, que l'ancien Testament appelle *l'amour Fraternel*; & le nouveau, *la charitté Chrétienne*, ou *l'amour du Prochain*.

C'est dans la Province Irac-Azemi, que se trouve Ispahan, Capitale de toute la Perse : mais il faut aller

à la Ville d'Yezd, pour rencontrer les plus belles Femmes de ce vaste Empire.

La Ville de Raschan est très-commerçante. On y fabrique du satin, des velours, des taffetas, diverses autres étoffes de soie unies ou façonnées, de magnifiques brocards d'or & d'argent, &c.

Le Chuzistan n'a rien de bien remarquable que la Ville de Suster ou l'emplacement qu'occupoit jadis celle de Suza, qu'embellit Darius Hystape, & d'où Alexandre emporta un riche butin.

La Province de Farsistan possède les fameuses Ruines de Persepolis, qui ne font point honneur à l'état actuel de la Perse. Près de Chiraz, Ville Principale de cette Province, & patrie de *Saadi*, on rencontre un monument moins antique, mais plus précieux peut-être encore; c'est le Tombeau de ce Poëte-Philosophe, qui mériteroit d'être connu (1) tout entier parmi nous.

A Laar, la première Ville du Laristan, on fabrique des ceintures estimées.

Les Guebres sont encore aujourd'hui en très-grand nombre dans le Kikman. Ils y font un grand Commerce des laines qu'ils préparent avec beaucoup d'art, & dont ils font des serges très-recherchées dans tout

[1] Voyez-en les fragmens que nous en a traduits ou paraphrasés M. de St. Lambert, à la suite de son beau Poëme des Saisons.

l'Orient. Elles sont presqu'aussi fines, aussi lustrées que la soie. On y fait aussi des ceintures & de beaux tapis. Les Habitans de la partie méridionale sont presque noirs, à cause de la chaleur. Leur habillement en conséquence est des plus légers. Des feuilles de palmier leur servent de chaussures. Les Femmes y portent une simple chemise qui descend jusqu'à la ceinture. Delà, une espèce de sac de coton ou de soie chamarrée retombe sur leurs pieds. Des bracelets ornent non seulement leurs bras, mais encore leurs jambes. Une plaque d'or, de figure romboïdale, enrichie de pierres précieuses, est suspendue à leur nez.

L'Isle d'Ormuz n'est plus à beaucoup près, ce qu'elle étoit. Le Makran n'est célèbre que par l'expédition du Conquérant des Perses. Alexandre traversa cette Province avec son Armée. Le Sigistan est fier encore d'avoir été le berceau du célèbre Rustan, l'Hercule des Persans.

On trouve dans le Kabulistan, des Gentils qui ont quantité de Pagodes, & qui s'acquittent de leurs cérémonies religieuses, en habits de couleur rouge-foncée.

Le Kandahar est habité par un Peuple demi-sauvage. que les Rois de Perse eut bien de la peine à contenir. Leur Costume donne une idée de leurs Mœurs. Une robe de grosse toile, qui descend jusqu'aux talons, & qu'ils relèvent pardevant jusqu'à la ceinture, & un large caleçon de la même toile, forment tout leur habillement.

habillement. Ils ont les jambes & les bras nuds. Les Riches font usage de pantoufles & de bottines, qu'ils ne quittent que quand elles tombent en lambeaux. Leur tête est rasée ; ils laissent croître seulement au-dessus de chaque oreille, une petite touffe de cheveux. Leur coëffure est composée d'un morceau de toile replié en plusieurs tours, dont un bout retombe par derrière. L'autre extrêmité s'élève sur le devant de la tête, en forme d'aigrette.

Fin de la Notice Historique sur la Perse.



Armenienne que l'on conduit pour la Marier.



Armenienne en habit de Cérémonie.



Armenien

MŒURS
ET COUTUMES
DES ARMÉNIENS.

L'ARMÉNIE n'est en elle-même qu'une des contrées les moins importantes de l'Asie ; mais c'est sur ce petit théâtre que furent représentées les deux plus grandes scènes de l'Histoire du Monde. La Création & la seconde Population de l'Univers eurent lieu en Arménie ; c'est-là que le doigt complaisant de Dieu façonna l'argile à son image, donna la pensée à la matière, & fit ce Chef-d'œuvre de raison & d'inconséquence, appellé Homme. C'est-là qu'il plaça l'Homme & la Femme dans un Jardin de délices, d'où nous devions tous sortir heureux & bons. Il en arriva tout autrement, comme on sait ; & les sources du Tigre, de l'Euphrate & du Phison (le Phase), attestent seules aujoud'hui l'existence du Paradis terrestre dont elles fertilisent encore l'emplacement ; ce fut aussi sur l'Ararat (1), haute

(1) Les Naturalistes ont jugé l'Ararat un très-ancien Volcan éteint, qui devoit être l'un des plus considérables du globe ; puisqu'encore aujourd'hui la végétation n'a pu atteindre jusqu'à la région de la neige. Quoique l'Histoire ne rapporte aucune irruption de ce Volcan, les cendres mobiles qui couvrent la partie moyenne de cette Montagne, ne permettent pas de douter de sa première organisation physique.

Montagne d'Arménie , que vint se reposer l'Arche merveilleuse que respecta le déluge , & à qui nous devons le premier réparateur de genre humain réduit à la seule famille de Noë. Les Arméniens, fiers d'être , pour ainsi dire , les fils aînés de la terre , montroient encore n'aguères, aux Sceptiques, les vénérables débris de l'Arche antique , construite par Noë. Tous ces faits extraordinaires sans doute , n'en sont pas moins authentiques, (la dernière circonstance exceptée), puisqu'on les trouve *détaillés dans la Bible.*

L'Histoire profane de l'Arménie n'est pas aussi satisfaisante, à beaucoup près. Vahé , dernier des 53 Rois de la lignée de Laik, premier Souverain, & arrière petit-fils de Gomer, né de Japhet , fut, dit-on, vaincu par Alexandre. Puis viennent les 27 Rois de la race des Arsacides. D'autres Annalistes moins suspects, nous apprennent que l'Arménie , d'abord Province des Médes & des Perses , grossit bientôt le vaste Domaine du vainqueur d'Arbelles , & devint le partage de l'un de ses Généraux. Puis le joug des Romains pesa long-tems sur elle. Puis les Sarrasins & les Tartares y firent des incursions tour-à-tour ; enfin , elle obéit en ce moment , à ses premiers maîtres les Perses , conjointement avec les Turcs. Ces derniers ont même imposé au démembrement de l'Arménie qu'ils possédent, le nom de Turcomanie ; Erzerum en est la Capitale : Erivan est celle de l'Arménie Persane. L'Arménie ne peut s'enorgueillir de ses Villes ; mais en perdant son éclat, elle a conservé la fertilité de son sol. Elle ne donne pas

par-tout de bons Vins, que l'Arménien aime beaucoup, & auxquels il ne préfère que l'argent.

La haute antiquité des Arméniens les a rendus superstitieux. Du plus loin qu'un d'entr'eux apperçoit le Mont Ararat (qu'ils appellent *la Montagne de l'Arche*), il se prosterne, & baise la terre, selon lui, le berceau du genre Humain. L'Evangile leur a paru trop nud; ils l'ont chargé à l'envi, de quantité d'accessoires plus ridicules les uns que les autres. Ils n'ont pas des notions bien nettes sur le personnel de J. C. Ils semblent ne pas admettre de Purgatoire. Ils ont de l'Enfer une idée qui doit paroître sublime; ils ne se le peignent point sous l'image d'un feu dévorant; ils disent tout simplement que la damnation consistera dans l'éternelle absence de Dieu, visible seulement aux yeux des justes. Le plus grand supplice d'un coupable, selon eux, est d'être sans cesse en présence de son crime. L'Extrême-Onction ne leur paroît pas un Sacrement d'une nécessité absolue.

Industrieux & amis du travail, ils croient pouvoir borner le nombre de leurs Fêtes religieuses, à quatre principales; les autres se célèbrent avec le Dimanche. Ils appellent le Pape, le grand Portier du Ciel.

On ne désigne ici que les Arméniens schismatiques; les autres sont très-dociles observateurs des SS. Dog[illegible]s de l'Eglise: ces derniers sont très-répandus en Pologne, & sur-tout dans la Province de Nakchivan en Perse. La plûpart d'entr'eux vont trafiquer en Turquie; ils haïssent leurs frères égarés hors de la Catholicité; &

ils ont plus d'un motif pour autoriser leur conduite : car ceux-ci, par exemple, avant de recevoir la Communion, croyent s'y être suffisamment préparés en prenant un bain, qu'ils ont substitué aux eaux salutaires de la piscine de pénitence. Ils refusent aussi la Communion aux Epoux pendant tout le temps de la première année de leur mariage, parce que (prétendent-ils), tout entiers au plaisir, ils ne peuvent à la fois servir deux maîtres avec une ferveur égale.

Leur Rit ne permet pas non plus aux Prêtres d'approcher tous les jours de la Sainte Table, pour y faire un Sacrifice auguste, qui exige qu'on soit en état de grace. Mais on remarquera que leurs Prêtres ne sont point célibataires ; & il n'y a qu'un Socrate Chrétien qui pourroit conserver son ame calme & intacte au milieu des orages journaliers d'un ménage.

Communier tout le Peuple à la fois avec une seule & même grande Hostie, divisée en une infinité de parcelles, leur semble un moyen de plus pour resserrer les liens de fraternité parmi les Fidèles.

Ils ont une si haute opinion de la sainte Eucharistie, qu'ils s'en abstiennent, s'il leur survient quelque ulcère, tant qu'elle suppure : ils l'interdisent à leurs femmes pendant leurs infirmités lunaires.

Ils sont si religieux observateurs de la propreté, qu'ils se croiroient coupables d'un gros péché, s'ils faisoient usage d'un vase dans lequel seroit tombé un rat ou une souris, avant d'avoir fait dire un Evangile sur le vaisseau souillé par le contact d'un animal im-

monde. Leurs Curés, outre qu'ils y trouvent leur compte, n'ont garde de combattre cette pratique superstitieuse, mais dont la cause est innocente, & dont les effets sont salutaires. Par une suite de leur caractère, c'est presqu'un crime parmi eux, de maltraiter un chat; destructeur des souris & des rats, ce quadrupède fourré obtient toute leur reconnoissance.

Ils observent le Carême avec une régularité qui nous édifieroit, si de tels exemples ne glissoient pas sur l'esprit des Sybarites. Pendant toute la sainte quarantaine, les Arméniens s'ôtent la ressource du vin, du poisson, & même de l'Huile. Ils passent plus de six mois de l'année, en jeûnes rigoureux. Les jeunes filles s'exténuent, en ne mangeant pas pendant les trois jours qui précèdent la Fête du grand Saint *Sarkis*, ou Sergius. C'est leur Saint Nicolas qui fait rencontrer des maris de bon choix.

Les Epoux ne passent point immédiatement, comme chez nous, de l'Autel à la table & de la table au lit. Loin d'habiter avec sa femme, le mari peut à peine la voir pendant les trois premiers jours accomplis qui suivent la bénédiction nuptiale. On dit que cette autre superstition religieuse tourne au profit de l'hymen.

Les Arméniennes, devenues mères, sont réputées immondes pendant les premiers quarante jours qui suivent celui de l'accouchement. Elles ne peuvent toucher à rien, pas même se présenter au Soleil, dont elles souilleroient les rayons par leur regard impur. L'Ancien Testament, qu'ils prennent à la lettre, autorise à leurs yeux ces bisarres pratiques.

Leurs Cérémonies Religieuſes ſont très-multipliées ; mais ils n'y aſſiſtent pas toujours avec le recueillement qu'elles exigent. L'Ordination d'un Evêque, ſur-tout, eſt auguſte & impoſante. Il s'y paſſe une formalité, reſte précieux d'un ancien uſage bien reſpectable, & que l'on doit regretter. Le Patriarche, venu pour conſacrer le Prélat, après avoir recueilli les ſuffrages du Clergé aſſiſtant, paſſe enſuite à ceux des Laïcs ; le Peuple, repréſenté par deux (1) pauvres, donne ſa voix avant le Tiers-Etat ; & le Tiers-Etat, avant l'ordre de la Nobleſſe, qu'on ne conſulte qu'en dernier. Un autre incident digne d'attention, c'eſt que l'Evêque élu ſe laiſſe entraîner, comme malgré lui, juſqu'aux pieds du Patriarche pour en recevoir ſes pouvoirs. Tout ceci

(1) Qu'on me permette de rapprocher ici le cérémonial qu'on obſerve encore aujourd'hui en France, dans pluſieurs Communautés. Par exemple, quand une Novice prononce ſes Voeux en public, dans le Monaſtère de St. Thomas de Villeneuve, Fauxbourg St. Germain, à Paris ; elle reçoit d'abord l'anneau des mains du Célébrant, puis s'achemine vers la porte de l'Egliſe. Alors une Femme du Peuple ſe fait jour à travers la foule des parens & amis invités, ſe préſente devant la jeune Religieuſe, lui prend ſon anneau, le paſſe à ſon doigt, & l'embraſſe en lui diſant : *Ma Sœur ! ſouvenez-vous que vous êtes la ſervante des pauves.* Cérémonie touchante, & qui frappe d'autant plus, que ces bonnes Filles, à moitié récluſes, conſacrent en effet leur exiſtence au panſement des playes & au ſoulagement de la miſère des derniers rangs de la ſociété. Que la Religion eſt auguſte & belle !

rappelle visiblement les temps de la primitive Eglise. Alors un Prélat ne recevoit le Bâton Pastoral, que du consentement du Peuple; loin de briguer ce dangereux honneur, il ne sentoit que le poids de la dignité à laquelle on l'appelloit, & qu'il n'acceptoit qu'avec une sage méfiance en ses talens & en ses lumières. Autres tems, autres mœurs! Les Evêques Arméniens sont, pour la plûpart, si peu instruits, qu'ils ont perdu presque toute la considération attachée à leur titre. Les Docteurs (*Vartabieds*), en ont profité pour prendre le pas sur eux, & pour trancher même du Patriarche. On leur désireroit moins d'aprêté pour le gain, & plus de régularité dans leurs mœurs.

Quand ils disent leurs Messes, à la Commémoration des Morts, les Prêtres Arméniens font preuve de générosité. Ils ne rappellent qu'en passant les noms chers & consacrés des Apôtres & des premiers Martyrs; mais ils s'arrêtent complaisamment sur les noms des Hérétiques, leurs anciens ennemis, pour le salut & le repos desquels ils intercèdent avec ferveur. Ils ont un autre usage sujet à bien des abus, & qui tend à compromettre la dignité de la Religion. Afin de pouvoir administrer aux malades de prompts secours spirituels, ils se sont avisés de garder chacun chez eux, un saint Cyboire, qu'ils placent dans leur appartement, sans presqu'aucune distinction, *& inter pocula*; & sans que la présence d'un tel objet oblige à plus de retenue dans les détails de leur vie domestique.

Les Arméniens prétendent que l'acte le plus méri-

ritoire de cette vie, est de faire un pélerinage à Jérusalem. Ils le jugent même tellement indispensable, que si un homme juste mouroit avant que d'avoir pu accomplir ce vœu, l'Ange chargé de faire la présentation de son ame dans le Paradis, en reculeroit le moment désiré, pour lui donner le temps d'aller errer & voltiger pendant quelques minutes autour du tombeau de J. C.

Les Prêtres, en Arménie, n'accordent point gratuitement la sepulture aux morts pauvres. Le cadavre est souvent un jour entier sur le seuil de l'Eglise, sollicitant la pitié & l'aumône. Quand le bassin, placé à ses pieds, offre la quantité de pièces de monnoie requise pour le salaire des Prêtres, alors ils procèdent à l'enterrement. Le Baptême & la Communion, ainsi que les Messes, tout se paye dans les Eglises d'Arménie, avec la même rigueur, & l'on n'y fait point de crédit. Pour un écu donné d'avance, un Docteur obtient du Patriarche, en faveur du premier mari qui se présente, la permission de répudier sa femme. Quelquefois cependant, le Cadi exige son attache. Les Arméniens ne peuvent se remarier plus de deux fois.

Les Evêques, chacun dans leur district, ne lavent pas les pieds à douze pauvres seulement, mais à tout le peuple de son Diocèse. Ce zèle apostolique a pour véritable motif, la pièce d'argent que chaque individu ne peut guère se dispenser de jetter, en sortant des mains de son Prélat, dans un large bassin placé *ad hoc*.

Lors de la Bénédiction nuptiale, le Célébrant lie avec

un

un beau mouchoir brodé, la garde & le fourreau d'une épée si étroitement, qu'on ne sauroit dégager la lame. Cérémonie qui donne à entendre que les Epoux ne doivent rien se permettre entr'eux, avant que le Prêtre ne soit venu rompre ce nœud dans leur maison. En conséquence, des matrones gardent à vue la nouvelle épousée, tandis que les jeunes hommes surveillent le mari. Selon la coutume des lieux, il doit se passer au moins trois jours, huit jours au plus, avant la consommation Le moment enfin arrivé, le Prêtre entre avec le mari dans la chambre de l'épouse, couverte d'un grand voile rouge, à travers lequel elle respire à peine. Leur ayant fait prendre à tous deux les extrêmités d'un fil, il le coupe dans le milieu entr'eux d'eux avec l'épée en question, qu'il dégaîne en leur présence, après avoir dénoué & pris pour lui le mouchoir dont il l'avoit liée, Le despotisme Sacerdotal peut-il être poussé plus loin? Puis il fait heurter leurs têtes modestement l'une contre l'autre, en signe de consentement, (auquel on pourroit bien joindre souvent l'épithète de *forcé*). Il remet ensuite l'épée nue entre les mains de l'époux, & lui ordonne d'en frapper trois fois légérement la tête de l'épousée, qui s'incline comme par soumission & obéissance; enfin, le Prêtre se retire tout de bon, & abandonne les nouveaux mariés à eux-mêmes. Ce n'étoit pas ainsi qu'en agissoient les familles patriarchales, qui laissèrent les premières empreintes de pas d'homme sur le sol fortuné de l'antique Arménie; les pères alors, seuls Pontifes de leurs enfants, bénissoient les nouveaux époux as-

ſortis par l'amour, & laiſſoient faire le reſte à la Nature.

Preſque tous les Arméniens ſe ſentent une eſpèce de vocation particulière pour le Commerce. L'Europe ne communique guère avec la Perſe, que par leur canal. Ils font le Négoce avec une intelligence ſi déliée, qu'elle reſſemble beaucoup à l'aſtuce Juive. Ils ſe ſont bâtis tout près d'Iſpahan, un Fauxbourg conſiderable, qu'ils décorent du nom de Ville de Sulfa. Cette Nation, qui pourroit redevenir quelque choſe dans le ſyſtême politique, eſt comme une riche éponge que les Turcs & les Perſans preſſurent à l'envi, chacun de leur côté, à meſure qu'elle ſe remplit. Ils ne reconnoiſſent point de Nobleſſe entr'eux ; & l'inégalité des conditions a fait place à celle des richeſſes, tout auſſi funeſte, tout auſſi flétriſſante que l'autre. Les deux grands Empires dont ils dépendent, & dont ils ne ſont, pour ainſi dire, que les Courtiers, les excluent de tous emplois dignitaires ; mais les chûtes fréquentes & funeſtes auxquelles on eſt expoſé dans les poſtes éminens, ne doivent pas les leur faire regretter beaucoup. Qu'ils tâchent de mettre un peu plus de loyauté dans leurs échanges, & ils ſentiront bientôt qu'avec l'eſtime de ſoi-même & la conſidération publique, on peut très-bien ſe paſſer des honneurs.

Mais on ne peut également ſe ſévrer des plaiſirs du cœur. N'en coute-t-il donc rien à un Arménien de tenir ſa femme comme en chartre-privée ? Quand une Arménienne obtient la grace, toujours rare, de franchir

pour un moment, le ſeuil de ſa porte, elle eſt toujours enveloppée d'un long manteau ; un grand voile blanc la couvre de telle ſorte, qu'elle n'a de libre que les yeux pour ſe conduire, & le nez pour reſpirer.

Le Coſtume des Hommes & des Femmes eſt preſque le même, & ne varie guère. C'eſt celui de tous les Orientaux ; ſimple, commode, décent & noble, il conſiſte en pluſieurs robes très-longues, de drap ou d'étoffes légères, ſelon la ſaiſon. Celles de deſſous ſont aſſujetties par une ceinture plus ou moins riche, ſelon les facultés de l'individu qui la porte.

Le plus éléguent des Philoſophes de ce ſiècle, bravant un moment nos modes, comme il bravoit conſtamment nos préjugés, vécut pendant quelques années dans la délicieuſe vallée de Montmorency, vêtu en Arménien, & coëffé de même, d'un bonnet (1) de drap fourré. On lui fit preſqu'un crime de ce choix innocent de parure, qu'on trouva biſarre ; & on accuſa de démence & de ſingularité le Sage, paiſible & modeſte, qui écrivoit *Emile*.

Fin des Mœurs & Coutumes des Arméniens.

(1) J. J. Rouſſeau eſt gravé ſous ce Coſtume.



Femme de Jerusalem

NOTICE HISTORIQUE SUR JÉRUSALEM.

La Paleſtine, dont Jéruſalem eſt la Capitale, fut la patrie des premiers Paſteurs ou Patriarches, Race innocente, dont le culte ſimple & pur, devroit *encore* ſuffire *à l'Homme.*

Mais bientôt il fallut des Loix poſitives aux Hommes devenus plus éclairés & moins ſages qu'Abraham, Iſaac & Jacob. Moïſe parut. Cet homme de génie, ſous la dictée d'une ſainte inſpiration, donna un Code politique & ſacré à ſa Nation. Ses Livres divins immortaliſèrent cette Cité.

La révolution de pluſieurs ſiècles amena un ordre de choſes ineffable, & digne ſans doute de nos reſpects religieux. JESUS naquit & mourut pour ſervir tout à la fois de leçon & d'exemple; & le Chriſtianiſme, en modifiant le culte Moſaïque, rapprocha les Hommes de cette Loi Naturelle, de laquelle toutes les autres découlent.

Les Enfans d'une autre Religion ſont aujourd'hui les Maîtres de Jéruſalem & de ſon territoire. Ils ſe montrent d'autant plus jaloux de cette propriété, qu'ils ſe croient rentrés dans le patrimoine de leurs premiers

parens, Abraham & Ismaël. Mais que les Arabes & les Turcs sont bien loin d'en avoir conservé les Mœurs! Aux Pasteurs ambulans & amis de l'hospitalité, ont succédé des Pâtres vagabons & rançonnant le pieux Voyageur. Les actes d'amour & de reconnoissance qui constituoient le culte primitif, ont fait place à des pratiques de Sectes plus superstitieuses les unes que les autres.

C'est là qu'on montre encore aujourd'hui l'Arbre heureux, au pied duquel la Vierge s'asseyoit, quand elle cheminoit de Bethléem à la Ville sainte.

C'est là qu'on rencontre la Citerne des Mages, où pendant que leurs montures s'abreuvoient, ils furent frappés de l'apparition subite de l'Etoile miraculeuse qui devoit les guider jusqu'à la Crêche *de Notre-Sauveur*.

Plus loin est la Roche caverneuse où se retiroit Isaïe, ce Prophête courageux, qui gourmandoit les Rois jusque dans leur Palais, & qui mourut victime de la Vérité, après en avoir été l'Apôtre éloquent.

Un peu plus loin est le Tombeau de la belle Rachel, que Jacob n'obtint qu'après 14 années de service.

Hébron, à une plus grande distance, se glorifie de posséder la Grotte sépulchrale d'Abraham, le premier des Chefs de familles nombreuses, dont la puissance paternelle servit de modèle, & peut-être d'origine à la Royauté. Heureuses les Nations dont les Souverains ne seroient que des Patriarches!

Bethléem est sans contredit l'endroit le plus inté-

reſſant des environs de Jéruſalem, non ſeulement par les ſouvenirs auguſtes qu'il rappelle, mais encore par la fraternité touchante des Chrétiens de diverſes Communions qui habitent ce lieu ſanctifié! Leur intérêt néceſſite cette bonne intelligence. Harcelés journellement par les Arabes des Villages circonvoiſins, leur force n'eſt que dans leur union.

Hors de l'enceinte de Bethléem, eſt un payſage tout-à-fait digne du ſiècle Patriarchal. On l'appelle la *Grotte des Paſteurs*. Les pâturages les plus aromatiques en font toute la richeſſe. Les Bergers d'alentour y conduiſent leurs troupeaux, & y renouvellent encore tous les jours les ſcènes champêtres du temps d'Abraham & à la naiſſance de Jeſus. Une circonſtance précieuſe pour la Religion Chrétienne, c'eſt que le berceau de ſon Légiſlateur fut entouré de Paſteurs innocens, de Paſtourelles naïves, admis à lui rendre hommage avant les Princes de la terre. Que ne devoit-on pas attendre de ſi doux préſages? Et puiſque de paiſibles Paſteurs ont été inſtruits les premiers de la *bonne nouvelle* qui devoit ramener les Mœurs & la Félicité parmi les Hommes, le divin Réformateur né à Bethléem, ſemble avoir voulu nous faire entendre que les Hommes ne redeviendront heureux & bons, que quand ils auront recouvré la ſimplicité & l'innocence du ſiécle paſtoral.

La vie agricole n'y fleurit pas en proportion de la fertilité du ſol. Les Pâtres Arabes qui l'habitent, ſont trop turbulens, pour ſe livrer aux occupations ſéden-

taires du Laboureur, & trop vindicatifs entr'eux, pour épargner la petite récolte de leurs ennemis.

Les abeilles se plaisent beaucoup sous ce climat aimé de la Nature & négligé par les Hommes. Leurs essaims y fourmillent; ensorte qu'avec un peu de soin, cette terre heureuse réaliseroit les peintures *que nous en ont laissé les Prophètes*; on y verroit couler des ruisseaux de lait & de miel.

C'est dans ces beaux lieux que le Roi Salomon avoit ses Jardins & un Palais de plaisance que posséde aujourd'hui le Grand-Seigneur. Quatre Soldats Turcs remplissent de fumée de tabac le Château & les Bosquets, asyle des chastes amours de la tendre Sunamite. On lit sur la porte d'entrée, ces deux versets du Cantique des Cantiques, écrits en Arabe;

L'EPOUX.

Mon Epouse est comme un Jardin interdit à tout autre qu'à moi. C'est un Eden riche en toutes sortes de fruits.

L'EPOUSE.

Eh bien! que mon Bien-Aimé entre dans son Jardin, & qu'il goûte du fruit de ses plans! (1)

(1) Extrait du Cantique des Cantiques, ou Epithalame de Salomon, scène Patriarchale, traduite de nouveau par le Berger Sylvain, T. 1. d'un Recueil choisi d'Idylles, par une Société de Gens de Lettres, *in*-8°., chez Royez.

Jérusalem, dont on fait remonter la fondation jusqu'à Melchisedech, n'est aujourd'hui que l'ouvrage de l'Empereur Adrien. Jadis peuplée, dit-on, d'un million d'habitans, elle en compte à peine 15000 maintenant. 10000 Turcs; 4000 Chrétiens de toutes sectes: le nombre des Juifs n'y monte pas à mille têtes. Une Mosquée y remplace le fameux Temple de Salomon; & le Palais de Pilate sert de Maison au Gouverneur Musulman.

Un Santon qui sçait à peine lire, mais qui connoît la valeur d'une piastre, habite à présent la Prison taillée dans le roc vif, attenant les murailles de Jérusalem où Jérémie fit ses belles lamentations.

La Vallée de Josaphat, où, selon Joël, tous les Hommes à la fin du Monde, doivent ressusciter pour y attendre le Jugement suprême de Dieu, est aujourd'hui un Vallon délicieux.

Pour suppléer au défaut de Monumens effacés par le temps, ou détruits par la rivalité des Sectes Religieuses, près du Mont des Oliviers, est un petit Bourg, où l'on s'acquittoit, il y quelques années, d'une cérémonie commémorative de l'entrée solemnelle de J. C. dans Jérusalem. Le P. Gardien des Religieux de Sion, se rendoit processionnellement à Betphagé. Deux Moines à qui il imposoit les mains, se détachoient pour aller quérir une ânesse. Ce quadrupède à longues oreilles arrivoit. Le R. P. G., en habits pontificaux, montoit dessus, entouré de ses Religieux, en chappes de brocard. Le Peuple accompagnoit ce cortége, en

chantant dévotement des Hymnes analogues à la circonstance, tenant des palmes à la main, & jonchant le chemin de branchages verds, & souvent de leurs propres manteaux.

Jérusalem est bien telle qu'Adrien la fit rebâtir; mais les lieux consacrés par les scènes diverses *de la Passion*, ont changé de face.

Adrien, *en haine* du Christianisme, en voulut profaner le berceau. C'est ce qui le porta à faire dresser un simulacre de Vénus, à l'endroit même où l'on avoit planté la Croix *de Jesus-Christ*.

On béatifia la Princesse pieuse qui purgea le Calvaire des impuretés dont on l'avoit souillé à dessein. Ce moment de triomphe pour la Religion nouvellement établie, en cimenta les fondemens, & lui en assûra la durée que le temps semble avoir confirmé jusqu'à présent.

Qu'il est triste cependant pour les dévôts Pélerins, de ne pouvoir visiter le Tombeau de J. C., sans en avoir obtenu, à prix d'argent, la permission des deux Janissaires qui le gardent! Qu'il est douloureux que la foi des Croisés ne se soit pas conservée assez vive pour se maintenir dans le petit Royaume qu'ils avoient fondé dans Jérusalem, à la pointe de leur épée!

Il n'est pas moins fâcheux d'entendre les Chrétiens

(1) Voyez l'article *Aphrodite*, au second volume de nos *Tableaux de la Fable*, in-12., avec Figures. Paris, chez M Payard, Editeur.

raſſemblés autour du Sépulchre de leur commun Légiſlateur, ſe traiter réciproquement de ſchiſmatiques, & former diverſes Communions, qui ont chacune leur Liturgie particulière. Le but de toute *Religion* n'eſt-il pas de reſſerrer les *liens* de fraternité parmi les Hommes?

Quoi qu'il en ſoit, les Catholiques qui ne ſont pas les plus forts en nombre à Jéruſalem, pourroient envier aux Grecs le cérémonial que ceux-ci obſervent à la célébration de leur mariage. Nous le rapporterons pour donner une idée des Mœurs du pays; car les Grecs forment la Secte la plus nombreuſe des Chrétiens de la Capitale de la Paleſtine.

Les deux Amans (l'Amour, parmi les Grecs, fait de plus de mariages que l'intérêt) ſe pourvoient d'abord pluſieurs Parreins & Marreines, qui atteſtent publiquement les diſpoſitions de leurs cœurs, & qui leur épargnent l'embarras de faire eux-mêmes à haute voix l'aveu de leurs ſentimens réciproques.

Le Papas ou le Paſteur célèbrant, aſſûré de leur mutuel conſentement, garanti par le témoignage de ceux qui les mènent à l'Autel, poſe ſur la tête des Conjoints une couronne de branches de vignes entrelacée de fleurs & nouée avec des rubans. Puis il paſſe au doigt de l'Epoux un anneau d'or, & un anneau d'argent au doigt de l'Epouſe. Il remue autour de leurs doigts, ces anneaux conſacrés, comme pour s'aſſûrer s'ils ne les bleſſent pas. Les Parreins & les Marreines répètent le même eſſai. On fait faire enſuite aux nouveaux mariés, deux tours en rond dans l'Egliſe.

Pendant cette double tournée, celui qui préside au cérémonial de la Fête, tient la couronne élevée de trois pouces au-dessus de leurs têtes, comme pour éprouver si le joug qu'on leur impose n'est pas au-delà de leurs forces. Le Papas trempe du pain dans du vin; & après en avoir mangé un morceau, il le donne à partager entre les deux Epoux & leurs Pareins & Mareines; Puis il les conduit jusqu'à la porte du Temple, en leur disant :

L'anneau conjugal ne blesse le doigt de l'un ni de l'autre. Le joug de l'Hymenée ne pèse sur la tête de l'un ni de l'autre. Allez en paix vous rassasier à la même table & vous enivrer à la même coupe; puisque vous paroissez destinés par la Nature, à vivre désormais l'un avec l'autre & l'un pour l'autre.

Au sortir de l'Eglise, l'Epousée se promène à pas lents, & pendant une heure, dans les principaux quartiers de Jérusalem. Sa marche est annoncée par le bruit des tambours & le son des haut-bois. Sa Famille la conduit enfin à la maison de son Epoux, presque sur le seuil de la chambre nuptiale. Elle s'y assied au milieu de ses compagnes en cercle devant elle; la têt couverte d'un voile, elle attend, (& n'attend pas long-temps), que son Epoux ardent vienne lui-même, d'une main tremblante, lever ce voile, qu'il donne aux jeunes filles présentes. Celles-ci s'en retournent aussi-tôt en le déchirant; & la porte de l'appartement se ferme jusqu'au lendemain.

L'habillement des Femmes à Jérusalem, tient du

Costume Grec & de celui des Juifs avant leur dispersion.

En Palestine, on voit presqu'à découvert, les Femmes mariées.

Une longue draperie fait l'habillement général.

Fin de la Notice Historique sur Jérusalem.

Table des peuples de l'Asie contenu. en ce volume tome 3.

Fin de l'asie.

COSTUME
DES PEUP
CONNUS

ASIE
TOM III